CAHIERS DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

VIII

LA KĀVYAMĪMĀMSĀ

DE

RĀJAŚEKHARA

TRADUITE DU SANSKRIT

PAR

NADINE STCHOUPAK ET LOUIS RENOU

PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCXLVI

CAHIERS DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

VIII

LA KĀVYAMĪMĀṂSĀ

DE

RĀJAŚEKHARA

TRADUITE DU SANSKRIT

PAR

NADINE STCHOUPAK ET LOUIS RENOU

PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCXLVI

LA KĀVYAMĪMĀṂSĀ

DE

RĀJAŚEKHARA

CAHIERS DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

VIII

LA KĀVYAMĪMĀṂSĀ

DE

RĀJAŚEKHARA

TRADUITE DU SANSKRIT

PAR

NADINE STCHOUPAK ET LOUIS RENOU

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCXLVI

LA KĀVYAMĪMĀṂSĀ

DE

RĀJAŚEKHARA

TRADUITE DU SANSKRIT

PAR

NADINE STCHOUPAK ET LOUIS RENOU.

INTRODUCTION(1).

Sur l'œuvre de Rājaśekhara (RŚ.)(2) et sur la date de cette œuvre, on est informé un peu moins mal qu'il n'est habituel pour des écrivains de l'antiquité indienne. Ceci tient à ce que cet auteur a pris soin de donner lui-même, non sans complai-

(1) Abréviations (outre celles communément employées dans l'indologie) : AŚ. Arthaśāstra de Kauṭilya — De S. K. De History of Sanskrit Poetics, 2 vol., 1923-25 — GOS. édition de la Kāvyamīmāṃsā dans la Gaekwad's Oriental Series, 1934 — Hem. Hemacandra's Kāvyānuśāsana (avec commentaire par l'auteur) — HSS. édition de la Kāvyamīmāṃsā dans Haridāsa-saṃskṛta-Sīrija n° 14 (avec un commentaire moderne par Madhusūdana Miśra) — Kane P. V. Kane édition du Sāhityadarpaṇa^2, 1923 — KM. Kāvyamīmāṃsā — NŚ. Nāṭyaśāstra de Bharata — RS. R. Schmidt Nachträge zu pw. — RŚ. Rājaśekhara — Vāgbh. Vāgbhaṭa's Kāvyānuśāsana — Wa. J. Wackernagel Altindische Grammatik.

La KM. est citée par chapitres (chiffre romain) et notes de la présente traduction (chiffre arabe).

Le K(ā)v(ya)Pr(akāśa) est cité d'après l'édition de la Trivandrum Series.

(2) Bibliographie générale. Sten Konow dans l'édition de Karpūramañjarī (1901), p. 175 résume les données acquises et donne une bibliographie abon-

sance, des renseignements sur sa famille, sur son œuvre, sur sa réputation de poète, dans les prologues de ses quatre drames, dans certaines strophes que les Anthologies ont recueillies sous son nom [1], enfin, incidemment, au terme du chapitre 1er de la Kāvyamīmāṃsā (KM.).

Outre la KM., qui semble se situer chronologiquement entre le Bālarāmāyaṇa et le Bālabhārata dans l'œuvre de RŚ., nous avons de cet auteur quatre drames, qui dans l'ordre présumable, sont Karpūramañjarī (4 actes, type de *saṭṭaka* entièrement en prākrit), la Viddhaśālabhañjikā (4 actes, type de *nāṭikā*), le Bālarāmāyaṇa (10 actes, type de *mahānāṭaka*), enfin le Bālabhārata ou Pracaṇḍapāṇḍava (inachevé au terme du second acte, *nāṭaka*). D'autres œuvres sont perdues, mais leur authenticité n'est pas au-dessus de tout soupçon : peut-être Ratnamañjarī, une *nāṭikā* (E. V. Vīrarāghavācārya Āndhra Pattrikā 1930 p. 78); plus probablement le Haravilāsa, un *mahākāvya*, que cite notamment Hem. p. 335; sans doute aussi le Bhuvanakośa, un lexique géographique auquel renvoie un passage de KM. (XVII. 281); d'autres textes encore (GOS. p. XXXIII M. Krishnamachariar Class. Skt Lit. p. 627 § 655). Au début du Bālar. (I. 12), RŚ. fait lui-même allusion à ses « six œuvres ». Enfin toutes les grandes Anthologies sanskrites abondent en strophes attribuées à RŚ. [2] : une grande partie de

dante, où l'on rappellera seulement la brochure de V. Sh. Apte Rājaśekhara : his life and writings (1886).

Sur RŚ. et sur la KM. en particulier, v. plus récemment l'introduction (p. XII) de l'éd. Dalal-Sastry-Siromani de la KM. dans la Gaekwad's Oriental Series (1934), laquelle est riche, mais non toujours sûre. Plus brièvement, on peut consulter De I p. 122 II p. 356 A. B. Keith Sanskrit Literature p. 185 Kane p. LXXIV J. Nobel Festg. Jacobi p. 169 (analyse détaillée de KM.) B. N. Bhattacharya J. Dep. Letters 1923 p. 139 L. Barnett BSOS. I p. 123.

(1) Cf. notamment Sūktimukt. p. 46 P. Peterson JBRAS. XVIII, 1, p. 58.

(2) Cf. notamment F. W. Thomas, introduction à Kavīndravac. p. 80 Har Dutt Sharma, introd. à Saduktik. p. 100. En fait, les strophes d'anthologies attestées dans KM. sont relativement rares : v. ci-dessous ad III. 117 v. 40 VI. 59; 125; 130; 132 VII. 29 VIII. 21 XI. 27; 40; 47; 73 XII. 57; 58 XIII. 27;

ces strophes ne se retrouve pas dans les drames ni dans KM., et on peut envisager qu'en certains cas on aurait affaire à un auteur anonyme, ainsi à l'auteur jaina du Prabandhakośa (XIVe s.).

En tout cas il n'est pas douteux que la KM. ne soit bien l'œuvre du dramaturge. Outre les nombreuses coïncidences de vocabulaire qu'on observe entre les drames et les citations poétiques de KM., il y a plusieurs indices positifs, et tout d'abord le fait qu'à la fin du premier chapitre, RŚ. se donne pour l'auteur, avec le patronymique de Yāyāvarīya, patronymique qu'on retrouve (généralement sous la forme Yāyāvara) dans les drames ainsi que dans les mentions de RŚ. attestées chez les écrivains postérieurs (GOS. p. XXVIII).

La date de RŚ. se laisse préciser indirectement à la lumière de l'épigraphie. Du prologue des drames il résulte en effet que RŚ. a été le maître (*upādhyāya* ou *guru*) du roi Mahendrapāla, puis de son successeur (et sans doute son fils) Mahīpāla ou Kṣitipāla; que d'autre part le Bālabhārata fut représenté à Mahodaya, c'est-à-dire à Kānyakubja, devant le roi Nirbhaya-(narendra). Or, tandis que J. F. Fleet (IA. XVI p. 175), grâce à l'inscription d'Asnī, identifiait ce Mahīpāla avec un roi qui régnait à Kanauj en samv. 974 = 917 de notre ère (cf. déjà R. Pischel GGA. 1883 p. 1217), F. Kielhorn, à l'aide de l'inscription de Sīyaḍoṇī (Ep. Ind. I p. 171), était en mesure de préciser que Mahendrapāla (*alias* Nirbhaya) avait occupé le trône en 903 ainsi qu'en 907 : ces deux souverains appartenant à la dynastie des Gūrjara Pratīhāra[1].

59; 71; 136 XIV. 31 XVI. 33; 35; 38 XVIII. 94; 99; 101; 105; 134; 204; 249.

[1] Cf. encore sur cette dynastie F. Kielhorn Ep. Ind. IX p. 4 et 27 J. F. Fleet IA. XV p. 105 V. A. Smith JRAS. 1909 p. 70 E. Hultzsch IA. XXXIV p. 177 C. V. Kumaraswami Sastriar J. Or. Res. VII p. 25 D. R. Bhandarkar Ep. Ind. VII p. 30 R. C. Majumdar Ep. Ind. XVIII p. 101. — RŚ. lui-même est mentionné nommément dans l'inscription de Bilhari des rois de Cedi, F. Kielhorn Ep. I p. 251.

La date du poète est ainsi établie, de manière quasi certaine, à la fin du IXe et au commencement du Xe s. Elle se trouve confirmée par le fait que les derniers auteurs que RŚ. connaisse sont Bhavabhūti qui est du VIIIe s. et Ānandavardhana qui est du IXe s.; que les premiers qui le connaissent lui-même sont Somadeva (Yaśastil. II p. 113, 7) qui est de la seconde moitié du Xe s., Dhanika et Abhinavagupta (NŚ. comm. II p. 215 et indirectement II p. 29 et 320 I p. 323) qui sont de la fin du même siècle.

La KM. est demeurée longtemps inconnue : seul d'abord Th. Aufrecht en avait mentionné le nom dans son Verz. Oxf. Hss. 135; puis un fragment fut publié par P. Peterson Fifth Report (1895-98) p. 19 (et cf. quelques années plus tard, Sh. R. Bhandarkar Report 1904-06 p. 23); mais Winternitz ne la mentionne encore, au tome III de son Histoire littéraire, que dans les Addenda, et il faut se reporter aux ouvrages de ces vingt dernières années pour avoir des informations plus précises. Dans la tradition indienne elle-même, la KM. est rarement citée : on trouve une mention isolée dans l'Alaṃkāraśekhara p. 32, une autre dans le commentaire sur Śakuntalā dit Rasacandrikā (Aufrecht, *loc. cit.*). Mais elle a été copieusement utilisée, voire pillée, par les auteurs de poétique qui se sont fait une spécialité du plagiat, Hemacandra tout d'abord qui dans son Kāvyānuśāsana (texte et commentaire) a transcrit de longs extraits des chapitres VIII et IX, ainsi que XIII à XVIII, soit près du tiers de l'original; Vāgbhaṭa junior (Kāvyānuśāsana) ensuite qui, sans doute à travers Hemacandra, a copié ou résumé les mêmes portions du texte. On trouverait des emprunts analogues chez Bhoja (Sarasvatīkaṇṭhābharaṇa), chez Kṣemendra (Aucityavicāracarcā, Kavikaṇṭhābharaṇa), chez d'autres encore. La KM. n'a donné lieu à aucun commentaire de date ancienne, ou du moins aucun n'est conservé.

Mais RŚ. doit lui-même beaucoup à ses prédécesseurs, soit

qu'il les cite nommément (Vāmana et son école, Udbhaṭa et son école, Rudraṭa, Ānandavardhana et quelques autres plus ou moins mal identifiables), soit plus souvent qu'il résume leur enseignement sous le titre générique d'*ācāryāḥ* «les maîtres». L'emprunt, au reste, ne se limite pas aux poéticiens : on constate dans la KM. des reprises textuelles de Kauṭilya, du Kāmasūtra, de plusieurs Purāṇa, la reproduction (amenée il est vrai par une sorte d'inadvertance) d'un passage entier du Mahābhāṣya (VI. 115), sans parler des citations lyriques qui, présentées anonymement selon l'usage, remontent à des sources précises quand elles ne sont pas inventées par RŚ. lui-même : versets d'anthologies, Amaru, Kālidāsa, Mayūra, Bhāravi, Māgha, Bhavabhūti, Bhaṭṭanārāyaṇa et d'autres utilisés de manière sporadique.

Nombre de citations, lyriques ou didactiques, en vers ou en prose, ne sont pas restituables, alors même qu'un nom d'auteur les accompagne. En définitive, il plane un doute général sur l'originalité de la KM. : les portions banales se présentent comme un bien commun de la tradition sanskrite, et les données plus singulières peuvent remonter à quelque source inconnue. Mais ce qui demeure la part propre de RŚ., c'est le plan et la conception même d'un ouvrage qui tranche de façon souvent heureuse avec la moyenne des traités de poétique.

Le style de la KM. révèle un parti-pris d'archaïsme : c'est le style mixte *sūtra/bhāṣya,* d'allure raide et scolaire, avec ses *kārikā* ou versets épigrammatiques groupés en fin de chapitre (ou de développement) et récapitulant de manière lâche, ou amplifiant au contraire, ce qui a été enseigné dans la prose qui précède. C'est le style qu'on trouve dans quelques œuvres sanskrites d'époques diverses, mais dont le specimen le plus achevé est l'Arthaśāstra de Kauṭilya. RŚ. va jusqu'à imiter le procédé kauṭilyen consistant à donner d'abord les opinions reçues (celles que suit la mention générique *ity ācāryāḥ*) pour

affirmer ensuite la saine doctrine, soulignée par un *iti yāyāvarīyaḥ* (comme on a *iti kauṭilyaḥ*). Il se peut d'ailleurs que le mot *yāyāvarīyaḥ* recouvre une notion familiale plutôt que personnelle : nous savons que plusieurs ascendants de RŚ. ont été des écrivains, Surānanda (que KM. cite XIII. 101), Akālajalada, Tarala (Sūktim. p. 46 et suiv.).

La KM. surgit au temps où la vieille tradition de poétique, celle que jalonnent les noms de Bhāmaha, Daṇḍin, Udbhaṭa, Vāmana, Rudraṭa (sans doute aussi l'Agnipurāṇa), et qui puise en son fond dans les portions non dramaturgiques du NŚ., vient d'être renouvelée par l'auteur anonyme des *dhvanikārikā* et par son commentateur direct Ānandavardhana. C'est la théorie du *dhvani* ou de la « tonalité » suggestive qui se superpose à la description de la poésie par l'extérieur, avec les ornements (*alaṃkāra*), les qualités (*guṇa*), les styles ou allures (*rīti*). Mais il est remarquable que RŚ., encore qu'il cite Ānanda en un passage (V. 5), demeure au fond sur le plan des écoles anciennes : son exposé des *rīti* est conforme à celui de Vāmana (cf. KM. III. 99); le terme même de *dhvani* n'apparaît pas, et la notion de *rasa* joue un rôle secondaire. Il est vrai que des ornements et des qualités il ne sera guère question davantage. C'est que la KM. ne se propose nullement de fournir une description systématique des éléments constituant l'art poétique. Du moins la KM. dans l'état où nous l'avons, autrement dit le Kavirahasya, chapitre initial d'une œuvre considérable en dix-huit sections, qui nous est brièvement décrite en tête de la KM. et qui, malgré la présence de quelques références internes (cf. I. 57), n'a probablement jamais été rédigée ni même sérieusement envisagée.

L'objet de la KM. est de donner un ensemble cohérent de règles pratiques à l'usage de l'apprenti poète : le moyen matériel et intellectuel de devenir poète, les relations des poètes et de leurs patrons royaux, la classification des sujets propres à

la poésie, les procédés permis ou défendus d'emprunt, les conventions poétiques, etc. Les trois premiers chapitres forment une sorte d'introduction où l'on explique notamment l'origine de la poésie et de la poétique, la place que l'une et l'autre occupent dans l'échelle des arts et des sciences. Bref la KM. appartient au groupe d'œuvres qui se définissent comme des *kaviśikṣā*, des manuels pour l'apprentissage du poète; elle va de pair avec les compilations de Kṣemendra et plusieurs autres moins connues. Mais elle les dépasse toutes par la façon singulièrement expressive dont le sujet est manié : l'entrelac ingénieux de citations bien choisies, formant comme une Saṃhitā poétique, et d'aphorismes didactiques dont la monotonie est rompue par quelques descriptions fort vivantes, puisées dans l'expérience de l'auteur ou dans son penchant pour l'allégorie. Comme dans tous les ouvrages indiens, l'objet pratique n'interdit nullement le recours à la fable ou à la spéculation philosophique, et l'exposé volontairement élémentaire est partout soutenu par une évidente familiarité avec l'ensemble des images mentales et religieuses dans lesquelles se meut le *kavi*.

Sur deux points au moins, l'équipement du poète et les sources de la poésie, les poéticiens classiques avaient pris les devants : de manière rudimentaire Daṇḍin I. 103-04, Bhāmaha I. 4 et suiv.; 9 et suiv., Rudraṭa I. 18, de manière un peu plus élaborée Vāmana I. 1, 4; 2, 1-5; 3, 1-20 et le *dhvanikāra* (passim). La composition de la KM. répond au besoin qui se faisait sentir d'un recueil de recettes pratiques, d'un aide-mémoire du poète, à une époque où la discipline tendait à se perdre soit dans les spéculations, soit dans le réseau des classifications d'*alaṃkāra*.

*
* *

A la manière des grands *śāstra* anciens, une introduction quelque peu emphatique (plus propre à vrai dire à un traité

complet qu'au Kavirahasya tel que nous l'avons) retrace comment l'enseignement poétique, né de Śiva, fut révélé aux 64 disciples du dieu, dont le plus notable était l'Homme-poésie (Kāvyapuruṣa), fils de Sarasvatī. C'est à lui que Prajāpati, à son tour, révéla les dix-huit matières composant la science poétique, pour être transmises à dix-huit personnages plus ou moins fantastiques. Ces matières sont censées former, dûment résumées, les dix-huit livres de la KM. complète, dont seul nous est parvenu le livre initial, le Kavirahasya, lui-même subdivisé à la manière de l'AŚ. en 15 matières et en 18 chapitres.

Le chapitre II répartit la littérature en œuvres didactiques (*śāstra*) et lyriques (*kāvya*), puis énumère, en commençant par les textes révélés, les différents types de *śāstra* et, sur l'autorité du Yāyāvarīya, aboutit à poser quelques axiomes nouveaux, à savoir que la science des ornements poétiques (*alaṃkāra*) est le 7e membre du Veda, que la poésie (*kāvya*) est le 15e siège du savoir (*vidyāsthāna*), qu'enfin la science de la composition (*sāhityavidyā*) est la 5e des sciences fondamentales. Le chapitre s'achève par quelques définitions de termes valables dans tous les *śāstra*. L'ensemble, très élémentaire, est imprégné de réminiscences du Kāmasūtra et surtout de l'AŚ.

Le chapitre III est d'une toute autre allure. L'origine de la poésie est évoquée sous la forme d'une fiction dont plusieurs éléments sont empruntés au Rāmāyaṇa, voire à certains épisodes cosmogoniques des Brāhmaṇa. Le personnage allégorique appelé Kāvyapuruṣa, reflet du Puruṣa védique, fut amené tout enfant à se servir d'un langage versifié, qui lui permit d'instruire le sage Uśanas, lequel devait porter le titre de Poète (*kavi*) par excellence, tandis que sa propre mère, Sarasvatī, joyeuse du don fait à son fils, accordait la même faveur à Vālmīki.

Cependant Gaurī voulut un jour créer une femme qui ferait

la conquête de Kāvyapuruṣa : elle suscita Sāhityavidyā(-vadhū), la Science de la composition, qui s'élança sur la voie de Kāvyapuruṣa, escortée de Sages chantant ses louanges. Cette course fabuleuse est le prétexte à une énumération des peuples indiens, distribués comme il est d'usage en quatre groupes déterminés par les points cardinaux; dans chacun de ces «quartiers» la jeune femme adopte une mode vestimentaire, crée un ensemble de figures artistiques, tandis que Kāvyapuruṣa préconise de son côté un «style» (*rīti*) : l'ensemble, dont la substance est empruntée au NŚ., est présenté en une sorte de progression, les formes sont de plus en plus parfaites, et le but de cette randonnée est atteint dans le quartier du sud, quand le fils de Sarasvatī s'éprend enfin de Sāhityavidyā et qu'un mariage à la mode *gandharva* parachève ce *digvijaya* d'un nouveau genre.

Le chapitre IV revient aux définitions techniques. On y pose d'abord trois sortes de disciples (*śiṣya*) suivant la nature de leur compréhension (*buddhi*). Ceci amène l'auteur à préciser le sens de plusieurs termes importants qui de proche en proche circonscriront le problème poétique : outre *buddhi*, ce sont *pratipatti* l'intelligence, *samādhi* le rassemblement mental, *abhyāsa* l'exercice, *śakti* le talent, enfin les deux plus riches de sens, *pratibhā* l'inspiration et *vyutpatti* l'expérience. C'est la *pratibhā* qui permet au poète de retracer les faits dont il n'a pas été témoin : elle est créatrice (*kārayitrī*) ou réceptive (*bhāvayitrī*) suivant qu'elle repose sur les moyens extérieurs propres à créer de la poésie, ou sur des ressources internes de nature à susciter un «état» poétique : la première est le don du poète même, la seconde est plutôt l'apanage du *bhāvaka*, c'est-à-dire de l'appréciateur d'une œuvre d'art, lequel, suivant les vues indiennes, concourt à l'existence du poème, au même titre que l'inspiration de l'auteur. Parmi les *bhāvaka*, RŚ. reconnaît à la suite de Vamāna ceux qui «manquent d'appétit» et ceux qui «avalent tout jusqu'à l'herbe», distinction un

peu vulgaire à laquelle il superpose bientôt les vrais *bhāvaka*, ceux qui possèdent le discernement (*viveka*) et qui s'attachent à l'essence des choses (*tattvābhiniveśin*).

La cinquième leçon traite des « modes de la maturation poétique ». L'expérience combinée avec l'inspiration donne le poète parfait. Classement des auteurs suivant leur capacité au didactique, au lyrique ou bien aux deux genres à la fois. Le poète lyrique à son tour est réparti en huit rubriques selon qu'il se signale par l'arrangement des phrases, par la forme, par l'idée, par les figures, par les tours expressifs, par le sentiment, par les procédés de style, ou enfin par l'apport didactique. Suit une autre énumération à peine moins scolastique, celle des sept « conditions du poète » par lesquelles le *kavi* est censé passer pour accéder à l'état de prince des poètes (*kavirāja*), et des trois conditions qui ne sont pas susceptibles de progrès. Enfin RŚ. expose la thèse curieuse de la maturation poétique (*pāka*), dans laquelle il discerne une appropriation de la forme et de l'idée au sentiment (*rasa*) qu'on désire mettre en évidence; résultant de l'expression, elle dépend en définitive des « gens de goût ». Greffé sur la théorie du *rasa*, le terme de *pāka* a conservé ici sa valeur concrète : il évoque d'abord le mûrissement des fruits, et RŚ. distingue neuf sortes de *pāka* conformément à neuf espèces de fruits pris pour type.

Le chapitre VI est consacré à des faits de langue, comme déjà Bhāmaha et Vāmana en avaient donné l'exemple. Mais il s'agit surtout ici de définitions : définition du mot (*pada*), des cinq procédés de formation grammaticale (*vṛtti*), des cinq catégories notionnelles (*dravya*, etc.); définition de la phrase (*vākya*) ou plus justement de l'unité sémantique (qui coïncide avec l'unité strophique) et des dix types de phrase discriminés d'après la présence, la forme et la nature du verbe qui les commande. Enfin : définition de la poésie (*kāvya*) elle-même :

mérite-t-elle ou non d'être objet d'enseignement? RŚ. invite à ne pas tirer argument contre elle du fait que la poésie décrit de temps en temps des choses irréelles, ou même mauvaises ou indécentes : car les traités, qui font autorité, en décrivent pareillement, et même des traités «révélés».

Le VII[e] chapitre divise le langage (*vākya* ou *vacas*) en trois catégories, suivant qu'il dérive de Brahman, de Śiva ou de Viṣṇu : application neuve d'un phénomène banal de tripartition. La langue de Brahman elle-même possède cinq formes distinctes suivant la nature des Sages divins qui en sont les patrons : la description, bien imprécise, fait penser tout au plus à des variétés du style purāṇique. Quant à la langue de Śiva ou langue «divine», elle comprend la langue des dieux et celle de groupes d'êtres divins par nature comme les Vidyādhara, les Gandharva, les Yoginī, ou par «transfert métaphorique» comme les serpents : il est sensible que RŚ. ici pense non plus à un fictif échelonnement linguistique, comme dans la catégorie précédente, mais à la manière de faire parler les dieux et les *devayoni* au théâtre : on reconnaît là le point de vue pratique de la KM., et l'on comprend que cet excursus dramaturgique (qui n'est point le seul) soit mis sous le patronage de Śiva.

Enfin la langue de Viṣṇu n'est autre que la langue «humaine» : c'est celle de Kr̥ṣṇa descendu sur terre; elle est caractérisée par les trois styles (*rīti*), dont l'effet est multiplié par l'intonation (*kāku*).

L'intonation, propriété de la récitation poétique, est de deux sortes, expectante ou non expectante, suivant qu'elle implique ou n'implique pas un énoncé ultérieur : objection, question, expression d'un doute. Deux ou plus de deux intonations peuvent se juxtaposer, se superposer même dans une seule phrase : en fin de compte, le *kāku* n'est pas seulement un mode de diction qui fait valoir le sens intime d'une phrase,

c'est un ressort qui touche au fond même de l'œuvre : RS. fait passer ici, quoiqu'il déclare la rejeter, la substance de la *vakrokti* ou «expression courbe» de Rudraṭa, âme de la poésie, qui est fondée sur le *śleṣa* ou «paronomase» et sur la *kāku*.

Une série de *kārikā* enseignent discursivement la manière de réciter suivant les textes et suivant la langue, les qualités d'une bonne récitation, enfin les habitudes propres aux principales régions de l'Inde.

Le chapitre VIII énumère les sources des sujets poétiques. Ces sources sont traditionnellement au nombre de douze : sujets propres à la Révélation ou à la Tradition (par excellence, celle du *dharma*), à l'Épopée ou aux Purāṇa, à la Philosophie, à la Scolastique (*samaya*), aux «trois Doctrines royales» (c'est-à-dire l'Arthaśāstra, le Nāṭyaśāstra, le Kāmaśāstra), sujets empruntés à l'usage courant, raffiné ou vulgaire, sujets forgés — œuvres d'imagination pure ou œuvres de circonstance — enfin sujets divers, qui complètent ce schéma universel du savoir indien. Le Yāyāvarīya ajoute d'autres sujets encore, mais qui ne sont en fait que l'application de certains procédés stylistiques à des sujets connus, la relation-appropriée, la relation-conjointe, la relation-avec-la-chose-à-produire, enfin le changement-de-relation.

Suit (ch. IX) la manière de réaliser le sujet, soit, en fait, de nouvelles classifications des sujets selon qu'ils concernent le monde divin, le monde humain ou les deux domaines à la fois. Le Yāyāvarīya ajoute quatre autres subdivisions du même type, reposant sur la combinaison des précédentes. A un autre point de vue, il n'y a que deux sujets, celui qui repose sur un raisonnement et qui est approprié aux Traités, celui qui «plaît sans raisonnement» et qui vaut pour la poésie proprement dite ; dans l'un et l'autre cas, affirme RŚ. en se fondant sur le Nyāya, c'est la perception qui compte et non la réalité absolue.

L'auteur aborde ensuite la question du *rasa,* cette perception de « saveur » agréable qu'éveille chez l'auditeur ou le lecteur le contact de l'œuvre d'art : ce ne sont pas les sujets qui commandent le *rasa*, mais les mots : n'importe quel sujet peut développer ou ne pas développer de *rasa,* cela dépend du talent de celui qui le traite et de l'état d'esprit de celui qui l'accueille. Enfin, à un dernier point de vue, étroitement formel, le sujet se présente soit en une strophe détachée (*muktaka*), soit en une œuvre composée (*prabandha*) : sous l'une et l'autre forme, il apparaît à l'état pur, ou « mixte » (c'est-à-dire comportant des développements), il relate un fait qui s'est réellement passé ou qui est imaginaire ou enfin un fait arrangé.

Le comportement du poète fait l'objet de la dixième leçon. Après avoir rappelé quel doit être l'équipement intellectuel du poète et souligné l'importance de la « pureté », RŚ. décrit de manière vivante la maison du poète, les gens qui sont à son service et notamment le scribe (*lekhaka*). Ici intervient une digression intéressante sur les rois qui dans leur gynécée prescrivaient soit le sanskrit, soit le prākrit, ou qui enfin prohibaient l'usage de certains phonèmes. Comme en plusieurs autres passages de la KM., le problème de la répartition des langues préoccupe fort l'auteur, qui note les préférences de telle ou telle région pour l'une des quatre langues fondamentales, sanskrit, prākrit, *apabhraṃśa,* et *paiśācī* ou « langue des Bhūta ».

Suivent des *kārikā* discontinues sur les poètes et la poésie. Un curieux emploi du temps du poète, veille après veille, rédigé sur le modèle de l'emploi du temps royal qu'on trouve dans plusieurs textes. Une nouvelle classification des poètes d'après leur degré d'assiduité. L'affirmation que les femmes peuvent devenir poètes. Enfin la reprise des *kārikā.* Le chapitre s'achève par la description fort suggestive d'une réunion (*sabhā*) poétique, sous la présidence du roi : on a là un sché-

ma, sans doute complaisant, mais certainement peint sur le vif, et qui aide à comprendre les allusions que la littérature lyrique fait maintes fois à ces sortes de tournois. Le principe en remonte au Ṛgveda, qui n'est autre que le produit de vastes compétitions littéraires ; à défaut de se référer aussi haut, RŚ. a raison du moins d'évoquer quelques « épreuves » auxquelles se soumirent autrefois docteurs ou poètes.

Chapitre xi : RŚ. passe maintenant au problème de l'emprunt (*haraṇa*), auquel il s'attache longuement. On sait que les écrivains sanskrits ne se sont jamais privés de prendre leur bien où ils pouvaient, et que la notion de propriété littéraire ne s'est jamais éveillée à leur esprit. Il est d'autant plus instructif de voir RŚ. légiférer ici sur les emprunts licites, les emprunts recommandables, les emprunts illicites ou plagiats : il est peu probable que cette distribution fort sinueuse ait jamais trouvé un écho dans la pratique. C'est la fantaisie classificatoire d'un homme de cabinet. Ainsi RŚ. pose en règle que l'emprunt d'un mot isolé est permis, sauf s'il s'agit d'un mot à double sens ; il est illicite à partir de trois mots, ou plutôt quand l'expression empruntable, quelle que soit son étendue, comporte un « trait » (*ullekha*). Ce qui est déterminant, c'est le souci de l'emprunteur de produire quelque chose d'autre. Est autorisée une strophe qui emprunte trois *pāda* sur quatre à des éléments de trois strophes indépendantes. En revanche, on a emprunt (c'est-à-dire plagiat) lorsqu'on reproduit une phrase, même avec une nuance psychologique différente.

Tout ceci est donné en fonction de l'emprunt de mots. L'emprunt de locutions (*ukti*) est assujetti à des règles analogues. Ce qui importe pour définir un emprunt, c'est de déterminer s'il y a ou non transfert (*saṃkrānta*) d'un sens à un autre.

Le chapitre xii poursuit le sujet, en traitant de l'emprunt

d'idée. RŚ. n'hésite pas à poser en principe la nécessité de puiser à des œuvres antérieures : il laisse à la «concentration» du poète le pouvoir de discriminer ce qui est à prendre et la manière de le prendre. A la suite du Dhvanyāloka, il distingue alors le sujet inédit (*ayoni*) et le sujet «ayant sa source ailleurs» (*anyayoni*) : c'est ce qui retient presque toute l'attention de l'auteur. Il comporte la forme dite «reflet», qui reproduit un modèle en se bornant à modifier l'arrangement des mots; la forme dite «portrait» qui reprend une idée en lui faisant subir un certain apprêt (*saṃskāra*); celle dite «pareille à une âme de même forme», qui diffère du modèle tout en mettant en évidence une idée similaire; enfin «l'entrée dans une cité étrangère» qui emploie des moyens tout nouveaux pour rendre une pensée analogue. Ces formes déterminent autant d'emprunts qui vont de l'illicite au louable, et qui permettent à RŚ. d'esquisser un nouveau classement des poètes, comparés à diverses sortes d'aimants.

Quant au sujet inédit, il est soit «mondain», soit non mondain, soit combiné : les exemples choisis montrent d'ailleurs que le thème général de ces sujets est à peine moins traditionnel que celui des *anyayoni*.

Suivent les variétés à l'intérieur des quatre espèces de sujets *anyayoni* : elles sont au nombre de huit pour chaque espèce, soit 32 formes d'emprunt au total. La forme «reflet», par exemple, se subdivise selon que le sujet est inversé, ou repris fragmentairement, ou qu'il s'étend comme «une goutte d'huile», selon qu'il est transcrit dans une autre langue, avec un autre mètre, que le motif est déplacé, que l'objet perçu est transféré ou qu'enfin l'idée est resserrée comme dans une «cassette».

Chapitre XIII : Pour la forme «portrait», le sujet peut être traité parallèlement, ou démuni des figures poétiques, l'ordre des éléments peut être transposé; il peut y avoir développe-

ment d'un point particulier, mise en évidence d'une idée accessoire, introduction d'expressions nouvelles, changement dans le mode d'emploi, enfin restitution d'une forme primitive qui avait été modifiée. Par opposition au groupe précédent, celui-ci constitue l'emprunt acceptable.

Le groupe d'emprunts qui suit, «pareil à une âme de même forme», est non seulement permis, mais recommandé : ce sont les formes qu'on observe quand un thème ancien est affecté à un autre domaine, un thème double repris sous un seul de ses aspects, quand des idées nouvelles sont introduites, que le nombre est modifié (dans une série numérique expressive), qu'une «excroissance» se produit, qu'une chose dite d'abord positivement est présentée ensuite négativement, qu'une strophe accumule plusieurs sujets, qu'un sujet est développé sous forme de «bourgeon». Enfin pour l'emprunt d'«entrée dans une cité étrangère» qui évidemment est digne de tous éloges aux yeux de RŚ., il y a modification du thème poétique, modification des procédés d'expression ou du terme de la comparaison ou de la nature de l'ornement, il y a «surélévation» du thème, changement dans la poursuite d'un sujet commencé conformément au modèle, emprunt intentionnel dit bizarrement «sceau des états d'âme» ou plus probablement «sceau des intentions», enfin emprunt par opposition.

Tel est ce classement pédantesque, qui semble viser moins à instruire qu'à justifier pour les auteurs et sans doute pour RŚ. lui-même certaines pratiques trop bien accréditées.

A partir de la Leçon XIV et pratiquement jusqu'au terme de l'ouvrage, RS. traite des conventions (*samaya*) valables en poésie. Il les définit comme des notions traditionnelles, ne reposant ni sur l'expérience courante ni sur les Traités, et il incline à en voir l'origine dans des faits qui ont été effectivement perçus au cours de voyages lointains. Parmi plusieurs

classements possibles, RŚ. retient celui qui distingue les *samaya* suivant qu'ils relient telle chose avec telle autre, alors que dans la réalité cette relation n'existe pas (entendez, au moins pour une partie des cas : n'existe pas nécessairement); qu'ils négligent de poser cette relation alors qu'elle se produit en fait; ou qu'enfin ils restreignent un fait général à tel cas particulier. Les phénomènes ainsi décrits, et qui sont empruntés au stock banal des images poétiques (le jasmin au printemps, les lotus dans la rivière, le santal au Malaya, etc.) sont de l'ordre des noms d'espèce (*sāmānya*), des noms individuels (*dravya*) ou des termes d'action (*kriyā*).

Chapitre xv : Les mêmes séries de convention se présentent pour des noms de qualité (*guṇa*), ainsi pour les notions de couleur où RŚ. puise tous les exemples de ce chapitre. Autrement dit la confusion (jusqu'à un certain degré) des couleurs, dont le vocabulaire sanskrit porte indéniablement la trace, fait partie des conventions poétiques, et les poètes ont l'habitude, par exemple, de décrire les yeux comme s'ils avaient une couleur uniforme, nettement définie.

Chapitre xvi : Les conventions énumérées jusqu'à présent concernent le monde terrestre. L'auteur passe en revue maintenant une série d'identités, d'assimilations plus ou moins arbitraires concernant les faits célestes ou relatifs aux divinités. De même pour le monde infernal, où RŚ. prend pour exemple la confusion commune entre les divers types de «démons», Daitya, Dānava et Asura.

La «répartition des lieux», qui fait l'objet du chapitre xvii, est un prolongement naturel des «conventions», en tant qu'elles s'appliquent à la cosmographie et à la géographie. Plus didactique ici qu'en aucune autre section de son ouvrage, RŚ. esquisse le schéma de ce que le poète doit savoir au sujet des mondes (la tradition lui fournit le choix, ou du moins des précédents, pour fixer le nombre des mondes entre un et

vingt et un), au sujet de la terre avec ses sept «îles» et ses sept océans (d'autres chiffres sont aussi connus). Suit alors une description du mont Meru, du Jambudvīpa avec ses sept montagnes, où une place éminente est faite au Malaya, le mont «poétique» par excellence. Tout ceci repose sur les données des Purāṇa. Comme dans toute la tradition classique, l'Āryāvarta est le centre de la civilisation : c'est en fonction de l'Āryāvarta que sont énumérés, en une répartition quadruple qui développe largement celle du chapitre III, les contrées, les montagnes, les fleuves, les produits de l'Inde et de la périphérie indienne. Au point de départ de ces quatre «expansions» de l'Āryāvarta est le Territoire du milieu, le Madhyadeśa, à l'intérieur duquel se laisse circonscrire l'Antarvedī, dont le pivot est la ville de Mahodaya, autrement dit Kānyakubja. L'Inde entière se déploie donc, en quelque sorte, autour de la cité qui fut témoin des succès poétiques de l'auteur et de son patronage royal.

Suit la définition des quatre, huit ou dix régions du ciel, avec la double manière dont les poètes peuvent mentionner l'est, le sud, l'ouest et le nord, à savoir tantôt comme des points «établis d'avance», tantôt comme des points «limites entre deux emplacements particuliers». Par l'effet d'une convention poétique, le terme de «nord», par exemple, sera susceptible de recevoir une valeur toute relative. C'est aussi par convention que le teint de peau des gens de l'est, du sud, de l'ouest et du nord est décrit respectivement comme foncé, noir, blanc ou jaune, tandis que les gens du Territoire du milieu peuvent être noirs, foncés ou jaunes indifféremment. Il n'est fait exception que pour les femmes de haute naissance, qui sont données comme jaunes ou blanches à l'est et au sud.

La «répartition des temps», qui termine l'ouvrage (Livre XVIII), est le pendant de la Répartition des lieux et répond

au même souci. Après des indications sommaires sur la division du temps, la détermination du mois lunaire et du mois solaire, les saisons, les mois et leurs noms, la direction du vent suivant les saisons (à nouveau RŚ. fait appel à la «convention» pour expliquer comment les poètes parlent uniformément du vent d'est durant les Pluies), l'auteur rattache ici, sous forme de strophes lyriques assez lâchement entrelacées, une description attentive des Six saisons. Le thème des Six saisons a été souvent évoqué en littérature depuis l'épopée, mais il n'a trouvé que dans quelques textes, dont le plus connu est le Ṛtusaṃhāra, un traitement systématique. Plus heureux souvent que son anonyme devancier, RŚ. définit successivement les pluies, l'automne, l'hiver, les frimas, le printemps et l'été. Chaque saison, enseigne-t-il ensuite, peut être décrite sous quatre états, la transition d'une saison à l'autre, l'enfance, la maturité, enfin la récurrence (*anuvṛtti*), c'est-à-dire la persistance dans la saison suivante de quelque trait propre à telle saison déterminée.

Suivent de nombreux exemples, notamment pour le thème de la récurrence, empruntés aux diverses saisons. Le chapitre se termine par des indications pratiques sur la manière de décrire la durée des fleurs et des fruits, sur les six sortes de fruits distingués d'après leur «déchet»; enfin par quelques remarques plus générales, qui toutefois n'équivalent nullement à une conclusion.

*
* *

Nous avons suivi le texte de la GOS. (1934), en tenant compte des variantes que présente, malheureusement sans garanties ni critique, l'édition de la HSS. L'établissement du texte, fondé sur deux manuscrits, l'un de la fin du XIIIe siècle sur feuilles de palmier, l'autre du XVe siècle sur papier, tous deux conservés dans des *bhāṇḍār* jaina de Paṭṭan, est loin

d'être sûr en tous points. Il est permis d'espérer qu'on pourra l'améliorer, soit directement, soit au travers des versions de Hemacandra et de Vāgbhaṭa qui elles-mêmes réclament une complète révision critique. Tel qu'il est, le texte de la KM. peut cependant être considéré comme admissible, et une traduction en peut être tentée sans trop de risques d'erreur. Dans les notes, qui auraient pu être gonflées aisément, nous avons évité de rappeler des faits trop élémentaires [1]. Nous avons cru bien faire d'indiquer tous les mots qui manquent dans les Dictionnaires usuels ou qui ne sont attestés que par les lexiques indigènes : ils sont assez nombreux, mais peu d'entre eux nous apprennent quelque chose de vraiment nouveau.

Une ébauche de traduction avait été préparée dès 1939 par les soins de Nadine Stchoupak, qui avait commencé aussi à rédiger des notes. J'ai repris l'ensemble, sans qu'il m'ait paru utile ni possible de distinguer sa part de la mienne. Je signalerai seulement que j'ai tiré profit des fiches que Mme Stchoupak avait élaborées en vue de décrire la terminologie des poéticiens sanskrits. Je suis heureux de publier ce texte, la dernière œuvre à laquelle ait travaillé cette noble femme, si lamentablement disparue, dont l'activité dans le domaine de nos études comme dans celui de l'entr'aide humaine laissera chez tous ceux qui l'ont connue d'impérissables souvenirs.

L. R.

(1) Les *śloka* ne sont pas expressément mentionnés.

L'INVESTIGATION POÉTIQUE

PAR

RĀJAŚEKHARA.

PREMIER LIVRE :

«LA DOCTRINE SECRÈTE DU POÈTE».

PREMIÈRE LEÇON : RÉSUMÉ DU TRAITÉ (*śāstrasaṃgraha*).

Nous allons[1] procéder à une investigation[2] de la poésie, telle que Śrīkaṇṭha[3] l'enseigna à ses soixante-quatre élèves[4],

(1) *athātas* : l'expression figure au début de maintes œuvres rédigées en *sūtra* : or RŚ. se pique de composer suivant le vieux style, surtout au commencement d'un chapitre.

(2) *mīmāṃsiṣyāmahe* : le terme *mīmāṃsā* (attesté postérieurement à la forme verbale) rappelle le titre des «investigations» philosophiques, les Dharma= et Brahma-mīmāṃsā, autrement dit les Pūrvā et Uttarā Mīmāṃsā.

(3) Śiva, nommé ici en premier, comme dans toutes les disciplines artistiques.

(4) Le chiffre est traditionnel et désigne en particulier les 64 *upavidyā* ainsi que les 64 *kalā* des Pañcāla dans le Kāmas. I. 3, 16 et II. 2, 3 e

Paramesthin[(5)], Vaikuntha[(6)] et autres[(7)]. A son tour[(8)] le bienheureux Svayambhū[(9)] (l'enseigna) à ses propres disciples, nés de son désir[(10)]. Parmi ceux-ci était le fils de Sarasvatī[(11)], l'Homme-poésie[(12)], digne d'être révéré par les plus grands[(13)] (dieux) eux-mêmes. A lui qui connaît toutes les conventions, qui de son œil divin voit les choses à venir, Prajāpati[(14)] assigna la charge de promouvoir[(15)] la science poétique, dans le désir qu'il avait d'aider les créatures habitant les trois (mondes) *bhūḥ-bhuvaḥ-svaḥ*[(16)]. Le (fils de Sarasvatī)

suiv.; autres références GOS. p. 117 et cf. encore Daśakum. chap. II (début) Śṛṅgāraprak. chap. XVI p. 192 et suiv.; 64 est un multiple de 8 et de 32, chiffres qu'utilise aussi la KM. (les huit sortes de poètes, les 32 sortes d'emprunts); de 8 dérivent 18, 108, 1008, nombres également consacrés. J. Scheftelowitz Fest. Geiger p. 85.

(5) Brahman (MhBh.).

(6) Viṣṇu (MhBh.).

(7) Cf. KM. VII. 19.

(8) Thème commun, depuis le MhBh., de la transmission des enseignements, depuis la divinité suprême jusqu'aux humains, à travers des remaniements et souvent des abrègements successifs. L'expression la plus voisine de KM. se trouve dans le Kāmas., qui part de Prajāpati (I. 1, 5) et possède avec KM. un terme commun (Suvarṇanābha). Tout ce chapitre est d'ailleurs librement imité du Kāmas.

(9) Brahman (MhBh.).

(10) *icchājanman* : variante rare (manque pw.) des expressions connues *mānasa*, *manasija*, etc. (MhBh.), désignant les fils «spirituels» de Brahman, E. W. Hopkins Epic Myth. p. 189.

(11) Cf. KM. III. 3.

(12) Cf. KM. III. 2.

(13) *vṛndīyas* : forme connue de Pāṇini, et qui emprunte ici à *vṛndāraka*, sur quoi elle est censée se bâtir, le sens de «dieu» (attesté pour *vṛndāraka* MhBh. Pur. Harivaṃśapur. éd. Alsdorf, index s. u. *vandāraya*).

(14) Ici, autre nom de Brahman.

(15) *pravartanā* : féminin rare.

(16) Les trois «grandes énonciations» (*mahāvyāhṛti*) répondant aux trois principaux mondes, terre, espace intermédiaire, ciel : cf. *bhūrbhuvaḥsvas tribhuvane* Trikāṇḍaś. III. 4, 1. Sur la forme *bhuvaḥ*, cf. Wa. III p. 327, § 166 cd.

promulgua donc en grand détail l'ensemble des dix-huit[17] matières[18] (composant cette science) aux êtres célestes versés dans la science poétique. Parmi eux, Sahasrākṣa[19] transmit la doctrine secrète du poète[20]; Uktigarbha[21] ce qui concerne les locutions[22]; Suvarṇanābha[23] l'exposé des styles[24]; Pracetas[25] ce qui concerne les allitérations[26]; Yama les

[17] Sur la valeur traditionnelle et l'extension considérable du nombre 18, cf. O. Stein Poona Orientalist I n° 3 et II p. 164. Le composé *aṣṭādaśādhikaraṇī* est du type *triloki* (Wa. II, 1 p. 306), en grande faveur dans la KM.

[18] *adhikaraṇa* est employé ici au même sens que dans l'Arthaś. et le Kāmaś., pour désigner les divisions supérieures de l'ouvrage, auxquelles se subordonne la division mécanique en *adhyāya*.

[19] Indra (MhBh. — sur la base d'une légende des Br.). Noter le rôle prééminent de cette divinité dans l'exorde du NŚ.

[20] *kavirahasya* : nom de la portion conservée de la KM. (la seule qui ait été achevée?).

[21] Personnage inconnu, dont le nom semble imaginé pour faire jeu (comme plusieurs autres de la série), soit par apparentement, soit par simple allitération, avec le nom de la science qu'il représente.

[22] *auktika* : dérivé non attesté d'*ukti*, terme de poétique embrassant l'ensemble des tournures poétiques (cf. *vakrokti*, *samāsokti*, *atiśayokti*, *sahokti*, *anyokti*, *svabhāvokti*), ainsi Dhvan. p. 214; 243 Kāvyād. passim et cf. De, index s. u. Le terme désigne en outre un *guṇa* (Sarasv. I. 76, De II p. 406); un *alaṃkāra* Agnip. CCCXLII. 19; 27 et suiv.

[23] Le même personnage enseigne selon Kāmas. I. 1, 13 la partie «pratique» de la discipline, le *sāṃprayogika*.

[24] Sur les *rīti*, cf. KM. III. 79.

[25] La forme Pracetāyana de GOS. est peu satisfaisante grammaticalement (absence de *vṛddhi* initiale, malgré le précédent de RV. *ukṣaṇyāyana*) et inconnue. D'autre part il manque un nom de personnage devant *yamaka* pour obtenir le chiffre de 18, correspondant aux 18 sciences enseignées. On lira donc (comme HSS., mais sur quelle base manuscrite?) *pracetāḥ/ yamakāni yamaḥ*. Pracetas est le nom-épithète de plusieurs divinités.

[26] *ānuprāsika* : dérivé non attesté. Sur l'*anuprāsa*, cf. Daṇḍin I. 44; 52 et passim Bhām. II. 4 et suiv. Vām IV. 1, 8 et suiv. Udbh. I. 6 et suiv. Rudr. II. 13; 18 et suiv. Dhvan. p. 5; 33; 85 Viṣṇudh. III. 14 Agnip. CCCXLIII. 1 et suiv., etc., ainsi que P. V. Kane IA. XLI p. 207 P. Regnaud Rhétor. p. 238.

consonances[27]; Citrāṅgada[28] les artifices poétiques[29]; Śeṣa[30] les paronomases[31]; Pulastya[32] (les figures) fondées sur la réalité[33]; Aupakāyana[34] celles fondées sur la comparaison[35]; Pārāśara[36] l'hyperbole[37]; Utathya[38] l'équivoque

(27) *yamaka*, généralement considéré comme englobant l'*anuprāsa*, Kane loc. c. De, index s. u.

Références textuelles : NŚ. XVI. 40; 59 et suiv. Daṇḍin I. 61 III. 1 et suiv. et passim Bhām. II. 9 et suiv.; 17 et suiv. Vām. IV. 1, 1 et suiv. Rudr. II. 13 III. 1 et passim Dhvan. II. 16 et suiv.; p. 86 et suiv.; 220 Viṣṇudh. III. 14 Agnip. CCCXLIII. 12, etc.

(28) Nom de divers personnages depuis l'épopée.

(29) *citra* : disposition des syllabes d'un poème en une figure (cf. Rudr. V passim et notamment Agnip. CCCXLIII. 33 et suiv.; une illustration connue en est donnée au chant 19 du Śiś.); plus généralement le mot désigne les jeux de société tels que la *prahelikā*, le *praśnottara* (cf. sur ces mots KM. III. 28 et suiv.), le *gūḍha*. Plus généralement encore l'ensemble des ornements verbaux (*śabdālaṃkāra*). On peut hésiter sur la valeur exacte ici. Le terme manque chez Bhām. et Udbh.; Daṇḍin III. 186 a l'expression *citramārga*; cf. ci-dessous *citrā yogāḥ* (X. 64).

(30) Serpent mythique connu (J. Ph. Vogel Serpent-lore p. 192 et passim); donné comme l'un des Prajāpati Vāyup. LXV. 53.

(31) *śabdaśleṣa* : l'une des ressources essentielles de la lyrique sanskrite, De, index s. u., Regnaud sous *śleṣa* et surtout Kane p. 196. Références textuelles : Daṇḍin II. 186; 313 et suiv. et passim Bhām. III. 17 Vām. IV. 3, 7 Rudr. II. 13 IV. 31 et passim Dhvan. p. 91; 96; 115 Viṣṇudh. III. 14, etc.; aussi Vikramacar. éd. F. Edgerton p. 237.

(32) Nom d'un Sage, fils de Brahman (MhBh.); not. Vāyup. LXV. 45.

(33) *vāstava* : d'après Rudr. VII. 9 et suiv., l'une des quatre rubriques en lesquelles s'ordonne l'ensemble des «ornements sémantiques» (*arthālaṃkāra*). Elle comprend en particulier le *dīpaka* et 22 autres figures.

(34) Nom cité chez Hemādri (pw.).

(35) *aupamya* : l'une des quatre subdivisions précitées. Le terme est attesté encore, sans valeur technique, NŚ. XVI. 10 et Vām. V. 2, 57. La «comparaison» (*upamā*) est l'un des *alaṃkāra* essentiels, voir parmi les auteurs modernes Kane p. 89 à 109 passim.

(36) Connu comme fondateur d'une école de Smṛti.

(37) *atiśaya* : le terme technique est *atiśayokti*, voir notamment Rudr. IX. 1 et passim Daṇḍin II. 214 et suiv. Bhām. II. 66; 81 et suiv. Udbh. II. 24 et suiv. Vām. IV. 3, 10 Dhvan. p. 112; 207 et suiv. Viṣṇudh. III. 14, 10 Agnip. CCCXLIV. 2; 25 et suiv.; De et Regnaud, passim, Kane p. 154.

(38) Sage, fils d'Aṅgiras (MhBh.).

de sens[39]; Kubera l'un et l'autre types de figure[40]; Kāmadeva les divertissements (poétiques)[41]; Bharata ce qui est à représenter[42] en tant que drame[43]; Nandikeśvara[44] ce qui relève des sentiments (poétiques)[45]; Dhiṣaṇa[46] le chapitre des défauts (littéraires)[47]; Upamanyu[48] ce qui repose

(39) *arthaśleṣa :* défini Rudr. X. 1. Le terme s'oppose à *śabdaśleṣa* par l'imitation de la distinction entre *śabda=* et *artha-alaṃkāra ;* mais en fait la distinction est sujette à controverse, voir De II p. 249 et suiv. — Noter que l'énumération de KM. depuis *auktika* répond, presque dans l'ordre, à celle de Rudr. II. 13 : *vakrokti-anuprāsa-yamaka-śleṣa-citra.*

(40) *ubhayālaṃkārika :* dérivé non attesté, cf. *ubhayālaṃkāra* = *śabdārthālaṃkāra* Sarasv. IV. 2 et suiv. et autres poéticiens tardifs. Sarasv. distingue 24 de ces «doubles ornements». — Sur la notion même d'*alaṃkāra*, qui est à la base de la poétique ancienne, voir en dernier lieu V. Raghavan Ind. Cult. III p. 675; sur le mot même, J. Gonda Mélanges F. W. Thomas p. 97.

(41) *vainodika :* dérivé non attesté. Il y a ici une convenance interne entre la science enseignée (l'ensemble des *vinoda*, qui peuvent répondre aux *krīḍā* de Kāmas. I. 4, 42) et son instructeur «le dieu Amour» (Kāmadeva est aussi un roi Kādamba, patron de poètes, et l'auteur de vers d'anthologie). Sur les *vinoda* en poétique, Sarasv. V. 93 et suiv. Bhāvaprak. p. 137 et suiv.

(42) *nirūpaṇīya :* non attesté (Wilson).

(43) Ici il y a une connexion sûre entre le nom du maître, l'auteur présumé du NŚ., et la science enseignée, que désigne le terme *rūpaka* (cf. *daśarūpaka*), sur lequel voir S. Lévi Théâtre ind. p. 29 et II p. 5.

(44) Personnage connu d'abord comme l'un des «transmetteurs» de l'Erotique, au témoignage du Pañcasāyaka et du Ratirahasya, introd. (le Kāmas. I. 1, 8 donne seulement Nandin). Le *rasa* ici mentionné serait alors le *śṛṅgāra.* Mais N° est aussi le parrain d'ouvrages divers, notamment sur la danse, Man. Ghosh éd. de l'Abhinayadarp. p. LXV.

(45) Le *rasa,* l'un des éléments majeurs de la poétique, ci-dessous III. 25.

(46) Cf. KM. III. 1.

(47) *doṣa :* chapitre important de la poétique depuis NŚ. XVI. 88 et suiv. Daṇḍin III. 125 et suiv. Bhām. I. 37 et suiv. et passim Vām. II. 1, 1 et suiv., etc.

(48) Sage associé au cycle de Śiva (MhBh.).

sur les qualités[49]; Kucamāra[50] ce qui concerne les choses occultes[51] : ainsi chacun d'eux a-t-il composé son traité respectif[52]. Mais, ce faisant[53], la (science poétique) s'est quelque peu dégradée en se dispersant[54]. C'est pourquoi, résumant tout le sujet sous un faible volume, on a composé (l'ouvrage) que voici, avec ses dix-huit chapitres, muni des divisions requises[55].

Voici la table des matières, sujet (par sujet)[56] : 1. Résumé

[49] *guṇa* : chapitre de poétique, pendant des *doṣa* (P. Ch. Lahiri Concepts of *rīti* and *g°*, Dacca 1938). Notion connue depuis NŚ. XVI. 95 et suiv. Daṇḍin I. 41 et suiv. — Le dérivé *aupādānika* est donné sans référence pw. et MW.

[50] A Kucumāra est attribuée aussi l'*upaniṣad* ou «section occulte» du Kāmas. (I. 1, 17). Il existe un Kūcimāratantra, texte d'érotique muni d'une *upaniṣad*, M. Krishnamachariar Class. Skt Lit. p. 888 § 1067.

[51] Sans doute est-ce sur le modèle du Kāmas. et de l'AŚ., l'un et l'autre achevés par une «section occulte», que RŚ. a imaginé ce 18e chapitre. Il y est fait allusion ci-dessous IV. 8.

[52] Toute cette énumération reflète le contenu de la poétique «ancienne», antérieurement au *dhvani*; mais l'ordonnance est flottante.

[53] *itthaṃkāram* : mot de Pāṇini, affectionné par RŚ.

[54] La phrase imite Kāmas. I. 1, 18 *evaṃ bahubhir ācāryais tac chāstraṃ khaṇḍaśaḥ praṇītam utsannakalpam abhūt*, et 19 *tatra... saṃkṣipya sarvam artham alpena granthena kāmasūtram idaṃ praṇītam*. Analogue AŚ. I. 1, 1.

[55] *prayojaka* «qui sont la cause déterminante (de l'activité poétique)», cf. Dhvan. p. 196; 199; 203. Inutile de corriger avec GOS. en *prayojana*.

[56] *prakaraṇādhikaraṇas muddeśa* : même expression AŚ. et Kāmas. (init.). Le *prakaraṇa* «sujet» est une division à l'intérieur des *adhikaraṇa*. Mais l'énumération qui suit (et qui ne donne tout au plus que les *prakaraṇa*) compte 15 titres et non 18. Seuls les quatre premiers répondent aux quatre premiers *adhyāya* de notre texte; le cinquième est compris dans le chap. VII; le sixième répond aux chap. VIII et IX; le septième, aux chap. IV et VI; le huitième est compris dans le chap. V; les deux suivants correspondent à X; le onzième est inclus dans VII; le douzième englobe XI à XIII; le treizième, XIV à XVI; le quatorzième forme les chap. XVII et XVIII; le dernier répond à une portion de XVII. Il y a là une disparité mal explicable. Noter que HSS. connaît ici 18 chapitres en ajoutant 4 *śiṣyapratibhe*, 5 *vyutpattikavipākāḥ*, 10 *kāvyārthayonayaḥ*, et en pratiquant plusieurs interversions.

du Traité. 2. Énumération des (divers) Traités. 3. L'origine de l'Homme-poésie. 4. L'analyse des mots et des phrases. 5. Les fondements de la récitation. 6. L'enseignement des sujets. 7. Les règles sur les expressions (poétiques). 8. Les différentes sortes de poètes. 9. La conduite du poète. 10. La conduite du roi. 11. Les modes d'intonation. 12. Les méthodes pour emprunter les mots et les sujets. 13. Les conventions poétiques. 14. La répartition des lieux et des temps. 15. Le globe terrestre. Tel est le (contenu du) premier chapitre, (appelé) La doctrine secrète du poète. (Il y a des divisions) analogues pour la suite [57].

Viendront (d'abord) les Aphorismes [58], ensuite le Commentaire qui leur (sert d') explication. Cet [59] exposé par voie d'abrègement et de développement [60] est (fait) pour la commodité des élèves. /1/

Alourdie par des exemples variés, tout en étant fort légère quant au texte [61], voici l'Investigation poétique, source de l'expérience poétique [62]. /2/

[57] Cette formule (*ityādi*) provient peut-être du scribe qui aura négligé de donner le détail des 17 *adhikaraṇa* suivants. Mais il est plus probable que ceux-ci, bien que projetés (v. les allusions aux *rīti*, III. 81 et 127, aux *alaṃkāra*, II. 37, au *bhuvanakośa*, XVII. 281, à l'*upaniṣad* ci-dessus I. 51), n'ont jamais été rédigés.

[58] *sūtra* : cette indication révèle que RŚ. entend rédiger dans le style mixte *sūtra/bhāṣya* qui caractérise l'AŚ. et le Kāmas., et a dû caractériser primitivement le NŚ. En fait les deux éléments sont mal discernables. Un autre trait commun à ces trois textes est l'emploi de versets du type *kārikā*, résumant ou développant la prose qui précède, et mis d'ordinaire en fin de chapitre.

[59] *saiṣa* : licence poétique autorisée par Pāṇini VI. 1, 134; L. Renou Gramm. p. 45 § 41 b rem. Wa. III p. 539 § 254 b ε rem.

[60] *samāsavyāsa* : même expression Kāmas. I. 1, 87; *vyāsasamāsa* KM VI. 20; *vyasta/samasta* Sarasv. IV. 27.

[61] RŚ. insiste sur cette idée, et cf. *alpagranthena* ci-dessus 54/55; aussi NŚ. VI. 15.

[62] *vyutpatti*, cf. KM. IV. 18.

Voici l'Investigation poétique, investigation (qui porte) sur un fragment de la Parole[63] : celui qui ne la connaît pas à fond ne connaît même point un fragment de la Parole. /3/

Rājaśekhara le Yāyāvarīya[64], ayant résumé les doctrines extensives des Sages, a élaboré pour les poètes (cette) Investigation poétique. /4/

DEUXIÈME LEÇON :

ÉNUMÉRATION DES (DIVERS) TRAITÉS (*śāstranirdeśa*).

Par littérature[1] (on entend) ici à la fois les Traités (didactiques) et les Œuvres poétiques. Les Traités étant antérieurs aux Œuvres poétiques, c'est aux Traités qu'il faut se consacrer en premier lieu. Car on n'inspecte[2] pas dans les ténèbres la caravane[3] des réalités si l'on n'a pas fait avancer des luminaires.

(Les Traités sont) de deux sortes : ceux d'origine non humaine et ceux d'origine humaine[4]. Ce qui n'est pas d'ori-

(63) Cette traduction repose sur la correction en *vāglave* (nullement nécessaire d'ailleurs) que donne HSS. L'expression semble inédite.

(64) Né dans la famille de Yāyāvara (connue dès le MhBh.). Quelques poètes ultérieurs le désignent du nom de Yāyāvara (références GOS. p. XXVIII).

(1) *vāṅmaya* : se divise en *dhvani*, *varṇa*, *pada* et *vākya* pour l'Agnip. CCCXXVII. 1 ; en *śāstra*, *itihāsa*, *kāvya* ibid. 2 ; en *apauruṣeya*, *ārṣa* et *pauruṣeya* Śṛṅgāraprak. VII (NIA. I n° 11 p. 19).

(2) *adhyakṣayanti* : dénominatif non attesté.

(3) *sārtha* : terme favori de RŚ. ; cf. *kavisārtha* Daṇḍin I. 100.

(4) *apauruṣeya/pauruṣeya* : distinction connue, cf. Yaśodhara ad Kāmas. p. 19 Dhvan. p. 198 Sāyaṇa Introd. au RVBhāṣya éd. M. Müller² p. 2, second alinéa. D'après un *śloka* moderne cité HSS., un texte *pauruṣeya* est celui dont

gine humaine, c'est la Révélation (*śruti*), qui consiste en Invocations (*mantra*) et en Exégèse (*brāhmaṇa*)[5]. Les Invocations révèlent la trame des actes (rituels)[6]. L'Exégèse est un texte (donnant) l'interprétation et l'affectation des Invocations, (à savoir) la louange, le blâme (etc.)[7]. Le Ṛgveda, le Yajurveda et le Sāmaveda (forment) le Triple Savoir[8], et l'Atharva(veda)[9] est le quatrième (Veda). Dans ces (Veda), les strophes (*ṛc*) sont des versets répartis suivant les sujets[10], les mélodies (*sāman*) (sont des strophes) accompagnées de chant[11], les formules sacrificielles (*yajus*) (sont des phrases) dénuées de structure métrique et de chant[12]. Strophes, mélodies, formules et (texte) des Atharvan (sont la substance des) quatre Veda. Le Veda de l'épopée[13], le Veda de

on peut se demander s'il comporte ou non des *doṣa*, alors que cette question ne se pose pas pour un texte *apauruṣeya*. C'est surtout la Mīmāṃsā qui revendique l'*apauruṣeyatva* du Veda. Plus généralement la distinction rejoint celle du *divya* et du *mānuṣa*, qu'on a par ex. en dramaturgie pour caractériser les langues, ou (Dhvan. p. 145) les *bhāva*.

(5) Définition analogue Sāyaṇa loc. c. p. 3 et 12 KauśSū. I. 3 ĀpŚS. XXIV. 1, 31, etc.

(6) Définition analogue KauśSū. I. 4 ĀpŚS. XXIV. 1, 34 MīSū. II. 1, 32.

(7) Cf. Śabara ad MīSū. II. 1, 33. Autres définitions Mī. ibid. ĀpŚS. XXIV. 1, 32 sq. Sāyaṇa loc. c. p. 4.

(8) Cette définition de la *trayī* remonte fort loin, v. A. Barth Œuvres I p. 15 et suiv.; l'AŚ. I. 3 (1), 1 a aussi : *sāmargyajurvedās trayas trayī*.

(9) Atharvaṇa : l'un des noms de l'AV., M. Bloomfield The AV. p. 9 § 8; *atharva turīyam* HSS.

(10) MīSū. II. 1, 35 *teṣām ṛg yatrārthavaśena pādavyavasthā*; analogue Sarvadarś. trad. p. 258.

(11) Sur la question si les *sāman* sont des strophes chantées, comme le dit RŚ., ou bien des chants (MīSū. II. 1, 36), v. notamment A. Barth Œuvres III p. 262.

(12) Cf. MīSū. II. 1, 37.

(13) D'ordinaire l'Itihāsa(veda) figure comme «cinquième Veda», E. Sieg Sagenstoffe p. 21 M. Winternitz Ind. Litt. III p. 623 I (éd. angl.) p. 313. C'est tantôt les portions non prescriptives des Brāhmaṇa, tantôt, comme ici, un genre littéraire autonome, v. KM. ci-dessous n. 47 et AŚ. I. 5 (2), 14.

l'arc[14], les deux Veda de la musique[15] et de la médecine[16] sont les Veda secondaires. Le Drauhiṇi[17] a dit : le Veda du chant[18] est le cinquième (Veda)[19], qui repose sur le Veda (proprement dit) et sur les Veda secondaires, et qui est accessible à toutes les castes.

Phonétique, rituel, grammaire, étymologie, métrique et astronomie, voilà les six Membres (auxiliaires du Veda)[20], disent les maîtres[21]. La Poétique[22] est le septième membre, dit le Yāyāvarīya, vu qu'elle sert (à comprendre le Veda). En effet, si l'on n'en connaît pas à fond l'essence, on ne comprend pas la signification du Veda. Soit (le verset) :

« Deux[23] oiseaux, joints l'un à l'autre, deux amis ont

(14) Le Dhanurveda (en fait, l'Art de la guerre), souvent compté comme branche auxiliaire de l'AŚ.; le Prasthānabheda en attribue la fondation à Viśvāmitra; le comm. de Viṣṇup. III. 6, à Bhṛgu.

(15) Le Gāndharvaveda, qui remonte au Sage Bharata (auteur du NŚ.) d'après le comm. de Viṣṇup. l. c.

(16) L'Āyurveda, ordinairement considéré comme une branche de l'AV. et remontant à Dhanvantari ou à Ātreya. — Ces 4 Upaveda se rattachent en gros à chacun des 4 Veda; le Prasthānabheda cite l'AŚ. comme Upaveda au lieu de l'Itihāsa.

(17) Cité comme docteur en musique Bhāvaprak. p. 239. En fait ce pourrait être un patronym. de Bharata, cf. Bālarām. III. 9/10 et 13/14 et Abhinavag. ad NŚ. IV. 1 (p. 86)? RŚ. le mentionne encore IX. 2. Cf. note 19.

(18) Geyaveda : syn. rare (manque dans les Dictionnaires) de Gāndharvaveda.

(19) De même le NŚ. (qui englobe un Geyaveda) est « un cinquième Veda, propre à toutes castes (*sārvavarṇika*) » NŚ. I. 12. Cette coïncidence d'expression donne quelque crédit à l'équivalence Drauhiṇi/Bharata, et l'éd. HSS. substitue *nāṭyaveda* à *geya°* dans le texte.

(20) Les Vedāṅga, souvent cités depuis MuU. I. 1, 5 et ĀpDhS. II. 8, 11, ainsi notamment AŚ. I. 3 (1), 3; toujours dans cet ordre.

(21) *ity ācāryāḥ* : expression d'AŚ. et de Kāmas., passim.

(22) Alaṃkāra(śāstra). Selon Bālar. X. 74, c'est le *kāvya* lui-même qui est « le septième membre du *nigama* ».

(23) Strophe (*triṣṭubh*) de RV. I. 164, 20, souvent citée dans la tradition ultérieure, notamment dans les commentaires du Vedānta et du Sāṃkhya.

embrassé un même arbre. L'un des deux mange une figue savoureuse; l'autre regarde intensément, sans manger ». /1/

C'est là une expression (qui s'explique par) les Traités.

Après avoir mentionné, suivant leurs matières, le Ṛg(veda), le Yajur(veda), le Sāma(veda), l'Atharva(veda) et l'Exégèse, nous allons mentionner la littérature parlée [24]. Y (appartiennent) la Phonétique (*śikṣā*), qui détermine [25] la manière de produire (les phonèmes) avec leur lieu, leur organe [26], leur effort [27] et autres (particularités) : elle remonte à Āpiśali [28] et autres. Le Rituel (*kalpa*) (donne) les aphorismes permettant l'emploi [29] des Invocations enseignées dans les diverses écoles [30] (du Veda) : c'est aussi la science des formules sacrificielles [31]. La Grammaire (*vyākaraṇa*) est la dis-

L'interprétation première est peut-être naturiste (soleil et lune A. Hillebrandt Lieder des RV. p. 105); mais de bonne heure spéculative (K. Geldner ad loc. : deux êtres sont également désireux de connaissance, mais inégalement qualifiés, et l'un des deux seul parvient à la connaissance suprême). Pour Sāyaṇa, il s'agit des deux *ātman* du Vedānta.

(24) *bhāṣā* : le mot désigne ici ce qu'on appelle d'ordinaire la Smṛti, *bhāṣā* désignant la langue «parlée» en tant qu'elle s'oppose à la langue psalmodiée ou chantée du Veda (*chandas*), v. en dernier lieu L. Renou, éd. de Durghaṭav. Introd. p. 7.

(25) *nirṇayin* : non attesté.

(26) La juxtaposition de *sthāna* et *karaṇa* est donnée dans TaiPr. et MhBhāṣya, v. L. Renou Terminol. s. uu.

(27) *prayatna*, qui se confond partiellement avec *karaṇa* (op. c., s. u.). Les trois termes figurent comme ici dans les versets préliminaires et dans le sū. initial de l'Āpiśaliśikṣā.

(28) L'un des maîtres de la Śikṣā au témoignage de Pāṇini, de Patañjali, etc., v. Raghu Vira J. Vedic Stud. I n° 2. — Autre définition de la Phonétique dans le Prasthānabheda.

(29) *viniyojaka* : dérivé non attesté.

(30) *śākhā* : forme particulière que prennent Invocations et descriptions rituelles suivant l'autorité du maître qui les a colligées et transmises.

(31) En tant que le Rituel établit sa description sur la base des *yajus*. Autres définitions chez Durga ad Nir. (Introd., cité BR. s. u. *kalpa*) et ailleurs.

quisition des formes (du langage)[32]. L'Étymologie (*nirukta*) est l'interprétation (des éléments des mots)[33]. La Métrique (*chandoviciti*)[34] fournit l'exposé des mètres[35]. L'Astronomie (*jyotiṣa*), les calculs relatifs aux planètes[36]. Quant à la définition de la Poétique, (on la verra) ci-dessous[37].

(Les œuvres) d'origine humaine sont l'Antiquité[38], la Philosophie[39], l'Investigation sacrée[40] et les textes didactiques (dits) Mémoration[41] : voilà les quatre (types de) Traités. Parmi eux, l'Antiquité, qui se divise en dix-huit (ouvrages)[42], se relie[43] en majeure part aux récits[44] du Veda. On dit à ce sujet :

(32) Le Mahābhāṣya emploie souvent le mot *anvākhyāna;* mais la définition courante de la Grammaire est *śabdānuśāsana.* La *ṭīkā* de l'Abhidhānacint. suit RŚ.

(33) Cf. *atha nirvacanam* Nir. II. 1.

(34) Ailleurs, simplement, *chandas,* mais la locution est connue, A. Weber Metrik, index s. u.

(35) D'ordinaire définie *chandasāṃ vicayaḥ* NidSū. I. 1 *chandasāṃ viśeṣaḥ* RkPr. XVIII. 34, etc. — *pratipādayitrī :* RŚ. affectionne les noms en *-tṛ-* au féminin, ainsi IV. 31 et passim.

(36) Ailleurs *kālavidhānaśāstra* (A. Weber éd. du Jyotiṣa p. 21) ou *gaṇita* (ibid.); l'expression de la KM. (*grahagaṇita*) figure ibid. p. 88.

(37) *purastāt* (qui signifie au contraire «ci-dessus» RkPr. n° 759) renvoie aux portions perdues de la KM. (I. 51).

(38) Purāṇa : ici, terme générique (*purāṇam ākhyānam* «récit antique»), qu'on rencontre généralement associé à *itihāsa,* M. Winternitz Ind. Litt. I (éd. angl.) p. 518. Souvent le Purāṇa est compté parmi les textes «révélés», op. c. p. 527.

(39) Ānvīkṣikī, v. ci-dessous n. 75.

(40) Mīmāṃsā, v. ci-dessus I. 2.

(41) Smṛti : soit, en gros, la littérature du Dharmaśāstra, cf. Mn. II. 10.

(42) Les 18 «grands Purāṇa» en lesquels s'est répartie la matière de l'Ādipurāṇa, Winternitz p. 531; en fait cet Ādip. n'est pas restituable, W. Kirfel Pañcalakṣaṇa p. XLVIII.

(43) *upanibandh-* °*bandhana* °*bandhanīya,* expressions familières de RŚ.

(44) *ākhyāna.* Le terme et la notion qu'il recouvre ont soulevé jadis une vaste discussion : références L. Renou Bibliogr. védique p. 24. — L'expression *vedākhyānopa*° est reprise Vāgbh. p. 6.

Création [45] et résorption du monde, ères cosmiques [46], règne des Manu, ordonnance des dynasties (royales) : une œuvre consistant en cela, voilà, sachons-le, une Antiquité. /2/

L'Épopée (*itihāsa*) n'est qu'une subdivision [47] de l'Antiquité, disent certains. Et elle est de deux sortes, (suivant qu'elle décrit) une geste [48] ou une histoire du passé. On dit à ce sujet :

La geste et l'histoire du passé, tel est le double procédé de l'épopée : la première comporte un héros unique, la seconde un grand nombre de héros. /3/

Les deux exemples en sont le Rāmāyaṇa et le (Mahā)bhārata [49].

Quant à la Philosophie, nous en parlerons à propos des sciences [50]. L'Investigation (sacrée) est une analyse en mille

(45) Mètre *āryā*. Cette strophe se lit généralement en *śloka*, sous la forme *sargaś ca pratisargaś ca vaṃśo manvantarāṇi ca/ vaṃś(y)ānucaritaṃ caiva purāṇaṃ pañcalakṣaṇam*, cf. Kirfel op. c. p. XLVI F. E. Pargiter Ind. Hist. Trad. p. 36. Les «cinq caractéristiques» définissent l'aspect ancien d'un Purāṇa, antérieurement aux accrétions qui l'ont submergé.

(46) *kalpa :* le terme remplace celui de *vaṃśa* (mal approprié, vu la similitude avec *vaṃś(y)ānucarita*), pour désigner les généalogies des dieux et des Sages. Il se peut toutefois que le *vaṃśavidhi* de RŚ. embrasse *vaṃśa* et *vaṃś(y)ānucarita*, auquel cas *kalpa* désignerait le rituel : une masse de *kalpa* sont agrégés à la littérature purāṇique.

(47) *pravibheda :* non attesté. — Inversement le Purāṇa est englobé dans l'Itihāsa AŚ. I. 2 (5), 14. — Phrase reprise Vāgbh. p. 6.

(48) La leçon correcte est *parakriyā :* la *parakriyā* ou °*kṛti* «acte fait par d'autres, acte exemplaire» forme avec le *purākalpa* «l'histoire du passé» l'*arthavāda*, c'est-à-dire la portion descriptive des Br., qui se trouve coïncider avec l'Itihāsa. Cf. ĀpŚS. XXXIV. 1, 33 HirŚS. I. 1, 11 MīSū. VI. 7, 26 NySū. II. 1, 64 (où toutefois le Bhāṣya commente *parakṛti* par «relation sur une injonction jadis mal exécutée par d'autres», soit à peu près «avertissement») Vāyup. LIX. 136 et suiv.

(49) On voit par là le sens précis du mot *itihāsa ;* nombreuses références en ce sens chez E. Sieg Sagenstoffe p. 22.

(50) Ci-dessous n. 62 et 75.

axiomes[51] des énonciations védiques. Elle est de deux sortes, celle qui analyse les prescriptions (rituelles), et celle qui instruit sur le Soi suprême[52].

Il y a enfin dix-huit Mémorations[53], (ainsi dites) parce qu'elles remémorent le sujet des textes révélés. Tels sont, disent les maîtres, les quatorze Sièges du Savoir[54] : les quatre Veda, les six Membres (du Veda) et les quatre Traités (susdits). Ils ne laissent pas d'embrasser[55] la totalité des trois (mondes) *bhūḥ-bhuvaḥ-svaḥ*[56]. On dit à ce sujet :

Il[57] est impossible d'arriver au terme des Sièges du Savoir, vivrait-on un millier d'années. C'est donc en la résumant qu'on a exposé la masse des sujets, on a renoncé à développer (cet exposé), afin de plaire à ceux qu'effarouchent les livres[58]. /4/

Unique refuge de tous les Sièges du Savoir, la Poésie (*kāvya*) est le quinzième Siège du Savoir, dit le Yāyāvarīya. Du fait

(51) Cette définition s'applique approximativement à la Pūrvamīmāṃsā et à son millier de *sūtra*. Les règles de cette Mīmāṃsā sont souvent appelées des *nyāya*.

(52) Autrement dit la (Karma)mīmāṃsā et la (Brahma)mīmāṃsā ou Vedānta.

(53) Le chiffre de 18 Smṛti est bien connu (P. V. Kane Hist. of Dharmaś. I. p. 133), ainsi Tantravārttika.

(54) Ces 14 *vidyāsthāna*, d'après YājñSmṛti I. 3 sont les (4) Veda, le Purāṇa, le Nyāya, la Mīmāṃsā, le Dharmaśāstra et les 6 Vedāṅga; de même Nyāyamañj. I p. 424, et cf. les citations chez J. J. Meyer trad. de l'AŚ. p. 669. Allusion au 14 *vidyā*° est faite Bālar. IV. 28 et cf. Daśak., *pūrvapīṭh*. 1, vers la fin; J. F. Fleet Gupta Inscriptions p. 115 Ep. Ind. XIII p. 11.

(55) *vṛt-* avec l'absolutif pour noter le continu, J. S. Speijer Skt Syntax p. 298 § 381.

(56) Ci-dessus I. 16.

(57) Mètre *vaiśvavedī*. Idée analogue Mahābhāṣya I p. 5, 25 et suiv., mais le modèle direct est NŚ. VI. 6 *na śakyam asya nāṭyasya gantum antaṃ kathaṃ cana*.

(58) Cf. le début de la Bharataṭīkā ad Bhaṭṭik. *granthagauravabhītitaḥ* Dhvan. p. 238 *granthavistarabhayāt*; Sarasv. p. 494 *granthagauravabhayāt* etc. formule conventionnelle.

qu'elle comporte prose et vers[59], qu'elle est la Loi du poète[60] et qu'elle enseigne quelque chose d'utile, elle est conforme aux Traités[61].

Économie, Code de l'amour, enseignement des Beaux-Arts et Politique, disent certains, cela fait avec les précédents les dix-huit Sièges du Savoir. Philosophie, Triple Savoir, Économie et Politique, voilà les sciences[62], (disent d'autres). La Politique, voilà la science unique, disent les tenants d'Uśanas[63]. C'est en effet par crainte du châtiment (base de la Politique) que les hommes, tant qu'ils sont, accomplissent chacun leur ouvrage[64]. Économie et Politique, voilà les deux sciences, disent les tenants de Bṛhaspati[65] : assurer la subsistance et la discipline (publique), voilà ce qui détermine la stabilité dans le train du monde[66]. Triple Savoir, Économie et Politique, voilà les trois sciences, disent les adeptes de Manu[67] : le Triple Savoir étant le professeur de l'Économie et de la Politique. Philosophie, Triple Savoir, Économie et

[59] Cf. *gadyapadyamayī* Daṇḍin I. 31 ; analogue Bhām. I. 16 Agnip. CCCXXXVII. 8. Définition de ces mots Śṛṅgāraprak. III p. 228.

[60] Comme les Traités sont la Loi (*dharma*) pour l'homme de tel *varṇa*, de tel *āśrama*.

[61] *anudhāvati* et non °*dhāvanti* (var.) : les traités ont la priorité comme le rappelle RŚ. ci-dessus II. 1/2.

[62] Phrase d'AŚ. I. 2 (1), 1 (var. : *ānvīkṣaki*), qui fait double emploi avec la phrase ci-dessous attribuée par RŚ. à Kauṭilya. Il y a ici quelque confusion. Pour tout cet exposé, voir J. J. Meyer trad. de l'AŚ. p. 669.

[63] *daṇḍanītir ekā vidyety auśanasāḥ* AŚ. loc. c. 6. L'enseignement est sans doute tiré du Nītiś. (perdu) attribué à Uśanas, Kane op. c. p. 110.

[64] Idée analogue AŚ. I. 2 (5), 1 et suiv.

[65] *vārttā daṇḍanītiś ceti bārhaspatyāḥ* AŚ. I. 2 (1), 4. Bṛhaspati comme auteur d'un traité d'*artha*, Kane op. c. p. 123.

[66] Cf. AŚ. I. 1 (4), 7. Sur le terme *lokayātrā*, Meyer op. c. p. 2 n° 1.

[67] *trayī vārttā daṇḍanītiś ceti mānavāḥ*, dit l'AŚ. loc. c. 2. En fait Mn. VII. 43 énumère ces trois sciences et l'*ānvīkṣikī* en sus.

Politique, voilà les quatre sciences, dit Kauṭilya[68] : le Triple Savoir analysé[69] à l'aide de la Philosophie commande en fait Économie et Politique[70]. La cinquième (science), c'est la science de la Composition (poétique)[71], dit le Yāyāvarīya : car elle est une émanation[72] des quatre sciences. Ce qui fait que ces sciences sont des sciences[73], c'est qu'on connaît par elles la Loi (morale) et le Profit (matériel)[74].

On a expliqué ce qu'est le Triple Savoir. La Philosophie[75] est de deux sortes, suivant (qu'on envisage) les Thèses limi-

(68) L'AŚ. I. 2 (1), 1 lit : *ānvīkṣikī trayī vārttā daṇḍanītiś ceti vidyāḥ* (comme KM. donne elle-même ci-dessus 62). Plus loin (AŚ. 6) on a : *catasra eva vidyā iti kauṭilyaḥ* : de là vient sans doute la double mention chez RŚ.

(69) *vivecita* : non attesté.

(70) Phrase librement imitée de Kauṭilya loc. c.

(71) *sāhityavidyā*, l'un des noms de la poétique (De II p. 47 n. Kane éd. SāhD.² p. CXL B. Bhattacharya J. Dep. Letters IX p. 97. Dans le Śṛṅgārapr. VII (NIA. I n° 10, supplément, p. 8 et n° 11 p. 18 et suiv.) le terme désigne dix sortes de relation entre la forme et le sens; cf. aussi Bhāvaprak. p. 145, 6 et suiv. Les *sāhityavid* sont distingués des *alaṃkāravid* dans Vikramacar. éd. F. Edgerton p. 237.

(72) *niṣyanda* (*nisyanda* HSS., glosé *sāra*), cf. KM. IV. 56/57 *niṣyandante*. L'emploi figuré du terme n'est relevable qu'en bouddhique (p. *nissanda*), cf. par exemple Abhidharmakośa trad. La Vallée Poussin, index s. u. Sur le -*ṣ*-, Vām. V. 2, 89.

(73) Tour connu depuis ŚB. XI. 1, 6, 7 *devānāṃ devatvam*, H. Oertel SB. Bay. Ak. 1941, II, 9 p. 41.

(74) Phrase empruntée à l'AŚ. I. 2 (1), 15 qui lit *tābhir* au lieu de *ābhir*.

(75) On voit qu'*ānvīkṣikī* embrasse ici (comme chez Kauṭilya, mais de manière plus compréhensive) les hétérodoxes — «vues» des Arhant, des Bhadanta et des Lokāyata (sur ce dernier nom, voir Meyer op. c. p. 669 A. Hillebrandt Fest. Kuhn p. 14 etc.) — et d'autre part les orthodoxes, Sāṃkhya ainsi que Nyāya-Vaiśeṣika; le Yoga est omis comme étant inclus dans le Sāṃkhya. Les deux Mīmāṃsā sont citées à part. Le Sarvadarśanas. se sert des termes *ārhata*, *bauddha* et *cārvāka*. — Ailleurs l'*ānvīkṣikī* désigne seulement le Nyāya(-Vaiśeṣika), H. Jacobi SBBerl. 1911 p. 734.

naires ou les Thèses finales[76]. Les doctrines jaina, bouddhiste et le matérialisme (*lokāyata*) sont les thèses liminaires; le Sāṃkhya, le Nyāya-Vaiśeṣika, (les thèses) finales. Tels sont les six (Modes de) raisonnement[77]. Parmi ces (doctrines), il y a trois (types d') Exposition : la controverse, l'argutie et la calomnie[78]. La controverse consiste en ce que deux personnes impartiales traitent des principes d'une chose, afin d'en comprendre l'essence. L'argutie a lieu quand deux personnes cherchant à l'emporter recourent pour le succès de leur thèse (éventuellement) à des arguments fallacieux, des sophismes, des faux fuyants, etc. La calomnie consiste à noircir[79] le parti adverse sans rendre service à son propre parti.

L'Économie (*vārttā*), c'est l'agriculture, l'élevage et le commerce[80]. Le Droit pénal (*daṇḍa*) est le moyen d'acquérir et de conserver[81] la Philosophie, le Triple Savoir et l'Économie : l'art d'appliquer le (Droit pénal forme ce qu'on appelle) la Politique (*daṇḍanīti*); d'elle dépend le train du monde.

Voilà les Traités. Et en voici les caractères communs :

Quand[82] les Traités qu'on a entrepris sont petits d'abord,

[76] Les termes *pūrva* = et *uttara-pakṣa* sont communs dans le raisonnement de la Mīmāṃsā; cf. aussi la Tantrayukti en fin de l'AŚ.

[77] *tarka* «réflexion» (W. Ruben éd. des NySū. p. 180) : le terme désigne tantôt la philosophie en général (ainsi les six *tarka* de Vāgbh. p. 5 : *jina, sāṃkhya, śiva, bhāṭṭa, bauddha, laukāyata*), tantôt le Nyāya-Vaiśeṣika et les manuels élémentaires qui le décrivent synthétiquement.

[78] *vāda, jalpa* et *vitaṇḍā* sont définis, de manière partiellement semblable, NySū. II. 2, 1-3, comme représentant les trois types de *kathā*. *vitaṇḍā* est attesté NŚ. V. 140.

[79] *dūṣayitrī* : non attesté en ce sens.

[80] Phrase de l'AŚ. I. 1 (4), 1; de même la phrase suivante = AŚ. *ibid.* 4 et 5.

[81] Sur *yogakṣema*, compris comme un *dvandva*, voir H. Oertel Syntax of Cases p. 223 et (erroné) Amarnath Ray BSOS. VII p. 133.

[82] Mètre *āryā*.

vastes ensuite[83], à l'instar du cours des rivières, ils sont dignes de la louange des hommes. /5/

Les (Traités) sont présentés en forme d'aphorismes et autres (modes d'expression. Le mot) Aphorisme (*sūtra*) vient de (la notion) d'enfiler[84].

Ce[85] qui a un petit nombre de syllabes et (pourtant) ne laisse pas place au doute, ce qui est substantiel, qui fait face à tout, exempt de chevilles[86], irréprochable, voilà l'Aphorisme, tel que le connaissent les auteurs d'aphorismes. /6/

(On appelle) glose (*vr̥tti*) l'explication de tout le contenu des aphorismes; guide (*paddhati*), l'analyse des gloses d'aphorisme; le commentaire (*bhāṣya*) (s'appelle ainsi) du fait qu'il commente après avoir émis des objections[87]; la réflexion[88] est un commentaire (situé) à l'intérieur (d'un autre), servant à discriminer un sens secondaire. (On appelle) *ṭīkā*[89] ce qui fait surgir le sens quand il y a lieu; la *pañjikā*[90] décompose

(83) Par les commentaires et les développements qui enflent la matière du *sūtra* initial.

(84) Ceci vise *sūtra veṣṭane* X. 362 de la Dhātuvr̥. de Mādhava ou d'un texte analogue (Uṇādis. IV. 162 : *sivimucyoṣ ṭer ū ca*). Sur le mot, voir notamment Th. Goldstücker Pāṇini p. 21. Le *sūtra* est *sūcanakr̥t* Abhidhānaci. II. 168.

(85) *śloka* connu, cf. Vāyup. LIX. 142 (première attestation?) Viṣṇudh. III. 5, 1 Durgādāsa ad Mugdhab. éd. de Calc. 1902 p. 15 Madhvabhāṣya éd. C. Palle p. 10.

(86) Le *stobha* est un phonème ou un groupe de phonèmes modifié ou ajouté dans un *sāman* pour adapter le texte aux nécessités de la mélodie, cf. Nyāyamālāvi. IX. 2, 11 p. 356 Śabara ad MīSū. IX. 2, 7 (sū. 29) (J. M. v. d. Hoogt Ved. Chant p. 1). L'acception est donc ici fort élargie.

(87) *bhāṣyaṃ sūtroktārthaprapañcakam* Abhidhānaci. II. 168.

(88) *samīkṣā* : non attesté en ce sens; cf. *parīkṣā* Abhinavag. ad NŚ. VI. 34.

(89) Le mot désigne habituellement un commentaire bref ou un sous-commentaire, Abhidhānaci. II. 170. Même étymologie citée chez Br. s. u.

(90) Même explication Abhidhānaci. loc. c.

les mots difficiles; la *kārikā*[91] fournit une illustration du sens; le *vārttika*[92] examine ce qui a été énoncé, ce qui n'a pas été énoncé, ce qui a été mal énoncé. Voilà les divers (modes d'exposition des) Traités.

Étaler[93] le sens caché, clarifier ce qui est noyé, allonger ce qui est bref, (voilà ce que fait) le poète didactique. /7/

La mise en œuvre d'une portion de Traité (forme) une section[94], mais les divisions secondaires, leçons et autres, sont introduites par les auteurs à leur gré, elles ne se laissent dénombrer ni dénommer.

La science de la Composition (poétique) (*sāhitya*) est une science consistant à associer comme il se doit les formes et les idées[95]. Quant aux Sciences Auxiliaires[96], elles sont (au nombre de) soixante-quatre[97] : le langage raffiné les appelle des Arts (*kalā*). C'est ce qui fait vivre la poésie. Nous en parlerons dans le (chapitre) relatif aux choses occultes[98].

On n'en finirait pas de développer les initiatives des

[91] En fait, c'est un versus memorialis qui résume une doctrine, ainsi les *k°* du Sāṃkhya et celles de Bhartṛhari. Définition analogue Abhidhānaci. II. 172 Abhinavag. loc. c. NŚ. VI. 12 et 15.

[92] Définition connue, Abhidhānaci. II. 170 Nyāyamañj. I p. 418.

[93] Mètre *āryā*.

[94] *prakaraṇa* (que l'Abhidhānaci. II. 168 enregistre à côté des noms de commentaires) est une division du texte justifiée par le contenu, un «sujet» (AŚ. et Kāmas.), voir ci-dessus I. 56.

[95] L'alliance de la forme et du sens définit le *kāvya*, ainsi Rudr. II. 1 Bhām. I. 16 Hemac. p. 16 (Kane p. CXLV). Cf. ci-dessous VI. 99.

[96] *upavidyā* : non attesté (Apte, sans références).

[97] Sur ce chiffre, ci-dessus I. 4 : ce sont les 64 *aṅgavidyā* de Kāmas. ou plutôt les 64 *mūlakalā* que donnent des textes comme le Śaivatantra; cf. les 64 arts et les 104 *upakalā* cités dans la Kāmadhenu ad Vām. I. 3, 7, ainsi que Śṛṅgārapr. XVI (NIA. I n° 12, supplément, p. 34).

[98] Renvoi (fictif?) au Livre final de KM. (ci-dessus I. 51).

experts en la matière; les esprits subtils peuvent y accéder; on y a renoncé (ici) afin d' (éviter d') alourdir le livre [99]. /8/

TROISIÈME LEÇON :

L'ORIGINE DE L'HOMME-POÉSIE (*kāvyapuruṣotpatti*).

Voici les saintes et antiques paroles que nous avons entendues des Anciens : on dit qu'à l'occasion d'un entretien, Dhiṣaṇa [1] fut interrogé par ses disciples. Quel est donc, direntils, cet Homme-poésie [2], ce fils de Sarasvatī [3], votre maître ? Le Seigneur des Hautes (prières) [4] leur dit :

(99) Cf. ci-dessus II. 58.

(1) = Bṛhaspati (Harṣacar. chez pw.), proprement «le sage» ou «l'inspiré», sens extrait plus ou moins artificiellement de véd. *dhiṣaṇā* compris comme signifiant «sagesse» (= *dhī*), cf. J. as. 1939, 2 p. 381.

(2) Kāvyapuruṣa, nom fictif destiné à «masculiniser» le neutre *kāvya*. En même temps Kāvya peut s'interpréter à la rigueur comme «fils de Kavi», soit un autre nom de Bhṛgu (voir note suiv.).

(3) Sārasvateya : forme non attestée. Les Purāṇa et notamment le Vāyu (dont RŚ. s'est inspiré en plus d'un point) parlent d'un Sārasvata, fils de Sarasvatī et de Dadhīca (lui-même descendant par Cyavana de Bhṛgu surnommé Kavi, fils de Brahman), ainsi Vāyup. LXV. 91 et cf. déjà le MhBh. (index Sörensen s. u.). Le Harṣacar. p. 43 (trad. p. 29) fait allusion aussi à Sārasvata, dont il dit que «par la faveur de Sarasvatī tous les Veda avec leurs portions secrètes, tous les traités et tous les arts se manifesteront à lui» : la KM. ne fait qu'illustrer cette donnée. Cf. enfin Buddhacar. I. 42 Saundar. VII 31 où il est dit que Sārasvata promulgua les Veda perdus.

(4) *bṛhatāṃ pati* : l'expression, qui vient de Śiś. II. 68, repose censément sur un substantif neutre *bṛhat*, et vise à analyser le nom de Bṛhaspati, avec *bṛhas* génitif de *bṛh*.

Autrefois Sarasvatī, qui désirait un fils [5], se livra à l'ascèse sur le Mont des Neiges [6]. Le cœur satisfait, Viriñci [7] lui annonça alors : je vais te créer un fils. Ainsi donc elle mit au monde l'Homme-poésie. Celui-ci, se dressant et touchant [8] les pieds (de sa mère), émit cette phrase versifiée :

Tout [9] ce qui est fait de parole, et qui prend l'apparence illusoire de l'objet, c'est moi, (l'Esprit) mâle de la poésie : je veux adorer tes pieds, mère ! [10] /1/

Reconnaissant alors, dans le domaine de la langue profane, l'empreinte [11] du mètre [12] qui avait été attesté jadis [13] dans la Tradition (sacrée), la déesse prit avec joie (l'enfant) dans son giron et lui dit ces mots flatteurs : Mon enfant, toi qui as composé ces vocables versifiés, tu me surpasses, moi ta mère, qui suis pourtant la mère de (tout) ce qui repose sur la parole [14]. Or c'est là ce qu'on cite comme le plus méritoire, être vaincu par son fils ; c'est, dit-on, une seconde naissance

[5] *putrīyantī :* emploi du RV., remis en honneur dans le *kāvya* tardif, Anargh. V. 1 Campūrām. I. 22/23.

[6] *tuṣāragiri* (MhBh.) : Himālaya.

[7] Viṣṇu (Pur.; médiatement, sous la forme Viriñca, MhBh.).

[8] *sapādopagraham :* type mixte composé adverbial et *ṇamul* (*upagraha* non attesté en ce sens).

[9] Le premier hémistiche ressemble au verset initial du Vākyapad. : *anādinidhanaṃ brahma śabdatattvaṃ yad akṣaram / vivartate 'rthabhāvena prakriyā jagato yataḥ.* Le monde développe ses formes illusoires (*vivarta*) à partir du *śabdabrahman* (ou *nāda*), du «mot» pris comme entité absolue. Conceptions du Vedānta et du tantrisme vedāntique.

[10] Cf. Raghuv. I. 1 *jagataḥ pitarau vande.*

[11] *mudrā :* terme affectionné de RŚ. (Bālar. passim). Nom d'un «ornement verbal» Agnip. CCCXLII. 26 Sarasv. II. 40 et suiv.

[12] Le *śloka* dérive de l'*anuṣṭubh* védique.

[13] *°cara* en fin de composé, au sens de *pūrva ;* traité en suffixe par les grammairiens. Un ex. Bālar. IV. 54/55.

[14] Rôle de Sarasvatī, connu depuis le Veda : cf. *vedānāṃ mātā* MhBh. cité Br. s. u. (3g).

d'un fils. Les sages qui t'ont précédé ont vu [15] la prose, non point le vers. Inventé par toi, le langage versifié va désormais se développer. Ah, tu es digne de louange! La forme et le sens [16] (composent) ton corps [17], le sanskrit [18] ton visage, le prākrit ton bras, l'*apabhraṃśa* [19] ta croupe, la (langue) des Piśāca [20] tes pieds, la (langue) mixte [21] ta poitrine. Tu es égal (d'humeur), gracieux, doux, noble et vigoureux [22].

(15) Au sens fort, au sens «védique» du terme «voir».

(16) Cf. Raghuv. I. 1 *vāgarthāv iva saṃpṛktau*, Bhām. I. 16 *śabdārthau sahitau kāvyam*, *śabdārthau kāvyam* Rudr. II. 1 etc.

(17) L'expression de «corps», à propos de la poésie, remonte à Bhām. I. 23 et Daṇḍin I. 10; le *kāvyaśarīra* opposé au *kāvyātman* De II p. 44 et passim. La locution de la KM. sera reprise par les théoriciens jusqu'à Viśvanātha et Jagannātha.

(18) Les langues sont réparties ici (comme les castes dans l'hymne védique du Puruṣa) selon les parties du corps, par rang de préséance. Il y a quatre langues chez Daṇḍin I. 32 (sanskrit, prākrit, *apabhraṃśa* et «mixte»), Agnip. CCCXXXVII. 8 (sanskrit et trois sortes de prākrit) et déjà NŚ. XVII. 26 mentionne la *bhāṣā* comme *caturvidhā* (avec une implication différente); cette quadripartition est reprise fréquemment par les théoriciens tardifs, ainsi Vāgbh. II. 1 Alaṃkāratil. XV. 3 Sarasv. II. 9, qui (II. 16) cite dans le même sens Bālar. I. 11. Elle est apparemment à l'origine de la tradition des «quatre langues» (sanskrit, prākrit, *apabhraṃśa*, *paiśācī*) chez les bouddhistes. A côté, on mentionne parfois «trois langues», Jayamaṅg. ad Bhaṭṭik. XIII introd. Viṣṇudh. III. 2, 9 Bhām. I. 16 Kathās. V. 129 Śṛṅgārapr. III p. 191; six langues Rudr. II. 11 Caurap. 19 Śrīkaṇṭhacar. XXV. 34; nombreuses langues Rudr. XVI. 36 (admises en poésie).

(19) L'*apabhraṃśa* qui pour les grammairiens est une sorte de prākrit (H. Jacobi éd. de Sanatkum. p. XIX et de Bhavisattak. p. 53* L. Nitti-Dolci Gramm. prakrits, passim) en est distinct selon les poéticiens. Sur l'*a°*, en dernier lieu, L. Alsdorf ZDMG. XCI p. 432.

(20) *paiśāca* : la forme usuelle est *piśācī* (Rudr. II. 11 IV. 13; 18) ou *paiśācī*, *piśācabhāṣā*. Prākrit aberrant (voir notamment F. Lacôte Guṇāḍhya p. 40 et références citées), elle porte aussi le nom de «langue des démons», *bhūtabhāṣā* ou *bhautika* (KM. VII. 23) Daṇḍin I. 38 Vāgbh. II. 1 (autres références R. Pischel Gramm. Prākrit-S. p. 27).

(21) *miśra(ka)* : langue propre au théâtre d'après Daṇḍin I. 37, donc, succession du sanskrit et de divers prākrits selon les personnages.

(22) Ces qualités sont celles mêmes que la théorie attribue au style poétique, ainsi *samatā*, *prasāda*, *mādhurya*, *udāratva*, *ojas* Daṇḍin I. 41 (par-

Ton langage est renommé [23] pour ses locutions [24], ton âme est le sentiment [25] (poétique), tes poils sont les mètres [26], les jeux [27] de ton discours, ce sont les questions et réponses [28], les énigmes [29], etc.; tu as pour ornements les allitérations [30], les comparaisons [31] et autres (figures poétiques) [32]. Enonciatrice des choses à venir, la Révélation elle-même fait ton éloge :

Quatre [33] sont ses cornes, trois ses pieds, deux ses têtes,

tiellement aussi Vām. III. 1, 11; 20; 2, 5; 12 etc.) et déjà NŚ. XVI. 100; 110 AŚ. II. 10 (28), 8 H. Jacobi SBBerl. 1928 p. 660.

(23) *caṇa* en fin de composé : emploi rare, mais enseigné par les grammairiens.

(24) *ukti*, ci-dessus I. 22.

(25) L'école de Bharata définit le *rasa* et Abhinavagupta notamment en fait la base de la poétique. Sur le *rasa*, voir en dernier lieu V. Raghavan J. Or. Res. X-XII, passim.

(26) Convenance du genre grammatical entre *roman* et *chandas*.

(27) *vākkeli* : cf. NŚ. XVIII. 114, repris Daśar. III. 19 (S. Lévi Théâtre ind. p. 112). Le mot *keli* est affectionné par RŚ., notamment en premier terme de composé, KM. passim et *kelikailāsa* Viddh., *kelisāra* Bālar. *kelikalita* Bālar. *kelipaṅkaja* Viddh. (Br. pw.).

(28) *praśnottara* : figure «de mot» introduite par Rudr. V. 26 et suiv., sorte de devinette dont la réponse est pour ainsi dire incluse, à qui sait l'entendre, dans la question même. On a aussi séparément le *praśna* et l'*uttara*. Références : Vāgbh. IV. 144 Sarasv. II. 143 Kuval. 150 etc.

(29) *pravalhikā* : le mot désigne en propre le dialogue phallique à base d'énigmes qu'on a AV. X. 133. Mais il n'est guère douteux que RŚ. n'emploie le terme au sens de *prahelikā*, qui désigne chez les poéticiens un type de devinette fondé sur des jeux de mots. Références NŚ. XVIII. 118 Bhām. II. 19 Rudr. V. 25; 29 Daṇḍin III. 96 et suiv. Agnip. CCCXLIII. 22; 25 Viṣṇudh. III. 16.

(30) *anuprāsa*, ci-dessus I. 26.

(31) *upamā*, ci-dessus I. 35.

(32) Appelées «ornement» (*alaṃkāra*) dans la théorie.

(33) Strophe (en *triṣṭubh*) du RV. IV. 58, 3 (avec *śṛṅgā* nt. plur. et *martyām̐* accus. plur.). Cette strophe, qui décrit le *soma* sous la forme d'un taureau miraculeux, a été souvent citée (GB. I. 2, 16 Nir. XIII. 7 et notamment Mahābhāṣya I p. 3, 15 où elle est interprétée comme faisant allusion aux parties du discours : de là l'emploi qu'en fait ici RŚ.). Cf. la série numérique donnée NŚ. XVII. 102/103. — La comparaison de la «parole»

sept sont ses mains. Trois fois lié le Taureau mugit avec force : le grand dieu est entré dans le mortel. /2/

Cache cependant tes actes de mâle audacieux, conduis-toi comme il sied à un enfant! Elle dit, et l'installant sur une dalle massive de pierre (en guise de) couche, bien abritée sous un arbre, elle s'en fut se baigner dans le Gange céleste [34].

Là-dessus le grand ascète Uśanas [35] était sorti pour ramasser (de l'herbe) *kuśa* et du bois à brûler [36]. Le soleil [37] ayant tourné, il aperçut l' (enfant) tout inondé de sueur. Ah qui est cet enfant abandonné? se dit-il, et il l'emmena dans son ermitage. Réconforté en un instant, le fils de Sarasvatī proféra [38] à l'intention de son (hôte) une phrase versifiée : s'adressant à lui stupéfait, il lui dit soudain :

Celle [39] qui n'est jamais tarie, bien qu'elle soit traite de jour en jour par les poètes — ces trayeurs —, puisse-t-elle se fixer en notre cœur, cette vache [40] (qui donne le lait) du beau langage, Sarasvatī! /3/

Alors (Uśanas) enseigna aux étudiants la sagesse [41] ainsi présentée. C'est depuis ce temps que les connaisseurs appellent Uśanas un poète (*kavi*) [42]; et par extension [43] l'usage dans le

avec un taureau ou une vache est traditionnelle; cf. S. Bhattacharyya Asutosh Mookerjee Vol. III, 2 p. 662.

(34) *abhragaṅgā* : expression de la Kād. (pw.); = Mandākinī.

(35) Appelé aussi Śukra ou Kāvya (ce dernier nom étant compris comme «fils de Kavi», *kavisuta*); plus tard Uśanas est appelé lui-même Kavi (cf. BhagGītā X. 37) : d'où son rôle dans la présente narration.

(36) Scène typique, depuis ChU. IV. 6, 1.

(37) *pūṣan* : emploi de Kād. et Bālar. (pw.).

(38) *saṃcāray-* appliqué à la parole Bālar. VI. 33/34.

(39) Ce *śloka* est cité dans quelques mss. de la Nalacampū, str. initiale.

(40) L'assimilation de Sarasvatī à une vache (ci-dessus n. 33) semble remonter à VS. VIII 43.

(41) *sumedhastva* : dérivé non attesté.

(42) Ci-dessus n. 35.

(43) *upacāra* : références en poétique Daṇḍin II. 97 (var.) Vām. I. 2, 19;

monde est (d'appeler) les poètes des *kavi*. Le mot *kavi* est une forme de la racine *kav-* au sens de «décrire»[44], (racine qui désigne) l'activité poétique. Et par suite de son identité avec la poésie, on a appliqué aussi par métonymie[45] (le nom d') Homme-poésie au fils de Sarasvatī.

Là-dessus la déesse de la Parole fut de retour. Ne voyant pas son fils, elle gémit au-dedans de son cœur[46]. Or Vālmīki[47], le taureau d'entre les ascètes, qui survint sur ces entrefaites, relata respectueusement à la bienheureuse ce qui s'était passé, et lui montra l'ermitage d'(Uśanas), fils de Bhṛgu. Alors, les seins ruisselants, ouvrant son giron[48] pour son fils et le baisant sur la tête, elle conféra secrètement au grand Sage fils de Pracetas, (à Vālmīki, le don) des paroles versifiées. Et tandis qu'elle le regardait avec faveur, il aperçut un jeune héron dont la compagne avait été abattue par un Niṣāda[49] et

3, 6 V. 2, 12 Dhvan. p. 51; 175; 191 (distinct de *lakṣaṇā*) Agnip. CCCXL. 2 et suiv. Viṣṇudh. III. 5, 18 et 21 Abhinavag. ad NŚ. I p. 266; 278; 291; 309 etc. Emploi analogue chez les grammairiens (L. Renou Terminol. s. u.) et les philosophes. Cf. Har Dutt Sharma Poona Orientalist I, 1 p. 26.

(44) Ceci repose sur un enseignement tel que Kṣīratar. I. 405 *kabṛ varṇe... kabate... iḥ kabiḥ* (tandis que la forme *kavi* est donnée I. 999 sous *kuṅ śabde*). Kṣīrasvāmin ad Amarak. II. 7, 5 explique de même *kavi* par *kavate = varṇayati*, et Ujjvalad. ad Uṇādis. IV. 138 pose *ku śabde ku varṇa ity ato vā kaviḥ*.

(45) *bhakti :* capacité secondaire de connotation, souvent identifiée à *lakṣaṇā*, à *upacāra*, à *guṇavṛtti*. Références Vām. I. 1, 1 Dhvan. I. 17; p. 51 et 56 Hem. p. 16 Viṣṇudh. III. 5, 20.

(46) *madhyehṛdayam :* type de composé affectionné de RŚ. Les Dictionnaires citent *madhyevyoma* et *madhyenareśvarasabham* de Bālar. — *madhyehṛdayam* manque.

(47) L'intervention de Vālmīki vise à tenir compte de la légende connue qui veut que ce Sage ait inventé le *śloka* (Rām. I. 2, 18). RŚ. a amalgamé cette légende avec son récit propre. Dans le Buddhacar. I. 42 et suiv. Vālmīki voisine aussi avec Sārasvata. Comme Uśanas, il est Kavi (cf. Medinik. éd. de la KāshiSS. p. 171).

(48) Cf. *dehy aṅkapālīṃ me* Vīracar. VIII. 37.

(49) Nom générique de clans sauvages, sans doute anāryens, connus depuis

qui gémissait d'une voix pathétique en faisant *kreṅ*[50]. Saisi de douleur, il prononça[51] ce verset :

Puisses-tu[52], ô Niṣāda, ne pas trouver[53] de repos dans l'éternité des années, toi qui as tué l'un de ces deux hérons quand il était ivre d'amour! /4/

Alors la déesse à la vision divine accorda une faveur pour cette stance : celui qui, sans avoir appris autre chose, l'apprendra en premier lieu, deviendra un poète voué à Sarasvatī. Quant à ce grand ascète, prenant la parole, il tressa en guirlande[54] l'épopée du Rāmāyaṇa. Et Dvaipāyana[55], qui le premier apprit le verset, (composa) de par la puissance dudit (verset) un recueil de cent mille[56] (vers), le (Mahā)bhārata.

Or, un jour que les sages brâhmaniques et les dieux[57] discutaient sur la Révélation, (Brahman) Svayaṃbhū, le dieu ingénieux, désigna la (déesse Sarasvatī) pour arbitre. Apprenant cette nouvelle, (l'Homme-poésie) suivit sa mère qui s'en

la VS. et que la théorie a englobés dans la série des castes mixtes (ainsi Mn. X. 8). Type conventionnel en littérature.

(50) *kreṅkāra :* expression de Kād. et Bālar. (pw.). — L'anecdote, avec le Niṣāda, le couple de hérons et le verset, vient du Rām. I. 2, 9 et suiv., mais dans l'épopée c'est le mâle qui est tué. La variante de KM. peut dériver de Dhvan. I. 5 (p. 27) où figure l'expression *saṃnihitasahacarī°* : Abhinavagupta lit *saṃnihata°* et RŚ. comprend aussi comme s'il y avait *saṃnihata°*. Sur cette légende, H. Jacobi Rām. p. 80.

(51) *udgad- :* non attesté.

(52) Strophe du Rām. I. 2, 15, reprise Uttarar. II. 5.

(53) *mā... agamaḥ :* sur l'augment en emploi prohibitif, L. Renou Gramm. p. 414 § 294 rem. et p. 439 § 315 rem.

(54) *saṃdṛbh- :* les Dictionnaires ne donnent que *saṃdarbha, saṃdṛbdha, saṃdarbhita.* Terme affectionné de RŚ. ainsi que Vām. I. 3, 31 Agnip. CCCXL. 2 et suiv.

(55) Patronym. de Kṛṣṇa, alias Vyāsa, «auteur» du MhBh.

(56) Au témoignage même du MhBh., la portion du poème qui fut composée «pour les hommes» forme un total de 100.000 vers, *ekaṃ śatasahasraṃ tu mānuṣeṣu pratiṣṭhitam*, vers éliminé de l'éd. critique (I. 1, 63/64), cf. S. Lévi Essays... R. G. Bhandarkar p. 105 = Mémorial p. 297.

(57) *vṛndāraka*, ci-dessus I. 13.

allait : Mon petit, lui dit-elle, tu n'y as pas été autorisé par le Seigneur suprême, le voyage au monde de Brahman ne te sera pas salutaire. Et, le faisant retourner de force, elle se mit seule en marche. L'Homme-poésie sortit alors en colère, et comme son cher ami Kumāra pleurait et se lamentait [58], (la mère de celui-ci) Gaurī l'interpella en ces termes : Tais-toi, mon enfant, c'est moi qui vais le retenir ! Et ce disant, elle fit cette réflexion : Il n'y a d'ordinaire pour les êtres vivants d'autre lien que l'amour [59] : je vais donc créer une femme qui fera sa conquête. Cela considéré, elle fit naître (pour devenir) la jeune femme (de Kāvyapuruṣa) la Science-de-la-composition [60], et lui donna ses instructions : Ton époux selon la Loi s'en va droit devant lui, en sa colère. Marche à sa suite et fais-le revenir ! Quant à vous, ascètes versés dans la science poétique, célébrez leur histoire à tous deux, et la poésie vous écherra tout entière !

Cela dit, la bienheureuse Bhavānī [61] garda le silence, tandis qu'eux se mirent en devoir de faire comme (elle avait prescrit).

Ils [62] gagnèrent donc tous, en premier lieu, la région orientale [63], où se trouvent les pays d'Aṅga [64], de Vaṅga, de

[58] Cf. les pleurs de Rudra, ŚB. VI. 1, 3, 7 et suiv. Analogues dans les Pur., v. J. Muir Skt Texts IV² p. 339 et passim.

[59] Remarque analogue KM. XII. 41.

[60] Le *sāhitya* (ci-dessus II. 71) personnifié en femme.

[61] «Épouse de Bhava = Śiva». L'intervention de la Déesse rappelle le rôle éminent que joue Śiva dans les origines de l'art dramatique, cf. par ex. S. Lévi Théâtre ind. p. 17; 119; 298; 318; 334 et Append. p. 53 Th. Bloch ZDMG. LXII p. 655 L. v. Schroeder Mysterium p. 17.

[62] Pour la géographie de ce passage, v. les descriptions connues de l'épopée et des Pur. (ainsi que Bṛhats. XIV) et plus précisément NŚ. XIII. KM. chap. XVII reprendra la description avec plus de détail.

[63] Les descriptions (ainsi celles du MhBh. et du Rām.) commencent par l'est.

[64] Pays cité souvent en liaison avec Vaṅga (S. Lévi J. as. 1923, 2 p. 10), Aṅga étant le district de Bhagalpur, Vaṅga le Bengale central et occidental (R. Ch. Banerji Ind. Cu. II p. 755). Les deux noms, dans la tradition dramaturgique, sont déjà NŚ. XIII. 45.

Suhma[65], de Brahma[66], de Puṇḍra[67], etc. Là, s'appliquant (à subjuguer son mari), la fille d'Umā[68] adopta un costume à son gré, lequel fut imité par les femmes du pays. C'est la mode[69] d'Oḍra et de Magadha[70]. Les ascètes en firent l'éloge comme suit :

« Seins[71] humides de santal frais et parés d'un collier de perles, raie qu'effleure le tissu, épaule découverte : puisse longtemps ce costume resplendir sur les femmes Gauḍa[72], qui brillent comme des tiges de panic grâce à l'aloès qu'elles emploient! » /5/

Quant aux hommes, ils prirent la tenue[73] qui était celle qu'(avait revêtue) au hasard le fils de Sarasvatī. Ce devint leur mode même. De plus, la danse, la musique instrumentale, etc. que (la fille d'Umā) avait inventées (constituèrent) la figure[74]

(65) Delta du Gange (entre Vaṅga et Kaliṅga Bṛhats. XVI. 1).

(66) Mod. Birmanie (Brahmadeśa); NŚ. XIII. 46 mentionne les Brahmottara, la haute Birmanie.

(67) Mod. Choṭā Nāgpur. Nom souvent associé à celui des Oḍra, S. Lévi loc. c. p. 20. Le NŚ. XIII. 45 a *pauṇḍra*.

(68) *aumeyī* : non attesté.

(69) *pravṛtti* : terme de NŚ. VI. 10; 26 et suiv. (qui donne la même division quadripartite et les mêmes noms) XIII. 36 et suiv.; le terme sera défini ci-dessous 122. Chez Bharata, il désigne les usages régionaux en matière de tenue, langue, coutumes, activités.

(70) *auḍramāgadhī* (*oḍra°* NŚ. XIII. 37). Le Magadha est le Bihār méridional.

(71) Mètre *vasantatilaka*.

(72) Bengale, et spécialement Bengale du nord-ouest. Sur le nom, v. en dernier lieu P. Lal Paul IHQ. XIII p. 162.

(73) *nepathya* : en dernier lieu sur l'origine du mot H. Lüders ZDMG. XCV p. 258.

(74) NŚ. VI. 25 mentionne les 4 *vṛtti* que reprend ici RŚ.; cf. encore ibid. I. 41 et suiv. VI. 10 XIII. 37/38 XX. 24 Agnip. CCCXL. 5 et suiv. Dhvan. p. 161 et 163 etc. Sur la notion, S. Lévi Théâtre p. 88 V. Raghavan J. Or. Res. VI p. 346 VII p. 33 et 91. La valeur exacte de chacune des *vṛtti* et l'origine des termes qui les désignent sont controversées. La *bhāratī* semble être la « figure » où domine la parole (*vāgvṛtti* Abhinavag.). On est tenté de mettre ces noms en rapport avec les tribus des Bhārata, Sāttvata, Kaiśika (et *Āra-

(dite) *bhāratī*. Les ascètes . . . et ainsi de suite, comme ci-dessus. Bien qu'elle fut attifée de la sorte, (l'Homme-poésie) ne se laissa pas subjuguer (75). Il s'exprima (dans une langue) riche en séries de termes analysables (76), avec des composés (77) et des allitérations (78) : c'est le style (79) (dit) *gauḍī* (80). Les ascètes. . . et ainsi de suite comme ci-dessus. Nous dirons en temps utile quelle est la nature propre des Figures et des Styles (81).

Il s'en fut ensuite chez les Pañcāla (82), là où se trouvent les

bhaṭa ?); Raghavan y voit des manifestations caractérisées à l'origine par un tournoi, une lutte.

(75) *avaśaṃvadīkṛta* : non attesté.

(76) *yogavṛtti*, opposé à l'emploi de termes «conventionnels» ou *rūḍhi*. On pourrait entendre aussi «expression directe» opposé à *guṇavṛtti* «expression indirecte», comme *abhidhā* à *lakṣaṇā*. La première signification a pour elle de correspondre avec ce que Daṇḍin I. 46 dit du style *gauḍa* : *nātirūḍha*.

(77) *samāsa* (L. Renou Terminol. s. u.) : références en poétique Bhām. II. 1 NŚ. XIV. 37 Dhvan. III. 5 p. 133 et suiv.; 139 et suiv. III. 16 p. 153; 156 Vām. V. 2, 17 Rudr. II. 3 Daṇḍin I. 80, et v. n. 80.

(78) *anuprāsa*, ci-dessus I. 26; sur les allitérations des Gauḍa, Daṇḍin I. 44.

(79) *rīti* (parfois *mārga*). Sur ce thème important de la poétique, v. les travaux récents de S. K. De Poona Orientalist II p. 15 (et Poetics passim) V. Raghavan IHQ. IX p. 448 X p. 767 P. Ch. Lahiri IHQ. IX p. 835 Ind. Cu. II p. 211 (et Concepts of *rīti*, Dacca 1938). RŚ. se tient sur la ligne de Vām., il n'admet pas la *lāṭīyā rīti* de Rudr. II. 4 et suiv. Agnip. CCCXL. 1 et 4 etc., alors que dans la strophe initiale de Karpūram., il citait la *pañcālikā*, la *māgadhī* et la *vacchomī*.

(80) La *gauḍī* ou *gauḍīyā rīti* est le contraire de la *vaidarbhī* Daṇḍin I. 42; elle a des composés non délimités Rudr. II. 5; possède vigueur et éclat Vām. I. 2, 12; *anavasthitasaṃdarbhā*. . . *dīrghavigrahā* Agnip. CCCXL. 2, et cf. Sarasv. II. 31 p. 134. Ce sont les théoriciens ultérieurs qui insistent sur la caractéristique des composés, que donne déjà Vām. loc. c. Harṣacar. Introd. str. 7 parle de l'*akṣaraḍambara* des Gauḍa. Cf. S. K. De NIA. I, 1 p. 74 P. Ch. Lahiri IHQ. VII p. 59 S. P. Bhattacharyya IHQ. III p. 376.

(81) Définition brève ci-dessous n. 123; le détail sera exposé au livre de KM. sur le *rītinirṇaya* (I. 24).

(82) Régions au nord du Gange et de la Yamunā dans leur ensemble, le Pañcāla (septentrional) proprement dit, mentionné aussitôt après, étant le Rohilkhaṇḍ moderne, avec pour capitale Ahicchattra = Rāmnagar. NŚ. XIII. 49 énumère analoguement *pāñcālāḥ śaurasenāś ca kāśmīrā hāstināpurāḥ| bāhlīkāḥ*. . .

pays de Pañcāla, de Śūrasena [83], de Hastināpura [84], de Kāśmīra [85], de Vāhīka [86], de Bāhlīka [87], de Bāhlaveya [88], etc. Là, s'appliquant à le (subjuguer), la fille d'Umā... et ainsi de suite comme ci-dessus. C'est la mode du Pañcāla central [89]. Les ascètes en firent l'éloge comme suit :

« Les [90] boucles d'oreille sautillent, faisant ondoyer le contour des joues; pendant jusqu'au nombril, le collier de perles se balance doucement; des hanches aux chevilles s'enroule le vêtement de dessus : saluez ce costume des belles de Mahodaya [91] ! » /6/

(Quant aux hommes, ils prirent) la tenue qui était celle qu'(avait revêtue) le fils de Sarasvatī, le cœur quelque peu [92] attendri [93]... et ainsi de suite comme ci-dessus. Et le peu de danse, de chant, de musique instrumentale, de gestes gracieux etc., que (la fille d'Umā) avait fait voir (constitua) la figure

[83] Région dont Mathurā (Muttra) était la capitale.

[84] Ancienne capitale des Pāṇḍava; doit répondre à Delhī.

[85] Cachemire.

[86] Ou Bāhīka : forme moins authentique du nom suiv., dont elle est arbitrairement scindée.

[87] Le sens propre du nom est « Bactriens », gens de Balkh (Bāhlī). Mais le nom s'applique souvent par transfert de population ou simple confusion à des peuples du Panjāb, entre Vipāśā et Śatadrū, S. Lévi BEFEO. IV p. 570 et suiv.

[88] Encore une var. (non attestée) du précédent; le Bālar. (et KM. XVII. 176) a Bāhlava.

[89] Expression de NŚ. VI. 27 : il s'agit sans doute du Doāb gangétique.

[90] Mètre *vasantatilaka*.

[91] Autre nom de Kānyakubja (Kanauj), attesté dans Bālar. (formant assonance avec le nom du roi Mahendrapāla et de son successeur Mahīpāla, patrons de RŚ.). Sur la connexion de RŚ. avec Mahodaya, Konow-Lanman éd. de Karpūr. p. 181 GOS. p. XXXIX et sur le nom de M° Ep. Ind. VII p. 30 XIX p. 17.

[92] Le thème de cette partie de l'exposé est dominé par la répétition de l'élément « un peu ».

[93] *ārdrita*, cf. *ārdrayati* Bālar. et Kād. (pw.).

[94] NŚ. XX. 37 (distinguée de l'*ārabhaṭī* 55) I. 41 VI. 25 XX. 37 et suiv. : *manovyāpārarūpā sāttvikī* Abhinavag. ad I. 41. C'est le mode noble, sublime.

(dite) *sāttvatī*[94]; comme elle comporte des mouvements impétueux, (on l'appelle) aussi *ārabhaṭī*[95]. Les ascètes... et ainsi de suite comme ci-dessus. Bien qu'elle fût attifée de la sorte, (l'Homme-poésie) ne se laissa subjuguer qu'un peu. Il s'exprima (dans une langue) riche en expressions figurées[96], avec un peu de composés[97] et un peu d'allitérations[98] : c'est le style (dit) *pāñcālī*[99]. Les ascètes... et ainsi de suite comme ci-dessus.

Il s'en fut ensuite chez les Avanti[100], là où se trouvent les pays d'Avantī, de Vaidiśa[101], de Surāṣṭra[102], de Mālava[103], d'Arbuda[104], de Bhṛgukaccha[105], etc. Là, s'appliquant à le (subjuguer), la fille d'Umā... et ainsi de suite comme ci-dessus. C'est la mode de l'Avantī[106]; elle est intermédiaire entre celle du Pañcāla central et celle du Dekkan : c'est pourquoi il y a là deux figures, *sāttvatī* et *kaiśikī*[107]. Les ascètes en firent l'éloge comme suit :

(95) NŚ. I. 41 VI. 25 : *sotsāhā analasā kāyavṛttiḥ* Abhinavag. ad I. 41. NŚ. XIII. 51 a déjà l'expression *āviddhagati(vikrama)*. C'est le mode violent.

(96) *upacāra* (ci-dessus III. 43); cf. Agnip. CCCXL. 1 et suiv. *upacārayutā*.

(97) Lire *īṣatsamāsam;* cf. Agnip. loc. c. *hrasvavigrahā* et Rudr. II. 4 et suiv.

(98) *anuprāsa*, ci-dessus I. 26; cf. Vām. I. 2, 13 *anulbaṇapadā vicchāyā ca.*

(99) Terme connu depuis Vām. I. 2, 9; 13 et autres références ci-dessus. Ni Daṇḍin ni Bhāmaha ne connaissent cette *rīti*, citée Sūktim. (vers attribué à RŚ.) p. 47, 91.

(100) Autre nom d'Ujjayinī (Ujain). Partie occidentale du voyage. NŚ. XIII. 42 donne *āvantikā vaidiśikāḥ saurāṣṭrā mālavās tathā/...sārbudeyakāḥ.*

(101) Pays de Vidiśā (Bhilsā), capitale du Daśārṇa (Bhopal).

(102) Kaṭhiyāvāṛ et côte continentale en regard; le nom survit dans mod. Surat.

(103) Mod. Mālva, capitale, précisément, Avanti. Sur les Mālava, J. Ch. Ghosh Ind. Cu. II p. 352 A. Ch. Banerji Annals Bhandarkar XIII p. 218 et J. Bihar Soc. 1737.

(104) Pays autour du mont Abu, au Rājputānā; on y plaçait l'ermitage de Vasiṣṭha.

(105) Ou Bharukaccha, mod. Broach, à l'embouchure de la Narmadā.

(106) NŚ. VI. 26.

(107) NŚ. I. 42 et suiv. XIII. 38 XX. 47 et suiv. : cette *vṛtti* est à base de plaisanterie fine (*narman*).

« Puisse [108] nous réjouir la tenue des hommes et des femmes, en usage au Pañcāla ainsi qu'au Dekkan! Ce qu'on récite, ce qu'on exécute, etc. se combine (des avantages) de l'un et de l'autre au pays d'Avanti. » /7/

Il s'engagea enfin dans la région du sud, là où se trouvent les pays de Malaya [109], de Mekala [110], de Kuntala [111], de Kerala [112], de Pālamañjara [113], de Mahārāṣṭra [114], de Gāṅga [115], de Kaliṅga [116], etc. Là, s'appliquant à le (subjuguer), la fille d'Umā... et ainsi de suite comme ci-dessus. C'est la mode du Dekkan. Les ascètes en firent l'éloge comme suit :

« Les [117] boucles qui ondoient depuis la racine (forment) un chignon ravissant, le front est marqué à profusion de poudre de laque, la robe est étroitement serrée à la hauteur des aisselles. Que triomphe longtemps le costume des beautés de Kerala! » /8/

(Quant aux hommes, ils prirent) la tenue qui était celle qu'(avait revêtue) le fils de Sarasvatī, le cœur épris de cette (jeune femme)... et ainsi de suite comme ci-dessus. Et la variété des danses, des chants, de la musique, des gestes gra-

(108) Mètre *indravajrā*.

(109) Ghāṭ occidentaux au sud de la Kāverī : a donné son nom au Malabar. NŚ. XIII. 38/39 a *malayaḥ... mekalaḥ pālamañjaraḥ* et 40 *kaliṅgāḥ... mahārāṣṭrāḥ*.

(110) Ou Mekhala : mod. Maikal Range, au sud-est de Jabalpur.

(111) Entre Narmadā et Tuṅgabhadrā, soit le Mahārāṣṭra méridional ou Karṇāṭaka.

(112) Malabar actuel (v. Hobson-Jobson s. u. Malabar).

(113) Identification douteuse (Pāl près de Mahāḍ) de ce nom (double?) que confirme NŚ. précité.

(114) Pays marathe, Hobson-Jobson s. u. Mahratta.

(115) GOS. a Gaṅga (HSS. Gāṅga) : pays Koṅgu, sud-ouest de Salem? Non attesté.

(116) Pays au sud de la Mahānadī, entre Oṛīsā et Andhra; cf. mod. Kaliṅgapatam.

(117) Mètre *vasantatilaka*. Str. de Saduktik. II. 18, 1 (avec *°prakara°* b, *kuntala°* d).

cieux, etc. que (la fille d'Umā) avait déployée (constitua) la figure (dite) *kaiśikī*[118]. Les ascètes . . . et ainsi de suite comme ci-dessus. (L'Homme-poésie) fut alors subjugué par elle au delà de toute mesure. Il s'exprima (dans une langue) riche en termes analysables[119], avec des allitérations bien placées, mais sans composés[120] : c'est le style (dit) *vaidarbhī*[121]. Les ascètes . . . et ainsi de suite comme ci-dessus.

Mode (*pravṛtti*) (signifie) manière d'arranger le costume; Figure (*vṛtti*), manière d'arranger les jeux (dramatiques)[122]; Style (*rīti*), manière d'arranger les paroles[123]. Il y a quatre sortes de figures et de modes, et pourtant il y a un nombre illimité de pays, comment donc les y inclure en leur totalité? Ainsi disent les maîtres[124]. En répartissant les contrées, tout illimitées qu'elles sont, sous quatre rubriques, on répartit en gros le Territoire du Cakravartin[125]; mais pour ce qui est des particularités secondaires, (le nombre des contrées) est bien illimité en fait, dit le Yāyāvarīya. De l'océan méridional à la région du nord, le Territoire du Cakravartin compte un millier de *yojana*[126] : c'est dans ce (territoire que s'applique) la dis-

(118) Cf. n. 107.

(119) Ci-dessus n. 76; *upacārair vivarjitā* Agnip. CCCXL. 3.

(120) Rudr. II. 6 (*asamāsa*), Agnip. loc c. (*muktavigrahā*), Sarasv. II. 29 p. 134.

(121) «Du Vidarbha» (mod. Berār et adjacents). Cf. Daṇḍin I. 40 et suiv. Bhām. I. 31 et suiv. Vām. I. 2, 11 Rudr. loc. c. Agnip. loc. c. Dhvan. p. 6. Noter la préférence donnée par RŚ. au sud.

(122) RŚ. restreint le sens de ces deux termes.

(123) La définition de Vām. I. 2, 6 est *viśiṣṭā padaracanā*.

(124) Idée analogue NŚ. XIII. 37/38.

(125) *cakravartikṣetra* (cf. ci-dessous XVII. 55). Sur la notion du «maître du cercle (des terres), celui qui fait tourner la roue», v. notamment E. Senart J. as. 1873, 2 p. 122 F. Lacôte Guṇāḍhya p. 275 H. Jacobi ERE. III p. 336 J. Przyluski Légende d'Aśoka p. 102. Même expression AŚ. IX. 1 (135), 18 dans le même contexte. RŚ. emploie plusieurs fois le terme dans ses drames.

(126) Cette distance est celle que donnent les Purāṇa pour chacune des neuf zones en lesquelles se divise le Bhārata ou Inde (W. Kirfel Kosmogr.

tribution des tenues. Au delà de ces limites, en quelque contrée que séjournent (les personnages), divins ou autres, il faut les représenter comme adoptant le costume de la contrée en question. Mais dans son propre domaine, (chacun est libre) d'agir à son gré. Pour ceux qui habitent des continents lointains, la figure et la mode se conforment (au continent respectif). Quant aux styles, qui sont au nombre de trois, (ils seront examinés) par la suite[127].

Il existe chez les Vidarbha[128] une cité nommée Vatsagulma[129], séjour d'agrément du dieu Amour. C'est là que le fils de Sarasvatī épousa la fille d'Umā suivant le rite Gandharva[130]. Puis le jeune couple, revenant sur ses pas et se complaisant dans ces parages, se rendit au Mont des neiges où demeuraient Gaurī et Sarasvatī, parentes par alliance. Après avoir béni les deux époux qui leur présentaient leurs hommages, elles accordèrent à ceux-ci, de par leur forme prestigieuse, de résider dans l'esprit des poètes. Et c'est pour eux deux aussi qu'elles s'employèrent à créer le ciel des poètes, le monde où les poètes, tout en habitant parmi les mortels avec leur corps fait de poésie, goûtent la félicité jusqu'à la fin de l'Ère avec leur corps divin[131].

Voilà l'Homme-poésie, tel que Svayaṃbhū le créa jadis. Celui qui le connaît, ayant ainsi réparti (son domaine), est heureux dans l'au-delà et ici-bas[132]. /9/

p. 60), et qui vont d'ouest en est. Sur la valeur, incertaine et sans doute variable, du *yojana*, v. notamment S. Lévi J. as. 1918, 1 p. 153.

(127) Portion perdue de KM. (livre III ?); sur *purastāt*, ci-dessus II. 37.

(128) Ci-dessus n. 121.

(129) Une ville ou un pays de Vatsagulma est cité entre Abhīra et Vidarbha dans Kāmas. V. 6, 35 (*vātsagulmaka*) : peut-être identique au Vaṃśagulma du MhBh. (GOS. p. 148).

(130) Mariage par consentement mutuel, l'une des huit formes reconnues, Mn. III. 32.

(131) Idée analogue Bhām. I. 6.

(132) Cf. AŚ. I. 3 (1), 15 *pretya ceha ca nandati*. Fin de chapitre hiératique, à l'imitation des formules upaniṣadiques en *ya evaṃ veda*...

QUATRIÈME LEÇON :

(LES DISCIPLES ET L'INSPIRATION) (*śiṣyapratibhe*)[1].

On enseigne qu'il y a deux sortes de disciples (*śiṣya*), à savoir celui qui possède la compréhension (*buddhi*), et celui qui tire de l'extérieur la compréhension[2]. Possède la compréhension celui dont la compréhension suit naturellement (l'enseignement) des Traités; celui qui tire de l'extérieur la compréhension est celui dont la compréhension est apprêtée par l'exercice des Traités. Or la (compréhension) a trois formes, la mémoire, la réflexion et la connaissance. La mémoire consiste à se souvenir des choses passées[3]. La réflexion, à réfléchir sur le présent. La connaissance, à connaître[4] l'avenir. Sous ces trois formes, la (compréhension) est l'auxiliaire des poètes. Celui des deux (disciples) qui a la compréhension obéit[5], écoute, saisit, retient, discerne, admet, écarte[6] et détermine

(1) Le titre *padavākyaviveka* ne répond pas au contenu et coïncide avec celui du chap. VI. Nous le restituons d'après HSS.

(2) Cf. AŚ. I. 17 (13), 46 : *buddhimān āhāryabuddhir durbuddhir iti putraviśeṣāḥ* (suit : *śiṣyamāṇaḥ*) : les définitions chez KM. ne concordent pas exactement avec AŚ. — Cf. aussi Kavikaṇṭhābh. I. 14/15 et les *guṇa* chez Rudr. VII. 4 qui sont *sahaja*, *āhārya* ou *avasthitabhāva*.

(3) Tarkasaṃgr. 34 : *saṃskāramātrajanyaṃ jñānaṃ smṛtiḥ*.

(4) *prajñātṛ* : attesté en véd.

(5) NŚ. I. 22 *grahaṇe* (*gurumukhāt* Abhinavag.) *dhāraṇe* (*avismaraṇam* A.) *jñāne* (*ūhāpohavicāraḥ* A.) *prayoge* (*parṣadi prakaṭīkaraṇam* A.). Mais RŚ. a puisé plus directement dans AŚ. I. 5 (2), 5 *śuśrūṣāśravaṇagrahaṇadhāraṇavijñānohāpohatattvābhiniviṣṭabuddhim* (et cf. Nītivākyām. IX. 9 *°tattvābhiniveśavidyāḥ*; analogue Kāmand. IV. 21); *abhiniveśa* est un mot typique d'AŚ.

(6) *ūha* et *apoha* sont des termes conjoints du Nyāya : *ūha* le raisonnement positif, qui prend appui sur une chose connue et vise à englober tout le connu dans la définition; *apoha* procède par exclusion de tout ce qui est contraire à la chose à identifier. Ou encore *ūha* est la connaissance du général, *apoha* celle du particulier (Nītivākyām. loc. c.). Cf. Nyāyakośa s. u. K. K. Handiqui trad. du Naiṣadh. p. 543.

l'état de fait. Celui qui tire de l'extérieur la compréhension a les mêmes qualités, mais elles requièrent un moniteur. Jour après jour s'asseoir aux pieds d'un bon maître, c'est la qualité éminente de l'un et de l'autre, car (cette assiduité) est une vache d'abondance qui fait s'épanouir la compréhension. On dit à ce propos :

D'abord[7] elle étend la lumière de la connaissance, afin (de permettre) d'acquérir les notions correctes, puis elle rend l'esprit apte à admettre et à écarter, après quoi (l'esprit) détermine l'état de fait, unique résultat qu'il vise : ainsi la fréquentation de ceux qui ont vieilli en savoir devient progressivement une ambroisie. /1/

(Le disciple dont la compréhension) se présente autrement que chez ces deux-là a une mauvaise compréhension. Celui qui a la compréhension a le don de saisir (*pratipatti*). Dès un seul énoncé en effet il a saisi le sens des choses exprimées : c'est pour suivre la voie du poète qu'il devra s'initier dans la maison d'un maître. (Le disciple) qui tire de l'extérieur la compréhension a deux traits : incapacité à saisir et incertitude. C'est donc pour saisir une chose qu'il n'a pas saisie et pour faire cesser l'incertitude qu'il devra se soumettre à des maîtres. Quant au (disciple) à la compréhension mauvaise, son état d'esprit est en tous points à l'opposé : il ressemble à un tissu teint en bleu indigo : il est impossible d'en changer la modalité. Nous dirons dans (la section des) choses occultes[8] si l'influence de Sarasvatī peut lui donner la grâce.

Dans l'activité poétique, le Rassemblement mental[9] du

[7] Mètre *hariṇī*. Cf. l'invocation du Locana p. 1.

[8] Livre final de KM. (ci-dessus l. 51).

[9] *samādhi*, terme du Yoga (Yogas. III. 3), caractérisé par les mots *ekāgratā manasaḥ* ou analogue (Nyāyakośa s. u.); Vām. I. 3, 18 donne *avadhāna* au même sens. Ailleurs, en poétique, *samādhi* est l'intuition du sens (en tant que cette intuition réclame de la concentration d'esprit); c'est

poète joue le rôle décisif, dit Śyāmadeva[10]. Le rassemblement, c'est le fait pour l'esprit d'être fixé sur un seul (objet). La pensée rassemblée voit les choses[11]. On a dit en effet :

Il[12] est on ne sait quel très grand mystère de la Parole, dont les savants seuls peuvent cultiver le domaine avec art. Le moyen suprême pour y réussir, c'est le rassemblement de l'esprit qui a reconnu ce qu'il s'agissait de connaître. /2/

L'Exercice[13], voilà ce que Maṅgala[14] (préconise). L'exercice consiste à pratiquer sans interruption. C'est lui qui, accédant à tout, confère partout une habileté insurpassée. Le rassemblement mental est un effort intérieur; l'exercice, un (effort) extérieur. Les deux réunis font rayonner le Talent[15]. Le (talent) est à lui seul la cause déterminante en poésie, dit le Yāyāvarīya. Il se développe[16] en partant de l'Inspiration[17]

un des *guṇa*, NŚ. XVI. 96; 102 Daṇḍin I. 41; 93; 100 Bhām. II. 77 = Udbh. II. 20 Vām. III. 1; 12 et suiv.; 17; 2, 6 Agnip. CCCXLV. 13 Sarasv. I. 72 p. 54 Kuval. I. 117, etc.

[10] Nom inconnu. Mais Śyāmilaka (type Devila/Devadatta des gramm., Pāṇ. V. 3, 79) semble avoir exprimé la même idée dans le Pādatāḍitakabhāṇa (GOS. p. 150), et cf. le Śyāmala cité par Kṣemendra (De I p. 154 n.)

[11] *avahitaṃ cittam arthān paśyati* Vām. III. 2, 7. RŚ. rejoint ici les deux acceptions de *samādhi*, celle des poéticiens et celle des Yaugika.

[12] Mètre *vasantatilaka*.

[13] *abhyāsa*. Vām. I. 3, 24 (presque identique à KM.) Rudr. I. 14; 20 (cf. Namisādhu) mettent pareillement l'*abhyāsa* en évidence.

[14] Maṅgaleśa? Probablement un adepte de Vāmana, dont Hemac. parle dans son commentaire p. 195. Il y a un poète du nom cité dans le Saduktikarṇ.

[15] *śakti* : RŚ. semble le seul auteur qui distingue *śakti* et *pratibhā*, cf. Rudr. I. 14 et suiv. (qui subdivise en *sahajā* et *utpādyā*) Agnip. CCCXXXVII. 4 Dhvan. p. 137 et suiv. KvPr. I. p. 13, etc.

[16] *viprasṛti* : non attesté.

[17] *pratibhā*. Références anciennes en poétique sur ce terme important Daṇḍin I. 103 Bhām. I. 5 Rudr. I. 16 XII. 13 Vām. I. 5 Dhvan. I. 6; 17 p. 96; 154 etc.; le véritable tenant de la *pratibhā* est Kuntaka (Vakroktijīv. p. 58). Pour le terme en philosophie, Gopinath Kaviraj Annals Bhand. V p. 1; 113; en poétique, T. N. Sreekantaiya IHQ. XIII p. 59, et cf. encore Sūktim. p. 37, 3.

et de l'Expérience[18]. Car les deux actions consistant en l'inspiration et l'expérience ont le talent pour agent. Celui qui a du talent est inspiré, celui qui a du talent est accessible à l'expérience (*vyutpadyate*). L'inspiration est ce qui fait rayonner dans l'esprit[19] la masse des mots, la caravane[20] des idées, la trame des ornements (poétiques), les procédés d'expression[21] et autres choses de ce genre. Pour qui n'a pas d'inspiration, la caravane des mots et des idées est pour ainsi dire hors la vue; pour qui possède l'inspiration, fût-il privé de regard, elle est dans le champ de sa vue. C'est ainsi qu'on entend parler de poètes qui sont aveugles de naissance, Medhāvirudra[22], Kumāradāsa[23] et autres. Et les grands poètes, en nous faisant voir d'(autres) contrées, des continents lointains[24], des héros d'une histoire et autres choses encore, ne retracent-ils pas la

[18] *vyutpatti* : le terme enveloppe les notions de connaissance ou d'information (cf. le sens grammatical : «analyse» des éléments du mot, sur la base d'une «information» correcte), et de goût ou de jugement. La traduction par «expérience» rend assez bien cette double acception. Références en poétique : Bhām. I. 14 et suiv. (sens grammatical) Vām. I. 3, 13 Daṇḍin I. 9 Rudr. I. 14; 18 et suiv. Dhvan. p. 137; 147; 197 Abhinavag. ad NŚ. XIII. 56 Agnip. CCCXXXVII. 4 KvPr. I p. 15 Hem. p. 5 Sarasv. I. 72 p. 53. Le Locana p. 137 définit *vyutpatti* l'habileté à juger la convenance relative de toutes les choses utiles à (la composition d'un sujet nouveau). Parfois le terme évoque l'idée du style raffiné.

[19] *adhihṛdayam* : non attesté.

[20] *sārtha* : ci-dessus II. 3.

[21] *mārga* : terme de Daṇḍin I. 40, auquel la tradition ultérieure substitue *rīti*.

[22] Poéticien cité par Namis. ad Rudr. I. 2 II. 2 et par l'Aucityavic., d'où par abréviation, sans doute, le Medhāvin cité chez Bhāmaha, Namisādhu, Vallabhadeva (comm. de Māgha). Medhārudra Trik. II. 7, 26 est un nom de Kālidāsa. Cf. sur la question P. V. Kane JRAS. 1908 p. 545.

[23] Poète bien connu, auteur du Jānakīharaṇa (5e-6e s.?). La tradition fait de lui un contemporain de Kālidāsa. Au dernier vers du poème il fait allusion à une maladie qu'il avait contractée enfant. Sur K°, en dernier lieu M. Doraswamayya Tirumalai J. oct. et déc. 1932.

[24] *dvīpāntara*, au sens propre «îles et continents des mers du Sud», v. S. Lévi Bijdr. Volkenk. 88, IV p. 621 = Mémorial p. 392.

manière d'être propre (à ces pays ou à ces hommes)? Voici la manière dont se traite[25] (la description d')une autre contrée :

« Soutenir[26] sa vie (en se nourrissant) de vent la plupart du temps, dans une forêt où les arbres (exaucent) les désirs; pratiquer les saintes aspersions dans une eau que rougit le pollen des lotus d'or; méditer dans une maison aux dalles (décorées) de joyaux; discipliner (ses sens) en présence des femmes divines : — ainsi donc ces ascètes se livrent à l'ascèse parmi les (objets) mêmes dont d'autres cherchent (à jouir) grâce à l'ascèse! » /3/

Manière dont se traite (la description d')un continent lointain :

« Amuse-toi[27] en sa compagnie sur les rivages de l'océan où murmurent les bois de palmiers, tandis que les vents qui amènent des continents lointains (l'odeur) des fleurs de girofle t'enlèveront les gouttes de moiteur! » /4/

Manière dont se traite un héros d'histoire :

« Śiva[28] lui-même, perdant quelque peu sa constance, tel l'océan quand la lune commence à monter, dirigea ses regards vers la bouche d'Umā, dont les lèvres étaient rouges comme le fruit du *bimba*[29]. » /5/

(25) *vyavahṛti* : première attestation du mot en ce sens.

(26) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Śak. VII. 12 (*dharma*° b, °*taleṣu* c; les var. données KM. sont connues); strophe reprise Sarasv. p. 66. C'est la description des Sages pratiquant leurs austérités sur le mont Hemakūṭa, au delà du Himālaya.

(27) Mètre *upajāti*. Raghuv. VI. 57. Il s'agit ici des « îles » au delà de l'océan bordant la côte du Kaliṅga : c'est en effet le roi du Kaliṅga que désigne dans cette strophe la suivante d'Indumatī.

(28) Mètre *upajāti*. Kum. III. 67 (avec *haras tu kiṃcit paripluta*° a). Le poète décrit le comportement de Hara quand il s'éprit d'Umā. Il n'a pu évidemment assister à la scène (d'où l'emploi du parfait).

(29) Momordica monadelpha Roxb., sorte de bryone.

(Et voici ce qui peut résulter) de l'emploi (du mot) «et autres choses encore» [29 a] :

«(Voyant)[30] son amie en cet état, sa compagne l'huissière dit en riant : Passons à un autre, mon enfant! Alors la jeune femme lui lança un regard froncé de dépit.» /6/

L'(inspiration) est double, créatrice (*kārayitrī*) et réceptive[31]. La créatrice est l'auxiliaire du poète. Elle est elle-même triple : innée, empruntée et apprise[32]. Elle est innée (*sahaja*) quand elle dépend d'un apprêt (mental[33] provenant) d'une naissance antérieure; elle est empruntée (*āhārya*) quand la source en est un apprêt (produit dans) la naissance (actuelle); apprise (*aupadeśika*), quand elle résulte de l'instruction des versets sacrés, des rites, etc. On nomme la première innée alors même qu'elle a lieu par suite de quelque apprêt (produit) ici-bas : c'est (seulement si ledit apprêt est) important (que l'inspiration sera dite) empruntée. Quant à (l'inspiration) apprise, le temps d'instruction est uniquement dans l'ici-bas, dans l'ici-bas aussi le temps d'apprêt.

Les poètes sont aussi de trois (sortes)[34] : (le poète) par la

[29 a] Id. KvPr. I p. 76; 101 etc.

[30] Mètre *upajāti*. Raghuv. VI. 82 (*ārye* c au lieu de *bāle*). La scène n'est pas du ressort d'un poète mâle : il s'agit en effet des sentiments qu'éprouve une jeune femme quand sa compagne veut par taquinerie l'éloigner de l'être aimé.

[31] *bhāvayitrī* (non attesté en ce sens) «ce qui provoque un état, *bhāva*». La part prise par le *bhāvaka*, le «récepteur» d'une œuvre poétique, est l'une des originalités de la poétique sanskrite, cf. Locana p. 19 et 29 Sreekantaiya loc. c. p. 59; 82 et suiv.

[32] Tripartition comme ci-dessus IV. 2. — *aupadeśikī* : non attesté en ce sens.

[33] *saṃskāra*. Théorie philosophique connue des «condensations» mentales qui commandent l'activité et le caractère de l'individu, v. O. Lacombe Vedānta p. 134 et suiv. Même idée chez Daṇḍin I. 104 Vām. I. 3, 16 Abhinavag. ad NŚ. VII. 2 (p. 346), etc.

[34] Cf. la classification des poètes dans Aṅguttaranik. II p. 230 et comm. du Dhamm. I p. 95 où figurent *cintākavi* le poète par réflexion, *suta°* le

grâce de Sarasvatī, (le poète) issu de l'exercice [35] et (le poète) issu de l'instruction. (Le poète) par la grâce de Sarasvatī est doué de compréhension et la Parole en lui résulte de l'apprêt (provenant) d'une naissance antérieure. (Le poète) issu de l'exercice est celui qui tire de l'extérieur la compréhension : l'éloquence en lui s'illumine par l'exercice dans la naissance (actuelle. Le poète) issu de l'instruction a une mauvaise compréhension : la puissance du langage se manifeste en lui pour avoir été enseignée. Les deux (sortes de poètes) précédant ce dernier n'ont pas à se plier aux autres règles : le raisin, étant sucré par nature, ne demande pas à être apprêté [36] au jus de canne, disent les maîtres. Si, dit le Yāyāvarīya : car deux actions (faites) en vue d'un même objet donnent un bénéfice double.

Parmi ces (trois sortes de poètes), la première vaut mieux que la seconde, la seconde mieux que la troisième, dit Śyāmadeva [37]. En effet :

Le poète par la grâce de Sarasvatī agit à sa guise ; (le poète) issu de l'exercice a (un champ) limité ; quant au poète par instruction, il bavarde (en un mélange) de gracieux et de vain. /7/

L'Excellence (*utkarṣa*), voilà ce qui vaut le mieux, dit le Yāyāvarīya. Or elle est dans le concours de qualités multiples. Autrement dit :

La compréhension, l'action de s'exercer aux sciences, qui sont les membres de l'art poétique, enfin le talent, cause [38]

poète qui a appris, *attha°* le poète didactique, *paṭibhāna°* le poète par inspiration. Ici les trois sortes répondent aux trois formes d'esprit précédemment décrits.

(35) *ābhyāsika* : mot de Kāmas. II. 1 (2), 2 (éd. KāshiSS. 1929 p. 80).

(36) Ici *saṃskāra* apparaît en l'un de ses sens matériels, apprêt culinaire.

(37) Ci-dessus n. 10.

(38) En donnant à *upaniṣad* le sens connu par le skt bouddhique et le pāli (*upanisā*), attesté aussi par les lexiques, ainsi Nyāsa ad Pāṇini I. 4, 79. Même expression Dhvan. p. 11 (cf. Locana).

mystérieuse de la poésie, voilà trois choses difficiles à trouver en un seul homme. /8/

S'il s'est exercé dans la poésie et dans les sciences, membres de (l'art) poétique [39], s'il est doué de sagesse et ferme dans l'observance des préceptes, il est tout près du rang de prince des poètes [40]. /9/

Pour ce qui est de la hiérarchie des poètes, voici un dicton [41] :

La [42] poésie de tel (auteur) demeure dans la maison même du poète, celle de tel autre s'en va tout juste dans des résidences amies; mais celle de certains autres, déposant ses vocables (jusque) dans les bouches (de gens) incultes [43], chemine sans cesse, comme curieuse de toute chose. /10/

Voilà (pour l'inspiration) créatrice. (L'inspiration) réceptive est l'auxiliaire du (sujet) qui reçoit [44] (l'impression poétique). Elle fait venir à l'être le labeur et l'intention du poète. C'est grâce à elle, en vérité, que cet arbre, l'activité du poète, porte ses fruits : autrement il serait stérile [45]. Mais quelle est donc la différence entre ces deux (sortes de poésie), si le poète reçoit (une impression), et si (le sujet) qui reçoit est poète? Voilà ce que (demandent) les maîtres. On dit à ce propos :

Le siège (de la poésie) sur terre est multiple [46], suivant le degré de l'inspiration. Or un poète qui en même temps reçoit

[39] *kāvya* est mis ici pour *kāvyaśāstra*.

[40] *kavirāja*, v. ci-dessous V. 65.

[41] *prāyovāda* : expression de RŚ. (Bālar. et Viddh.).

[42] Mètre *vasantatilaka*. Idée analogue dans l'hymne à Vāc RV. X. 71.

[43] Mieux que : déposant (*nyasyad*) ses vocables dans les bouches des gens cultivés (*vidagdha*). Cf. Śṛṅgāratil. de Rudrabhaṭṭa cité GOS. p. 152.

[44] *bhāvaka* : non attesté en ce sens précis, mais v. Abhinavag. ad NŚ. VI. 34/35 p. 278 bas. Il s'agit au fond du «critique».

[45] *avakeśin* : mot de lex., attesté Naiṣ.

[46] *bhūridhā* : non attesté.

(une impression) n'occupe pas d'ordinaire une situation des plus basses. /11/

Non [47], dit Kālidāsa. Recevoir (une impression), c'est autre chose qu'être poète, être poète, autre chose que recevoir : il y a différence de nature comme il y a différence d'objet. On dit à ce propos :

L'un [48] est capable d'arranger des mots, un autre ne sait que les entendre. Ton esprit bienheureux à ces deux égards nous emplit d'émerveillement, car il n'y a pas (d'ordinaire) chez un seul homme le concours de qualités insurpassées : telle pierre engendre l'or, telle autre est susceptible d'en faire l'épreuve. /12/

Les (sujets qui reçoivent une impression) sont de deux sortes, ceux qui manquent d'appétit et ceux qui avalent tout jusqu'à l'herbe [49], dit Maṅgala [50]. De même sont les poètes, disent les tenants de Vāmana [51]. Ils sont de quatre sortes, dit le Yāyāvarīya : (outre les deux catégories précédentes, il y a) les envieux et ceux qui (se vouent à) déterminer l'essence des choses. Parmi ceux-là, disent les tenants de Vāmana [52], les premiers ont du discernement, ceux qui viennent après ont

[47] Kālidāsa tient ici une opinion qui concorde avec celle de Śak. I. 2 et plus lointainement Ragh. I. 13 Mālat. I. 2 (cités GOS. p. 153).

[48] Mètre *mandākrāntā*. Strophe attribuée à Kālidāsa dans Saduktik. III. 3, 4 (avec *vāco*, *voḍhum*, *tāḥ* en a, *sā kalyāṇī* b, *nanv* et *saṃniveśo* c, *analas* d) Th. Aufrecht ZDMG. XXXIX p. 307.

[49] Mêmes expressions Vām. I. 2, 1 et suiv., qui ajoute qu'il faut les entendre figurément et qu'elles désignent celui qui discrimine — et est capable d'être éduqué — et celui qui ne discrimine pas — et n'en est pas capable. Cf. *arocakatva* Abhinavag. ad NŚ. II p. 309.

[50] Ci-dessus n. 14.

[51] *vāmanīya* : dérivé non attesté. En effet la distinction s'applique aux *kavi* chez Vām. loc. c., mais RŚ. emploie les termes avec un sentiment différent des valeurs.

[52] L'observation de Vām. ne vaut que pour les deux premières catégories ; il ignore les deux suivantes.

tout le contraire. Le manque d'appétit[53] de certains ou bien est inné, ou bien émane de la connaissance. S'il est inné, on ne le perd guère, pas plus que le plomb (ne perd) sa noirceur[54], eût-il passé par cent apprêts. Quand il émane de la connaissance, il se change en appétit devant une œuvre qui mérite singulièrement d'être connue, dit le Yāyāvarīya. Quant au fait d'avaler tout jusqu'à l'herbe, c'est là un trait commun à tous[55] (les poètes et les sujets qui reçoivent). Ainsi chez tout homme curieux, soucieux de s'éduquer[56], c'est ce (trait) qui en toutes choses (prend) le premier rang. Être privé d'inspiration et de discernement, c'est ne pas faire tomber le fil (à plomb) qui départage qualités et défauts. Par suite, (celui qui ne discerne pas) rejette beaucoup et accepte beaucoup (sans raison). C'est en se laissant guider par le discernement que les intelligences distillent le miel. En fin de compte (celui qui discerne) voit les choses comme elles sont : laissant tomber les erreurs, il se rapproche du souverain bien. Quant à l'envieux, l'inspiration pour lui n'est pas de l'inspiration, car il retient sa parole en présence des qualités d'autrui. Mais un connaisseur dénué d'envie[57] est rare. On dit à ce propos :

Eh là[58], qui es-tu? — Je suis poète. — Récite, ami, quelque belle œuvre nouvelle! — J'ai renoncé maintenant aux récits poétiques. — Pourquoi cela? — Écoute : celui qui, tout en étant lui-même un bon poète, discerne correctement l'essence des défauts et des qualités, un tel (sujet) recevant (ces impres-

[53] *arocakitā* : dérivé non attesté.

[54] *vaṅga* et *kālikā*, mots de lex. (*k°* aussi dans l'Āryasapt. de Govardhana p. 357).

[55] *sarvasādhāraṇī*, cf. Dhvan. p. 140.

[56] *vyutpitsu* : non attesté.

[57] Même idée Harṣacar. VI. 202 (trad. Cowell-Thomas p. 171 bas).

[58] Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Type de str. dialoguée qu'on retrouve Dhvan. p. 219 Kāvyapr. X. 447 et dans les anthologies (ainsi les str. commençant par *kas tvam*).

sions) n'existe pas en ce monde, ou s'il existe par hasard, il n'est pas dénué d'envie. /13/

Quant à celui qui (se voue à) déterminer l'essence des choses, c'est tout juste s'il en est un entre mille (59). On dit à ce propos :

Il (60) discrimine les règles de l'entrelac (61) des vocables, il se délecte aux beaux dits, il lèche intensément le nectar du sentiment, il discerne l'intention profonde (62) (de l'auteur, qui est son) cachet (63). Grâce à des mérites (acquis), seuls quelques beaux esprits — dépérissant eux-mêmes faute d'un (juge) capable de discerner, et se détournant de l'extérieur — rencontrent, et parfois seulement, un (tel) homme qui comprend la peine (64) (que donne) une œuvre poétique. /14/

Patron, ami, conseiller (65), disciple, voire un maître, le poète peut en (rencontrer) : mais quoi d'étonnant s'il ne (tombe) pas sur un (sujet apte) à recevoir (dignement une impression)? /15/

A quoi (66) sert au poète sa composition poétique, si elle n'existe que dans son esprit, si les (sujets aptes à la) recevoir ne conduisent pas son œuvre aux dix points de l'espace? /16/

Consignés (67) dans les livres, les textes poétiques sont dans chaque maison, mais deux ou trois (seulement) sont gra-

(59) *madhyesahasram :* non attesté, cf. ci-dessus III. 46.

(60) Mètre *śārdūlavikrīḍita.*

(61) *gumphana :* terme affectionné de RŚ. (cf. aussi Bālar. X. 86 et *gumpha* Sūktim. p. 47, str. attribuée à RŚ.). La *gumphanā* sera un ornement «verbal» Sarasv. II. 3; 53 = *śabdārthayoḥ samyagracanā.* — Sur ces versets relatifs au poète, v. une série analogue Sūktim. p. 37 et suiv.

(62) *tātparya* Dhvan. p. 35; 51; 89; 142 Abhinavag. ad NŚ. VI. 34/35 p. 273 Locana p. 26; 50 Vām. IV. 2, 21.

(63) *mudrā*, ci-dessus III. 11.

(64) Thème connu : ainsi Sūktim. p. 38 n° 17 et suiv.

(65) *mantrin :* emploi à relever.

(66) Cf. Harṣacar. strophe introductoire n° 9.

(67) Cf. *ibid.* n° 5.

vés (68) sur ces dalles de pierre qu'est l'esprit des (sujets aptes) à recevoir (les impressions poétiques). /17/

Dans un bon poème certaines malformations apparaissent au (sujet apte) à recevoir (une impression), que n'avait pas vues le Créateur de l'art dramatique (69) quand il organisa toute la mise en scène (70). /18/

Tel est réceptif quant au langage, tel est réceptif quant au sens intime, tel autre est réceptif pour les attitudes, pour les gestes (71), ou bien pour les manifestations des (sentiments) (72). /19/

L'un est enclin à accepter les mérites, l'autre est enclin à rejeter les défauts : rare est le (sujet) réceptif qui soit enclin (à la fois) à prendre les qualités et à répudier les défauts (73). /20/

Bien que l'application (74) soit la même, si la manière (de sentir) est si diverse, c'est que, nous le savons, la faveur des hommes en ce monde est un mobile surhumain. /21/

Quiconque fait des vers (75) sans être un poète né, ni rompu

(68) *nikuṭṭita* : attesté seulement comme terme de danse NŚ. IV. 69.

(69) Brahman (cf. NŚ. I. 12 et suiv.), ainsi le comm. (moderne) de HSS.; ou simplement un dramaturge?

(70) *abhinaya* : sur le terme complexe, v. en dernier lieu Man. Ghosh trad. de l'Abhinayad. p. XXIII. Étymologie du mot NŚ. VIII. 6 et Abhinavag. ad XIII. 85

(71) *sāttvika* et *āṅgika*, termes du NŚ., deux des quatre modes d'expression dramatique (*abhinaya*), le troisième étant la parole (*vācika*), le quatrième les accessoires (*āhārya*), cf. NŚ. VI. 24 Ghosh op. c. p. XXVI. En poétique, Agnip. CCCXLII. 1 et suiv. Viṣṇudh. III. 27 Sarasv. II. 157 p. 264.

(72) *anubhāva*, effet extérieur révélant les sentiments des personnages, l'un des facteurs du *rasa* NŚ. VI. 33/34 p. 274 Dhvan. p. 84; 144 Namis. ad Rudr. VII. 30 Locana p. 57 Agnip. CCCXXXIX. 45.

(73) Cf. Sūktim. p. 40 (n° 27) Ind. Sprüche² n° 148.

(74) *abhiyoga* : Daṇḍin I. 103 Vām. I. 3, 11.

(75) *kavate* : mot de lex. et de Śrīkaṇṭhac. et Yaśast. (RŚ.).

dans les Traités, il se leurre lui-même[76] : c'est en vérité un pur obstiné[77]. /22/

Celui chez qui la nature de poète n'est pas bien établie, mais qui a de la curiosité pour la poésie, il doit son succès à l'emploi de rites et de versets à Sarasvatī[78]. /23/

Quand un bon esprit connaît l'intervalle entre ses œuvres et les œuvres d'autrui, il faut considérer qu'il a réussi, — qu'il soit mauvais poète ou poète tout court. /24/

Créatrice et réceptive, telles sont les deux subdivisions de l'inspiration. Et maintenant nous allons parler de l'expérience, mère de la poésie. /25/

CINQUIÈME LEÇON :

LES MODES DE LA MATURATION POÉTIQUE (*kāvyapākakalpa*).

Savoir beaucoup de choses[1], voilà l'Expérience, disent les maîtres. Car les paroles du poète vont dans toutes les directions[2]. On l'a dit :

Sa[3] parole se répand peu à peu, on ne sait comment, sur un domaine qui n'a pas encore été frayé : c'est cela le propre du poète, celui dont les paroles vont dans toutes les directions. /1/

Discriminer ce qui sied et ce qui ne sied pas[4], voilà l'expérience, dit le Yāyāvarīya. De l'inspiration et de l'expé-

(76) *sātmānam*, cf. ci-dessus (*saiṣa*) I. 59.

(77) *āgrahagrahila* : même expression Hem. Pariśiṣṭap. (pw.)

(78) Même expression ci-dessus entre n. 33 et 34. Il s'agit d'opérations magiques, qui devaient être enseignées dans l'Aupaniṣadika.

(1) Cf. Daṇḍin I. 103 *bahu śrutam*.

(2) *sarvatodikka* : mot de comm.

(3) Mètre *āryā*.

(4) Rudr. I. 18 *yuktāyuktaviveko vyutpattiḥ*.

rience, c'est l'inspiration qui vaut le mieux, dit Ānanda(vardhana) [5] : car elle dissimule toute faute que le poète commet par manque d'expérience. Et il ajoute :

Une faute provenant du manque d'expérience peut être voilée par le talent du poète, mais une qui provient de son manque de talent saute aux yeux immédiatement [6]. /2/

Le mot talent figure ici métonymiquement [7] au sens d'inspiration.

(Exemple d'inspiration avec manque d'expérience) [8] :

« Qu'est-ce [9] qui est placé ainsi sur la tête de mon père ? — Un fragment de lune. — Qu'est-ce qui est sur son front ? — Un œil [10]. — Qu'a-t-il dans les mains ? — Des serpents. — Tandis que l'ennemi des (monts) Krauñca lui pose tour à tour ces questions sur le (dieu) vêtu d'espace [11] et armé de la pique, la Déesse de sa main gracieuse refrène un joli sourire : puisse-t-il vous protéger ! » /3/

C'est l'expérience qui vaut le mieux, di Maṅgala [12] : car elle dissimule toute faute du poète commise par manque de talent. On l'a dit en effet :

(5) L'auteur du Dhvanyāloka (sous Avantivarman du Kaśmīr, 857-884). RŚ. résume ici la pensée de Dhvan. p. 137 et 147. Ānanda° est cité Sūktim. p. 46, 78.

(6) Dhvan. p. 137 *avyutpattikṛto doṣaḥ śaktyā saṃvriyate kaveḥ/ yas tv aśaktikṛtes tasya sa jhaḍ ity avabhāsate.*— *Jhag iti* est une var. rare de *jhaḍ iti*, qu'on a par ex. Karp. passim ; *jhag iti* Bṛhatkathāśl. XXVI. 9 Jagaḍūc. p. 4 Tantrākhy. éd. J. Hertel p. 96, 21.

(7) *upacarita*, v. ci-dessus III. 43.

(8) Cf. ci-dessous *vyutpattir yathā*. La faute dans l'ex. en question vient de ce que « l'ennemi du Krauñca » (Kārttikeya) pose des questions qui risquent d'être indiscrètes au sujet de son père (Śiva) nu (HSS. ad loc.). Mais le talent du poète supplée en partie à ce défaut, détournant l'attention du lecteur vers le sourire de la Déesse (Pārvatī).

(9) Mètre *śārdūlavikrīḍita ;* cf. la str. 35 de Kavīndravac., *pāda* final.

(10) L'œil frontal de Śiva.

(11) *digvāsas* épithète connue (MhBh.).

(12) Ci-dessus IV. 14.

Dans la carrière poétique le manque de talent chez le poète est voilé par l'expérience : les pensées conçues avec intelligence peuvent se dispenser de l'harmonie des formes et des idées [13]. /4/

Exemple d'expérience (avec manque d'inspiration) :

« Point [14] de bijou d'or sur la gorge, ni de fin collier; un mince pétale gracieux fixé à l'oreille, qui est dénuée de ses parures; point de robe en soie diaprée; un vêtement tout blanc : ainsi (se présente) la jeune femme à l'approche [15] des frissons [16] amoureux. » /5/

Inspiration et expérience mêlées ensemble, voilà ce qui vaut le mieux, dit le Yāyāvarīya. Le fait est que, sans la grâce, la perfection de la forme n'est pas apte à (créer) une grande beauté, ni la grâce sans la perfection de la forme [17]. Exemple où l'une et l'autre s'associent :

« La jambe [18] est comme une large tige où les duvets aux longues rangées sont éclairés par le rayon (émanant) des ongles; (sur ceux-ci) l'éclat de la laque toute fraîche est comme une poussée de bourgeons, et les gracieux anneaux des chevilles (y figurent) les abeilles. Ainsi, tandis qu'elle imite la danse de (Śiva) son époux, le pied dressé [19] de Bhavānī,

(13) *gumphanā*, ci-dessus IV. 61 ; HSS. lit *śabdasya g°*.

(14) Mètre *śikhariṇī*. Cette description est celle d'un poète «éprouvé» ou «cultivé» puisqu'elle se fonde sur le Kāmas. qui recommande (IV. 1, 25) une toilette simple pour les divertissements amoureux (*vaihāriko veṣaḥ*). D'après HSS., le manque d'inspiration se manifesterait par la présence de certains phénomènes impropres à susciter le *rasa* Erotique.

(15) *samāsannībhūta :* dérivé non attesté.

(16) *nidhuvana :* terme de Karpūr.

(17) La grâce (*lāvaṇya*) répond à *pratibhā*, la perfection de forme (*rūpasampad*) à *vyutpatti*.

(18) Mètre *sragdharā*. Str. citée KvPr. II p. 17 (avec *abhinavo* en d).

(19) *daṇḍapāda :* terme de chorégraphie NŚ. IV. 143, l'un des 108 *karaṇa*. Consiste d'après NŚ. X. 44 à étendre la jambe en avant après l'avoir mise dans la position *nūpura* (mouvement qui sera suivi d'un croisement des

ô triomphe, à la jeune splendeur d'un lotus qui surgirait de son corps, cet étang translucide et charmant. » /6/

Un poète qui a l'inspiration et l'expérience est vraiment un poète.

Il en est de trois sortes : auteur d'œuvres didactiques, auteur de poèmes (lyriques) et auteur des deux à la fois. Parmi eux, le second est plus important que le premier [20], le dernier plus que le second, dit Śyāmadeva [21]. Non, dit le Yāyāvarīya, chacun d'eux est plus important (que les autres) dans le domaine qui lui est propre. Le cygne n'est pas fait pour boire le clair de lune [22], pas plus que la bartavelle pour séparer le lait de l'eau [23]. Car un poète didactique met en relief la perfection du sentiment (lorsqu'il compose une œuvre proprement) poétique, et l'auteur d'un poème (lyrique), grâce à la joliesse de ses expressions, détend dans le poème didactique l'idée que le raisonnement a durcie. Mais celui qui compose des deux sortes vaut mieux encore que l'un et l'autre, si toutefois il excelle aux deux (genres).

Donc le poète didactique et le poète (lyrique) ont même valeur, et nous apprécions chez les deux la faculté de se demander et de se rendre mutuellement service. Un apprêt (*saṃskāra*) didactique sert la poésie, alors qu'une tendance exclusivement didactique la gêne. De même un apprêt de poésie

jambes, d'un décroisement, d'une flexion et d'une extension de la jambe droite); v. encore Saṃgītaratn. VII. 711.

(20) *uttarottarīya* : non attesté.

(21) Ci-dessus IV. 10.

(22) C'est le *cakora* (Caccabis Chukor Gray) qui passe pour boire les rayons lunaires, ainsi Kathās. XXVI. 246 LXXVI. 11 et dans toute la littérature; Hobson-Jobson s. u. chickore.

(23) C'est le *haṃsa* qui sépare le lait de l'eau, thème commun en littérature, ainsi Śak. VI. 33 Nītiś. de Bhartṛhari 18 Ch. R. Lanman JAOS. XIX p. 151; déjà en védique, Vedic Index s. u.

contribue à mûrir l'énoncé didactique, alors qu'une tendance exclusivement poétique lui fait obstacle.

Un poète didactique est de trois sortes, suivant qu'il rédige un traité, qu'il combine un poème dans un traité ou que dans un poème il introduit un sens (propre) au traité. Le poète lyrique), lui, est de huit sortes, à savoir : poète pour l'arrangement (des phrases), poète pour les formes, poète pour les idées, poète pour les figures, poète pour les tours expressifs, poète pour le sentiment, poète pour les procédés (de style)[24], enfin poète pour le sens didactique[25]. Voici un poète pour l'arrangement (*racanākavi*) :

« Ces[26] bosquets où les échos dans les cavernes ravinées, leurs demeures, sont réveillés par les singes hurleurs, dont les queues frétillantes enserrent comme des lianes le tronc arrondi des arbres *bakula*[27], — c'est là que sont parvenues, franchissant le rivage, les brises chargées de parfums, pour avoir secoué balsamodendrons[28] et dattiers[29] à la tige élancée, et pour avoir frayé avec les lotus épanouis sur les vastes étangs[30]. » /7/

Le poète pour les formes (*śabdakavi*) est de trois sortes, suivant la division entre les noms, les verbes ou l'une et l'autre[31]

(24) *mārga*, ci-dessus IV. 21.

(25) Cf. *śleṣe ke cana śabdagumphaviṣaye ke cid rase cāpare 'laṃkāre kati cit sadarthaviṣaye cānye kathāvarṇike* Śārṅg. 177 ab.

(26) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Il y a ici « arrangement du fait que les mots, même ceux qui semblent en trop, n'ayant pas d'utilité pour le sens, sont arrangés en conformité avec le sujet aux fins d'allitération, ou pour compléter le mètre » (Sarasv. p. 157, où la str. est citée pour illustrer la *padaracanā*). Noter en effet les allitérations. — Var. *ṣaṇḍeṣū°* en a (HSS.).

(27) Mimusops Elengi Linn., mimusope.

(28) *piṇḍītagara* : mot de lex. (et cf. RS.).

(29) *taralaka* : mot de Kād. p. 316, 11 Bṛhats. LXXXI. 35 (*taralanāḥ* HSS.)

(30) *talla* : mot de lex. (cf. R. Pischel Hofdichter p. 17).

(31) La correction *ubhaya* (admise HSS.) s'impose. L'*arthakavi* sera défini plus loin.

(catégories) à la fois. Voici le poète pour les noms[32] :

« Comme[33] la science à l'homme, la grandeur au roi, la sagesse au savant, la miséricorde au saint, la modestie au héros, la chasteté au jeune homme — ainsi est-elle (Lakṣmī?) la parure de ce prince. » /8/

Poète pour les verbes[34] :

« Ils[35] rirent aux éclats, jubilèrent, poussèrent des clameurs, se frappèrent[36] les bras de leurs mains[37] étincelantes; ils louèrent et fêtèrent et révérèrent la parole du maître (Bṛhaspati) contenant (la promesse) qu'ils obtiendraient l'ambroisie lorsqu'elle surgirait. » /9/

Poète pour les noms et les verbes :

« Leur[38] éclat disparu, aveugles, épaules et bras affaissés, les femmes, comme privées de conscience par le désespoir, n'ont gémi ni pleuré ni proféré un son : elles sont restées sans bouger comme (si elles étaient fixées) sur une peinture[39]. » /10/

Poète pour les idées (*arthakavi*) :

« La[40] Déesse (Gaurī Cāmuṇḍā) a mis au monde un fils

[32] *nāman*, terme grammatical connu dès l'origine (L. Renou Terminol. I et III s. u.); en poétique, Rudr. II. 2 NŚ. XIV. 4.

[33] Mètre *indravajrā*. La str. est sans verbe.

[34] *ākhyāta*, terme grammatical, Terminol. I et III s. u. En poétique : NŚ. XIV. 4; 29 Rudr. II. 2; 6 Namis. ad Rudr. VII. 5 et cf. AŚ. II. 10 (28), 17.

[35] Mètre *vasantatilaka*. La str. dépeint la conquête de l'ambroisie par les dieux. Les formes de parfait s'accumulent dans cet épisode purāṇique, ainsi Matsyap. CCL. 56 et suiv. Vāyup. II. 30 et suiv.

[36] *ājaghnire* : voix moyenne conforme à Pāṇ. I. 3, 28 et vārt. (L. Renou Gramm. p. 394 rem. et cf. Śiś. XV. 10).

[37] La meilleure leçon est celle du ms c : *bhujataṭāni karair*.

[38] Mètre *vaṃśastha*. Les femmes à la mort de l'époux. Str. de Buddhacar. VIII. 25 avec *anyāḥ* a; *nāśru jahur na śaśvasur* c; *sthitāḥ* d.

[39] Image banale, v. BR. s. u. *likh(ita)*.

[40] Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Str. citée Saduktik. I. 32, 3 et attribuée à Yogeśvara (avec *sūnum* a, *ayācita°* b, *avyād* c, ainsi que *hatadundubhisvanaghanadhvānātiriktas*; enfin *anyo'nyapracalāsthipañjaraṇatkaṅkārajanmā* d); analogue Sūktim. p. 25 Sarasv. p. 436.

(Kārttikeya) : dansez, troupes[41] (célestes), pourquoi restez-vous immobiles? Tandis que Bhṛṅgiriṭi lève les bras[42] plein d'allégresse, Cāmuṇḍā l'embrasse en clamant ces mots : Puisse-t-il vous protéger, ce cri qui, surpassant le roulement continu des sons du tambour divin, jaillit éclatant de leurs vieilles poitrines[43] qu'ils écrasent en s'étreignant! » /11/

Le poète pour les figures (*alaṃkārakavi*) est de deux sortes, suivant la distinction entre les (figures) de mots et celles de sens[44]. Voici une figure de mots :

« Je[45] n'ai pas subi un combat inégal, j'ai subi la mort par le poison sans (avoir commis) d'action mauvaise; je ne suis pas mort sur la Bhāgīrathī, je suis mort, infortuné, en me cachant sur la grand'route. » /12/

Figure de sens :

« Ce Vāsuki[46] avec son drapeau (fait de) sa langue mobile et son parasol qu'est le chaperon, mon bras est de force à le déposséder de cette flèche qu'est sa dent. » /13/

Poète pour les tours expressifs[47] :

« Ce[48] ventre irréprochable, les soupirs de la belle peuvent

[41] Les *gaṇāḥ* assistants de Śiva, dont l'un s'appelle Bhṛṅgiriṭi, personnage cité Bālar. II, intermède.

[42] *udbhuja :* attesté Dharmaśarm. (pw.)

[43] *sthūlāsthi :* non attesté, cf. *sthūlāntra*.

[44] La division en *śabda* = et *artha-alaṃkāra* remonte implicitement à Bhām. et explicitement à Rudr.-Vām., De II p. 47 et 78.

[45] Mètre *āryāgīti*. Exemple de *śabdaśleṣa :* double sens sur *viṣamaraṇam* (*viṣa-maraṇam*) et sur *bhāgīrathyām* ((*a*)*bhāgī rathyām*). C'est un *yamaka*.

[46] Roi des serpents, qui servit de corde pour le barattement de l'océan (J. Ph. Vogel Serpent-lore p. 198). Ici il est comparé à un roi. Le *rūpaka* «métaphore» consiste à faire coïncider *jihvā* avec *patāka*, *phaṇa* avec *chattra*, *daṃṣṭrā* avec *śalākā*.

[47] *uktikavi ; ukti*, ci-dessus I. 22.

[48] Mètre *mālinī*. Il s'agit ici d'une belle «expression» donnée à certaines idées. Cette str. et la suivante illustrent le *samādhi* ou «transfert» d'une propriété à un autre objet, Daṇḍin I. 93 et 100. Ainsi le *samādhi* serait suggéré ici par les noms verbaux *lāvya, lehya, nipeya,* les comparaisons employées éveillant des images érotiques (HSS.).

le rompre[49]; l'ampleur de ses seins, la liane des bras peut en frôler les contours; la lune rayonnante de son visage, les canaux (que sont) ses yeux peuvent l'absorber : ainsi chez cette femme aux beaux yeux les jeux (d'amour) de la jeunesse sont prêts. » /14/

Ou encore :

« Sa[50] lèvre va au-devant d'un changement (de couleur) à l'instar des boutons d'*aśoka*[51]; sa joue en sa pâleur incarne la maturité du palmier; son regard imite le lotus près de se faner : c'est ainsi qu'elle accède à la grâce et qu'(en même temps) elle possède la ténuité. » /15/

Poète pour les sentiments (*rasakavi*) :

« Regarde[52], femme à la taille mince, cette Tāmraparṇī[53] : tirées du creux des coquillages qui s'ouvrent au sein de l'onde, ses eaux, sur les seins plantureux des (femmes aux) gracieux sourcils, se transforment pour prendre l'aspect de colliers de perles. » /16/

Poète pour les procédés (de style) (*mārgakavi*) :

« Racine[54] de vétivers, écorces odorantes de jasmin, suc des arbres à santal et boutons humides de l'*aśoka*[55], floraison

(49) *lāvya* : forme de grammairiens (attestée Rāvaṇārj. IX. 32).

(50) Mètre *śikhariṇī*. Le *samādhi* serait suggéré ici par les formes verbales *pratīcchati* etc., qui soulignent que les propriétés de la plante sont attribuées au visage. Str. citée Sarasv. p. 54.

(51) Jonesia asoka Roxb. (légumineuses); *āśokī*, dérivé non attesté.

(52) Mètre *vasantatilaka*. La str. développe le *rasa* Erotique, cf. la str. vaguement analogue Bālar. X. 56.

(53) Rivière du Malaya, coulant vers le golfe de Manaar (Tinnevelly). Les pêcheries de perles en sont réputées, c'est l'une des huit origines de la perle Bṛhats. LXXXI. 2 AŚ. II. 11 (29), 2. Le nom semble être demeuré dans la Taprobanē des Grecs (Ceylan). — Cf. Sūktim. p. 373.

(54) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Viddh. IV. 5 (avec *kisalayā* b; °*onnatiḥ* et *mocaś* c). Ex. de style *vaidarbha*, qui d'après HSS. se signalerait par des phonèmes et des groupes de phonèmes à prédominance nasale.

(55) Ci-dessus n. 51.

d'acacias et de moringas mûrissants, — ce cortège[56] qui supprime la chaleur, l'été le donna jadis, dit-on, à l'Amour consumé[57]. » /17/

Poète pour le sens didactique (*śāstrārthakavi*) :

« Ceux[58] qui se plaisent dans le Soi, qui mettent leur joie dans la concentration mentale indifférenciée[59], qui par l'éminence du savoir ont tranché les nœuds des ténèbres, qui se sont fixés dans l'essence pure[60], — ils voient (l'Être) indéfinissable (Kr̥ṣṇa) au delà des ténèbres et des lumières : mais (l'homme) que voici, aveuglé par l'égarement, comment connaîtrait-il ce dieu antique ? » /18/

Parmi ces (poètes), celui qui a deux ou trois des mérites (décrits) est le plus médiocre, celui qui en a cinq ou six[61] est moyen, celui qui réunit tous ces mérites est un grand poète.

Il y a en outre dix conditions de poète : sept pour ceux à la compréhension (innée) ou venue de l'extérieur, et trois pour ceux (dont le talent) provient de l'instruction[62]. Ce sont : (d'une part le poète) versé dans la science poétique, le poète intime, celui qui feint d'être un autre, celui qui rend hommage, celui qui s'essaie, le grand poète, le prince des poètes ; (d'autre part le poète) par inclination (soudaine), l'incontinent et

(56) Lire *gaṇo*.

(57) Thème conventionnel : Kāmadeva brûlé par Śiva irrité d'avoir été par son initiative détourné de son ascèse (Pur., et déjà Rām. I. 23, 10 et suiv.).

(58) Mètre *mandākrāntā*. Veṇīs. I. 23 (avec °*matayo* a). La str. est prononcée par Bhīmasena en réponse à Sahadeva qui demandait : comment Duryodhana n'a-t-il pas reconnu le dieu Kr̥ṣṇa ? Elle fait allusion à la vision des *yogin* : le *śāstra* en question est le Yoga. Str. citée aussi KvPr. II p. 127 Abhinavag. ad NŚ. I p. 42.

(59) *nirvikalpasamādhi* (répondant à l'*asaṃprajñātasamādhi* du Yoga), terme du Vedānta (par ex. Vedāntasāra n° 208 ; 211) ; cf. Sarvadarś. trad. p. 271.

(60) *sattva*, le plus haut des trois *guṇa*, l'essence (pure).

(61) *pañcaṣair* avec HSS. (formation non décrite Wa. III).

(62) D'après ci-dessus IV. 2 et 34.

l'adaptateur. Le (poète) versé dans la science (*vidyāsnātaka*) est celui qui, aspirant à devenir poète, s'initie dans la maison d'un maître afin d'acquérir la science poétique et les sciences annexes. Le poète intime (*hṛdayakavi*) est celui qui ne fait des vers qu'au fond de lui-même et se cache. Celui qui feint d'être un autre (*anyāpadeśin*) récite sa propre poésie en prétendant qu'elle est d'un autre, par crainte (qu'on n'y trouve) des défauts. Celui qui rend hommage (*sevitṛ*), en entreprenant une œuvre, s'exerce (à retenir) tel ou tel beau trait de ses devanciers. Celui qui s'essaie (*ghaṭamāna*) est celui qui fait des vers irréprochablement, mais ne compose pas d'ouvrage [63]. Le grand poète (*mahākavi*) est celui qui est habile en l'une et l'autre compositions [64]. Le prince des poètes [65] est celui qui agit à son gré dans toute langue particulière [66], dans toute composition, pour tous les sentiments : c'est tout juste s'il en est quelques-uns dans le monde. Est (poète) par inclination (*āveśika*) [67] celui qui fait des vers au moment où il s'y sent enclin, et y trouve le succès grâce à l'instruction (qu'il a reçue) des formules [68], etc. Est incontinent (*avicchedin*) [69] celui qui œuvre

[63] Le *prabandha* désigne une œuvre où «l'intention de l'auteur est soutenue jusqu'au bout» (Daṇḍin II. 364), ex. le *mahākāvya* ou le *nāṭaka* (Dhvan. p. 170). Cf. à ce sujet tout le 16e chap. de Rudr., ainsi que Aucity. 8 Daṇḍin III. 131 Dhvan. p. 144; 161 Sarasv. p. 642 et suiv. Śṛṅgārapr. XI (NIA. I n° 11, supplément p. 27 et suiv.) Śārṅg. 174 (str. attribuée précisément à RŚ.).

[64] Prose et vers; ou sanskrit et prākrit?

[65] *kavirāja* : ainsi se dénomme RŚ. lui-même Karpūr. I. 9 Viddh. I. 5; cf. aussi l'inscription de Bilhari (Ep. Ind. I p. 262 str. 85) où l'on voit le nom de RŚ. avec ce qualificatif; R. Pischel Hofdichter, index s. u.

[66] RŚ. se proclame lui-même *sarvabhāṣāvicakṣaṇa* Bālar. I. 10, *savvabhāsācadura* Karpūr. I. 7.

[67] Mot non attesté en ce sens; le comm. moderne de HSS. glose par *abhiniveśa*.

[68] Formules «magiques» de l'Aupaniṣadika et des Tantra; ci-dessus IV. 78.

[69] Non attesté.

sans discontinuité, sitôt qu'il en a envie. Est adaptateur (*saṃkrāmayitṛ*)[70] celui qui fait passer sa parole aux jeunes filles, aux jeunes gens etc., lorsqu'il a exécuté les formules (requises).

Grâce à l'exercice, la composition d'un bon poète gagne continuellement en maturité[71]. Qu'est-ce donc que cette Maturité? disent les maîtres. — (Le terme de) l'évolution[72], dit Maṅgala[73]. — Qu'est-ce donc que (le terme de) l'évolution? disent les maîtres. — C'est le fait qu'on perçoit[74] les désinences nominales et verbales[75], (autrement dit) la formation (grammaticale correcte) (*vyutpatti*)[76], dit Maṅgala. — Mais c'est là la correction des vocables[77]. La maturité, c'est la sûreté[78] dans l'emploi des mots, disent les maîtres. On a dit en ce sens :

On ajoute[79] ou on supprime (des mots) tant que la pensée balance; quand les mots sont fermement établis, eh bien la parole est parfaite. /19/

C'est après les avoir pris et repris qu'on finit[80] par fixer les mots : ainsi la maturité consiste à se détourner (du besoin)

(70) Non attesté; cf. *kāvyacchāyāsaṃkrānti* Vām. I. 3, 15.

(71) *pāka* (cf. De II p. 300 K. Trivedi Bhandarkar Vol. p. 404) Vām. I. 2, 18; 3, 15 III. 2, 14 Agnip. CCCXLVI. 19; 22 Sarasv. I. 77 V. 125 et p. 609 Pratāparudr. p. 67. Vāmana ou plutôt l'auteur anonyme qu'il cite semble avoir été le premier à employer le terme en poétique.

(72) Agnip. loc. c. définit *pāka : uccaiḥ pariṇatiḥ kāpi.*

(73) Ci-dessus IV. 14.

(74) *śrava* = *śruti* des grammairiens (L. Renou Terminol. s. u. *śravaṇa*).

(75) *sup* et *tiṅ*, termes de Pāṇini (Terminol. s. uu.); en poétique Bhām. I. 14 et 36 Rudr. IV. 28 Dhvan. III. 16 p. 153; 155 Vām. III. 2, 14 IV. 1, 7 V. 2, 12 Daṇḍin II. 227 Sarasv. p. 640 et suiv. KvPr. I p. 193.

(76) Ci-dessus IV. 18.

(77) *sauśabdya*, défini *supāṃ tiṅāṃ ca vyutpattim* Bhām. I. 14 et suiv. et cf. *śabdaśuddhi* Vām. I. 3, 4 H. Jacobi SBB. 1928 p. 663.

(78) Cf. *niṣkampa* Vām. I. 3, 4 (var.) et III. 1, 24.

(79) Str. de Vām. I. 3, 15 (avec *ādhāna* au lieu d'*āvāpa*).

(80) *paryavasāya :* Bālar. II. 35/36.

de changer[81] les mots, disent les tenants de Vāmana. Comme on le dit :

Quand[82] les mots ne sont plus susceptibles[83] de changer, c'est ce que les gens versés dans la manière de poser les formes appellent maturité des formes. /20/

C'est là manque de talent et non pas maturité, dit Avantisundarī[84]. Car pour un seul et même sujet les grands poètes trouvent plusieurs expressions qui ont une parfaite maturité[85]. La maturité consiste donc à composer (une œuvre) où les formes, les idées, les locutions soient appropriées au sentiment (*rasa*). Comme on l'a dit :

La maturité d'une œuvre, c'est à mon avis ce dont l'ajustement, en dû ordre, des qualités, des ornements, des styles, des locutions, des formes et des idées délecte les beaux esprits. /21/

On a dit aussi :

Y eût-il[86] auteur, y eût-il sujet, y eût-il forme, y eût-il sentiment, sans (la maturité, l'œuvre) manque de ce qui fait que la parole coule comme un miel. /22/

La maturité se laisse communiquer, par telle ou telle forme, dit le Yāyāvarīya, puisque l'effet (qu'elle engendre) permet de l'inférer. Elle est du domaine de l'expression, et entre dans

(81) *parivṛtti*, terme de poétique désignant un échange entre deux choses, notamment la substitution d'un membre de composé à un autre, ainsi *rathāṅga* pour *cakra*. Références Daṇḍin II. 351 Rudr. VII. 11; 77 et suiv. Bhām. III. 8; 41 Udbh. V. 31 et suiv. Vām. IV. 3, 16.

(82) Vām. I. 3, 15.

(83) *sahiṣṇutā :* non attesté en ce sens.

(84) Femme de RŚ. (citée trois fois dans KM., ici et IX. 65 XI. 25) : cf. Karpūr. I. 11 (prologue) où RŚ. l'appelle «le diadème de la famille des Cāhuāṇa = Cāhuvāna». Sans doute avait-elle composé un ouvrage de poétique. Le nom figure encore Deśīnāmam. I. 81 et 157.

(85) *paripākavant :* dérivé non attesté.

(86) Str. citée Vām. I. 2, 11 (avec *sati śabdānuśāsane* b).

l'usage pratique quand les gens de goût[87] en ont établi la valeur (*artha*).

Pour l'ensemble des poètes s'exerçant à la composition poétique, cette (maturité) a lieu de neuf manières[88] : (une œuvre) dénuée de saveur au commencement et à la fin mûrit comme l'azadirachta[89]; sans saveur au commencement, (de saveur) moyenne à l'achèvement, elle mûrit comme la jujube; sans saveur au commencement, savoureuse à l'achèvement, elle mûrit comme le raisin; (de saveur) moyenne au commencement, sans saveur à la fin, elle mûrit comme l'aubergine; moyenne au commencement et à la fin, elle mûrit comme le tamarinde; moyenne au commencement, savoureuse à la fin, elle mûrit comme la mangue; excellente au commencement, sans saveur à la fin, elle mûrit comme l'arec; excellente au commencement, moyenne à la fin, elle mûrit comme le concombre; savoureuse au commencement et à la fin, elle mûrit comme la noix de coco.

Il faut renoncer aux maturations figurant en tête de chacune de ces trois triades. Plutôt ne pas être poète qu'être un mauvais poète : l'état de mauvais poète[90], c'est la mort vivante. (Les œuvres à maturation) moyenne se laissent apprêter[91], car l'apprêt rehausse la qualité de toutes choses : même l'or

[87] *sahṛdaya* : Dhvan. I. 1 p. 3; 7 et suiv.; 2 p. 160; 179; 211; 233 Vām. I. 2, 18 Abhinavag. ad NŚ. I p. 283 et 288 Locana p. 11 (cf. la Sahṛdayalīlā et autres traités de poétique). Sens mal attesté dans les Dictionnaires.

[88] Sur l'origine de cette désignation par fruits, voir De II p. 303 n. On en a une ébauche Bhām. V. 62 Agnip. CCCXLVI. 22 et cf. Vām. III. 2, 14. Traitement développé Sarasv. I. 77 V. 125 et p. 609.

[89] *picumanda*, mot de lex. et des textes médicaux, = *nimba* (Azar. indica Juss.), voir Hobson-Jobson s. u. neem ; margousier.

[90] Cf. *kukavitva* Bhām. I. 12.

[91] *pāka* et *saṃskāra* ont aussi un sens culinaire, «cuisson» et «apprêt» des aliments.

de bas aloi[92] devient de l'or[93] (pur) par la maturation au feu. Le reste (des maturations) est à accepter (tel quel), car ce qui est pur naturellement n'a que faire d'un apprêt : la pierre à polir ne saurait faire irradier[94] la perle fine. (Une œuvre) de maturation instable, on la considère comme mûre à la façon de la pomme sauvage[95] : on en obtient de belles paroles comme on obtient des grains de riz, en secouant la paille.

L'œuvre poétique de celui qui s'exerce comme il faut mûrit de neuf manières : l'homme doué de compréhension classera d'après la règle du rejet et de l'admission[96]. /23/

Ce comportement des disciples (en poésie), on l'a montré ici sous son triple aspect, mais dans les trois mondes il se présente en fait de manière diverse[97]. /24/

SIXIÈME LEÇON :

ANALYSE DES MOTS ET DES PHRASES (*padavākyaviveka*).

La Forme[1] est établie par la tradition grammaticale et

[92] *dvādaśavarṇa* «or à 1/12 de couleur» (?), terme technique inconnu; noter que *varṇa* figure au sens de «modèle, standard», précisément en parlant d'or, AŚ. II. 13 (31), 18.

[93] *hemībhū-* : non attesté. Donc *hema* «or raffiné» par opposition à *suvarṇa*. Distinction analogue AŚ. I. 18 (14-15), 9.

[94] *tāratā* : dérivé non attesté.

[95] Cf. Bhām. V. 62.

[96] Cf. ci-dessus IV. 6; règle analogue à ce qu'on appelle en Nyāya *anvayavyatireka* (ci-dessous IX. 51).

[97] En conservant la leçon *vividham* (avec HSS.).

[1] *śabda*, opposé à *artha*, et distinct de *pada* «mot» (en tant qu'unité grammaticale), opposé à *vākya* ou à *akṣara*. Cf. L. Renou Terminol. II et III s. u.; définition du MhBhāṣya I p. 18, 19 «lieu dans l'espace qui est perçu par l'ouïe, peut être saisi par l'entendement et éclairé par l'emploi». Références en poétique : Daṇḍin I. 4; 65; 75 et passim Bhām. VI. 3 et passim Rudr. II. 1 et suiv. IV. 35 Dhvan. p. 5; 10; 80; 136; 183; 201 Hemac. p. 22 et suiv. KvPr. II passim, etc.

exposée dans les (traités d')étymologie[2], dans les lexiques[3], etc.; le Sens[4] est ce qui est exprimé par la (forme; forme et sens réunis constituent) le Mot[5]. Le (mot) a cinq (procédés de) formation[6] : formation par désinences casuelles[7], formation par composé[8], formation par dérivation secondaire[9], formation par dérivation primaire[10], formation par désinences personnelles[11]. Vache, cheval, homme, éléphant[12] : voilà des formes énonçant l'espèce[13]. Hara, Hari, Hiraṇyagarbha, temps, espace, région, sont (des formes)

[2] Ci-dessus II. 33. Le terme *nirukta* désigne en fait, par excellence, le Nirukta de Yāska.

[3] *nighaṇṭu* : le terme, qui désigne en propre les lexiques védiques du type de celui sur le RV. qui fut commenté par Yāska, s'applique parfois aux *kośa* classiques, notamment dans l'Inde du sud, ou pour désigner les lexiques médico-botaniques (Th. Zachariae Ind. WBücher p. 38).

[4] *artha*, Terminol. I et III s. u.; en poétique : Daṇḍin I. 62; 64; 71 et passim Rudr. VII passim Dhvan. I. 2; 5 Vām. III. 2, 7, etc.

[5] *pada* (Terminol. II et III s. u. et J. as. 1941, 2 p. 190). En poétique : Bhām. IV. 3 (*arthavān varṇasaṃghātaḥ suptiṅantam*) Agnip. CCCXXXVII. 6 Auc. 8 SāhD. 9. Le Pradīpa ad MhBhāṣya I. 2, 42 vt. 2 définit *pada* par *artha* «(ce qui a) un sens». Plus souvent la définition est par *dhvani* «son», ainsi MhBhāṣya I p. 1, 12.

Ratnadarpaṇa ad Sarasv. I. 24 AŚ. II. 10 (28), 16.

[6] *vṛtti* (Terminol. s. u.), cf. les cinq *vṛtti* (dérivation primaire et secondaire, composition, *ekaśeṣa*, déverbation) données par Siddhāntakaum. XXII init., et MhBhāṣya I. 1, 2 (p. 19, 19) *catuṣṭayī śabdānāṃ pravṛttiḥ| jātiśabdā guṇaśabdāḥ kriyāśabdā yadṛcchāśabdāś caturthāḥ*, distinctions que reprendra KM. ci après.

Le mot *vṛtti* est attesté en poétique, avec une valeur identique ou analogue, Rudr. II. 3 Vām. V. 1, 11. Partout il désigne de préférence la composition nominale.

[7] Sur le terme *sup*, voir ci-dessus V. 75.

[8] *samāsa*, ci-dessus III. 77.

[9] *taddhita* (Terminol. s. u.); en poétique Dhvan. p. 153; 156 Vām. V. 2, 17 KvPr. II p. 252.

[10] *kṛt* (ibid.); en poétique Dhvan. loc. c. Vām. V. 2, 36.

[11] *tiṅ*, ci-dessus V. 75.

[12] Cf. MhBhāṣya I p. 1, 3 *gaur aśvaḥ puruṣo hastī... iti*.

[13] MhBh. loc. c. distingue successivement *dravya*, *kriyā*, *guṇa* et *ākṛti* (=*jāti*). Pareillement Daṇḍin II. 13 Rudr. VII. 1 et suiv. Bhām. VI. 21.

énonçant l'individu. Blanc, noir, rouge, jaune énoncent des qualités[14]. *Pra* et autres (particules)[15], *ca* et autres (conjonctions) énoncent (quelque chose qui) n'est pas une substance[16]. Dans «le chemin mène à (*upa*) la ville», «l'éclair brille sur (*anu*) l'arbre»[17], on a des prépositions[18]. La formation par désinences casuelles, qui est quintuple elle aussi[19], est la mère du langage, disent les connaisseurs. La formation par composés se fonde sur la formation par désinences casuelles : leur différence vient de ce que l'une est analyse, l'autre synthèse[20]. La (composition) est de six sortes[21], suivant la distinction en (composés) copulatifs et autres. Voici un dicton qui réunit les six composés :

Je suis[22] un couple, j'ai deux vaches et (pourtant) dans

[14] L'éd. HSS. intercale ici *pācakaḥ pāṭhaka iti kriyāvācinaḥ*, qui parait en effet attendu.

[15] *prādi* : désignation des *upasarga* (et *gati*) chez Pāṇini.

[16] *cādi* : cf. *cādayo 'sattve* Pāṇ. I. 4, 57 (valant aussi pour les *prādi* 58, cf. la Kāśikā). Hors des grammairiens, *prādayaḥ* est attesté AŚ. II. 10 (28), 20.

[17] Cf. *vṛkṣam anu vidyotate* MhBhāṣya ad I. 4, 90, *vṛkṣam abhi vidyotate vidyut* Namis. ad Rudr. II. 2.

[18] *karmapravacanīya* (Pāṇ. I. 4, 83). Ces mots sont également mis à part Rudr. II. 2 Garuḍap. I. 205, 10.

[19] Comme les *vṛtti* en général ; cette division en cinq est celle qui vient d'être dite, ou plus logiquement *jātiguṇakriyādravyādravya* comm. (moderne) de HSS.

[20] *vyāsasamāsa*, cf. *samāsāsamāsabhedena* Rudr. II. 3.

[21] Les six sortes sont enseignées Vopad. (cf. B. Liebich Zwei Kapitel d. Kāśikā p. vi Wa. II, 1 p. 141 § 58 a δ rem.), bien entendu sur la base de Pāṇini. D'autres grammairiens (Siddhāntakaum. XXII init.) ne reconnaissent que 4 sortes distinctes (*avyayībhāva, tatpuruṣa, bahuvrīhi, dvandva*).

[22] Mètre *āryā*. La str. contient en jeu de mots les noms des six composés (sur ces noms, voir Terminol. s. uu.; en poétique Bhām. VI. 34 et 38 Vām. V. 2, 19 et 65; 1, 7). Elle est attribuée à Bhaṭṭamuktikalaśa dans Kavikaṇṭhābhar. p. 134 qui lit *dvigur api sadvandvo 'haṃ gṛhe ca* (etc.). D'après le comm. (moderne) de HSS. elle s'adresse au Seigneur suprême (*puruṣa*).

ma maison il n'y a jamais d'économie. O serviteur, fais ton travail afin que j'aie beaucoup de riz[23]! /1/

La formation par dérivation secondaire, elle, est illimitée. C'est un axiome courant dans les Traités que les tenants de Pāṇini sont fous de dérivés secondaires[24]. Ainsi «rouge garance»[25], «couleur de bile»[26], «solaire»[27], «fluvial»[28], «relatif à Vyāsa»[29] sont (des formes) terminées par un suffixe secondaire. Cette (formation) a pour domaine le thème nominal[30]. La formation par dérivation primaire a pour domaine la racine verbale[31] : «agent», «qui enlève»[32], «fabricant de cruches», «constructeur de villes»[33] sont (des formes) terminées par un suffixe primaire. La formation par désinences personnelles est de dix sortes, suivant la distinction entre les dix affixes de conjugaison[34]. Elle est aussi de deux sortes, suivant qu'elle a pour domaine une racine verbale ou une racine dénominative[35] : *apākṣīt, pacati, pakṣyati*[36] sont des formes

(23) Non attestés en ce sens *dvigu, avyayībhāva, bahuvrīhi.*

(24) Cf. l'importance extrême qu'ont les *taddhita* dans la description pāṇinéenne, où ils occupent les livres 4 et 5.

(25) *māñjiṣṭha*, fait d'après Pāṇ. IV. 3, 154 avec un *taddhita añ.*

(26) *raucanika*, d'après Pāṇ. IV. 2, 2 qui donne le mot même; *taddhita ṭhak.*

(27) *saura*, sans doute avec un *taddhita aṇ*, est fait sur un *sūtra* de Pāṇini mal déterminable, sans doute IV. 1, 112 ou 2, 92 ou 3, 120.

(28) *saindhava* : d'après Pāṇ. IV. 2, 133 ou 3, 33 et 93, cf. la Kāśikā aux trois passages; *taddhita aṇ* ou *añ.*

(29) *vaiyāsīya* (non attesté) : d'après Pāṇ. V. 1, 1, suffixe *cha.*

(30) *prātipadika* (Terminol. s. u.); en poétique Bhām. VI. 33.

(31) *dhātu* (Terminol. s. u. et J. as. 1941, 2 p. 194); en poétique Vām. V. 2, 2 Rudr. VII. 5.

(32) *kartṛ* et *hartṛ*, exemples de la Kāś. ad Pāṇ. III. 1, 133, suffixe primaire *tṛc.*

(33) *kumbhakāra* et *nagarakāra*, exemples de la Kāś. ad III. 2, 11, suffixe primaire *aṇ.*

(34) Les dix modes (ou temps) dont les noms (fictifs) commencent par *l* : *laṅ laṭ liṅ liṭ luṅ luṭ lṛṅ lṛṭ leṭ loṭ.* Terminol. s. u. *la.*

(35) *subdhātu*, expression du MhBhāṣya (vārtt.).

(36) Exemples des grammairiens passim, cf. Agnip. CCCLVIII. 13.

verbales radicales[37]; *apallavayat, pallavayati, pallavayiṣyati*[38] sont des formes verbales dénominatives.

L'ensemble des mots ainsi formés, bien que (réparti) en cinq classes, est apte (à varier) à l'infini quand il y a connexion mutuelle. De là vient l'axiome des connaisseurs[39], aux termes duquel Bṛhaspati enseigna (les mots), dit-on, pendant mille années divines[40], Indra les étudia (autant) et pourtant la masse des mots (n'arriva point) à son terme. Parmi les (formations énumérées), les gens du Vidarbha[41] aiment la formation par désinences casuelles[42], les Gauḍa[43] sont épris de la formation par composés, les gens du sud affectionnent les dérivés secondaires[44], ceux du nord se plaisent à l'emploi des suffixes primaires[45], et tous les gens de bien recherchent les formations verbales[46]. Et la liste des verbes s'est accrue[47], par le fait que leurs caractères particuliers ont été dûment explorés. On a dit à ce propos :

(37) *ākhyāta*, ci-dessus V. 34; *dhātavīya* (et *saubdhātavīya* qui suit) non attesté.

(38) Forme verbale de la lyrique tardive, ainsi Gītagov. (BR.) Ep. Ind. IX p. 155 R. Pischel Hofdichter p. 14 et suiv.

(39) Allusion à MhBhāṣya I p. 5, 25 et cf. Dhvan. IV. 10 et suiv. Analogue Hemādri II p. 4 (introd. str. 18).

(40) Sur l'année divine (= mille années humaines), voir Viṣṇup. I. 3 passim (H. H. Wilson trad. p. 49 et suiv.); W. Kirfel Kosmogr. p. 334.

(41) Ci-dessus III. 121.

(42) La *vaidarbhī rīti* est en effet caractérisée par l'emploi modéré des composés (SāhD. IX n° 625 qui se réfère à Rudr.).

(43) Sur les Gauḍa et la *gauḍīyā rīti*, ci-dessus III. 72 et 80.

(44) Cf. *priyataddhitā dākṣiṇātyāḥ* MhBhāṣya I p. 8, 8 (A. Weber Ind. Stud. XIII p. 317).

(45) Le style *pāñcālī* (ci-dessus III. 99) a peu de composés.

(46) Sur l'importance des formes verbales, Bhām. I. 36 (corrigé en *na tiṅantādi°*). Tout ce développement est vaguement imité de Harṣacar., str. 7 de l'introduction : *śleṣaprāyam udīcyeṣu/ pratīcyeṣv arthamātrakam/ utprekṣā dākṣiṇātyeṣu/ gauḍeṣv akṣaraḍambaraḥ*, observation qui se réfère au style.

(47) Cf. *vardhate hi dhātugaṇaḥ* Kṣīratar. X. 392 *dhātugaṇasyāsamāpteḥ* Vām. V. 2, 2 et Durghaṭav. éd. L. Renou Introd. p. 105 § 29.

Leurs emplois, mis en lumière par ceux qui en connaissent les caractères particuliers, font que de jour en jour la masse des verbes prend de l'extension. /2/

Une gerbe de mots connectés [48] par une idée qu'on veut exprimer [49] (s'appelle) Phrase [50]. La fonction de dénomination [51] pour la (phrase s'exprime) de trois manières, disent les tenants d'Udbhaṭa [52] : elle se fonde sur la flexion [53], sur le pouvoir (de connotation) [54], ou bien sur le(dit) pouvoir et la flexion (à la fois). Quand on perçoit dans chaque mot les désinences propres aux emplois adnominaux [55] et les désinences propres aux relations verbales [56], (la fonction est dite) fondée sur la flexion. Quand on comprend le sens de la (phrase) par la force [57] des composés, malgré l'aboli-

(48) *granthanā :* non attesté.

(49) *abhiditsita :* non attesté.

(50) *vākya* (Terminol. s. u.), cf. notamment les définitions données MhBhāṣya II. 1, 1 vt. 9 Kāś. VIII. 1, 8 Vākyapad. II. 1 et suiv. En poétique (où *vākya* est moins une phrase qu'une unité de thème poétique, une «sentence»), voir les définitions Bhām. IV. 4 Dhvan. p. 178 Rudr. II. 7 SāhD. 6 Śṛṅgārapr. III p. 191.

(51) *abhidhā*, terme de poétique, Daṇḍin I. 85 Bhām. I. 9 Dhvan. p. 26, etc.; souvent opposé à *lakṣaṇā* ou *gauṇī vṛtti* (De II p. 184).

(52) Udbhaṭa eut comme patron le roi du Kaśmīr Jayāpīḍa (779-813). Rien de pareil à ce que dit la KM. ne se trouve chez Udbhaṭa.

(53) *vaibhakta :* sur *vibhakti* (Terminol. s. u.) en poétique, cf. Rudr. IV. 1; 28 et suiv. Vām. IV. 1, 7 V. 2, 22 Sarasv. II. 69 KvPr. I p. 197, etc.

(54) *śākta :* non attesté en ce sens. La *śakti* est un terme de grammaire (Terminol. s. u.) et de philosophie grammaticale (P. Ch. Chakravarti Philos. of Skt Gr. p. 202 Lingu. Specul. p. 212; 319 et passim); en poétique, cf. ci-dessus IV. 15 et Śṛṅgārapr. cité NIA. I n° 11, suppl., p. 20 et suiv.

(55) *upapadavibhakti :* désinence casuelle dépendant d'un mot particulier (préposition, etc.), par opposition à *kārakavibhakti*, désinence qui «fait faire» l'acte et qui dépend du verbe personnel : cf. MhBhāṣya I. 4, 96, la *paribhāṣā* 94 du Paribhāṣenduśe. et Terminol. s. uu.; Dhvan. III. 16 p. 153.

(56) Voir note préc.

(57) *sāmarthya* (Terminol.) : le *sāmarthya* est proprement la capacité de deux mots à former un composé, soit par suite de leur connexion mutuelle (*vyapekṣā*), soit par suite de l'unité de sens (*ekārthībhāva*) Chakravarti Philos. p. 282 Lingu. p. 447.

tion[58] des désinences, (elle est dite) fondée sur le pouvoir (de connotation). Quand elle comporte l'une et l'autre (caractéristiques, elle est dite) fondée sur le pouvoir et sur la flexion (à la fois). Voici (un exemple de fonction) fondée sur la flexion :

« Adoration[59] au Sanglier qui soulève la Terre en se jouant, lui entre les sabots de qui craque le (mont) Meru! » /3/

Fondée sur le pouvoir (de connotation) :

« Toi[60] qui fais trembler tes ennemis, qui rends l'univers envieux, vers qui accourent les vassaux et que soulève le courage, toi que dominent les vertus de noblesse et qui as conquis la terre au tranchant de l'épée, — il n'est pas d'autre roi que toi. » /4/

Ou bien :

« Avec[61] leurs guirlandes de lotus bleus démesurés qui se balancent à leurs cous, on dirait des tribus entières de serpents Kāliya prenant refuge par crainte de Hari. » /5/

Fondée sur le pouvoir et sur la flexion à la fois :

« Alors[62] vint à lui, un jour, la saison de l'automne, manifestant l'éclat des quatre points cardinaux, ses visages, — tel Brahman sur son siège de lotus épanouis. » /6/

Ainsi (définie), la phrase est de dix sortes : elle a un seul

[58] *lupta*, voir Terminol. s. u. : dans un composé les désinences du premier membre sont amuies selon Pāṇ. II. 4, 71.

[59] Str. citée Subhāṣitāv. 7 (avec *khuramadhyagato* c, *khurakhurāyate* d ainsi que *helayā* b); appartient au Gajendramokṣastava de Vyāsa. La strophe, qui décrit Viṣṇu dans l'avatār du Sanglier, comporte six finales casuelles.

[60] Mètre *upajāti*. Il y a ici six *bahuvrīhi*, chacun supposant une *vibhakti* distincte.

[61] Str. entièrement en deux longs composés. Description de femmes dont les guirlandes sont comparées à des Kāliya : nom du *nāga* qui fut tué par Kṛṣṇa enfant.

[62] Les qualificatifs s'appliquent à Brahman, le dieu aux quatre visages, ainsi qu'à l'automne; jeu de mots entre *āsana* « siège » et *asana* Terminalia tomentosa W. et A. Ici le *vaibhakta* n'est représenté que par *tam*, le *śākta* l'est par *protphullakamalāsanah*.

verbe, plusieurs verbes, un verbe répété, des verbes synonymes, un verbe à changer de forme, un verbe (précédent implicitement) repris, un verbe (notant une action) cumulative, un verbe à suppléer, un verbe exprimé par un dérivé primaire, un verbe (absent et dont la présence) n'est pas requise [63]. Un seul verbe :

« Victoire [64] à Śiva, qui d'un seul pas a franchi la triade des mondes en entier, et dont le second pas en se posant a bouleversé la représentation [65] (de l'univers)! » /7/

Plusieurs verbes : elle est de deux sortes suivant que (les verbes) sont séparés ou sans séparation. Premier (cas) :

« Lorsque [66] le bruit du barattement eut cessé, dieux et démons s'adressèrent à (Brahman, le dieu) au siège de lotus : victoire, victoire! Aussitôt, de toutes parts, ils se donnèrent à lui, le révérèrent, le mirent à leur tête et l'adorèrent. » /8/

Deuxième (cas) :

« Tu [67] protèges, tu frappes, tu étends, tu penses, tu soutiens, tu resplendis, tu crées, tu résorbes, tu hurles, tu sièges, tu détruis [68], tu te meus, tu donnes, tu prends [69], tu joues, tu te caches [70], tu réunis [71], tu te réjouis. » /9/

[63] Cette série est reprise Śṛṅgārapr. III p. 194 qui connaît même douze sortes de phrases.

[64] La str. ne contient que le verbe *jayati*.

[65] *abhinaya* (ci-dessus IV. 70), que le comm. (moderne) de HSS. glose : imitation des gestes qui font allusion à un état du cœur. Śiva dirigeant le drame du monde, Śivasūtravimarśinī III. 9 p. 89.

[66] Mètre *vasantatilaka*. Scène du barattement de l'océan, cf. ci-dessus V. 35.

[67] Mètre *vasantatilaka*. Les verbes sont souvent associés, soit par le sens, soit par la forme.

[68] *sarasyasi* inattesté et improbable : lire *samasyasi*, faisant jeu avec *nirasyasi*.

[69] Sur la racine *lā-* , voir Th. Aufrecht Fest. Roth p. 129 J. Hertel Fest. Jacobi p. 140 F. Edgerton JAOS. XXXVIII p. 206.

[70] *vruḍ-*, racine *sautra*, attestée Śivasūtravimarś. III. 16 (*vroḍana*) et cf. pw.-Nachtrag (RS.) ainsi que G. Bühler WZKM. VIII p. 122.

[71] *medh-* : racine *sautra*, cf. O. Franke WZKM. VIII p. 325.

La structure de la phrase est commandée par le verbe : autant il y a de verbes, autant de phrases, disent les maîtres [72]. (Non), dit le Yāyāvarīya, il n'y a ici qu'une seule phrase, car l'ensemble des relations verbales [73] y a la même forme, et les mots visent un seul et même objet.

Verbe répété [74] :

« Victoire [75] à Hari dont la vaste poitrine est fleurie de l'immaculé (joyau) *kaustubha!* Victoire aux (belles) dont les yeux de gazelle (lancent) une série d'œillades mouvantes ! Victoire ensuite au jasmin, et enfin victoire à la voix du coucou [76], qui s'entend à abolir toute souffrance ! [77] » /10/

Verbes synonymes [78] :

« Il [79] se réjouit des manguiers, il se complaît longuement aux *bakula* [80], il se délecte du vent : en ce (mois de) *madhu* [81] il trouve son plaisir, lui l'amoureux, dans les coucous mélodieux. » /11/

Verbe à changer de forme (*pariṇata*) :

« Victoire [82] au chant du coucou [83], qui ranime [84] le (dieu)

(72) Cf. les définitions de la phrase rappelées ci-dessus n. 50.

(73) *kāraka*, ci-dessus n. 55.

(74) *āvṛtta*, *āvṛtti* (Terminol.), cf. Daṇḍin II. 116 Agnip. CCCXLVII. 17; Rudr. III. 3 a *āvṛti* au même sens.

(75) Mètre *pṛthvī*. Répétition du verbe *jayati*.

(76) Proprement : le son de la « cinquième (note) » qui caractérise le coucou indien (*kokila*, Eudynamis orientalis Linn.), cf. Hobson-Jobson s. u. koēl. Cette allusion est fréquente chez RŚ. (cf. Karpūr. index s. u., Viddh. I. 21 Bālar. et KM. passim).

(77) *saṃvedanā* : non attesté.

(78) Cf. *ekābhidhāna* MhBhāṣya III p. 366, 2.

(79) Mètre *āryā*. Str. reprise Sarasv. p. 450.

(80) Ci-dessus V. 27.

(81) Ou *caitra*, premier mois du printemps, ou printemps en général.

(82) Le *jayati* du premier hémistiche est à « changer » en *jayanti* pour le second.

(83) *pañcamadhvani* (non attesté), voir ci-dessus n. 76 et lex. *pañcamāsya*.

(84) *jīvātu* : sur la forme, L. Renou Monogr. sktes II p. 10 bas.

aux cinq flèches (l'Amour! Victoire aussi) en (ce mois de) *caitra*[85] aux brises qui jouent dans les charmants cardamomes et les muscadiers! » /12/

Verbe (précédent implicitement) repris[86].

« Les[87] éléphants circulent dans les bosquets sur les bords des quatre océans, et tes vertus à l'éclat de jasmin (circulent) dans les fourrés des monts encerclant (la terre)[88]. » /13/

Verbe (notant une action) cumulative[89] :

« Écrasé par le poids de ce qu'il assume, aiguillonné par sa condition misérable, l'esprit gémit[90] et avance (à la fois), tel un chariot[91] sur une mauvaise route. » /14/

Ou bien encore :

« Ce[92] dieu (et) cette défense que les ébats du Sanglier ont radieusement blanchie, puisse ce couple t'accorder la joie, puisse-t-il, sublime, l'emporter! Avec ses assises toujours plus ébranlées par les souffles que (le dieu) exhalait, la Terre

(85) Ci-dessus n. 81.

(86) *anuvṛtta*. Terme de grammaire (Terminol. s. u.), qui en poétique a un autre sens (NŚ. XVI. 3 ; 34 SāhD. 494).

(87) Str. de Daṇḍin II. 99 (où elle illustre le *dīpaka*). « Circulent » est sous-entendu. Comparaison des vertus d'un roi avec les éléphants gardiens des quatre coins de l'horizon (E. W. Hopkins Epic Myth. p. 17 § 10 sur cette notion mythique). Str. citée Sarasv. p. 448.

(88) *cakravāla*, voir J. Przyluski Légende d'Aśoka p. 135 EI. III p. 126.

(89) *samuccita* : le nom de *samuccaya* désigne en grammaire la particule *ca* en sa valeur proprement additive, comme *cītkaroti ca yāti ca*. L'éd. HSS. lit à tort *samucita* (*samuccita* est confirmé par Śṛṅgārapr. précité n. 63) et le comm. (moderne) estime qu'il y a une « convenance » des deux verbes au chariot et à l'esprit à la fois.

(90) *cītkṛ-* : non attesté sous la forme personnelle.

(91) L'esprit comparé à un char, image classique : M. Bloomfield JAOS. XXXIX p. 280, qui explique par là le terme banal *manoratha*.

(92) Mètre *śikhariṇī*. L'avatār de Viṣṇu-Sanglier. Il y a ici « cumul » du dieu et de la défense considérés comme formant un couple. Pour le comm. de HSS., « convenance » d'*udavahat* à l'acte de jouer et à l'avatār!

(fichée) à la pointe de sa (défense) imitait le jeu de la balle[93]. » /15/

Verbe à suppléer[94] :

« Lui[95] qui porte une masse d'étoiles chues de la danse frénétique de ses bras, en ce lieu jonché d'offrandes fleuries, (dieu) couronné de lune, qu'il (soit) pour votre bonheur! » /16/

Verbe exprimé par un dérivé primaire :

« L'œil[96] tourné vers moi, mais contracté; un sourire, mais (semblant) introduire un signe différent; un comportement (favorable, mais) entravé par la modestie : ainsi l'amour n'est par elle ni manifesté, ni dissimulé. » /17/

(Absence du) verbe (dont la présence) n'est pas requise (*anapekṣita*) :

« Combien[97] d'eau, brâhmane? — Jusqu'aux genoux, roi. — Voilà la situation où tu te trouves! — Tout le monde n'est pas pareil à vous. » /18/

Une œuvre littéraire[98] pourvue de qualités et douée de figures, voilà (ce qu'on appelle) la poésie[99].

(93) *giriguḍa(ka)* : mot de lex. et de Harṣacar. p. 238, 7.

(94) *adhyāhṛta °hāra*, termes de grammaire, voir Terminol.; en poétique, Vām. V. 1, 14 Sarasv. I. 130.

(95) Śiva dansant le *tāṇḍava*. Str. reprise Sarasv. p. 448. Le verbe à suppléer est *bhavatu*.

(96) Mètre *drutavilambita*. Śak. II. 11 (avec *kṛtodayam* en b, °*vārita*° en c). Il s'agit du roi qui hésite sur les sentiments de Śakuntalā à son égard. La force verbale est rendue ici par les mots à suffixe *-ta-*.

(97) Str. citée Sarasv. p. 105 et 255 Śārṅg. 561 (attribuée ici à Bhoja) Bhojaprab. v. 185 p. 143 (avec *īdṛśī kim avasthā te*, ainsi que *kiyanmānaṃ*) Prabandhaci. II trad. Tawney p. 37 (avec *kathaṃ seyam avasthā te*). D'après ce dernier texte, il s'agit d'un dialogue entre le roi Bhoja et un brâhmane pauvre, qui vient de passer à gué une rivière et qui porte une charge de bois. Le verbe n'est « pas requis », sans doute parce qu'il s'agit de phrases empruntées au langage vivant.

(98) *vākya* : le mot, qui signifie aussi « phrase », sert de transition entre le développement qui précède et celui qui va suivre.

(99) Définition qui rappelle celle de Vām. I. 1, 1 *kāvyaṃ grāhyam alaṃkārāt* et *kāvyaśabdo 'yaṃ guṇālaṃkārasaṃskṛtayoḥ śabdārthayor vartate*. Autres

Étant donné qu'elle exprime des choses qui ne sont pas vraies (*asatya*), disent certains, la poésie ne mérite pas d'être enseignée. Par exemple :

« Pas [100] une goutte d'humidité [101] sur le corps, la respiration intacte, les yeux ayant même aspect : pourtant nous sommes plongées dans un océan de lait [102], comment cela s'explique-t-il? — Ainsi les (belles aux) yeux de gazelle s'émerveillent quand ta gloire puissante, réfractaire au moindre arrêt, revêt de blancheur [103] le triple univers, dans (toute) son extension, qui frappe au rempart des horizons. » /19/

Ou encore :

« En [104] s'affaissant la terre ploya le chaperon du prince des serpents dont le souffle gonflait la voûte des enfers [105]; en s'écrasant, la chaîne des montagnes royales aux (formes) diverses bouleversa l'océan du choc rude de ses cimes; en s'élevant, la poussière [106] compacte molesta les femmes célestes [107] et leur fit quitter ces parages : telle fut, maîtrisant les trois mondes, la charge écrasante de ses armées lorsqu'il s'apprêta (pour une expédition) de bon matin. » /20/

On dit à ce propos :

Telle [108] chose qu'on a vue, telle autre qu'on n'a pas vue,

définitions Bhām. I. 16 et suiv. V. 4 Rudr. I. 19 XII. 1 Agnip. CCCXXXVII. 7 et suiv. Viṣṇudh. III. 15, 1 et suiv. Sarasv. I. 2 p. 2; cf. De II p. 370 et suiv. et ci-dessus II. 95.

(100) Mètre *sragdharā*. Str. reprise Hem. p. 12 (avec *kṣemaḥ* en a!) et ci-dessous XV. 2. C'est la description de la gloire d'un roi, avec la figure *atiśayokti* (cf. par ex. Daṇḍin II. 214). Suite d'images sans réalité.

(101) *stema* : mot de lex.

(102) *madhyekṣīrābdhi*, composé adverbial d'un type affectionné par RŚ.

(103) Blancheur de la gloire, cf. Rudr. I. 21 et ci-dessous XV. 1.

(104) Mètre *sragdharā*. Description de l'armée d'un roi, avec même figure et mêmes caractéristiques que précédemment.

(105) *pātālatālu* : forme citée Vām. I. 3, 23.

(106) *dhūli* : finale en *-ī* dans *dhūlīkadamba* Harṣacar. et Karṇasund. (pw.).

(107) Sur l'expression *sura°* et analogues, P. Thieme ZDMG. XCI p. 127.

(108) Mètre *śārdūlavikrīḍita*.

telle encore transmise par une rumeur loquace ou transformée en partant d'une haute légende, ou bien apprise dans les Traités, sitôt la matière arrangée avec art en de belles expressions : voilà de la poésie irrésistible. Son origine n'est pas comme celle de la pierre précieuse, dans l'océan ou sur le mont Rohaṇa[109]. /21/

Non, dit le Yāyāvarīya.

Aucun[110] sujet n'est faux en poésie : (la description d')un état de fait[111] à des fins laudatives, on ne la (trouve) pas seulement dans l'œuvre des poètes, mais encore dans le Veda, dans les Traités et dans l'Usage. /22/

Dans le Veda :

Fleuris[112] sont les pieds du marcheur ; son corps est prospère et fécond ; tous ses péchés gisent tués par la fatigue au cours du chemin. /23/

Dans les Traités :

Les eaux[113] sont le premier purificateur sur terre, les invocations sont le purificateur suprême des eaux, et le purifica-

(109) L'une des origines de la perle est Ceylan (Bṛhats. LXXXI. 2) où se trouve le mont Rohaṇa (Adam's Peak); cf. L. Finot Lapidaires p. xx, xxiv et passim.

(110) Mètre *āryā* (incorrect; proposition de correction GOS. p. 166).

(111) L'*arthavāda* est un exposé non prescriptif, mais qui vise à «louer», c'est-à-dire à recommander un acte rituel (éventuellement à «blâmer», c'est-à-dire à en détourner) MīmSū. I. 2, 1 et suiv. L'emploi du mot est analogue dans le Nyāya, ainsi NySū. II. 1, 62 où l'*arthavāda* est divisé en *stuti, nindā, parakṛti* et *purākalpa*.

(112) AB. VII. 15, 2 (*gāthā*) (avec *phalagrahiḥ; phale°* est la leçon de ŚSS. XV. 19 qui reprend la strophe). Épisode de Śunaḥśepa : Indra a conseillé au jeune Rohita, fils de Hariścandra, de voyager dans la forêt. L'éloge intéressé de la marche que fait Indra ne correspond pas à la réalité. Sur *phale°*, cf. Pāṇ. III. 2, 26.

(113) Mètre *upajāti*. Idée analogue au début du Vākyapad., notamment au v. 14, où la glose (ainsi que Nyāyamañj. I p. 425) cite précisément ce vers (avec *paramaṃ* en a); il est donné comme un *apramattagītaḥ ślokaḥ*.

teur de ces (invocations), mélodies, strophes et formules[114], c'est la grammaire, disent les grands sages. /24/

Quoi donc encore?

Quiconque[115], expert à discriminer, emploie les formes comme il sied, au moment où il les énonce, celui-là, connaisseur des lois du langage, obtient un gain éternel dans l'au-delà ; il se souille au contraire par (l'emploi) des formes incorrectes[116]. /25/

Qui donc (obtient un gain éternel)? — Celui qui connaît les lois du langage. — Pourquoi? — Celui qui connaît les formes (correctes) connaît aussi les formes incorrectes. Et comme il y a du mérite à connaître les formes (correctes), il y a du démérite à connaître les formes incorrectes. En fait, le démérite l'emporte, car les formes incorrectes l'emportent en nombre sur les formes (correctes). Pour une forme prise isolément, il y a de nombreuses malformations[117] : ainsi pour le mot *go* « vache », on a les malformations *gāvī, goṇī, gotā, gopotalikā*[118] et d'autres encore. — Celui qui ne connaît pas les lois du langage a pour refuge son ignorance. — L'ignorance ne saurait être tout-à-fait un refuge. Car celui qui sans le savoir tuerait un brâhmane ou boirait de la liqueur[119] serait, je pense,

(114) Les éléments composant la *trayī*.

(115) Mètre *indravajrā*. A partir de cette citation jusqu'aux mots « ainsi dit le Gonardīya », on a affaire à une longue citation du MhBhāṣya I p. 2, 19, à quoi RŚ. semble s'être laissé entraîner mécaniquement après la définition des *apaśabda*. La str., comme la précédente, contient une évidente exagération.

(116) *apaśabda* : définition AŚ. II. 10 (28), 65.

(117) *apabhraṃśa*, proprement forme « dégradée, déchue (de la correction) ».

(118) Formes de lex. (*goṇī* attesté au sens de « sac » seulement ; *gāvī* MhVastu II p. 125, 4). Ces formes sont discutées dans la Mīmāṃsā, ainsi Tantravā. I, 3 (9), 24 (trad. Jhā p. 270 et suiv.) Nyāyamañj. I p. 419 ; R. Pischel Pkt-Sprachen p. 274 § 393.

(119) Le breuvage de la *surā* est souvent condamné, A. Hillebrandt Ved. Myth.² I p. 483 W. Gampert Sühnezeremonien p. 103 et suiv. (et pour le

déchu (de sa caste.) C'est en ce sens qu'il est dit : connaisseur des lois du langage, il obtient un gain éternel dans l'au-delà, il se souille au contraire par (l'emploi) des formes incorrectes. — Qui donc? — Celui qui ne connaît pas les lois du langage. (Celui qui les connaît) a pour refuge sa connaissance. — Où ceci est-il donc enseigné? — Dans les versets appelés *bhrā-jāḥ*[120]. — De simples versets font-ils autorité? — Pourquoi pas? — S'ils font autorité, le verset suivant devra faire autorité également :

Si[121] de boire une grande quantité de pots (de vin) à couleur de bois de figuier ne vous fait pas aller au ciel, est-ce (de les boire) au cours du sacrifice[122] qui vous y mènera? /26/

Ce (vers que) vous (citez) a été composé sans réflexion. Seul fait autorité ce qui est composé avec réflexion : ainsi dit le Gonardīya[123].

Dans l'Usage :

« Mélange[124] de vertu et de passion, ta gloire en se répandant produit soudain sur le visage des femmes célestes (une marque) moitié (blanche, moitié) rouge-safran. » /27/

meurtre du brâhmane, ibid., p. 65 et suiv.) : le Tantravā. I. 3 (4), 7 (trad. Jhā p. 192) rappelle et discute longuement cette double prohibition.

(120) Versets attribués à Kātyāyana (A. Weber Ind. Stud. XIII p. 400).

(121) Strophe émanant des milieux Lokāyata, analogue aux versets finaux du chap. 1 du Sarvadarśanas.

(122) Allusion à la Sautrāmaṇī qui utilise une oblation de *surā* Weber op. c. p. 339 A. Hillebrandt Rituallitt. p. 159 § 82 K. Rönnow Monde Or. XXIII p. 153.

(123) La tradition indienne voit communément dans G° un nom de Patañjali en tant que *bhāṣyakṛt*; mais en fait ce doit être l'auteur des *kārikā* seulement, cf. la discussion ancienne A. Weber ISt. V p. 156 XIII p. 402 F. Kielhorn IA. XII p. 227 XV p. 82 XVI p. 101 et plus récemment S. Lévi Asutosh Mookerjee Vol. III, 2 p. 197 = Mémorial p. 306.

(124) Str. citée Sarasv. p. 281 Hem. p. 12 : description de la valeur d'un roi, avec les images conventionnelles de la gloire « blanche » et un jeu de mots sur *rāga* « passion » et « rougeur ». L'exemple est « profane », comme le souligne l'image du safran. La str. sera reprise ci-dessous VIII. 90 et XV. 9.

C'est parce qu'elle enseigne des choses mauvaises (*asat*) que la poésie ne mérite pas d'être enseignée, disent les autres. Par exemple :

« Enfants [125], nous aimons les jeunes garçons [126]; jouvencelles, les jeunes hommes; dans l'âge mûr, les hommes d'âge : c'est là ce qui résulte de la loi du mariage. Pourquoi perdre ton temps en t'engageant dans une mauvaise voie? Dans notre famille, il n'y eut jamais, ma fille, la marque de l'épouse vertueuse. » /28/

C'est [127] là (tout de même) un enseignement, dit le Yāyāvarīya, en ce sens qu'(il indique) ce qui est à prohiber, ce qui est à prescrire. Puisque de telles règles existent chez les femmes (qui vivent avec un homme) autre (qu'un mari) [128], il vous faut les connaître, voilà ce que veulent dire les poètes. D'ailleurs les affaires du monde dépendent de la parole des poètes, et ces (affaires sont elles-mêmes) la racine du souverain bien [129], disent les grands Sages. C'est ainsi qu'on dit :

Tant [130] que circulent sur terre, lumineuses, les paroles poétiques, le poète parvenu au rang d'un inspiré de Sarasvatī goûte le bonheur. /29/

(125) Mètre *śikhariṇī*. Paroles d'une courtisane à sa fille. La str. (citée dans le Subhāṣitabhāṇḍ. comme *asatīcarita*) est connue par le Saduktik. II. 13, 1 (où elle est attribuée à Vidyā), avec les leçons *bālāṃs* en a; *tad iha kularakṣā samucitā* en b; *anenaikapatinā* en c (cf. aussi Kavīndravac. p. 107). Elle est reprise Sarasv. p. 330 Hem. p. 4 Vāgbh. (Alaṃkāratil.).

(126) Lire *ḍimbhāṃs* avec HSS.

(127) Hem. loc. c. ajoute en tête du commentaire à la str. : « une poésie telle que celle-là apparaît comme enseignant une chose mauvaise; et l'on peut considérer que la culture (*vyutpatti*) elle aussi a pour domaine quelque chose de semblable : ainsi il ne faut pas l'enseigner... », et à la fin « ... il faut, les ayant reconnues, les éviter ».

(128) Cf. le chapitre *pāradārika* Kāmas. V et notamment le verset 6, 50.

(129) Cf. AŚ. I. 1 (4), 7.

(130) Śārṅg. 171 (avec *tiṣṭhati* en d), strophe attribuée à « *kasyāpi* ».

De plus :

Les[131] exploits illustres des rois, les jeux majestueux des dieux, le prestige des exercices ascétiques des Sages, — la réputation en émane des bons poètes. /30/

On dit encore :

Les [132] monarques sont renommés grâce à leur association avec les poètes; les poètes accèdent à la notoriété en prenant appui sur les rois; le poète n'a pas un auxiliaire de choix qui soit comparable au roi; le roi n'a pas de compagnon pareil au poète. /31/

L'antique[133] poète « né de la fourmilière » (Vālmīki), et le prince des poètes fils de Satyavatī (Vyāsa Dvaipāyana)[134], qui ne révèrerait pas la voie irréprochable de Sarasvatī pour laquelle ils sont ici-bas les guides? /32/

La poésie ne mérite pas d'être enseignée, disent certains, du fait qu'elle exprime des choses indécentes (*asabhya*)[135]. Par exemple :

« Le[136] bruit mélodieux des ceintures en or pur, (bruit) que ponctue et rehausse le claquement, continu et distinct, des cuisses entrechoquées dans l'échange des caresses, — se répand à travers les balcons[137], emplissant les demeures;

(131) Mètre *indravajrā*.

(132) Mètre *vasantatilaka*. Subhāṣitāv. 160, str. attribuée à Bhaṭṭagovindasvāmin. Sur le thème largement traité des rapports entre les rois et les poètes, v. Daṇḍin I. 5 Bhām. I. 6 et suiv. Rudr. I. 4 et suiv. Vikramāṅkacar. I. 26 Ind. Spr. ²934; 4597; 4773; 5547; 5934 Bhojaprab. passim, et ci-dessous X passim.

(133) Mètre *indravajrā*.

(134) Auteurs respectifs (d'après la tradition) du Rāmāyaṇa et du Mahābhārata.

(135) Cf. *sabhyetara* Daṇḍin I. 65; terme de Rudr. VI. 21 Vām. II. 1, 15 Sarasv. I. 15.

(136) Mètre *śikhariṇī*.

(137) Sur le sens exact de *pragrīva* (qui manque dans les Dictionnaires), cf. les Śilpaśāstra (ainsi Samarāṅg. LI. 16) ainsi que AŚ. II. 30 (47), 4.

grossi du tintement des clochettes, il proclame l'audace lascive [138] des jouvencelles [139] à l'égard de leurs amoureux. » /33/

Ou encore :

« Puissent-elles [140] t'aimer toujours, les jeunes filles avec leurs joues aux dessins abondants et variés [141], toutes pâles sous le heurt des pendants d'oreilles; avec leurs ceintures gemmées qui confèrent le charme de leur cliquetis [142] aux hanches dansant sous le tourment d'amour ! » /34/

Un tel sujet est apte à (figurer dans) une composition (littéraire) [143], lorsqu'il se présente occasionnellement, dit le Yāyāvarīya. Car on le rencontre dans le Veda et dans les Traités. Ainsi, du Yajur(veda) [144] : le [145] mortier c'est la vulve, le pilon c'est le pénis, c'est cela la copulation, d'où résulte la procréation.

Du Ṛg(veda) [146] :

Tâte-moi [147] de tout près, ne crois pas que j'en aie peu, je suis toute poilue comme une brebis du Gāndhāra. /35/

D'un Traité :

[138] *prāgalbhya*, terme du NŚ., désignant l'une des attitudes de la *nāyikā*, S. Lévi Théâtre ind. p. 80 R. Schmidt Beiträge Erotik p. 192 et suiv.

[139] *taruṇī*, désignation précise d'âge, cf. Abhinavag. ad NŚ. XVI. 6 Schmidt op. c. p. 175 et suiv.

[140] Mètre *vasantatilaka*.

[141] *pattrabhaṅgī* (°*bhaṅgi*, °*latā*, °*cchaṭā* °*rekhā* °*lekhā* °*viśeṣaka* °*avalī*, etc.) : décoration en forme de « feuille » sur la figure ou le corps des jeunes femmes, à l'aide de musc ou d'autres substances fragrantes.

[142] *raṇanā* : non attesté.

[143] *nibandhanīya* : non attesté en ce sens.

[144] *yājuṣa* : forme fréquente en épigraphie.

[145] ŚB. VII. 5, 1, 38 *yonir ulūkhalam... śiśnaṃ musalam*; passim : *mithunaṃ prajananam*. La forme *udūkhalam*, avec *-d-* résultant de *-l-* (Wa. I p. 181 § 156 c) est enseignée Gaṇaratnamah. 148 Candravṛtti V. 2, 127.

[146] *ārca* : terme de grammairiens (BR.) et de commentaires (BR. V).

[147] RV. I. 126, 7 : une fille donnée à titre de *dakṣiṇā* fait l'éloge de son propre corps. Ce verset est discuté Nir. III. 20 Bṛhaddev. I. 52 IV. 3. L'amour est interdit avec une *ajātalomnī* GobhGS. III. 5, 3.

Celle[148] qui a l'œil d'un blanc limpide, avec des cils drus, son temple d'amour est pareil à du beurre frais. /36/

Voilà, exposée avec quelque détail, l'Analyse des mots et des phrases. Apprenez maintenant quelques autres modalités du langage. /37/

SEPTIÈME LEÇON :

LES FONDEMENTS DE LA RÉCITATION (*pāṭhapratiṣṭhā*).

Le Langage (*vākya*) est le fait de parler (*vacana*), suivant la (définition) courante. Il est de trois sortes, d'après ceux qui en sont les promoteurs : il dérive de Brahman, de Śiva ou de Viṣṇu[1].

Il résulte du Purāṇa énoncé par Vāyu[2] et d'autres (textes analogues) que la langue de Brahman est quintuple : celle de Svayaṃbhū, celle des Seigneurs, celle des Sages[3], celle des Ṛṣīka[4] et celle des Ṛṣiputraka. Svayaṃbhū, c'est Brahman

[148] Str. (empruntée à quelque traité d'érotique) reprise Śṛṅgārapr. (cf. GOS. p. 168) avec *prakāmadhavalaṃ yasyāḥ*). La description des yeux est donnée pour la plupart des *nāyikā*, Schmidt op. c. p. 154 sqq.

(1) Thème commun de la tripartition *brāhma/śaiva/vaiṣṇava* (appliquée par ex. aux trois *guṇa*, aux trois séries de Purāṇa, etc.).

(2) Le Vāyupurāṇa LIX. 80 suiv. énumère en effet divers types de Sages (*ṛṣi*) parmi lesquels les *īśvara*, les *ṛṣiputra*, les *ṛṣīka*; les *īśvara* sont appelés *svayam udbhūtā mānasā brahmaṇaḥ sutāḥ* 81, les *ṛṣiputraka : ṛṣīṇāṃ ca sutās te tu* 86. RŚ. a repris ces catégories en les appliquant au langage. En ceci il semble avoir suivi de près Viṣṇudharmottara III. 4 où sont définis les langages de Svayaṃbhū, des *ṛṣi*, des *ṛcīka* (sic), des *ṛṣiputra*, des *mitra*, des *rājarṣi*, des *devatā*, des *dānava*, des *gandharva*, des *rākṣasa*, des *yakṣa*, des *nāga*, des *puruṣa*. Voir les notes ci-après pour quelques concordances particulières.

(3) *ārṣa* : le terme désigne d'ordinaire chez les commentateurs une langue archaïque (ainsi Rāma glosant le Rām., passim); de même chez les bouddhistes (Lüders SBB. 1930 p. 532) et les jaina (Pischel Gramm. Pkt-Sprachen p. 13 § 16). Pour le Śṛṅgārapr. III, ārṣa désigne la langue de la Smṛti et des Purāṇa.

(4) *ārṣīka* : non attesté, non plus que *ārṣiputraka* qui suit.

(même) : sa (langue s'appelle) «dérivée de Svayaṃbhū». Bhr̥gu[5] et les autres fils nés de l'esprit de (Brahman) sont les Seigneurs; leur (langue s'appelle) «dérivée des Seigneurs». Les fils des Seigneurs sont les Sages, leur (langue s'appelle) «dérivée des Sages». Les Ṛṣīka sont les descendants des Sages, leur (langue s'appelle) «dérivée des Ṛṣīka». Les fils des Ṛṣīka sont les Ṛṣiputraka[6], leur (langue s'appelle) «dérivée des Ṛṣiputraka». La première langue de Svayaṃbhū est le Veda, mais (la langue dite) «dérivée de Svayaṃbhū» est autre que le Veda. On dit à ce propos :

Le langage de Svayaṃbhū (exprime) l'essence de tout ce qui existe; il est discursif[7], et définit même parfois l'objet de la Délivrance[8]. /1/

La même langue, modifiée (de manière à prendre) une forme quelque peu différente, (s'appelle la langue) «dérivée des Seigneurs». On dit à ce propos :

La langue des Seigneurs est clairement ordonnée, explicite, lumineuse[9], profonde[10], pleine de sens, comportant à la fois (un sens) immédiat et occulte : voilà comment on la caractérise[11]. /2/

(Langue) des Sages :

La langue des Sages, d'après la tradition, est en rapport

[5] Bhr̥gu est cité en tête d'une liste de Sages, Vāyup. au passage précité (88).

[6] Ceci suppose un *putraka* «petit-fils», non attesté, mais plausible.

[7] *parivādam* (*ṇamul*?), sens incertain : l'acception «blâme» des Dictionnaires ne convient évidemment pas.

[8] L'authenticité de cette expression, notamment du mot *mokṣa*, est douteuse. La langue est définie Viṣṇudh. (1) comme suit : *tatrājñāyuktam advaidhaṃ dīptaṃ gambhīraśabdavat| kva cin niruktasaṃyuktaṃ vākyam etat svayaṃbhuvaḥ.*

[9] *dīpta*, cf. NŚ. XVII. 113 (l'un des six *alaṃkāra*).

[10] *gambhīra*, cf. le *gāmbhīrya* comme *śabdaguṇa* Agnip. CCCXLVI. 5; 8 Sarasv. I. 73; 85 (NŚ. XXII. 36 S. Lévi Théâtre ind. p. 71).

[11] On a vu que c'est la langue de Svayaṃbhū qui dans Viṣṇudh. est *dīptaṃ gambhīraśabdavat.*

avec certaines formules sacrées; elle est pourvue de désinences nominales [12] et exprime un sens immédiatement (perceptible) [13]. /3/

(Langue) des Ṛṣika :

La langue des Ṛṣīka est riche en particules [14], avec des formes védiques diverses; elle comporte des phrases pas trop longues [15]. /4/

(Langue) des Ṛṣiputraka :

La Langue des Ṛṣiputra abonde en mots indistincts et comporte beaucoup d'équivoque : c'est la confusion [16] intégrale [17]. /5/

Des exemples de cette (langue de Brahman) se rencontrent dans les Purāṇa [18].

Les anciens poètes, inspirés par Sarasvatī, nous content ce qui suit : la langue du Seigneur Suprême avait été enseignée à Brahman, à Viṣṇu, à Rudra, à Guha (Kārttikeya), à Bṛhaspati, au descendant de Bhṛgu (Śukra) et au reste de ses soixante-quatre disciples [19]. Au cours du temps elle fut cultivée [20] à leur gré par les dieux et par les êtres de souche

(12) *vibhakti*, v. ci-dessus VI. 53 et 55.

(13) Même strophe Viṣṇudh. (2).

(14) *nipāta* (Terminol. I et III s. u. et J. as. 1941, 2 p. 204). Le mot, hors les grammairiens, est attesté Vām. V. 2, 10 Rudr. II. 2 NŚ. XIV. 31 Dhvan. p. 153 et 156 sq. Auc. 9; 25, ainsi que AŚ. II. 10 (28), 17 et 21.

(15) Même strophe Viṣṇudh. (3).

(16) *paridevana* : le mot n'est attesté que NŚ. XVI. 3 et 39, avec un sens incertain.

(17) Viṣṇudh. (4) commence comme RŚ. (*avispaṣṭapadam*), mais continue d'une manière qui rappelle la description de la langue de Svayaṃbhū ci-dessus : *bhūtabhavyabhavajñānaṃ janmaduḥkhavikutsanam.*

(18) Les Purāṇa attestent en fait des styles et même des procédés linguistiques fort variés suivant les passages : c'est sans doute cette notion qui se reflète dans la classification de RŚ., où il est impossible de déceler une réalité précise.

(19) Reprise développée de KM. init., ci-dessus I. 4.

(20) *upajīv-* : expression affectionnée de RŚ., cf. *upajīvana* (au sens de

divine, durant leurs pérégrinations. On l'appelle ainsi (la langue) divine. Voici les êtres de souche divine (*devayoni*) :

Les Vidyādhara, les Apsaras, les Yakṣa, les Rakṣas, les Gandharva, les Kiṃnara, les Siddha, les Guhyaka, les Bhūta, les Piśāca sont de souche divine [21]. /6/

Parmi eux les Piśāca et autres suivants de Śiva [22] sont à représenter comme parlant sanskrit dans leur propre sphère, et comme parlant la langue des Bhūta [23] dans le (monde) mortel; les Apsaras en revanche (parlent dans le monde mortel) la langue prākrite [24]. La (langue) divine est de quatre sortes : celle des dieux [25], celle des Vidyādhara, celle des Gandharva et celle des Yoginī [26]. Pour les autres (êtres célestes), on déduira leurs caractères (des précédents) [27], vu la similitude naturelle (entre les uns et les autres). Voici (la langue) des dieux :

Tresse (*saṃdṛbdha*) de composés et de formes analytiques (*samāsavyāsa*), telle est la langue des Mangeurs d'ambroisie,

«emprunt») Hem. p. 10, *upajīvin* et *upajīvya* Kavikaṇṭhābh. II. 1; en grammaire, Paribhāṣenduś. p. 100, 8; 109, 7 et cf. R. Pischel Hofdichter p. 26.

(21) Êtres divins ou démoniaques connus, cf. par ex. E. W. Hopkins Epic Myth., index s. uu. Numérations analogues dans les Pur. et le MhBh. (Hariv.) passim.

(22) Les Piśāca sont représentés parfois comme adorateurs de Śiva MhBh. III. 85 (8168) XII. 285 (10477) XIV. 8 (184); créés par Śiva XIII. 18, 73 et suiv.

(23) Autrement dit la *paiśācī*, v. ci-dessus III. 20.

(24) Les Apsaras au théâtre parlent tantôt sanskrit, tantôt prākrit, NŚ. XVII. 42 et suiv. On voit que RŚ. traite ici, non plus de la langue de telle ou telle «époque» mythique, mais des conventions linguistiques propres à la poésie, et plus particulièrement au théâtre.

(25) Cf. l'*atibhāṣā devānām* NŚ. XVII. 27.

(26) Noter : *a.* que les Yoginī ne figurent pas dans l'énumération précédente; *b.* qu'on retombe ici sur une division quadripartite des langues, comme ci-dessus III. 18.

(27) *upalakṣaṇa*, mot de grammairiens (Terminol. s. u.) et de philosophes, en poétique Udbh. IV. 18 Rudr. VII. 103 Dhvan. p. 28; 58; 192 Kāvyapr. X. 29 p. 354; *upalakṣyate* NŚ. XVI. 102.

chargée (des sentiments) d'Érotique (*śṛṅgāra*) et de Merveilleux (*adbhuta*), comportant des allitérations (*anuprāsa*), douée de noblesse[28]. /7/

Par exemple :

« Puisse[29] vous purifier cette onde du fleuve divin (le Gange), égarée dans les brunes profondeurs du chignon de Hara qui porte le poids de ces bourgeons que sont les rayons du croissant de lune; (cette onde) qui bourdonnante et grondante emplit de fracas[30] les fourrés et les rochers du Mont des neiges! » /8/

(Langue) des Vidyādhara[31] :

La langue des Vidyādhara, sache-le, est nuancée d'un petit nombre d'allitérations, elle a d'ingénieuses locutions, de longs composés, elle est limpide[32]. /9/

Par exemple :

« Les dieux[33] prosternés répandent sur tes ongles les foisonnants rayons de joyaux qui scintillent dans leurs diadèmes — pointes de flammes illuminant la roseur de tes pieds. Tel l'éclat déchaîné d'un essaim de soleils levés, le flamboiement

(28) *udāra* : l'un des *guṇa* de la poétique (ci-dessus III. 22). Ces caractéristiques sont voisines de celles du style *gauḍīya* (III. 80). Viṣṇudh. (6) définit la langue des *devatā* simplement par les mots : *bahvabhidhānaṃ bahvarthe.*

(29) Mètre *vasantatilaka.* Str. citée Saduktik. I. 10, 3 (attribuée à « *kasya cit* ») avec °*bhāva*° a; °*paṭale* b; °*sātkāra*° d; reprise Sarasv. I. 67 p. 45 avec °*bhāra*°, °*paṭale*, °*jhāṃkāra*°. — Description classique de Śiva; la plupart des strophes de ce groupe composent une *śivastuti.*

(30) *jhāṭkāra* : la forme est attestée Śālibhadrac. (JAOS. XLIII p. 300) Pañcatantra (ZDMG. LVII p. 704) pw. RS.

(31) Sur ces êtres divins, voir en dernier lieu L. Alsdorf ZDMG. XCII p. 464 H. Lüders XCIII p. 89.

(32) C'est-à-dire douée du *guṇa prasāda* (Daṇḍin I. 41 et suiv.; 45 Bhām. II. 3 NŚ. XVI. 96; 99 Vām. III. 1, 6; 2, 3 etc. Cette description répond partiellement à la *pāñcālī rīti* (ci-dessus III. 99); elle vaut à peu près pour le Vidyādhara de l'Uttararāmac. (VI, scène 1).

(33) Mètre *mālinī.*

puissant de ton œil frontal a brûlé le corps du (dieu Amour) Anaṅga : adoration à toi (Śiva)! » /10/

Ou encore :

« Jaune[34] bouquet de *campaka*[35] du parc Nandana[36] où les abeilles foisonnent, (l'astre) amant de Rohiṇī[37] erre dans les cieux, comme frappé par l'ouragan, avec ses taches bien apparentes. » /11/

(Langue) des Gandharva :

La parole des Gandharva a des composés brefs et nombreux, une parure de mots choisis[38] : elle est facile à saisir, l'arrangement des idées (étant conforme) au réel[39]. /12/

Par exemple :

« Adoration à Śiva, compagnon d'Umā[40], avec sa troupe[41] et son fils[42], avec son taureau, ses serpents et sa lance, avec ses crânes et (son croissant de) lune! » /13/

(Langue) des Yoginī :

La langue des Yoginī abonde en métaphores[43] (mises dans)

[34] Mètre *āryā*.

[35] Michelia champaka Linn., arbre à feuilles jaunes odoriférantes, Hobson-Jobson s. u. chumpuk; sorte de magnolia.

[36] Nom du parc d'Indra, séjour paradisiaque (MhBh).

[37] Le dieu Lune qui eut pour épouse préférée Rohiṇī, l'une des filles de Dakṣa; cf. *rohiṇīvallabha* Viddh. I. 2.

[38] *padoccaya :* NŚ. XVI. 2; 18 (où le terme désigne un *lakṣaṇa*, Théâtre indien p. 106) SāhD. 443.

[39] La langue des G° est *alpābhidhānam alpārtham* Viṣṇudh. (7). La description ressemble un peu à celle de la *vaidarbhī rīti* (ci-dessus III. 121).

[40] *soma :* attesté Sāyaṇa ad TĀ. X. 1, 15 et autres références chez RŚ.; cf. l'expression *somasiddhānta* (par ex. Prabodhacandr. III. 11/12) que la tradition interprète par *sa-umā*.

[41] Les *gaṇa* ou *guhyaka* ou encore *pramatha*, assistants de Śiva.

[42] Gaṇeśa : ou « avec ses deux fils », Gaṇeśa et Kārttikeya.

[43] *rūpaka :* Bhām. II. 21 et suiv. III. 15 Daṇḍin II. 4; 66 et suiv.; 313; 358 NŚ. XVI. 40; 56 et suiv. Vām. IV. 3, 6 Udbh. I. 21 et suiv. Rudr. VIII. 2; 38 et suiv. Dhvan. II. 18; p. 209 et suiv. Agnip. CCCXLIV. 5; 22 et suiv. Viṣṇudh. III. 14, 4 et suiv.; *samāsarūpaka* Rudr. VIII. 40 et suiv.

des composés, elle a des séries de mots au sens profond[44] et repose sur des conventions (poétiques) bien établies[45]. /14/

Par exemple :

«Adoration[46] à toi (Śiva), maître des héros, toi qui seul consumes ce combustible qu'est la douleur; nuage qui a pour pluie l'ambroisie[46a]; seul soutien pour la main de celui qui choit dans ce puits[47] qu'est le cycle des naissances; miroir des plus grands ascètes; le meilleur de ceux qui sous nos yeux ravissent l'éclat tout entier du monde!» /15/

(La langue) des serpents[48] s'appelle aussi «divine» par métonymie (*upacaryate*), vu le grand pouvoir (de ces êtres)[49]:

La langue des serpents est limpide, suave, élevée[50], combinaison de composés et de formes analytiques (*samāsavyāsa*), comportant nombre de mots dénués de vigueur[51]. /16/

Par exemple :

«Son[52] luth bien accordé, doux à l'oreille, de belle forme, à la hampe agrémentée par l'éclat de nombreux joyaux, le prince des Vidyādhara le prend en mains et chante des béné-

---

(44) *gambhīra*, ci-dessus n. 10.

(45) Cette description ressemble en gros au style des Lāṭa (Rudr. II. 4 et suiv. Agnip. CCCXL. 1 Sarasv. II. 28; 33; 102 et suiv.), lequel n'est pas reconnu comme un style autonome par RŚ.

(46) Mètre *vasantatilaka*. (46 a) Cf. Saddharm. p. 452, 7.

(47) Le *saṃsāra* comparé à un puits, cf. l'apologue célèbre du MhBh. XI. 5 (E. Kuhn Fest. Böhtlingk p. 68).

(48) *bhaujaṅgama* : non attesté.

(49) La langue des Nāga (sur ces êtres, J. Ph. Vogel Serpent-lore) est *ativispaṣṭaṃ punaruktasamanvitam* selon Viṣṇudh. (9).

(50) Trois termes reconnus de la théorie; sur le *prasāda*, v. ci-dessus n. 32; sur le *mādhurya*, Daṇḍin I. 41; 68 Vām. III. 1, 18; 2, 10 NŚ. XVI. 95 et suiv.; 104 Dhvan. II. 8 et suiv. Bhām. II. 1 Agnip. CCCXLVI. 12 et suiv. Sur l'*udātta*, qui est le nom d'un *alaṃkāra*, Bhām. III. 1; 11 et suiv. Daṇḍin II. 300 et suiv. Udbh. IV. 18 et suiv. Sarasv. I. 70; 82.

(51) *ojas* est aussi le nom d'un *guṇa* : Bhām. II. 2 NŚ. XVI. 96; 105 Daṇḍin I. 41; 80; 83 Vām. I. 2, 12 III. 1, 5; 2, 2 Dhvan. p. 79; 136 et suiv. Agnip. CCCXLVI. 10, etc.

(52) Mètre *upajāti*.

dictions en l'honneur de (Śiva) porteur du *pināka.*» /17/

A quoi bon, disent les maîtres, mentionner ces deux modes d'expression (*mārga*), (la langue) de Brahman et celle du Seigneur Suprême, puisqu'il n'est pas possible de les enseigner? Cette (mention) vise à instruire les poètes, dit le Yāyāvarīya. Car dans les drames héroïques [53] et autres (pièces), lorsque les dieux, par exemple le Seigneur Suprême, font leur entrée, il convient de prescrire les expressions avec les nuances [54] qui leur (sont propres). Voilà pour (la langue) divine.

Il est ici un dicton courant (*prāyovāda*), suivant lequel la langue (dite) de Viṣṇu est celle du bienheureux Vāsudeva qui s'est plu à descendre et à vivre parmi les mortels [55] : on la désigne de ce fait comme «humaine» [56]. Or cette (langue) est (elle-même) de trois sortes suivant la distinction des trois styles. On dit en effet :

Il y a[57] trois Styles, *vaidarbha, gauḍīya, pāñcāla* [58]. Ce qui les caractérise est que la Parole réside en eux de manière immédiate. /18/

Il y a trois types d'expression (*vākya*) ayant forme de «styles». C'est l'intonation [59] qui les multiplie [60]. L'expression

[53] *nāṭaka :* le plus important des *rūpaka* ou genres dramatiques, S. Lévi Théâtre indien p. 153; 325, etc.

[54] *chāyā* (terme affectionné de RŚ.) : le mot désigne un *śabdālaṃkāra* qui est une sorte d'«imitation», Agnip. CCCXLII. 19 et suiv. Sarasv. II. 3; 39 p. 141 et suiv.

[55] C'est l'avatār de Viṣṇu en Kṛṣṇa, «fils de Vasudeva».

[56] C'est la langue *pauruṣa* de Viṣṇudh. (9), définie *rāgadveṣasamāyuktaṃ hetumat.*

[57] Mètre *āryā.*

[58] RŚ. se rallie ici implicitement à Vām. (I. 2, 9); au surplus, sur les *rīti*, v. ci-dessus III. 79.

[59] *kāku*, mot connu depuis NŚ. XVII, notamment 110 et suiv. (Abhinavag. p. 385; 391) Dhvan. p. 212 et suiv. Rudr. II. 16 Locana p. 21; 77; 212 Hem. p. 237 Kuval. I. 159 KvPr. I p. 82 etc. Bhāvapr. p. 146 (qui reprend tout le développement suivant de KM.) SāhD. 28 Śṛṅgārapr. VII.

figurée (qu'on appelle) Intonation [61] est, dit Rudraṭa, une figure (poétique du type) verbal. L'intonation est une propriété de la récitation, (répondant) à une intention : comment (une telle propriété) comporterait-elle une figure? [62] dit le Yāyāvarīya. Elle est de deux sortes, expectante et non expectante [63]. Quand elle requiert un autre énoncé, elle est (dite) expectante; quand elle implique elle-même la réponse à un énoncé, elle est non expectante. Ainsi un énoncé est expectant par suite d'une intonation particulière; il est non expectant avec une autre intonation. (L'intonation) expectante contient en germe soit une objection, soit une question, soit un doute; la non expectante a forme soit d'une affirmation, soit d'une réponse, soit d'une solution. Voici (une intonation) ayant en germe une objection [64] :

« Si [65] ma messagère est aimée, suis-je aimée moi aussi? Si ses paroles sont agréables, les miennes le sont-elles aussi au plus haut degré [66]? » /19/

Le terme désigne (du moins chez RŚ.) une différence de ton correspondant à une nuance psychologique.

(60) *anekayati :* dénominatif non attesté.

(61) Cf. Rudr. loc. c. qui a l'expression *kākuvakrokti* « *vakrokti* (notée) par la *kāku* ». Sur la « figure poétique » appelée *vakrokti*, v. Bhām. I. 34 II. 85 et suiv. Daṇḍin II. 363 Vām. IV. 3, 8 Rudr. II. 13 Dhvan. p. 9 ; 97 Agnip. CCCXLII. 33 etc. ; H. Jacobi ZDMG. XLIV p. 751 et suiv. De II p. 60 et suiv. et passim.

(62) *alaṃkārin :* non attesté.

(63) Cf. NŚ. XVII. 110 p. 391 : *dvividhā kākuḥ sākāṅkṣā nirākāṅkṣā ceti vākyasya sākāṅkṣanirākāṅkṣatvāt/ aniyuktārthakaṃ vākyaṃ sākāṅkṣam iti saṃjñitam/ niyuktārthaṃ tu yad vākyaṃ nirākāṅkṣaṃ tad ucyate.* Développement repris Hem. loc. c. Śṛṅgārapr. VII p. 22.

(64) *ākṣepa* (terme connu en poétique, Bhām. II. 66 et suiv. Daṇḍin II. 4 ; 120 et suiv. etc. Vām. IV. 3, 27 Udbh. II. 1, 2 et suiv. Dhvan. p. 35 et suiv. ; 140 ; 209 Rudr. VIII. 3 ; 89 etc.) ; glosé *niṣedha* dans le comm. (moderne) de HSS. et cf. Dhvan. p. 16.

(65) La str. implique un blâme de la part de l'héroïne qui admet qu'elle a pu être trahie auprès de son amant par sa messagère. Str. reprise Sarasv. p. 164 (avec *priya priyā*) et SāhMīm. p. 105.

(66) *priya* vocatif (HSS.)? Ou plus vraisemblablement « intensif » *priyapriya*

Cette même (phrase peut avoir une intonation) en forme d'affirmation (*vidhi*) de la part de celui qui énonce un fait [67].

(Voici une intonation) ayant en germe une question (*praśna*) :

« Est-il [68] passé le temps où les perles naissaient des lianes [69] ? Leur origine à présent, ce sont les valves de coquillages. » /20/

Cette même (phrase peut avoir une intonation) en forme de réponse (*uttara*) de la part de celui qui donne un enseignement. (Voici une intonation) ayant en germe un doute (*vitarka*) :

« C'est [70] un nuage nouveau qui se prépare, ce n'est pas l'orgueilleux Rôdeur-de-nuit [71] ? C'est un arc-en-ciel qui se tend au loin, ce n'est pas l'arc (d'un guerrier)? C'est une averse violente, ce n'est pas une pluie de flèches? C'est un éclair poli comme la pierre à toucher l'or, ce n'est pas ma bien aimée Urvaśī? [72] » /21/

Cette même (phrase peut avoir une intonation) en forme de solution (*nirṇaya*) de la part de celui qui donne un enseigne-

(type enseigné Wa. II, 1 p. 148 § 61 b), cf. *priyapriyeṇa* donné expressément par Pāṇini.

(67) On admet alors que la messagère a exécuté loyalement sa mission. L'intonation est « si tu accueilles bien ma messagère, c'est que tu m'aimes ».

(68) Bālar. III. 2. On veut dire que les jours sont révolus où Rāvaṇa était le prince le plus puissant de la terre : Rāma est apparu. Suivant qu'on dit « est-il passé? » ou « il est passé », on a une question ou une réponse.

(69) L'une des origines de la perle est dans les nœuds du bambou, cf. L. Finot Lapidaires ind. p. xxxi.

(70) Mètre *hariṇī*. Vikram. IV. 1, str. peignant le désespoir du roi Purūravas cherchant partout la trace de son amante, l'*apsaras* Urvaśī. Str. reprise Kāvyapr. II p. 25.

(71) Le démon Rākṣasa. Comparaison banale entre les Rākṣasa et les nuages, ainsi Kathās. LXXXVI. 126 XCIV. 68.

(72) La même strophe peut se lire avec la *kāku* de la « solution » en supprimant l'interrogation.

ment. Ces trois (intonations sont celles) qui ont entre elles des connexions fixes. Mais il y en a d'autres, qui sont en nombre infini. Voici deux intonations (impliquant) l'une une concession (*abhyupagama*), l'autre une excuse (*anunaya*) :

«Soit[73], je me suis plongé dans cet océan qu'est la désobéissance à vos ordres; j'ai encouru le blâme de mes jeunes frères, fidèles à leur devoir. Mais c'est un seul jour — aujourd'hui même — que tu n'as pas été mon maître, que je ne t'ai pas été soumis, (ce jour) où je vais en massacrant les Kaurava rougir ma massue du sang qu'a fait jaillir mon courroux.» /22/

Voici deux intonations (impliquant) l'une un acquiescement (*anujñā*), l'autre une ironie (*upahāsa*) :

«Je[74] n'écraserai donc pas dans ma colère les cent Kaurava sur le champ de bataille, je ne boirai pas le sang de Duḥśāsana à sa poitrine, je ne pulvériserai pas de ma massue les cuisses de Suyodhana. Que votre maître fasse donc la paix au prix d'un marché!» /23/

On peut ainsi combiner jusqu'à trois ou quatre intonations. Voici une combinaison de trois :

«C'est[75] bien elle qui me regarde, non, ce n'est pas une biche effarouchée qui lève ainsi les yeux. C'est bien sa main, ce n'est pas un rameau dont la brise agite les feuilles, — ces doigts. C'est bien elle qui pleure bruyamment, ce n'est pas un

(73) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Veṇīs. I. 12 (var. : *aṃhasi*). Bhīmasena reconnait qu'il enfreint l'ordre de Yudhiṣṭhira en se révoltant contre les Kaurava qui ont insulté Draupadī. Il s'en excuse en quelque manière au dernier *pāda*. Ici les *kāku* se succèdent au lieu de s'échanger l'une l'autre suivant la nuance psychologique mise en évidence, comme dans les ex. précédents.

(74) Mètre *vasantatilaka*. Veṇīs. I. 15. L'ironie est impliquée dans les trois premiers *pāda*, l'acquiescement au dernier. Ici encore Bhīma exhale sa haine pour les Kaurava et son dépit pour l'attitude conciliante de Yudhiṣṭhira. Str. reprise Kāvyapr. I p. 228.

(75) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Chaque *pāda* contient trois *kāku* : certitude, dénégation et regret. Une partie du second *pāda* est citée Locana p. 107.

roseau qu'emplit le vent. C'est bien elle qui m'adresse la parole, la très chère, ce n'est pas un coucou qui chante.» /24/

Combinaison de quatre :

«Dis[76] lui tout ce qu'il faut lui dire. — Amie, la rigueur[77] envers le maître n'est pas profitable. — Alors amène-le en lui demandant pardon. — Mais comment demander pardon à celui qui vous a causé de la peine?» /25/

Que ce soit un énoncé de l'amie ou de l'héroïne, ou de l'amie et de l'héroïne (à la fois), ou de plusieurs amies, il y a ici une intonation bien établie. /26/

L'intonation modifie le mode d'expression (*mārga*) quand elle est illustrée[78] par la mimique et par les gestes[79], même si les connaisseurs des mots et des phrases ont fixé (ledit mode) d'une autre manière. /27/

Ce n'est pas seulement l'usage profane qui repose sur l'intonation; elle est souveraine dans les Traités mêmes, elle est la vie de la poésie[80]. /28/

L'intonation révèle à son gré, inlassablement, le sens caché[81]; elle met en évidence l'habileté à représenter l'état d'âme des beaux (caractères). /29/

Le poète doit composer et l'homme d'esprit réciter en sorte que l'œuvre dite répande on ne sait quel attrait. /30/

Comme la poésie se crée d'ordinaire d'un esprit tout formé,

(76) Mètre *svāgatā*. Kir. IX. 39. Les intonations sont celles de rudesse, d'avertissement, de nostalgie et de découragement.

(77) *paruṣatā* : dérivé non attesté.

(78) *dyotya* : mot de grammairiens.

(79) *sattvāṅgābhinaya* : allusion au *sāttvika* et à l'*āṅgika abhinaya*, v. ci-dessus IV. 71.

(80) Sur la notion du *jīvita* en poésie, v. ci-dessus III. 17; cf. le titre Vakroktijīvita.

(81) Cf. *arthāntaragatiḥ kākvā yā caiṣā paridṛśyate*... Dhvan. III. 39 et *kākuprabhāvād arthāntare gatiḥ* Abhinavag. ad NŚ. XVII. 112 p. 392.

ainsi il sait réciter celui qui possède parfaitement le langage[82]. /31/

Si quelqu'un a du charme dans la voix[83], c'est pour l'avoir exercée dans une autre existence[84]; de même la beauté de la récitation ne se constitue pas en une seule existence. /32/

Le sanskrit et l'*apabhraṃśa* doivent être récités avec une grâce caressante; le prākrit et la langue des Bhūta (la *paiśācī*) doivent être prononcés avec une extrême intelligence. /33/

Dans un texte calme[85], il faut rendre la voix grave[86]; la rendre aiguë[87] dans le cas contraire; dans la narration[88] on arrangera le grave et l'aigu alternativement. /34/

Gracieuse[89], pourvue d'intonations, brillante, avec les coupures[90] commandées par le sens, enfin avec des sons distincts agréables à entendre : telle est la récitation que louent les poètes. /35/

Ils condamnent (une récitation) trop rapide ou trop lente, d'une résonance (*nāda*)[90a] excessive ou sans résonance, où les mots ne sont pas séparés[91], où il n'y a pas d'obscurité[92], enfin trop molle ou trop rude. /36/

(82) Cf. pour cette strophe et pour la précédente Sūktimuktāv. p. 49, notamment str. 111. On voit comment le problème de la récitation est mis maintenant en évidence, préparé par la *kāku*.

(83) Cf. avec l'expression *kaṇṭhe... raktatā* le terme *śrīkaṇṭha*.

(84) Sur l'exercice dans les existences antérieures, ci-dessus IV. 33.

(85) *prasanna* : doué du *guṇa prasāda*, ci-dessus n. 32.

(86) *mandrayati* non attesté; *mandra* (références védiques L. Renou Terminol. III s. u.) est l'une des *kāku* NŚ. XVII. 126 et l'un des six «ornements de la récitation» 113 et p. 393; 119 et suiv.; 124.

(87) *tārayati* : non attesté comme dénominatif de *tāra*. Sur ce mot (Terminol. s. u.), voir NŚ. XVII. 113 «son qui a pour siège la tête».

(88) *nirvāhin* : non attesté en ce sens, mais cf. *nirvāha*.

(89) *lalita* : nom d'une qualité du «héros» NŚ. XXII. 22; 37 XXIV. 5 Sarasv. V. 41 p. 533.

(90) *pariccheda* : cf. *viccheda* (considéré comme l'un des six «membres» de la récitation) NŚ. XVII. 129/130 p. 396.

(90a) Terme grammatical, Terminol. s. u.

(91) Entendre sans doute : où le *saṃdhi* est observé de manière excessive.

Les qualités de la récitation[93] passent pour être la profondeur (du ton) (*gambhīratva*), l'absence de rudesse (*anaiṣṭhurya*)[94], l'exécution des (sons) graves et aigus, le charme (qui résulte) de phonèmes bien joints. /37/

Comme[95] une tigresse emporte ses petits avec ses dents, sans leur faire de mal, craignant qu'ils ne tombent et ne se blessent, ainsi faut-il exécuter les phonèmes[96]. /38/

Quand les désinences (*vibhakti*) sont nettes, que le composé (*samāsa*) n'est pas maltraité[96a], ni flétrie l'euphonie des mots[97], la récitation est bien posée. /39/

L'homme avisé n'opérera en récitant ni une fusion de deux mots dissociés, ni une rupture entre deux (mots) associés, ni la flétrissure (*mlāni*) des formes verbales[98]. /40/

Il faut que (la récitation) puisse être savourée[99] jusque chez les bouviers, jusque chez les femmes : le poète qui récite

Sur la manière réelle de pratiquer le *saṃdhi*, voir les justes remarques de B. Liebich Kātantra (SB. Heid. Ak. 1919) p. 16.

(92) *anāvṛta?* On attend «où les mots sont trop séparés».

(93) Ces qualités chez NŚ. XVII. 102 et suiv., p. 385 et suiv. sont les 7 timbres, les 4 lieux d'émission, les 4 accents, les 2 *kāku*, les 6 ornements, les 6 membres et la «pause» (*virāma*).

(94) Lire très probablement *avaiśvaryam* «non-discordance», qui semble confirmé par NŚ. p. 397.

(95) Str. empruntée (avec d'infimes variantes) aux Śikṣā, cf. par exemple Pāṇ. Śikṣā 25.

(96) *varṇa* : terme connu de grammaire (Terminol. II. et III); en poétique, Sarasv. I. 67 II. 109. Sur le mot, J. as. 1941, 2 p. 206.

(96a) C'est-à-dire, sans doute, il faut que les membres du composé soient exactement délimités.

(97) *padasaṃdhi* (expression de grammairiens tardifs et du Rām. d'après BR.); sur le terme *saṃdhi*, voir Terminol. s. u.; en poétique, NŚ. XIX. 16; 35; 46 Bhām. I. 19 Dhvan. II. 12 p. 144; 148 et suiv. Rudr. XVI. 19, etc. (notamment comme terme dramaturgique, Théâtre ind. p. 35 et suiv.).

(98) C'est-à-dire leur altération par usure. Prescriptions analogues, notamment sur le *saṃdhi*, dans plusieurs Śikṣā : Pāṇ. 33 et suiv. Yājñ. 198 et suiv. Nār. I. 3, 11 et suiv. Māṇḍ. 41 et suiv., etc.

(99) *lehyatā* : dérivé non attesté.

ainsi son poème est le grand favori de la déesse du langage. /41/

Quant à ceux qui ne connaissent pas les formes et ne s'entendent non plus aux idées, la récitation, (si elle est faite) par de bons (récitants), est un excellent élixir pour leurs oreilles[100]. /42/

Certaines (gens) à l'est de Benares, ceux du Magadha[101] et autres, récitent excellemment le sanskrit, mais ils sont obtus en langue prākrite[102]. /43/

On dit à ce propos :

Brahman, (c'est comme) j'ai l'honneur de vous dire, si j'ai le désir de quitter mon rôle : que le Gauḍa[103] renonce à la strophe prākrite, ou bien qu'il ait une autre langue[103a]! /44/

Le brâhmane, quand il récite chez les Gauḍa, ne doit être trop clair ni équivoque, rugueux ni trop délicat, grave ni trop aigu. /45/

Quel que soit le sentiment (*rasa*), quel que soit le style (*rīti*) et quelle que soit la qualité (*guṇa*), les Karṇāṭa[104] récitent tous avec pathos, en terminant par une note stridente[105]. /46/

Qu'il s'agisse d'une œuvre en prose, en vers ou bien mixte, tout poète dravidien, même s'il a l'esprit poétique, s'en tient à la récitation mélodramatique (*geyagarbha*). /47/

Les Lāṭa[106], qui détestent le sanskrit, récitent le prākrit

(100) *karṇarasāyana*, var. de l'expression connue *karṇāmṛta*.

(101) Cf. ci-dessus III. 70.

(102) Strophe analogue Sarasv. II. 16.

(103) Ci-dessus III. 72.

(103a) Strophe reprise Sarasv. II. 14 (et que le comm. attribue à RŚ.).

(104) Actuel Maisūr et districts avoisinants; *karṇāṭījana* Sūktim. p. 373, 23.

(105) *ṭaṃkāra*, mot du Bālar., etc.; on pourrait songer à *ṭakāra* «par un phonème cérébral».

(106) Gens du Gujrāt sud et de la zone continentale en regard, la Larikē des Grecs (cf. B. Ch. Law Ind. Cu. III p. 736). RŚ. mentionne ce pays avec aveur en plusieurs passages de ses drames.

avec joliesse : leur voix porte le sceau de la beauté que lui vaut une élocution gracieuse[107]. /48/

Les Surāṣṭra[108], les Travaṇa[109], etc., récitent de manière habile les phrases sanskrites assaisonnées de (mots) *apabhraṃśa*. /49/

Par la faveur de Śāradā (Sarasvatī), les Kaśmīriens sont un peuple de bons poètes : mais leur manière de réciter est pour l'oreille comme une bouche pleine de *guḍūcī*[110]. /50/

A l'est (du Kaśmīr), les poètes du nord (en général), si grande que soit leur préparation, récitent d'une voix nasillarde[110a]. /51/

La[111] belle récitation poétique chez les poètes du pays des Pāñcāla[112], avec ses sonorités adaptées aux modes (de style), son trésor de qualités, l'arrangement accompli des phonèmes et les césures[113] qui la divisent, déverse dans l'oreille on ne sait quel miel[114]. /52/

Un parler où se trouvent à tort et à travers[115] des *l* graciles et des *r* aux vibrations amorties est louable pour les libertins[116], non pour les amateurs de poésie. /53/

(107) Idée analogue Bālar. X. 78. Strophe reprise en partie Sarasv. II. 31 p. 122. Est-ce parce que les L° «détestent le sanskrit» que RŚ. omet la *lāṭīyā rīti ?*

(108) Ci-dessus III. 102.

(109) Contrée occidentale indéterminable ; le mot manque dans les Dictionnaires.

(110) Cocculus cordifolius D. C. (ménispermacées) [alias : *amṛtā*], plante (amère Aṣṭāṅgahṛd. I. 10, 29) très employée en médecine (Materia Med. II p. 30); citée encore X. 72 XI. 22/23.

(110a) *anunāsika :* terme de grammaire (Terminol. s. u.).

(111) Mètre *vasantatilaka.*

(112) Ci-dessus III. 82.

(113) *yati :* terme des Piṅgalasūtra.

(114) RŚ. est plus favorable ici à la récitation chez les Pāñcāla qu'il ne été à leur «style» III. 92 et suiv.

(115) Var. *jihmā* (HSS.), épithète de *bhujaṅgāḥ.*

(116) *bhujaṅga :* expression de Daṇḍin en ce sens ; le comm. moderne de

L'essence de la récitation, c'est une prononciation conforme à la nature propre de chacun des phonèmes émanés des cinq lieux (d'articulation)[117], ainsi que (l'emploi de) la pause[118] suivant le sens. /54/

On a montré ici les fondements de la récitation, y compris l'arrangement des intonations. On va décrire maintenant comment le sujet doit être enseigné. /55/

HUITIÈME LEÇON :

LES SOURCES DES SUJETS DE POÉSIE (*kāvyārthayoni*).

Révélation, Mémoration, Épopée, Antiquité, science des Normes (de connaissance), Science dogmatique, les trois Doctrines royales, Usage, Composition (indépendante) et (sources) variées : voilà, disent les maîtres, les douze sortes de sujets de poésie. Il y en a seize, dit le Yāyāvarīya, (en comptant) en sus la Relation appropriée, la Relation conjointe, la Relation avec la chose à produire, enfin le changement de Relation[1].

HSS. comprend : *vaiyākaraṇāḥ!* Faut-il voir ici une allusion à la langue des *śakāra*, des *viṭa*, etc.?

(117) Les cinq *sthāna* sont énumérés par ex. TPrāt. II. 3 : poitrine, gorge, tête, bouche, nez.

(118) *virati :* sens attesté dans le Śrutab. (chez BR.); le mot sert à gloser le terme techn. *virāma* Kāś. I. 4, 110.

(1) Sur le sens de plusieurs de ces mots, voir le chap. II. Les sources de la poésie sont pour Bhām. I. 9 grammaire, métrique, lexicographie, épopée, usage, logique et arts; pour Rudr. I. 9 métrique, grammaire, arts, usage, lexicographie; pour Vām. I. 3, 1 et suiv. usage, sciences (grammaire, lexicographie, métrique, arts, érotique, politique, enfin implicitement poétique), divers (connaissance des modèles poétiques, exercice, assistance auprès d'un maître, réflexion, imagination, attention). L'énumération est allongée par les poéticiens ultérieurs; elle est amorcée NŚ. I. 117 KvPr. I. 3.

Voici (un sujet) tiré de la Révélation : la nymphe Urvaśī aima Purūravas le fils d'Iḍā [2].

(Reprise) du même sujet :

« De Candra [3] naquit le bienheureux Budha, qui mit au monde le roi originel, Purūravas le fils d'Iḍā. Une nymphe amoureuse s'éprit de lui. Qu'en dire de plus? C'est Urvaśī qui conquit par son sourire le cœur de Śakra (Indra). » /1/

Ou encore : ce [4] cercle qui brille, c'est là le Grand hymne, ce sont les strophes, c'est le monde des strophes. Et cette lumière qui rayonne, c'est le Grand vœu, ce sont les mélodies, c'est le monde des mélodies. Et l'homme qui est dans ce cercle, il est (l'autel du) feu, il est les formules sacrificielles, il est le monde des formules : voilà le Triple Savoir qui brille.

(Reprise) du même sujet :

« Ce [5] cercle qui brille au ciel, (disque) du soleil, ce sont les strophes; ces lueurs qui éclairent, ce sont les mélodies; ce personnage atomique dans le cercle, ce sont les formules sacrificielles. Puisse servir votre gloire ce Soleil que sait être ainsi composé des trois Veda cette cohorte entière connaissant les Veda, (ce Soleil), base immuable de félicité céleste et de délivrance! » /2/

C'est là un emprunt [6] au Veda dont il est dit :

[2] ŚB. XI. 5, 1, 1; citation reprise Hem. p. 5.

[3] Mètre *vasantatilaka*. La strophe (reprise Hem. loc. c.) fait allusion aux origines de la « dynastie lunaire » (*somavaṃśa*).

[4] ŚB. X. 5, 2, 1-2. Exaltation du Puruṣa ou « Esprit mâle » cosmique, assimilé aux trois parties du Veda. Le Grand hymne (*mahad uktha*), le Grand vœu (*mahāvrata*) et les rites du Feu (*agnicayana*) sont pris comme portions typiques du Ṛgveda, du Sāmaveda et du Yajurveda respectivement.

[5] Mètre *sragdharā*. Sūryaś. 89; voir les notes de l'éd. G. P. Quackenbos p. 211 qui donne notamment des références pour l'identification du soleil et du Veda.

[6] *haraṇa* : c'est le sujet même de KM., chap. XI-XIII. La théorie distingue

Hommage soit à la Révélation, que traient de place en place les Sages et les auteurs de Traités, ainsi que les poètes, chacun selon son génie! /3/

(Source) tirée de la Mémoration :

Celui[7] qui est accusé pour plusieurs affaires et qui nie[8] entièrement, devra payer, s'il est reconnu (coupable) pour une partie, pour (tout) ce dont il est accusé. /4/

(Reprise) du même sujet :

« Cygne[9], rends-moi ma bien aimée, tu as dérobé sa démarche. Celui qui est reconnu (coupable) pour une partie doit payer pour (tout) ce dont il est accusé. » /5/

(Source) tirée de l'Épopée :

Le chemin[10] par où est parti Vālin une fois tué ne s'est pas refermé. Tiens-toi dans l'ordre, Sugrīva, afin de ne pas suivre[11] le chemin de Vālin! /6/

(Reprise) du même sujet :

« Abandonne[12] l'ivresse que te procure ton lambeau de fraîche souveraineté! Réfléchis aux circonstances passées! Vālin lui-même n'a pas étanché l'appétit de la Mort, dont la gorge se dessèche du désir de dévorer le monde. » /7/

(Source) tirée de l'Antiquité :

les *śabda*= et *artha-haraṇa*, cf. Kavikaṇṭhābh. II. 1 Vāgbh. p. 12 et suiv. Hem. p. 8 et suiv.

(7) Cf. Yājñ. Smṛti II. 20; strophe reprise Hem. p. 6 avec *saṃbhāvita*°. La teneur exactement conforme à KM. se trouve dans une citation de Nārada chez Jīmūtavāhana (GOS. p. 178).

(8) *vyapalāpin* : non attesté.

(9) Vikram. IV. 17. Strophe reprise Hem. p. 6 Sarasv. p. 159. Purūravas demande à un cygne de lui rendre son amante Urvaśī dont cet animal est censé avoir « dérobé » la démarche.

(10) Rām. IV. 34, 18; strophe reprise Hem. p. 6. Menaces de Lakṣmaṇa à Sugrīva qui hésite à donner son appui à Rāma.

(11) *mā. . anvagāḥ* : sur cet emploi, voir ci-dessus III. 53.

(12) Mètre *vaṃśastha*. Jānakīh. XII. 36 (avec *padaṃ navaiśvaryabalena . . . pūrvam*). Str. reprise Hem. p. 6.

A mesure[13] que le démon Hiraṇyakaśipu apercevait en souriant telle région du ciel, les dieux éperdus d'effroi rendaient[14] hommage à cette (région). /8/

(Reprise) du même sujet :

« A quelque[15] région du ciel qu'il accédât par hasard, lui, ce réceptacle de gloire qui aimait circuler dans les trois mondes, — les dieux dont les mains (levées) tremblaient (en s'aggrippant) aux pierreries de leurs diadèmes rendaient hommage à cette (région) aux trois jointures[16] du jour! » /9/

On dit à ce propos :

Pratiquer des récits dont l'affabulation (est tirée) des Veda, avec leurs Membres (annexes) et leurs Écoles, ou encore de l'Épopée et de l'Antiquité : voilà l'unique salut pour l'art du poète. /10/

A l'aide de l'Épopée et de l'Antiquité, le bon poète voit jusqu'au (plus menu) sujet, comme à l'aide d'yeux qu'a clarifiés le collyre de la discrimination. /11/

Par la mise en œuvre d'un sujet (tiré) du Veda, les poètes méritent l'éloge, tout comme (par un sujet tiré) des Smṛti, de l'Épopée et de l'Antiquité. /12/

(La source) tirée des Normes (de connaissance)[17] est de deux sortes, celle de l'Investigation (sacrée)[18] et celle de la Spéculation[19]. Voici pour la première : (il y a un axiome aux

[13] Strophe analogue Vāyup. LXVII. 64 et suiv.; str. reprise Hem. p. 6 Sarasv. p. 260. Le démon H° terrorisant les dieux.

[14] *cakre* de sens passif, trait de la poésie tardive, cf. O. Walter Übereinstimmungen (= Indica III) p. 35.

[15] Mètre *vaṃśastha*. Śiś. I. 46 (avec *bhuvanāntareṣu*). Str. reprise Hem. p. 6 avec *śriyām* Sarasv. p. 260. S'applique également à Hiraṇyakaśipu.

[16] Les trois *saṃdhyā* (aurore, midi, crépuscule), que marquent des rites domestiques.

[17] *prāmāṇika*. C'est-à-dire la philosophie en général, en tant qu'elle repose sur les *pramāṇa* : c'est la *pramāṇavidyā*.

[18] *maimāṃsika* : dérivé non attesté. Cf. ci-dessus II. 51.

[19] *tārkika* : le terme de Tarka (ci-dessus II. 77) s'applique ici aux *dar-*

termes duquel) un mot exprime une notion générale[20] : et (pourtant) le sens (exprimé vise bien) un objet particulier.

(Reprise) du même sujet :

« Quand[21] un mot me parvient, même s'il exprime (par nature) une notion générale, il se produit une spécification de la chose qu'il désigne : quand on dit « une femme », mon esprit se représente toujours telle (femme) aux yeux ravissants. » /13/

Parmi les (doctrines de) Spéculation, celle du Sāṃkhya[22] :

Ce[23] qui n'est pas ne saurait devenir, ce qui est ne saurait ne point devenir. Ceux qui voient la réalité voient jusqu'où mènent ces deux (constatations). /14/

(Reprise) du même sujet :

« Ces[24] sacrifiants que nous voyons, ces rois à l'éclat largement répandu, et ces (femmes) aux yeux de gazelle, — à quoi bon parler des autres (formes) de renaissances? — et ces arbres qu'on voit ployer sous les fruits et les fleurs : voilà comment brille dans le monde cette glèbe bienheureuse (qui forme la Terre). » /15/

śana autres que les deux Mīmāṃsā, qui ont en commun de faire appel au raisonnement par opposition aux Mīmāṃsā qui recourent à l'autorité essentielle du « verbe ».

(20) Cf. MīmSū. I. 3, 33 *ākṛtis tu kriyārthatvāt* « (le mot désigne bien) en fait le genre, parce qu'il vise à l'action » ; *ākṛti* « genre » étant défini par la « notion générale » Ślokavā. XIII. 3. Cf. encore Sarvadarś. trad. p. 189. Phrase reprise Hem. p. 6.

(21) Mètre *vasantatilaka*. Str. citée Kavīndravac. 270. (avec *hi mano madīyaṃ* en c).

(22) *sāṃkhyīya* : non attesté.

(23) BhagGītā II. 16. Cette strophe touche en effet un point essentiel du Sāṃkhya, la théorie suivant laquelle l'effet est présent dans la cause (*satkāryavāda*) ; cf. par ex. le Sarvadarś. (trad. p. 224) qui cite précisément ce passage. Str. reprise Hem. p. 6 (avec *°darśibhiḥ* d).

(24) Ces êtres et ces plantes ne sont que terre : ils ne diffèrent pas de leur

Celle du Nyāya-Vaiśeṣika [25] : Quel est l'ensemble des perfections (qui font que) le Seigneur est créateur? Telle est la thèse préliminaire. Thèse définitive : il est créateur parce que sa souveraineté est insurpassée [26].

(Reprise) du même sujet :

« Par [27] quel désir, avec quel corps, par quel moyen l'ordonnateur (des choses) crée-t-il les trois mondes ? Avec quel support, et par quelle cause? Ta souveraineté étant inscrutable, ce faux raisonnement [28], instable bien mal à propos, fait divaguer certaines personnes à l'âme troublée, pour l'égarement du monde. » /16/

Celle du bouddhisme [29] : Les mots [30] (n'existent qu'en tant qu'ils ont) l'intention d'exprimer (quelque chose) : c'est cette intention qu'ils doivent suggérer.

(Reprise) du même sujet :

« Les mots [31], qu'on le sache, suggèrent l'intention de celui qui parle. Lorsque l'amant épris embrasse de force celle qu'il aime : Non, non, ne... me... touche pas!... La même parole qui sert à défendre devient prescriptive lorsque s'est relâché le lien de l'orgueil. » /17/

cause, la glèbe (*mṛd*). Illustration du *satkārya*, vu à travers ChU. VI. 1, 4. Strophe reprise Hem. p. 6.

(25) *nyāyavaiśeṣikīya* : non attesté.

(26) Cf. NySū. IV. 1, 19 et suiv. (et NyVā. ad loc.) NyMañj. p. 190 et suiv. Praśastap. p. 48 et suiv. pour la doctrine générale. Phrase reprise Hem. p. 6.

(27) Mètre *śikhariṇī*. Mahimnaḥstotra 5. Str. reprise Hem. p. 6 Vāgbh. p. 5.

(28) *kutarka* : cf. Sāṃkhyapravac. VI. 34.

(29) *bauddhīya* : non attesté.

(30) Il s'agit des Vijñānavādin pour qui le monde extérieur n'a aucune réalité; les mots ne désignent pas l'objet, mais transmettent à ceux qui les entendent l'intention de celui qui les prononce, cf. Tattvasaṃgraha p. 289 et suiv. Phrase reprise Hem. p. 6.

(31) Mètre *hariṇī*. Les mêmes mots *na* et *mā* servent à refuser et à accepter. Strophe reprise Hem. p. 6. Analogue NŚ. XXII. 264.

Celle du matérialisme [32] : La conscience pour les êtres est comme le pouvoir de l'ivresse [33].

(Reprise) du même sujet :

« Ceux [34] qui réfléchissent de maintes manières sur (l'âme) Témoin [35] proclament qu'il y a quelque chose d'autre que le corps. Et pourtant, (femme) aux belles dents, ces gens réfléchis s'en vont avec leur réflexion vers l'anéantissement. » /18/

Celle du jainisme : L'âme [36] a pour mesure le corps, sinon il y aurait inutilité du corps ou inutilité de l'âme.

(Reprise) du même sujet :

« Ceux qui disent que l'âme a le corps pour mesure ont raison, puisqu'un hérissement (de plaisir) se produit dans tout mon corps rien qu'à l'embrasser. » /19/

Il faut envisager pour l'éducation (du poète) ces matières-là et d'autres encore, parce que la science poétique se réfère à tous les groupes (d'études) [37]. On dit en effet :

Les sujets difficiles (provenant de traités) de Spéculation, vers lesquels le poète a son attention attirée, confèrent à ses

(32) *laukāyatika* : non attesté. Références sur le système, La Vallée Poussin Siddhi p. 32.

(33) Cette thèse est mentionnée par ex. dans le Tattvasaṃgraha p. 520; analogue Sarvadarśanas. trad. p. 3 (où figure p. 5 l'expression *caitanyam... madaśaktivat*). La conscience est le produit des « cinq éléments », comme la liqueur celui d'une combinaison de quelques ingrédients. Phrase reprise Hem. p. 6 Vāgbh. p. 5.

(34) Mètre mal déterminable, sorte de *vaitālīya*. Strophe reprise Hem. p. 6.

(35) Ce sont les Vedāntin avec leur théorie de l'âme *sākṣin*, cf. par ex. O. Lacombe Vedānta p. 173 et passim.

(36) Sur cette thèse, v. W. Schubring Lehre der Jainas p. 87; 95 H. Jacobi GGA. 1919 p. 17. Phrase reprise Hem. p. 6 avec la strophe suiv. (*vidanti* b).

(37) *sarvapārṣada* : attesté Sarvadarśanas. (pw.) : « (traité) reconnu par toutes les écoles (de grammaire) »; *pārṣada* désigne en effet au sens restreint un texte (phonétique) valable pour toutes les écoles (d'un même Veda), à savoir un Prātiśākhya. Ici le sens est naturellement plus général. Le comm. (moderne) de HSS. glose *sabhya*. Cf. l'expression connue du MhBhāṣya II. 1, 58 VI. 3, 14 *sarvavedapāriṣadaṃ hīdaṃ śāstram*.

trois Doctrines royales[46], voici (un exemple) fondé sur le Traité du Profit[47] :

« Quand[48] un roi a pris un système de mesures, tant pour le repos que pour l'activité, sa capacité offensive fructifie comme un arbre dûment arrosé. La royauté comporte nombre de stratagèmes ; elle est difficile à exercer sans espions (au service) du roi. La Fortune est malaisée à satisfaire : elle déçoit l'esprit négligent. » /24/

(Un autre) fondé sur le Traité d'Art dramatique :

« Tiens[49] ton bras comme ceci, déesse, (ton bras) pareil à la liane ; donne cette pose à ton corps, ne lève pas trop haut, ne contracte pas[50] la pointe du pied, regarde-moi comme je me tiens ! Puissent vous protéger les claquements de main[51] de Śaṃbhu qui fait danser la déesse en battant la mesure d'un *tempo* ralenti, au son du tambourin — son propre visage — grondant comme le nuage (d'orage) ! » /25/

(Un autre encore) fondé sur les Aphorismes de l'Amour :

« Rien[52] d'étonnant que Lakṣmī, abandonnant Adho'kṣaja, soit venue à toi : il avait été gagné par elle à cause du Mandara[53], tu le fus toi-même par suite de la guerre. » /26/

(46) *rājasiddhānta* : doctrines à l'usage du roi ? L'expression, inconnue ailleurs, désigne l'Artha=, le Nāṭya= et le Kāma-śāstra.

(47) *arthaśāstrīya* : dévivé non attesté, comme les deux qui suivent.

(48) Mètre *śikhariṇī*, Bālar. I. 24 ; strophe citée Abhinav. ad NŚ. I. 117 et Sūktim. p. 408. Les idées sont celles de l'AŚ., en particulier VI. 2 (97), chapitre qui s'intitule précisément *śamavyāyāmau*. L'expression *paraṃ praty āvāpaḥ* rappelle *pratyāvāpa* AŚ. X. 5 (155-157).

(49) Mètre *śardūlavikrīḍita*. Cf. les désignations *latā*, *kuñcita* du chapitre sur la danse de NŚ. (IV. 105 ; 113 et passim) ; en outre, pour *laya* et *vilambita*, XXXI. 331.

(50) *kuñcay-* n'est attesté qu'en commentaire.

(51) *tālikā* : mot de lex.

(52) Strophe adressée à un roi victorieux, Lakṣmī étant la déesse de la Fortune en même temps que l'épouse de Viṣṇu = Kṛṣṇa (Adho'kṣaja, mot du MhBh.).

(53) Montagne sacrée, qui servit pour le barattement de l'océan. Jeu de

(La source) tirée de l'Usage (*loka*) est de deux sortes, vulgaire ou raffinée. Voici (un exemple) de la première :

«O [54] mon bien-aimé, quand nous étions jadis dans des maisons rivales, le lien de l'affection entre nous était aussi recommandable qu'une ligature sur une marmite cassée. A présent, comme tout le monde, nous habitons ici dans la même demeure... Malheur à l'amour qui a cessé d'être familier, (malheur) à la vie des femmes, pour longtemps!» /27/

Ou encore :

«Voici [55] que passe ce (mois de) *phālguna* [56], (mois) de la canne à sucre, de l'eau de riz, du lait sûr, des gâteaux de farine et de la viande de sanglier.» /28/

La deuxième (catégorie) se divise en deux : ce qui est propre à un ensemble de gens et ce qui est propre à quelques personnes. La première de ces deux (sortes) est elle-même diverse, vu la multiplicité des pays. Voici (un exemple) tiré du Dekkan :

«Les [57] femmes tamoules [58], après avoir goûté le poivre

mots entre *mandara-tas* «du M°» et *manda-ratas* «faible quant à la capacité amoureuse»; de même entre *samara-tas* «par suite du combat» et *sama-ratas* «ayant une capacité amoureuse égale à la sienne» (cette dernière expression est du Kāmas. II. 1, 3 et cf. 9 et 13).

[54] Mètre *hariṇī*. Paroles d'une femme sans culture à son amant qui a changé de comportement avec elle; expressions familières, voire vulgaires.

[55] *saiṣa :* ci-dessus I. 59. — Sans doute s'agit-il d'un dicton populaire concernant l'approche du printemps. La strophe est reprise SāhMīm. p. 10 Sarasv. p. 520. L'éd. HSS. lit : *śeṣo gacchati phālgune* «quand le mois de *ph°* s'en va, (ce qui est énuméré) prend fin». Analogue ci-dessous XVIII. 114.

[56] Second mois des frimas, février-mars.

[57] La strophe décrit un usage du Dekkan. Le *marica* ou poivre noir est originaire du Malabar et du Travancore. Sur le bétel, v. Hobson-Jobson s. u. betel, tembool, pawn, areca.

[58] Var. *dravida* (cf. ci-dessus VII. entre 105/106), qui est la forme usuelle; *dramila* (et variantes) est surtout attestée dans les lexiques (ainsi Kṣīratar. passim, éd. B. Liebich p. 206); en outre dans Hem.-Pariśiṣṭa-

avec leurs bouches embellies par le bétel, boivent ces doux (vins) stimulants que sont les lèvres de l'amant.» /29/

Ou encore :

« Arrête [59], Madana [60], qui es-tu, *caitra* [61], quel est le pouvoir de la lune? Ici trébuchent les flèches de fleurs; leurs pointes s'émoussent, car le cœur des amoureuses du Kuntala [62], à force d'être frappé (par l'amour), a de rudes callosités, solides comme le diamant.» /30/

(Exemple) tiré du nord :

« Les Nepālaises [63] parées de musc frais passent avec leurs amants les nuits d'été dans les allées [64] de *granthiparṇaka* [65].» /31/

Deuxième (sorte) :

« Tandis que [66] (la belle) aux yeux de gazelle fait semblant de fermer ses yeux aux cils courbes qui, intérieurement agités par les vagues de ses longues œillades, se tournent vers le lit, alors ses amies, interrompant le récit de l'époux enjoué, après s'être mutuellement chatouillées : « Qui parle donc? », disent-elles, et elles se sont retirées adroitement.» /32/

La Composition [67] consiste, soit en la trame d'un récit fabriqué par l'imagination du poète, soit en une œuvre de

parvan (pw.) et dans NŚ. XVII. 44; 48; 54 (Man. Ghosh J. Dep. Letters XXV, 4 p. 14); cf. enfin *damiḷa* dans le MhVaṃsa.

[59] Mètre *mālinī*. Strophe analogue Bālar. X. 75.

[60] Kāmadeva, le dieu à l'arc fleuri.

[61] Premier mois du printemps.

[62] Cf. ci-dessus III. 111.

[63] Mot attesté NŚ. XIII. 45; cf. S. Lévi Nepal I p. 222 II p. 66.

[64] Non pas *kapāli* (HSS.), mais le mot connu *pāli*, des Kāvya.

[65] Plante odoriférante, mentionnée aussi Kād. (= *sthauṇeya?*) et (*gaṇṭhivaṇṇa*) Karpūr. Ci-dessous XVII. 100.

[66] Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Une héroïne veut mettre un terme à l'entretien de son amant avec ses amies; devinant ses intentions, celles-ci cèdent la place en prétextant qu'elles sont appelées au dehors.

[67] *viracanā* : non attesté en ce sens.

circonstance (*arthamātra*). Voici un exemple de la première (sorte) :

« Il y avait [68] un homme du nom de Citraśikha, chef des détenteurs de la science de l'épée, seigneur de la ville de Ratnavatī [69], sur la pente sud du Malaya [70]; sa femme était Citrasundarī, fille de l'Océan, sœur de la déesse Śrī (qui l'avait épousé) suivant le rite *svayaṃvara* [71]. » /33/

(Exemple) de la seconde :

« Il oint [72] le clair de lune avec du santal, il asperge d'eaux parfumées la guirlande de jasmin, il sucre le miel avec du jus de canne, celui qui fait connaître les vertus déjà connues du glorieux Vīracūḍāmaṇi; c'est comme s'il éprouvait à la meule l'éclat des perles mêmes. » /34/

On dit à ce propos :

Celui qui, en créant une œuvre de circonstance, ne détruit pas bassement son inspiration [73], est le chef de la communauté des poètes; les autres sont ses serviteurs. /35/

Outre les (sources) déjà énoncées, il en est d'autres (qui représentent des Sciences) variées (*prakīrṇaka*). En voici une fondée sur le Traité des Éléphants [74] :

« Puisse [75] vous protéger cette pluie que lance l'éléphant

(68) Type de début de conte. Personnages inconnus.

(69) Non attesté.

(70) Ci-dessus III. 109.

(71) Choix solennel de son époux par la jeune femme, type de mariage *kṣatriya* bien connu par l'épopée (premières traces dans le RV. selon R. Pischel Ved. Stud. I p. 16; 28 et suiv.).

(72) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Type de *praśasti*, panégyrique du roi (inconnu) Vīracūḍāmaṇi. Tout éloge fait de lui n'est qu'une tautologie.

(73) La leçon de GOS. « celui qui crée un récit sans bassesse et dont l'inspiration ne périclite pas » est peu satisfaisante. Il faut garder *nīcair nārthakathāsarge* (il vient d'être question de l'*arthakathā*). Double *na* au sens d'un *na* unique, L. Renou Gramm. p. 512 § 379.

(74) *hastiśikṣīya* : dérivé non attesté, de même que les suivants.

(75) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Description de l'éléphant d'Indra Airāvaṇa,

céleste sous l'empire du rut, (pluie) extraordinaire, pareille à une lune pulvérisée, qui est comme le rire soudain des nuages, collier brisé des régions de l'espace qui vient battre le sein gonflé des innombrables filles du ciel folâtrant au firmament, (pluie) qui dérobe sa beauté à la *lavalī* (76) (si) pâle en sa maturité ! » /36/

(Source) fondé sur le Lapidaire :

« Les (77) Sages assignent aux rois seuls, non point à toutes les castes, deux des couleurs du diamant : celui qui est rouge comme un fragment de corail ou comme la rose de Chine, et celui qui ressemble au safran jaune (78). » /37/

(Source) fondée sur le Veda de l'Arc :

« (Śiva) (79) vit Kāma qui s'apprêtait à le frapper : le poing fixé (au niveau) de l'angle de l'œil droit, l'épaule inclinée, le pied gauche légèrement replié, son arc gracieux formant un un cercle. » /38/

(Source) tirée d'un Traité sur le Yoga :

« Toi (80) qui es l'âme unique de tous les êtres animés, dans le lotus de leur cœur tu veilles et dors et t'éveilles constamment et n'es jamais éveillé. Quand ils ont gagné ta faveur, (les êtres) voient leur sagesse s'étendre ; ayant réussi à briser

rejetant l'eau par sa trompe au cours de son bain : allusion littéraire connue.

(76) Averrhoa acida Gaertn. (oxalidées); attesté Viddh.

(77) Mètre *indravajrā*. Str. de la Ratnaparīkṣā de Buddhabhaṭṭa 24 (avec *pṛthivī°* en a, *sārvavarṇau* en b, *javā°* en c).

(78) Sur les couleurs du diamant, v. L. Finot Lapidaires p. XXVII.

(79) Mètre *upendravajrā*. Scène connue du dieu Kāma décochant sa flèche contre Śiva (avec la pose dite *ālīḍhasthānaka* Agnip. CCXLIX. 19 et suiv. NŚ. X. 68). La strophe, qui est de Kum. III. 70, est reprise Vāgbh. p. 6 Sarasv. p. 267. L'expression Dhanurveda (cf. ci-dessus II. 14) est donc prise ici en son sens strict : « science de l'Arc ».

(80) Mètre *mandākrāntā*. Exaltation de Haṃsa, principe universel qui siège dans l'être individuel : références chez Deussen Sechzig Upanishad's index s. u. *haṃsa* ainsi que « Herz als Lotosblume ».

leurs lie s, ils dépouillent leur angoisse et revêtent un éclat immaculé. » /39/

Il y a d'autres (sujets) variés du même genre. (Voici maintenant un exemple de) Relation appropriée[81] :

« Voici[82] le (roi des) Pāṇḍya[83]; il a fixé sur son épaule un collier qui retombe, donnant à son corps la couleur du santal jaune. Ainsi ressemble-t-il au roi des montagnes avec son dos coloré par le soleil et les torrents qu'il profuse. » /40/

(Exemple de) Relation conjointe[84] :

« La poussière[85] rend insipide aux abeilles la sécrétion du rut des Éléphants des dieux[86], elle cause un malaise aux mille yeux du bienheureux ennemi de Namuci[87], et lorsqu'elles plongent dans les flots du Fleuve céleste (la Gaṅgā) qu'elle embourbe, les femmes du monde céleste, désolées, ont blâmé comme une faute cette expédition (militaire). » /41/

(Exemple) de Relation avec la chose à produire (*utpādyasaṃyoga*)[88] :

« Si[89] les deux cours d'eau du Gange céleste au firmament

(81) *ucitasaṃyoga :* d'après HSS., connexion entre un terme comparant et un terme comparé, ou analogues.

(82) Mètre *indravajrā*. Ragh. XI. 60, strophe visant à comparer un roi avec le Himālaya. La strophe est reprise Vām. IV. 2, 3 Sarasv. p. 347. Les traits particuliers du roi sont « appropriés » à la comparaison avec la montagne.

(83) Pays de l'extrême sud, au sud-ouest des Cola.

(84) *yoktṛsaṃyoga :* dans l'exemple qui suit, la poussière est en connexion avec l'expédition, la boue avec ladite poussière, la désolation des plongeuses avec ladite boue, le blâme des Apsaras avec ladite désolation. Il y a une concaténation.

(85) Mètre *śārdūlavikrīḍita*.

(86) Les Diṅnāga ou Diggaja qui sont les gardiens des quartiers du ciel.

(87) Indra Sahasrākṣa, vainqueur du démon Namuci.

(88) *utpādya* est en poétique un type d'*upamā*, équivalent à « imaginaire ». Rudr. VIII. 15 = *adbhutopamā* Daṇḍin II. 24, = *utprekṣita* 23, = *kalpita* NŚ. XVI. 49.

(89) Mètre *upajāti*. Śiś. III. 8, strophe citée Vām. IV. 3, 10 Sarasv. p. 43 et 352 (comme ex. d'*utpādyopamā*). Il s'agit d'une connexion du type compa-

tombaient séparément, la poitrine de (Hari-Viṣṇu) leur ressemblerait, étant foncée comme le *tamāla*[90] et parée d'un collier de perles. » /42/

Changement de Relation (*saṃyogavikāra*) :

« Mélange[91] de vertu et de passion, ta gloire en se répandant produit soudain sur le visage des femmes célestes (une marque moitié blanche), moitié rouge-safran. » /43/

Ou encore :

« L'océan[92] s'affole, le nénufar (de nuit) s'entrouvre, les lotus (de jour) se recroquevillent, les pierres de lune ruissellent et les *śephālikā*[93] ont perdu leurs fleurs ; les bartavelles boivent l'eau du clair de lune, dressant peu à peu leurs cous, tandis que la lune, revêtant l'éclat blanc du camphre, devient le joyau du diadème de la nue. » /44/

Voilà donc, décrit pour les poètes, l'essentiel sur l'origine des sujets (de poésie); un (esprit) audacieux, (s'il se conforme) à ceci, ne sera pas en tourment quant (au choix de) ses sujets. /45/

NEUVIÈME LEÇON :

MANIÈRE DE RÉALISER LE SUJET (*arthavyāpti*).

Le (Sujet)[1] est de trois sortes, dit le Drauhiṇi[2] : il

rant : comparé entre le firmament et la poitrine, entre les perles et les cours d'eau.

[90] Xanthochymos pictorius Roxb., arbre à écorce noirâtre, cinnamome.

[91] Str. déjà citée KM. VI. 124. Le visage voit changer les relations normales et devient moitié blanc sous l'effet de la vertu, moitié rouge sous l'effet de la passion.

[92] Mètre *sragdharā*. Changement des états et des actions au moment où la lune se lève.

[93] Nyctanthes arbor-tristis Linn. (nyctanthe, jasminées) ; Sūktim. p. 230, 28.

[1] Tout ce début de chapitre est repris et résumé Hem. p. 122 et suiv.; cf. aussi Vāgbh. p. 60 et suiv.

[2] Ci-dessus II. 17.

concerne le monde divin, le monde divin et humain à la fois, le monde humain. De sept sortes, dit le Yāyāvarīya : (outre les trois précédents il y a le sujet) qui concerne le monde infernal[3], le monde humain et infernal à la fois, le monde divin et infernal à la fois, enfin le monde divin, humain et infernal ensemble. Voici (un sujet) concernant le monde divin :

« Se[4] souvenant de Nalakūbara[5], (l'*apsaras*) Rambhā qui regagnait sa demeure de nymphe après la séparation entonna un chant nostalgique[6], semblable au luth du (Gandharva) Tumburu, qui déroba leur frémissement aux oreilles de (l'éléphant d'Indra) Airāvaṇa. Śakra (Indra) lui-même, quittant son sommeil, vit croître le trouble de ses regards devant le visage riant de (son épouse) Śacī. » /1/

(Le sujet concernant à la fois) le monde divin et humain est de quatre sortes. Une (première) catégorie (se présente) quand un être divin se rend chez les mortels et qu'un mortel se rend au ciel. Une deuxième, quand un être divin devient mortel et qu'un mortel devient dieu. Une troisième, quand un événement est arrangé comme s'il était non divin. Une quatrième, quand la forme divine se manifeste par un pouvoir surnaturel. (Cas d')un être divin se rendant chez les mortels :

« L'époux[7] de Śrī(-Lakṣmī), refuge de l'univers, Hari (-Viṣṇu), comme il habitait la glorieuse demeure de Vasudeva

(3) *pātālīya* : non attesté.

(4) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Strophe reprise Hem. p. 122 Vāgbh. p. 60.

(5) Fils de Kubera, personnage connu du MhBh.

(6) *utkañcula* : non attesté (glosé *udgatakañculika* HSS., qui propose aussi de voir dans le terme une sorte de chanson). La forme authentique est probablement *utkaṇṭhula*, attestée dans les lexiques (Uṇādis. de Nār., de Bhoja, de Hem., Dhātuvṛ. de Hem.)

(7) Mètre *vaṃśastha*. Śiś. I. 1, strophe reprise Hem. p. 123. Allusion à l'avatār de Viṣṇu en Kṛṣṇa, fils de Vasudeva.

pour régir l'univers, vit l'ascète (Nārada), fils de (Brahman-) Hiraṇyagarbha, qui descendait du ciel. » /2/

(Cas d')un mortel se rendant au ciel :

« O fils [8] de Pāṇḍu, voici ce bosquet du (parc d'Indra) Nandana, avec ses nectars issus de l'imagination et ses couples de dieux : tout y est prêt pour les plaisirs de la boisson, parmi les arbres surnaturels [9]. Ici le cercle des bassins au pied des *saṃtānaka* [10], fait de pierres de lune [11], s'emplit sans effort de l'eau limpide des torrents qui se déversent [12] par contact avec le clair de lune. » /3/

(Cas d') un être divin devenant mortel :

« Dans [13] cette lignée épanouie des Yadu, voici que Vasudeva, l'époux de Devakī, a pris naissance. Que dire de plus? De lui est né le (dieu) issu du lotus, qui concentra sur soi l'étreinte de seize mille femmes [14]. » /4/

(Cas d') un mortel devenant dieu :

« Quand [15] ils ont mis un pied sur un coin de la carcasse du char céleste [16] et qu'ils ont pris appui de leurs deux mains sur les deux barres d'or, les mortels, ô déesse, en leur passion pour toi, voient leurs corps frappés de tes vagues. » /5/

(8) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Un servant d'Indra montre un paysage céleste à Arjuna qui est allé au ciel apprendre la science des armes divines (cf. MhBh. III. 164; 168). La strophe (qui appartient peut-être à l'Arjunacarita) est reprise Hem. p. 123 (avec *sādhubhiḥ* en a).

(9) Les *kalpataru* qui ornent le ciel d'Indra et dont la tradition reconnaît cinq (depuis MhBh. V. 130, 49 I. 219, 3).

(10) Ou *saṃtāna*, l'un des cinq *kalpataru* (depuis MhBh. III. 231, 23).

(11) Le *candrakānta* « l'amant de la lune » passe pour répandre de l'eau au contact des rayons lunaires, L. Finot Lapidaires p. XLVII.

(12) *saṃgal-* : mot rare (Vāsav. chez RS.).

(13) Mètre *mālinī*. De nouveau l'avatār de Viṣṇu en Kṛṣṇa, fils de Vasudeva, chef des Yādava. Strophe reprise Hem. p. 123.

(14) Sur les seize mille femmes de Kṛṣṇa, cf. MhBh. XVIII. 5 (171).

(15) Mètre *vasantatilakā*. Description des êtres pieux qui achèvent leur vie dans l'eau sainte du Gange. Str. reprise Hem. p. 123.

(16) Le *vimāna*.

(Cas d')un événement divin arrangé en (événement) non divin :

« Sur [17] ces bords sablonneux de la Sarayū [18], largement éclairés par le flot du clair de lune, il y eut longtemps un jeu de dispute entre deux jeunes hommes accomplis. L'un affirme que c'est Kaiṭabha [19] qui fut tué le premier, l'autre que ce fut Kaṃsa [20]. Dis-nous donc la vérité : lequel des deux as-tu tué d'abord? » /6/

(Cas d')un passage au divin manifesté par un pouvoir (surnaturel) :

« Ne va [21] pas dans l'enfer, ô terre! Tu trembles, eh quoi, tu es mis en pièces, mauvais démon! Les trois mondes dont mes pas ont absorbé l'étendue, tu ne les remplis pas, hein, Bali, il s'en faut d'un pied? — Tandis que parle ainsi en rêve l'enfant porteur du monde, qui s'était endormi dans le sein (maternel), puisse Yaśodā [22] vous garder, elle dont la joue souriante frissonne (de joie) en s'inclinant sur les pieds de (l'enfant divin) marqué du disque [23]! » /7/

(Sujet concernant le monde) humain :

[17] Mètre *mandākrāntā*. Strophe citée Locana p. 110, reprise Hem. p. 123 Sarasv. p. 388 et cf. Kuvalay. p. 17. L'événement est décrit comme une lutte entre deux héros, alors que la strophe s'adresse à Kr̥ṣṇa.

[18] Mod. Ghāghrā ou Gogrā, rivière d'Audh (Ayodhyā), dont le nom est conservé dans Sarju.

[19] Asura qui fut tué par Kr̥ṣṇa : épisode connu depuis MhBh. III. 203.

[20] Oncle ou cousin — et ennemi — de Kr̥ṣṇa, et roi de Mathurā. Première mention du nom dans MhBh. I. 2 (357) et passim.

[21] Mètre *sragdharā*. Strophe reprise Hem. p. 123 ; analogue chez Mayūra (éd. Quackenbos p. 241). Rêve de Viṣṇu-Kr̥ṣṇa enfant qui fait allusion d'abord à l'avatār de l'Homme-lion (combat avec Hiraṇyakaśipu), puis à l'avatār du Nain, par lequel il mesura en trois pas toute l'étendue du monde et, de la troisième enjambée, renfonça le démon Bali et ses troupes dans le monde infernal (depuis MhBh. III. 272).

[22] Femme du Berger Nanda, mère nourricière de Kr̥ṣṇa (le nom est dans le MhBh., le récit dans Hariv. Pur.).

[23] Le *cakra*, emblème de Viṣṇu

« La[24] jeune épouse travaille au lieu de sa belle-mère, le fils occupe la place du père : chaque fois qu'une place est vide, un autre objet s'y met. La masse informe des séries de raisonnements (roule) à la manière d'un cours d'eau[24a] : il n'y a point de retour, le monde va de l'avant sans interruption. » /8/

(Sujet concernant le monde) infernal :

« Karkoṭa[25] te rend hommage des millions de fois[26] ; accorde un regard à Takṣaka ; Kapila et Kulika sont prêts à te faire un salut respectueux, et le barde te célèbre ; le lotus que voici est un siège de dévotion ; voici que se pressent[27] au-devant de toi Kambala et Bala. Que le roi des serpents[28] s'en aille en serpentant[28a], que Saṅkhapāla soit expédié dans sa demeure ! » /9/

(Sujet concernant le monde) humain et infernal :

Va t'en[29], Ārdrāvali, tu ne connais pas Karṇa, ô Apakarṇa ! Le disciple du disciple de Hara[30] n'encoche pas deux

(24) Mètre *śikhariṇī*. Strophe reprise Hem. p. 123. — *vadhū* au sens de « bru » Bhojaprab. V. 257 (L. Oster p. 17).

(24a) Idée analogue MaiU. IV. 2.

(25) Mètre *sragdharā*. Strophe d'hommage à Viṣṇu, le dieu au siège de lotus. Strophe reprise Hem. p. 123 et Vāgbh. p. 60. — Karkoṭa et les suivants, noms de Nāga (J. Ph. Vogel Serpent-lore passim), tous connus MhBh. sauf Śaṅkhapāla qui est connu en bouddhique (Vogel p. 133) et cf. dans le MhBh. Śaṅkhaśiras °śīrṣa °mukha °piṇḍa. Bala est connu comme Asura.

(26) *koṭikṛtvas* : non attesté.

(27) *avalag-* : mot jaina (Pārśvanāth. trad. M. Bloomfield p. 222 et Fest. Wackernagel p. 225), attesté aussi Kād. (pw.); *olag-* en pkt.

(28) Vāsuki (Vogel passim).

(28a) *sotsarpa* : non attesté (*utsarpa* lex.).

(29) Mètre *vasantatilaka*. Conversation entre le héros des Kaurava, Karṇa, et le serpent Aśvanesa (appelé ici d'un nom, inconnu ailleurs, Ārdrāvali et Apakarṇa) : Aśvasena est entré sous forme d'une flèche dans le carquois de Karṇa en vue de tuer Arjuna, mais Karṇa refuse de se servir une seconde fois de ce procédé déloyal (MhBh. VIII. 90), cf. Vogel p. 77 et suiv. Strophe reprise Hem. p. 123.

(30) Le disciple de Hara (Śiva) est Paraśurāma, dont Karṇa est lui-même le disciple.

fois sa flèche. Regarde donc maintenant avec intérêt dans le combat la destruction du diadème d'Arjuna au moyen de flèches qui sont celles d'un mortel! » /10/

Ici encore, comme dans le cas précédent, il s'ensuit une division mixte (comprenant) toutes (les incidences)[31].

(Sujet concernant le monde) divin et infernal :

« Puisse[32] vous protéger (Śiva) armé du *pināka*, ce lotus dont le péricarpe est la foudre (émanée) de son chignon ; la tige étant son propre corps ; le feuillage son chaperon ; les étamines mouvantes sa langue fourchue ; (lotus) qui resplendit avec les serpents (fixés) à ses oreilles! » /11/

(Sujet concernant le monde) divin, humain et infernal :

« Il y[33] avait un merveilleux ascète, Āstīka, qui sauva du sacrifice (ordonné) par le fils de Parīkṣit[34] la lignée des serpents représentés par Takṣaka, ainsi que Śakra. Aujourd'hui encore, s'enroulant autour des branches de santal aux monts Malaya[35], les troupes de serpents femelles, quand elles commencent à se balancer, chantent sa gloire avec émotion. » /12/

Ainsi on a retracé ce qui forme la caravane (*sārtha*) illimitée des sujets dont (le poète) peut vivre (*upajīvyamāna*), disent les maîtres. — Admettons qu'il y ait en effet une caravane illimitée de sujets; elle (n'en relève pas moins) de deux formes seulement, (à savoir, un sujet) bien posé à la suite d'un raisonnement (*vicārita*), et (un sujet) plaisant, sans rai-

(31) Les quatre subdivisions du groupe « divin-humain » s'appliquant aussi au groupe « humain-infernal ».

(32) Mètre *vaṃśastha*. Strophe reprise Hem. p. 123. D'une part Śiva, d'autre part les Nāga.

(33) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Strophe reprise Hem. p. 123 Vāgbh. 61. D'une part le sage Āstīka, d'autre part les serpents et leur chef Takṣaka (dont le roi Janamejaya, fils de Parīkṣit, a juré la perte), enfin Indra (Śakra), cf. MhBh. I. 53 et suiv.

(34) *pārikṣitīya* : non attesté.

(35) Ci-dessus III. 109.

sonnement[36]. Les Traités ont recours à la première de ces deux (formes), les Œuvres poétiques à la seconde, disent les tenants d'Udbhaṭa[37]. Ainsi, (comme exemple de la seconde) :

« Pour[38] franchir la masse des eaux, Hanumant s'élança vers le ciel en rougissant de son éclat le firmament radieux comme un pétale de lotus bleu. » /13/

Ou encore :

« En[39] s'élançant vers le ciel sombre comme (une lame d') épée[40], les grands Sages rapides comme la pensée atteignirent Oṣadhiprastha[41]. » /14/

Ou encore : L'eau des fleuves est toujours la même ; grande est la permanence des astres[42] et ainsi de suite.

Cette forme (donnée) à l'espace, aux fleuves, à la mer, etc., ne représente pas la forme véritable, elle représente bien plutôt la manière dont on perçoit (ces objets). Or la perception ne réside pas dans l'objet sous forme d'une identité foncière. S'il en était ainsi, les disques du soleil et de la lune[43] qui mesurent douze pouces quand on les délimite à la vue, ne seraient pas

[36] Cf. l'*avicāritaramaṇīya* et le *vicāryaramāṇīya*, deux sortes de *camatkāra*, Kavikaṇṭhābh. III. 2 p. 129.

[37] Allusion probable au comm. d'Udbhaṭa sur Bhām. V. 33 et suiv.

[38] Scène connue où « le singe » Hanumant saute par-dessus la mer pour rejoindre Sītā à Laṅkā (Rām. Y. 1)

[39] Kum. VI. 36 (avec *te ca°* en a).

[40] *asiśyāma* : cf. *śastriśyāma* cité MhBhāṣya II. 1, 55.

[41] Ville du Himālaya. Cette strophe comme la précédente décrit le ciel comme bleu, alors qu'il est en réalité incolore : c'est là une notion qui ne repose pas sur le raisonnement ; cf. Bhām. V. 34 *asisaṃkāśam ākāśam*.

[42] Cf. Bhām. *loc. c.* : *tad eva vāpīsindhūnām aho sthemā mahārciṣaḥ* « de même pour (l'eau) des étangs ou des fleuves (on la dit bleue alors qu'elle est incolore ; on la croirait toujours la même alors qu'elle est différente) ; oh ! la stabilité des grands luminaires (les astres qu'on croit éternels sont détruits en fait à chaque *pralaya*) ». Noter *stheman* neutre.

[43] *sūryācandramasoḥ* : forme de type védique Wa. II, 1 p. 153 § 63 f et p. 158 § 67 a rem.

décrits dans les Purāṇa et autres textes traditionnels comme égaux en mesure au cercle terrestre (44) : tel est l'avis du Yāyāvarīya. De même pour les constellations, les fleuves, la mer et autres (objets) analogues. Or c'est en fonction de la perception que la forme propre à un objet est utilisée dans la composition des traités et des poèmes. Voici (un exemple) pour les Traités :

Quand (45) les nuages et la boue ont disparu, que le ciel et l'eau sont purs, la lune par rapport aux étoiles joue le rôle du cygne par rapport au lotus. /15/

Les poèmes sont faits exactement de la même manière.

Admettons (avons-nous dit) qu'il y ait une caravane illimitée de sujets. Mais la composition (littéraire) [*nibandha*] convient pour (un sujet) comportant du sentiment, non pour (un sujet) dépourvu de sentiment (*rasa*), dit Āparājiti (46). Il a dit en effet :

On (47) ne doit pas arranger ici de manière trop longue la description des baignades, des cueillettes de fleurs, du crépuscule, du lever de la lune, etc., vu que (ces choses), même si elles comportent du sentiment, ne possèdent pas le sentiment approprié (48). /16/

Quant à (49) l'effort (qu'on applique) à décrire rivières, mon-

(44) Cf. W. Kirfel Kosmogr. p. 129 sur les dimensions des corps célestes; sur la valeur de l'*aṅgula*, ibid. p. 331 et suiv.

(45) Comparaison du type *rūpaka* entre la lune et le *haṃsa* etc., suivant les règles de la grammaire et de la poétique, et reposant sur une perception apparente.

(46) Quelque théoricien du *rasa* de l'école de Bharata. Un Aparājita est cité dans Karpūr. comme un poète contemporain, admirateur de RŚ. (Konow-Lanman p. 197); aussi Padyāv. index, Locana p. 25, Vakroktij. II. 59; cf. ci-dessous n. 49.

(47) Mètre *āryā*.

(48) *prakṛta* (=*prastuta* comm. HSS.) : conforme à l'état qu'il s'agit de susciter. L'éd. GOS. p. 188 bas comprend comme s'il y avait *prākṛta*.

(49) Mètre *āryā*. Strophe reprise Hem. p. 215 qui l'attribue à Lollaṭa, auteur d'un comm. sur le NŚ. et peut-être un autre nom d'Āparājiti. — Cette strophe et la précédente visent le drame plutôt que la lyrique.

tagnes, mers, villes, chevaux, chars, etc.[49a], il a pour résultat (d'accroître) la renommée du talent du poète, mais les gens ayant de l'envergure d'esprit ne le tiennent pas à haut prix. /17/

C'est juste, dit le Yāyāvarīya. Tel sujet est éprouvé comme susceptible de sentiment, (tel autre) comme non susceptible. Mais dans un poème ce sont les paroles du poète qui développent du sentiment ou qui manquent de sentiment[50], ce ne sont pas les sujets. On se rend compte de ce fait par (la loi) de la présence et de l'absence[51]. Voici une expression de sentiment dans la description d'une rivière :

«Regarde[52], femme à la taille mince, cette Tāmraparṇī : tirées du creux des coquillages qui s'ouvrent au sein de l'onde, ses eaux, sur les seins plantureux des (femmes aux) gracieux sourcils, se transforment pour prendre l'aspect de colliers de perles.» /18/

Expression du sentiment dans la description d'une montagne :

«Voici[53], (femme) aux yeux de gazelle, les sites chers au bienheureux (Amour, le dieu) né de la pensée; ils sont en

(49a) Cf. Daṇḍin I. 16.

(50) *rasay-* : non attesté en ce sens, comme dénominatif de *rasa*; *virasay-* non attesté.

(51) Argument logique de l'*anvayavyatireka*, dit d'un signe qui est à la fois positif et négatif, c'est-à-dire invariablement présent quand l'objet signifié est présent, absent quand celui-ci est absent (Tarkas. n° 48). Ici les trois strophes qui suivent montrent qu'une description banale de la rivière, etc. peut susciter un *rasa* chez un bon poète (*anvaya*); la strophe d'après montre comment, chez un poète inhabile, la description d'un sujet délicat comme la séparation des amants est hors d'état de provoquer du rasa (*vyatireka*). L'*anvayavyatireka* est aussi employé en grammaire (L. Renou Terminol. s. u.) et cf. ci-dessus IV. 6 V. 97; en poétique Bhām. V. 48; 51 Dhvan. p. 129 et suiv.; 138.

(52) Mètre *vasantatilaka*. Cette strophe a été déjà citée KM. V. 52. *Rasa* Érotique.

(53) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Strophe reprise XIV. 19. Également le *rasa* Érotique.

bordure des rivières sur les pentes du Malaya[54] : c'est là que, dans les nuits sombres, les femelles de la bartavelle, le bec ouvert et dressé, la gorge palpitante, boivent les rayons, couleur de perles, de (l'astre) qui boit lui-même les ténèbres. » /19/

Expression du sentiment dans la description de la mer :

« Ce[55] vin qui dans le trouble amoureux[56] devient le seul maître des (femmes) aux yeux de gazelle; ce firmament humide de clarté lunaire qui apporte la désolation à celles qui se sont fâchées avec leur mari[57]; le printemps[58] qui est toujours l'âge éternel des dieux; Lakṣmī enfin comme divinité tutélaire des fortunes; voilà (toute) l'aimable activité de l'océan. » /20/

De même il y a du sentiment aussi dans la description d'une ville, d'un cheval, etc. Même dans le cas d'une séparation (de deux amants) le sentiment peut manquer[59].

« Les[60] états différents[61] du mien ne m'ont pas apporté d'aise, car ma pensée était fixée sur elle; quant aux autres (c'est-à-dire aux états pareils au mien), à cause de leur similitude même, ils sont pour moi sans saveur, du fait que mon désir n'a pas eu son fruit. Ainsi, délibérément détaché des

(54) Ci-dessus III. 109.

(55) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Bālar. X. 44 (avec *pīyūṣabhujāṃ ca manmathasuhṛn nityaṃ vayaḥ saṃpadām* en c; *jalanidhes tac citram* en d). La strophe, qui développe le *rasa* Merveilleux, décrit les essences produites par le barattement de l'océan, depuis la « liqueur » personnifiée en Énergie féminine de de Varuṇa, dieu de la mer (*varuṇī*), jusqu'à Lakṣmī, épouse de Viṣṇu.

(56) *kilakiñcita* : mot de Bālar. (pw.) et d'ailleurs ; références chez K. K. Handiqui Naiṣadh. trad. p. 547; *kili°* dans une strophe attribuée à RŚ. de Sūktim. p. 367.

(57) Thème commun en littérature.

(58) *smarasuhṛd*, cf. *smarasakha* Kum.

(59) En corrigeant *arasavattā* avec GOS. p. 189. Mais on pourrait garder *atirasavattā* « il faut un extrême sentiment ». Cf. Daṇḍin I. 17 sur le thème de la séparation.

(60) Mètre *śikhariṇī*. Cette phrase est trop « scolastique », semble-t-il, pour développer du *rasa*.

(61) *vidharman* : non attesté en ce sens. — Lire *asa,ad* avec HSS.

premiers, repoussé par les seconds, où donc mon cœur, privé de sa bien aimée, trouvera-t-il ailleurs le bonheur ? » /21/

Un mauvais poète, même quand (il décrit) une séparation, refoule le sentiment. Qu'il y ait ou non du sentiment dans les sujets, c'est dans les paroles du poète qu'il réside (en fait). /22/

Que la forme d'un sujet soit telle ou telle, le sentiment qu'elle contient dépend de la nature particulière de celui qui l'énonce. Le même sujet que loue un (individu) passionné, un être sans passion le blâme, un indifférent demeure (en face de lui) tel qu'il était, dit Pālyakīrti [62].

« La lune [63] est toute fraîche pour ceux qui passent la longue nuit — comme si c'était un instant — avec leur bien-aimée; elle consume comme un brandon ceux qui en sont séparés. Pour nous qui n'avons ni amantes ni séparation, qui sommes exempts des unes et de l'autre, la lune brille pareille à un miroir, ni chaude ni fraîche. » /23/

La forme d'un sujet se transmet au moyen des tournures subtiles [64] de la langue, elle n'est pas fixée naturellement, dit Avantisundarī [65]. On dit à ce propos :

La nature [66] propre d'un sujet est chose accessoire pour le poète; les qualités ou absences de qualités dans un poème sont sous le contrôle de l'expression. Celui qui célèbre la lune la représente comme (l'astre) aux rayons d'ambroisie; le coquin

[62] Ce nom est connu comme celui d'un grammairien jaina, appelé aussi Śākaṭāyana (K. B. Pathak IA. XLIV p. 275 XLV p. 25 Annals Bhand. I p. 7). Le nom figure dans la strophe introductoire du comm. d'Abhayacandra.

[63] Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Strophe citée dans Prabandhaci. II. 77 (avec *saha* et *kṣipraṃ* en a; *tu na* en c; *asau* en d). Cet exemple montre comment un même objet, la lune, est *rasavant* chez l'un, *nīrasa* ou *udāsīna* chez l'autre.

[64] *bhaṅgi* : mot attesté Dhvan. p. 169 où le Locana glose : *agrāmyatā*. Au sens propre, par ex., Daṇḍin III. 117.

[65] Ci-dessus V. 84.

[66] Mètre *upajāti*.

qui la critique prétend que c'est une mine de défauts[67]. /24/

Les deux (théories) sont exactes, dit le Yāyāvarīya.

Quant au (sujet même), il est de deux sortes, suivant que le domaine en est une (strophe) détachée[68] ou bien une (œuvre) composée[69]. Et pour chacun de ces deux (types) il y a cinq sortes : (le sujet peut être en effet) pur, mixte, narratif, combinatoire ou romancé. Il est pur (*śuddha*)[69a] quand il (repose sur) un événement (*itivṛtta*) isolé; mixte (*citra*)[69b] quand il est le même, mais avec des développements (*prapañca*); narratif (*kathottha*)[70] quand il (repose sur) un événement passé; combinatoire[71] quand (il repose sur) un événement imaginaire (*saṃbhāvita*); romancé (*ākhyānakavant*)[72] quand il (repose sur) un événement arrangé (*parikalpita*)[73]. Voici, dans le (type) «détaché», (un exemple de sujet) «pur» :

«Elle[74] n'a pas appris à être habile devant un premier tort

[67] *doṣākara* signifie aussi «lune» (Śatrumj.).

[68] *muktaka* Daṇḍin I. 13 Dhvan. p. 141 et suiv.; 161 Agnip. CCCXXXVII. 24; 36 Namis. ad Rudr. XVI. 36 SāhD. 566 («prose simple, sans composés») et 558 («poème complet en une seule strophe»). Exemples Śṛṅgāratil. I. 38 p. 118.

[69] *prabandha*, v. ci-dessus V. 63.

[69a] Avec un autre sens Rudr. VIII. 46 et suiv.

[69b] Cf. ci-dessus I. 29.

[70] Sur le terme *kathā*, v. notamment S. K. De BSOS. III p. 507, et parmi les sources anciennes, Daṇḍin I. 15; 23 et suiv.; 38 Bhām. I. 18; 28 et suiv. Vām. I. 3, 33 Dhvan. p. 141 et suiv. Rudr. CVI. 20 et suiv. etc.

[71] *saṃvidhānakabhū* : le terme *saṃvidhānaka* désigne un enchaînement de faits Uttar. III. 46/47, et *saṃvidhāna* est une «qualité du sens» Agnip. CCCXLVI. 12 et suiv.

[72] Dérivé non attesté. — *ākhyāna* NŚ. XVI. 2; 21 Daṇḍin I. 28 SāhD. 500 Kavikaṇṭhābh. II. 1 p. 126 et cf. ci-dessus II. 44.

[73] Bhām. I. 18 divise la poésie en *sargabandha* (= *prabandha*), *abhineyārtha*, *ākhyāyikā*, *kathā*, *anibaddha* (= *muktaka*); Vām. I. 3, 27 donne simplement *anibaddha* et *nibaddha*; Daṇḍin I. 13 divise le *sargabandha* en *muktaka*, *kulaka*, *kośa* et *saṃghāta* (termes non définis). Cf. les divisions plus articulées chez Dhvan. III. 7 et les poéticiens ultérieurs.

[74] Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Amaru 29 (éd. R. Simon p. 73) [avec les var. *prāṇeśapraṇayāparādhasamaye sakhyopadeśaṃ vinā* en a; *vakroktisaṃsūcanam* en

de son mari; le corps ployé d'émotion, elle ne connaît pas le procédé (de langage) qu'illustre la diction ambiguë (*vakrokti*); avec le lotus de ses yeux qui chavirent, la jeune femme ne sait que pleurer en versant des larmes dont les gouttes frémissantes et houleuses roulent cristallines sur ses joues claires.» /25/

(Exemple de sujet) «mixte» :

«Nostalgique[75] quand (l'amant) est au loin, se détournant quand il approche, largement ouvert quand il parle, rougissant quand il embrasse, la liane des sourcils se fronçant de colère quand il saisit sa robe, empli de larmes en un instant quand il se met à tomber à ses pieds, l'œil de la (belle) courroucée est adroit certes à assumer toutes formes quand l'amant s'est mis en faute.» /26/

(Exemple de sujet) «narratif» :

«Dans[76] ce même Himālaya d'où revint le glorieux prince

b; °*mūlagalitaiḥ* en c; *luṭhallolālakair* en d]. La plupart des variantes sont connues. La strophe est citée KvPr. I p. 131; elle décrit la conduite d'une jeune femme naïve en présence d'une première offense de son amant. Les stances d'Amaru sont le type de la poésie *muktaka*.

[75] Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Amaru 49 (éd. R. Simon p. 86) [avec la var. *saṃkocita*° en b]. Strophe reprise KvPr. I p. 124, qui consiste en une série d'images figurant autant d'états d'âme.

[76] Mètre *śārdūlavikrīḍita*. La strophe fait allusion à un événement historique (d'où suit que *kathā* pourrait signifier ici «fait d'histoire», mais cf. ci-dessous n. 85 où ce sens ne convient pas). Le roi Rāmagupta, ayant été vaincu par un Śaka, fut contraint de livrer sa femme Dhruvadevī; mais son jeune frère Candragupta prit le déguisement de la reine et tua le Śaka. Le nom de Rāmagupta n'est pas connu des inscriptions, mais on sait par celles-ci que Dhruva-devī ou °svāminī fut l'épouse de Candragupta (II), qui régna de 379 à 414 environ et qu'on sait avoir détruit des Śaka (Kṣatrapa). Le Harṣacar. VI p. 223 (trad. Cowell-Thomas p. 194) parle d'un «roi des Śaka qui, dans la cité de son ennemi, tandis qu'il courtisait la femme d'un autre, fut égorgé par Candragupta qui s'était déguisé dans le costume de sa maîtresse» (cf. le comm. de Śaṅkara ad loc.). Outre les inscriptions, la source principale est le drame Devīcandragupta de Viśākhadatta. Sur ce drame et sur ces faits en général, v. R. G. Bhandarkar Early History Deccan³ p. 125 V. Raghavan J. Ben. Hindu Univ. II n° 1 Sten Konow J. Bihar a. Orissa Res. Soc. XXIII n° 4 K. P. Jayaswal ibid. XVIII n° 1 A. S. Altekar ibid. XIV p. 223 D. Sharma ibid.

Śarmagupta, lorsque, sa force étant brisée, (toute) issue bloquée pour lui, il dut livrer la reine Dhruvasvāminī au souverain des Khasa — là où les Kiṃnara (77) jouent leurs airs auprès des grottes profondes, ta gloire est chantée par les troupes de femmes de la ville de Kārttikeya (78). » /27/

(Exemple de sujet) « combinatoire » :

« Voyant (79) les deux bien-aimées installées sur le même siège, il s'approcha prudemment par derrière; à l'une il ferma les yeux sous prétexte de lui mettre un bandeau pour s'amuser; tournant alors légèrement le cou, frissonnant (de plaisir), le coquin embrasse l'autre, dont l'âme est excitée par l'amour, et dont un rire intérieur agite les joues. » /28/

Ou encore :

« Comme (80) j'avais jauni de suc de safran le corps de la femelle royale des flammants, le flammant apprivoisé se

XXII p. 276 V. V. Mirashi IHQ. X p. 48 N. N. Das Gupta Ind. Cu. IV n° 2 D. R. Bhandarkar Malaviya Comm. Vol. p. 207 R. Pischel GN. 1901 p. 485 S. Lévi J. as. 1923, 2 p. 200. Références épigraphiques dans GOS. p. XXI et 192.

Or voici que RŚ. appelle Rāmagupta (le Kācagupta des inscriptions?) Śarmagupta (var. Senagupta), et le roi des Śaka le « souverain des Khasa » : sur ce terme Khasa, connu notamment par NŚ. XVII. 51 Mn. MhBh., v. A. Stein Rājatar. transl., index s. u. et S. Lévi Népal I p. 257 BEFEO. IV p. 556 V p. 260 J. as. 1915, 1 p. 102; 1918 p. 118. Ce serait donc un Kuṣāṇa du Panjāb plutôt qu'un Kṣatrapa du Mālava.

D'après GOS., le vers de RŚ. peut s'adresser à Skandagupta (auquel ferait allusion le nom de Kārttikeya, du 4e *pāda*), le petit-fils de Candragupta II : ce règne est décrit comme si prospère que les dames de la ville chantent librement la gloire du roi sans craindre le péril venu du Himālaya, où jadis Śarmagupta fut vaincu par le Khasa.

(77) Musiciens célestes, anciennement hybrides cheval-homme.

(78) Kārttikeya vocatif? peu probable. En tout cas un Kārttikeyapura est connu par les inscriptions, cf. GOS. p. 194 et V. V. Mirashi IA. LXII p. 201.

(79) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Amaru 19 (éd. R. Simon p. 66) (var. °*saṃgate* en a, comme le ms. B de la KM.; *pidhāya* en b; *tiryag*° et *sapulakapremo*° en c; °*lasat*° en d). Repris Vāgbh. p. 61 et Sarasv. p. 62.

(80) Mètre *sragdharā*.

sépara d'elle, l'ayant prise pour un tadorne[81] femelle. Le fruit de ce péché mien est en train de mûrir, puisque, liés par l'amour, nous habitons tous deux la même maison, et que pourtant, ô mon aimé, il n'est pas de contact entre nous, fût-ce d'un regard.» /29/

(Exemple de sujet) «romancé» :

«Avec[82] les défenses, préalablement façonnées, des éléphants sauvages qui furent capturés à l'intention des solliciteurs, le fils de Haihaya (Arjuna), secourable aux autres, fabriqua la maison de Śaṃbhu.» /30/

(Exemple de sujet) «pur» dans le (type) «composé» :

«Je fus[83] longtemps le point de mire de ses regards, fixes et dilatés, avec la liane des sourcils se redressant, doucement entr'ouverts, allongés vers les coins et un peu contractés quand ils rencontraient mes yeux.» /31/

(Exemple de sujet) «mixte» :

«Sous[84] ses longs cils elle jetait des regards obliques où se mêlaient la langueur, la naïveté, l'affection, la fixité et la mollesse, et ses pupilles se dilataient sous l'intensité de son admiration secrète. Mon cœur sans défense fut enlevé, entraîné, absorbé et arraché.» /32/

(Exemple de sujet) «narratif» :

«Les sens[85] excités (par Kāma), Prajāpati conçut un désir pour sa propre fille[86]; (Kāma) fut maudit par ce (dieu) une

(81) *cakravāka* Casarca rutila Pallas; cf. Hobson-Jobson s. u. Brahminy duck et ci-dessous XI. 57.

(82) Mètre *āryā*. Épisode inconnu de la carrière du héros épique Arjuna.

(83) Mètre *mālinī*. Māl. I. 27 : Mādhava décrit à Makaranda les sentiments qu'il lui semble que Malatī a pour lui-même.

(84) Mètre *mālinī*. Māl. I. 28 : suite du même sujet, mais avec des aperçus diversifiés. Str. reprise Sarasv. p. 516.

(85) Mètre *vaitālīya*. Kum. IV. 41. Il s'agit ici d'une «histoire» fabuleuse, encadrée dans un *mahākāvya*, comme les exemples environnants le sont dans un *mahākāvya* ou dans un drame.

(86) Sarasvatī, Tilottamā ou encore Saṃdhyā : cf. le Kāḷikāpur. qui déve-

fois qu'il eut réprimé son égarement; et voilà quel en fut le fruit [87]. » /33/

(Exemple de sujet) « combinatoire » :

« Retire [88] ta colère, Seigneur, retire — tandis que ces mots des Marut courent dans les airs, le feu jailli des yeux de Bhava (Śiva) réduit l'Amour en cendres. » /34/

(Exemple de sujet) « romancé » :

« Touche [89] avec ton (pied) le croissant de lune sur la tête de ton époux, dit en riant l'amie, qui mettait du rouge sur les pieds (de Pārvatī) : celle-ci alors, prononçant une bénédiction, la frappa de sa guirlande sans rien dire. » /35/

A quoi bon (en dire davantage)? Dans toutes les langues comme en sanskrit il faut procéder suivant la convenance, suivant le goût et suivant l'intérêt (qu'on veut éveiller). Il faut comprendre l'arrangement correct des formes et des idées pour manier l'expression et la chose à exprimer. On dit à ce propos :

Tel [90] sujet est arrangé par un bon poète sous la forme d'une expression sanskrite, tel autre en prākrit, tel encore en mots *apabhraṃśa;* que dis-je? Un autre enfin en langue des Bhūta [91]. Tel (sujet) se laisse traiter en deux ou trois langues, un autre en quatre : le bon poète dont l'esprit hardi est fait comme (il a été dit), l'univers est inondé de sa renommée. /36/

La parole d'un poète dont l'esprit est éduqué par la masse

loppe l'histoire de l'inceste de Prajāpati, laquelle est de date védique (J. Muir Skt Texts I² p. 107 IV p. 45).

(87) La destruction de Kāma.

(88) Mètre *indravajrā*. Kum. III. 72 : scène connue de Śiva irrité consumant Kāmadeva.

(89) Mètre *indravajrā*. Kum. VII. 19 : Pārvatī est invitée par son amie à toucher de son pied la tête de Śiva son époux, quand celui-ci l'inclinera vers elle pour demander pardon. Strophe reprise Dhvan. p. 213 Sarasv. p. 533.

(90) Mètre *sragdharā*.

(91) Thème des quatre langues : ci-dessus III. 20.

des sujets ainsi (définis) ne s'émousse point, même quand (elle aborde) une voie difficile. /37/

DIXIÈME LEÇON :

COMPORTEMENT DU POÈTE ET COMPORTEMENT DU ROI

(*kavicaryā rājacaryā ca*)[1].

Quand il a acquis les Sciences (principales)[2] et les Sciences auxiliaires (*upavidyā*), (l'apprenti poète) s'essaiera à l'activité poétique. Répertoires des noms et des verbes[3], Recueils lexicographiques[4], analyse des Mètres[5], textes de Poétique[6], telles sont les Sciences (préparatoires à) la poésie.

Les Sciences auxiliaires, ce sont les soixante-quatre arts (*kalā*)[7]. L'association avec des poètes patronnés par les honnêtes gens, la pratique du pays, l'habileté dans la controverse, l'usage du monde[8] et les conversations avec des

(1) Sur le «making of the Sanskrit poet», v. F. W. Thomas Bhand. Comm. Vol. p. 375.

(2) Même expression (*gṛhītavidya*) Kāmas. I. 4, 1; *upavidyā* ci-dessus II. 96.

(3) *nāmadhātupārāyaṇe*. Ce sont les répertoires complets où figurent avec les racines verbales tous les dérivés nominaux, ainsi le Dhātupārāyaṇa de Pūrṇacandra. Il y avait une école de Pārāyaṇika, cf. B. Liebich éd. de Kṣīratar. p. 211. Ici le terme englobe la grammaire, et l'énumération analogue Vām. I. 3, 3 et suiv. porte : *śabdasmṛti*.

(4) *abhidhānakośa* : même expression Vām. loc. c. Kāmas. I. 3, 16. C'est le nom exact des «lexiques», Th. Zachariae Ind. Wörterb. p. 1 § 3.

(5) *chandoviciti*, cf. ci-dessus II. 34. Titre repris Vām. I. 3, 6. Le *chando jñāna* fait partie des soixante-quatre arts, Kāmas. loc. c.

(6) *alaṃkāratantra* : ceci vise essentiellement le groupe Bhāmaha, Daṇḍin, Udbhaṭa, Vāmana et Rudraṭa. — RŚ. ne cite donc ici que quatre sciences principales (plus de détails ont été donnés au chap. VII).

(7) Cf. I. 4.

(8) *lokayātrā* : le terme (ci-dessus II. 66) répond à *loka*, *lokavṛtta* Vām. I. 3, 1 et suiv.

connaisseurs, voilà les Mères de la poésie, — ainsi encore que les compositions des poètes anciens. On dit à ce propos :

Une bonne[9] condition (physique), l'inspiration, l'exercice, la dévotion, l'entretien avec des connaisseurs, une vaste érudition, la solidité de la mémoire et le goût (qu'on prend aux choses), voilà les huit Mères de la profession de poète. /1/

De plus, il faut que (le poète) soit toujours pur[10]. Il y a trois sortes de pureté : pureté de la parole, pureté de la pensée et pureté du corps[11]. Les deux premières (sortes) sont engendrées par les Traités. La troisième (consiste à avoir) les pieds aux ongles bien taillés, la bouche (rafraîchie) par le bétel[12], le corps oint avec mesure, des vêtements de grand prix mais point outranciers[13], la tête (parée) de fleurs. Car un maintien pur est le moyen, assure-t-on, de gagner Sarasvatī. L'œuvre poétique est conforme à la manière d'être du poète : tel l'aspect du peintre, tel l'aspect de sa peinture, dit-on couramment. (Le poète) doit adresser la parole avec un sourire, parler partout de manière expressive (*uktigarbha*), rechercher de toutes parts le secret, s'abstenir de critiquer les poésies d'un autre quand on ne s'adresse pas à lui ; quand on s'adresse à lui, s'exprimer suivant la vérité.

Sa demeure doit être bien nettoyée, avec diverses pièces adaptées aux six saisons[14], un enclos planté où des places de

(9) Mètre *āryā*. Vām. I. 3, 11 donne aussi les membres *abhiyoga* et *pratibhā*.

(10) Cf. tout ce développement avec Kāmas. (*nāgarakavṛtta*) et AŚ. I. 19 (16) (*rājapraṇidhi*); plus lointainement Suśrutas. IV. 24, 3 et suiv. Bṛhats. LXXVI. 1 et suiv. ; brièvement Vām. I. 3, 18 et suiv. D'après KM. : Kavikaṇṭhābh. II, passim.

(11) Triade parole, pensée, corps (/action) connue en pāli, cf. le Dictionnaire Rhys-Davids-Stede p. 144 col. 2 bas ; dans l'Avesta, Dictionnaire de Bartholomae s. u. *manah*. Manque dans le Veda.

(12) Le bétel est cité aussi Kāmas. I. 4, 8 avec les fleurs et les onguents ; cf. aussi, *ibid.*, 16.

(13) Cf. *anulbaṇaveṣa* Kād. (chez Apte).

(14) Notion connue depuis l'AV., H. Zimmer Ai. Leben p. 373 Keith-Macdonell Ved. Index s. u. *ṛtu*.

repos sont aménagées au pied de nombreux arbres, une colline pour le jeu, un étang de lotus, des rivières se dirigeant vers la mer, une circulation de canaux, des paons, daims et pigeons, des hérons, canards et oies, des tadornes, courlis, orfraies, perroquets et merlettes[15]. (La maison sera en état) d'abolir la fatigue de la chaleur, elle comportera des étages[16], des salles de bains[17], fontaines, berceaux de lianes, ainsi que des balançoires et escarpolettes[18]. Quand son esprit est las de s'adonner à la poésie, il faut pour dissiper la démoralisation (qui en résulte), soit une domesticité (qui exécute) les ordres en silence, soit l'absence de tout être humain.

L'ensemble des serviteurs sera en mesure de parler l'*apabhraṃśa*, les servantes ont un penchant pour la langue du Magadha[19], les femmes du gynécée connaissent les langues prākrite et sanskrite[20], et les amis du (poète) sauront toutes les langues[21]. Le scribe[22] sera habile en toutes langues,

(15) Cf. les *krīḍāśakunipañjarāṇi* Kāmas. I. 4, 13. Le nom des perroquets et celui des merlettes forment une association fréquente, *śukasārikā*, depuis les édits d'Aśoka : cf. Konow-Lanman éd. de Karpūr. p. 229 n. 8 Tawney-Penzer trad. de KSS. VI p. 183 n. 2 Hobson-Jobson s. u. *myna*.

(16) *subhūmi*? L'éd. HSS. conserve *subhūti*, qu'elle entend comme épithète « agréable ».

(17) *dhāragṛha*, t. tech. connu ; autre sens du mot Samarāṅg. XVIII 50.

(18) Le composé *preṅkhādolā* est donné déjà Kāmas. I. 4, 15 et commenté par Yaśodhara : *preraṇayā yā dolyate... cakradolā tu cakraparibhramaṇena sā preṅkhā*. La *dolā* est définie Śilparatna II. 33, 53. Sur l'usage de la *dolā* dans les fêtes religieuses, J. J. Meyer Trilogie I p. 158 et suiv.

(19) La *māgadhī*, l'un des prākrits du théâtre, langue des serviteurs et en général de gens de basse condition (appartenant au gynécée royal NŚ. XVII. 49), v. R. Pischel Prākrit-Sprachen p. 22 § 23. Nulle part la restriction aux femmes n'est enseignée. Mais sans doute faut-il entendre *samāgadha*° « pour la langue du Magadha et pour d'autres ».

(20) Cf. NŚ. XVII. 37 et 40 sur l'usage du sanskrit chez les courtisanes, etc. ; *nātyantaṃ saṃskṛtenaiva nātyantaṃ deśabhāṣayā* Kāmas. I. 4, 50 ; Sarasv. II. 7 p. 121 ; 10 et 12 p. 122.

(21) Cf. ci-dessus V. 66.

(22) *lekhaka* : cf. la description des qualités propres au scribe Lokaprakāśa (Ind. Stud. XVIII p. 321) et G. Bühler Ind. Palaeogr. p. 5 et 94.

afin d'épurer l'agencement (*saṃskāra*) des sessions (poétiques) : il sera prompt en parole [23], d'élocution gracieuse, connaisseur des gestes et attitudes, expert en diverses écritures, poète et interprète des signes. Quand il est absent, par exemple dans les (séances) qui durent toute la nuit [24], un autre (le remplacera) parmi ceux qu'on a nommés ci-dessus. Dans la demeure du (poète, l'emploi) des langues est réglé suivant ce que le patron (*prabhu*) a fixé.

Ainsi, l'on sait qu'il y eut au Magadha un roi nommé Śiśunāga [25] : il fit valoir dans son gynécée un règlement (suivant lequel) il interdit huit lettres difficiles à prononcer, les quatre cérébrales — *ṭ* et les suivantes —, trois spirantes — la troisième (du groupe des quatre spirantes) étant exceptée [26], — enfin *kṣ*.

On sait aussi qu'il y eut au Śūrasena [27] un roi nommé Kuvinda [28]; dans son gynécée même... comme il est dit ci-dessus il interdit les groupes de phonèmes rudes (à prononcer) [29].

On sait aussi qu'il y eut au Kuntala [30] un roi nommé

(23) *śīghravāc* : cf. *āśukavi* ou *śīghrakavi*, poète improvisateur, R. Pischel Hofdichter p. 28 E. Kreyenborg Der XXV. Gesang d. Śrīk. p. 121 A. B. Keith Skt Liter. p. 344 n. 2.

(24) *atirātra* : non attesté en ce sens.

(25) Le premier nom de la seconde dynastie du Magadha, celle des Śaiśunāga, nom connu par les Purāṇa (ainsi Viṣṇup. IV. 24) et par les chroniques cinghalaises (Sisunāga), La Vallée Poussin L'Inde jusque v. 300 p. 237.

(26) C'est-à-dire qu'il conserva le phonème *s* (dental) : ce trait est contradictoire avec la *māgadhī*, qui remplace *s* par *ś*. H. Krishna Deb JAOS. XLV p. 72 pense arbitrairement à un dialecte non indien. — *kṣ* est considéré comme un phonème simple dans l'alphabet tantrique par ex.

(27) Ci-dessus III. 83.

(28) Nom inconnu (= Govinda).

(29) Le trait phonétique essentiel de la *śaurasenī* est la sonorisation de *t* et *th*.

(30) Ci-dessus III. 111.

Śātavāhana (31) : (il ordonna) dans son gynécée même... comme il est dit ci-dessus la langue prākrite.

On sait aussi qu'il y eut à Ujjayinī (32) un roi nommé Sāhasāṅka (33) : (il ordonna) dans son gynécée même... comme il est dit ci-dessus la langue sanskrite.

Une boîte avec une tablette et de la craie, une cassette, des feuilles de *tāḍi* (34) ou des écorces de bouleau avec des pinceaux et des encriers, des feuilles de palmier avec des poinçons en fer, des murs (35) bien polis : voilà ce que (le poète) devra toujours avoir à portée de sa main. Tel est en effet l'équipement de la science poétique, disent les maîtres.

(31) L'empire dekkhanais des Āndhra est marqué par la dynastie des Śātakarṇi (Sātakani) ou Śātavāhana, dont l'apogée se place au 1er siècle de l'ère (La Vallée Poussin L'Inde... des Mauryas p. 207). Hāla est l'un des rois de la dynastie, et son nom est relié à celui du Kuntala. Il pourrait donc s'agir ici de la *māhārāṣṭrī*, dont Hāla fut un patron : en tout cas la donnée de RŚ. reflète la faveur marquée que cette dynastie eut pour le prākrit S. Lévi J. as. 1902, 1 p. 110. — Sur les Śātavāhana, v. notamment S. Lévi Cinquant. Ec. Htes Études 1921 p. 94 K.P. Jayaswal J. Bihar a. Orissa Res. Soc. XVI p. 227 XVIII p. 7; en dernier lieu S. Lévi J. as. 1936, I p. 61 ; et parmi les sources indiennes, Kāmas. II. 7, 28 (-qui parle d'un Kuntala Śātakarṇi Śātavāhana) ; Prabandhaci. chap. 1 ; Vikramacar. éd. F. Edgerton p. 176 ; Kathās. I chap. 6 ; Caturviṃśatiprab. 15 p. 73 ; Vīracaritra passim ; Sarasv. II. 15 p. 123 (*ke 'bhūvann āḍhyarājasya* (= Śālivāhanasya comm.) *rājye prākṛtabhāṣiṇaḥ* ...) Dhvan. p. 145.

(32) Ci-dessus III 100.

(33) Autre nom de Candragupta II, souverain d'Ujain (La Vallée Poussin Dynasties p. 47), dont le nom est donné comme celui d'un poète Sūktim. IV. 111 p. 49 ; 57 p. 44. Sarasv. loc. c. ajoute : *kāle śrīsāhasāṅkasya* (= Vikramādityasya comm.) *ke na saṃskṛtavādinaḥ*. — L'époque Gupta est celle, sinon de la «renaissance», comme on croyait autrefois, du moins de l'apogée de la culture sanskrite dans nombre de domaines littéraires.

(34) La forme usuelle est *tālī*, désignant d'ailleurs diverses plantes (Corypha umbraculifera Roxb.). La mention du *bhūrja* et celle du *maṣībhāṇḍa* vient du Lokapr. loc. c. ; sur ces noms ainsi que sur la *lekhanī* et les *phalaka* : v. Bühler op. c. p. 5 ; 88 ; 91 et suiv.

(35) *bhitti?* Murs pour écrire, ou tableaux (comme Daśakum. chap. 2 vers la fin).

C'est l'inspiration qui est le vrai équipement, dit le Yāyāvarīya.

Le poète devra façonner d'abord sa personnalité (*ātman*). Quelle est ma préparation (*saṃskāra*)? En quel domaine linguistique suis-je fort? Quel est le goût des gens, celui du patron? En quelle sorte de société est-il expert (36)? Ou bien encore, à quoi bon cet esprit est-il porté? — ces réflexions faites, qu'il s'applique à une langue particulière, disent les maîtres. — Pareille règle limitative est bonne pour un poète spécialisé, mais pour celui qui est libre (de son expression) toutes les langues sont comme une seule, dit le Yāyāvarīya. On constate aussi le recours à (telle ou telle) langue suivant le pays propre (à l'auteur). On dit à ce propos :

Les Gauḍa (37) et autres se tiennent au sanskrit, les gens du pays de Lāṭa (38) ont l'habitude et le goût du prākrit, tous ceux de Maru (39), de Ṭakka (40) et de Bhādānaka (41) usent de l'*apabhraṃśa*, les gens d'Avanti (42) et du Pāriyātra (43), ainsi que les natifs de Daśapura (44), cultivent la langue des Bhūta (45).

(36) Ou : suis-je expert, selon le ms. A.

(37) Mètre *sragdharā*. — Sur les Gauḍa, v. ci-dessus III. 72 VII. 103 (où il est dit que les G° doivent renoncer au prākrit). Sur la culture sanskrite au Bengale, extrêmement développée au moyen âge, v. Ch. Chakravarti Annals Bhand. XI p. 235 S. K. De NIA. I p. 1 II p. 263 et Mélanges F. W. Thomas p. 50 ainsi que Haraprasādasaṃvardhanalekhamālā (1932) II p. 202 D. C. Bhattacharya Asutosh Mookerjee Vol. I p. 189.

(38) Ci-dessus VII. 106 où il est dit que les Lāṭa détestent le sanskrit.

(39) «Le désert» (Marvār), Rājpūtānā.

(40) Pays entre Vipāśā et Sindhu, soit une partie du Panjāb. Le nom est attesté lexicalement.

(41) Nom manquant dans les dictionnaires, contrée mal déterminable. — Sur l'origine géographique présumable de l'*apabhraṃśa* (problème des Abhīra), H. Jacobi éd. de Bhavisatta Kaha p. 73*.

(42) Ci-dessus III. 100.

(43) Portion nord-ouest du Vindhya; cf. B. Ch. Law Ind. Cu. III p. 733.

(44) Mandasor (Dasore) dans le Mālva.

(45) La *paiśācī* (ci-dessus III. 20) Noter que Guṇāḍhya, qui fut le *bhūtabhāṣāpraṇetṛ* (F. Lacôte Guṇāḍhya p. 49) et dont l'œuvre semble bien avoir

Quant au poète habitant à l'intérieur du Madhyadeśa[46], il est versé dans toutes les langues. /2/

Le poète doit connaître le consentement[47] des gens et aussi se dire : où est mon (opinion propre)? Qu'il évite ce sur quoi on n'est pas d'accord, et qu'il s'attache à ce qui est admis. /3/

Qu'il ne conçoive pas de dégoût sur lui-même par le seul fait de la malveillance des gens ! Qu'il se connaisse lui-même, puisque le monde est sans contrôle ! /4/

Le monde loue par des chants et des beaux dits (le poète) qui appartient au passé ou qui se trouve à l'étranger, mais il est plein de mépris à l'égard du poète, si grand soit-il, qu'il a devant ses yeux. /5/

L'œuvre d'un poète qu'on a devant les yeux, la beauté d'une femme (qui fait partie) de la famille et la science d'un médecin (attaché) à la maison, c'est tout juste si elles plaisent à tel (entre mille). /6/

C'est[48] une façon d'agir très ridicule, pour celui qui se complaît à piller[49] les paroles d'autrui, que de critiquer en même temps des poètes qui sont de vraies mines de trésors de belles paroles, pour la seule raison qu'ils sont des poètes. /7/

Une parole savoureuse se laisse goûter des honnêtes gens; fût-il peu savoureux, un poème va de bouche en bouche, par

été écrite en paiśācī, a vécu à Ujjayinī (= Avanti). Sur la connexion possible de la *paiśācī* et de la région du Vindhya, A. B. Keith Skt Lit. p. 269 G. Grierson JRAS. 1921 p. 424.

(46) Partie centrale de l'Inde continentale, entre Himālaya et Vindhya, entre Sarasvatī et Prayāga (cf. les définitions connues de Manu, du MhBh. etc., W. Kirfel Kosmogr. p. 60; 71); la plus ancienne peut-être est celle du Pratijñāpariśiṣṭa, éd. Weber p. 102 et 104.

(47) *sāṃmatya :* non attesté.

(48) Mètre *vaṃśastha*.

(49) *paṭaccaratā :* dérivé non attesté.

l'effet de la curiosité, parmi les enfants, les femmes, le bas peuple. /8/

L'œuvre poétique des gens prêts à (assumer) un travail de circonstance, celle des ascètes errants, des rois, des poètes improvisateurs[50], s'achemine en un jour vers les dix points de l'espace[51]. /9/

Les fils, les élèves, les soldats vantent et récitent les poèmes du père, du maître, du roi, sans même faire de discrimination. /10/

De plus : on ne devra pas réciter (un poème) à moitié achevé, le fruit en est un manque de perfection[52] : telle est la doctrine secrète (*kavirahasya*) du poète. Non plus (lire une œuvre) nouvelle en présence d'un seul : car si celui-ci la déclare sienne, par quel autre témoin sera-t-il dénoncé? Non plus mettre à trop haut prix ce qu'on a fait soi-même, car la partialité verse pêle-mêle qualités et défauts. Non plus s'enorgueillir, car un peu d'orgueil suffit à détruire[53] tous les apprêts (*saṃskāra*). On fera juger (son œuvre) par d'autres : on dit couramment que l'auteur ne (voit) pas ce que voit un (observateur) désintéressé. On devra gagner la faveur de celui qui se considère lui-même comme un poète, en flattant son désir. Car (réciter) une belle parole devant quelqu'un qui se croit poète, c'est gémir dans le désert[54] et (n'aboutir qu'à) la confusion. On dit à ce propos :

Voici[55] le secret suprême de l'habileté (littéraire) : ne pas

(50) *sadyaḥkavi* (non *sadyaḥ kavi*) = *āśukavi*, ci-dessus n. 23.

(51) Les *daśa diś*, notion connue depuis ŚB. (BR. s. u.); ci-dessous XVII. 227.

(52) *asamāpti* : terme du MhBhāṣya.

(53) *anucchid-* : donné MW. sans référence.

(54) *araṇyarudita*, *araṇye rud-*, expression proverbiale depuis le Pañc. I. 393 (Ind. Spr. s. u.) Namis. ad Rudr. VIII. 37 et cf. BR. s. u. G. A. Jacob A second handful of popular maxims s. u.

(55) Mètre *vaṃśastha*.

réciter une belle parole devant quelqu'un qui se croit un poète. Non seulement celui-ci ne l'apprécie point, mais il en cause la perte en l'annexant à son œuvre propre. /11/

Les activités qui n'ont pas leur temps fixé mènent à la confusion. Il faut[56] donc diviser sa journée et sa nuit en quatre parties suivant les veilles[57]. S'étant levé le matin, ayant fait le rite de l'aurore (*saṃdhyā*) et l'hommage (aux divinités, le poète) récitera l'hymne à Sarasvatī[58]. Ensuite, confortablement installé dans son cabinet de travail, il pratiquera les sciences (préparatoires) à la poésie et les sciences auxiliaires (*upavidyā*) jusqu'au terme de la (première) veille. Il n'y a pas de source d'inspiration (*pratibhā*) comparable[59] à cette toute première préparation. Dans la deuxième (veille, il se livrera) au travail de (création) poétique. Vers midi[59a], il se baignera et mangera sans se laisser interrompre. A la fin du repas, il provoquera une réunion (*goṣṭhī*) de poésie. Quelquefois aussi il rompra[60] (des lances, par) questions et réponses[61]. (Il complètera) un poème en joignant[62] (à ce qui est énoncé

[56] C'est ici surtout que commence l'imitation d'AŚ. et Kāmas. Le thème de la division des journées et des nuits est connu aussi du Daśak. éd. Bühler-Peterson II p. 52 (trad. J. J. Meyer p. 344); il est ébauché Mn. VII. 145 et suiv. Yogayātrā II. 17 sqq.

[57] *yāma*, période de trois heures (la nuit est appelée *triyāmā*) Vām. I. 3, 20. L'acception est déjà, à l'état latent, dans RV. X. 127, 4 (*yāman*).

[58] Plusieurs Sarasvatī-sūkta ou °stotra sont connus.

[59] HSS. lit (ou corrige?) *na hy evaṃvidho 'nyaḥ*; le neutre est en effet difficile à justifier.

[59a] *upamadhyāhnam* : non attesté.

[60] Noter ce sens de *bhid-* : à la fois rompre (des lances) et résoudre (des problèmes).

[61] *praśnottara*, v. ci-dessus III. 28.

[62] *kāvyasamāsyā* : le terme complet est *samasyāpūraṇa* (Kāmas. I. 3, 16) *samasyāparipūraṇa* Kavikaṇṭhābh. II. 3 et le jeu est décrit chez Maṅkha XXV. 103 sq. Śārṅg. p. 72 sqq. Vikramacar. éd. F. Edgerton p. 237 Prabandhaci. et Bhojaprab. passim; cf. aussi, chez les poéticiens, Hem. p. 10 Vāgbh. p. 14. Bibliogr. : Th. Aufrecht ZDMG. XXVII p. 51 A. Weber Ind. St. XVI p. 160 R. Pischel Hofdichter p. 28 E. Kreyenborg Der XXV. Gesang

ce qui ne l'est pas), s'exercera à une méthode pour apprendre par cœur[63] et autres occupations variées[64] jusqu'à (la fin de) la troisième veille. Dans la quatrième, tout seul ou en petit comité, (il procédera à) l'examen de la poésie qui aura été exécutée dans la matinée. Tandis que l'on compose une œuvre, on est sous l'empire du sentiment (*rasa*) et l'œil ne la juge pas bien, c'est pourquoi il faut la revoir[65]. Rejeter ce qui est de trop, compléter ce qui fait défaut, changer la disposition de ce qui a été mal placé, rajouter ce qui a été oublié[66] : voilà la manière d'emplir (la quatrième veille). Le soir, il faut révérer le crépuscule (*saṃdhyā*) ainsi que Sarasvatī. Puis ce qui a été composé et revu dans la journée sera mis au net[67] jusqu'au commencement de la nuit. (Le poète) fera alors l'amour avec une femme, au gré de son besoin[68]. Pendant les deuxième et troisième (veilles de la nuit) il dormira convenablement : un sommeil profond est ce qu'il y a de mieux pour que le corps ne soit pas malade. A la quatrième (veille) il se réveillera avec zèle. Durant l'instant brâhmique[69]

des Śrīk. p. 123. Il s'agit de proposer des pāda isolés de poètes connus, pour qu'on les complète.

(63) *dhāraṇāmātṛkābhyāsa* (ainsi faut-il découper le composé) : l'expression vient de Kāmas. loc. c. (qui la cite à côté de *yantramātṛkā*) et cf. Kāmadhenu ad Vām. I. 3, 7. Le terme bien connu *mātṛkā* au sens d'alphabet figure déjà NŚ. XVIII. 4. D'après le commentaire (moderne) de HSS. il s'agirait de reproduire des lettres en peinture.

(64) L'expression *citrā yogāḥ* pourrait avoir un sens plus précis : elle figure Kāmas. loc. c. dans la liste des 64 *kalā*, et Yaśodhara la glose par : procédés magiques nocifs. Ici il s'agirait sans doute d'*akṣara* disposés de manière à former des figures (Rudr. V passim). Sur *citra*, v. ci-dessus I. 29.

(65) *anuparīkṣ-* : non attesté.

(66) *prasmṛta* : en ce sens dans Bālar. (pw).

(67) *abhilekhana* : MW. (sans référence), Apte (id.).

(68) *yāvadārti* : non attesté, *ārti* insolite. Le mot semble avoir été pris au sens de *kheda*, qui désigne l'instinct sexuel dans un passage de MhBhāṣya I p. 8, 12 (=*rāga* Kaiy., «incapacité à réfréner ses sens»).

(69) *brāhme muhūrte* : la dernière veille de la nuit est appelée l'heure de

l'esprit apaisé passe en revue les diverses affaires. Ainsi (s'ordonnent) le jour et la nuit.

Il y a quatre sortes de (poètes), celui qui ne voit pas le soleil, celui qui est assidu, celui qui est occasionnel et enfin (le poète) de circonstance. Le (poète) qui ne voit pas le soleil[70] est celui qui, installé au fond d'une caverne, d'une demeure souterraine, etc., fait des vers dans un état d'absolue (concentration) : tous les instants sont à lui. Le (poète) assidu (*niṣaṇṇa*) est celui qui fait des vers en s'adonnant à l'activité poétique, sans toutefois pratiquer une absolue (concentration) : lui aussi a (tous) ses instants. Le (poète) occasionnel (*dattāvasara*) est celui qui fait des vers quand il n'est pas empêché par son service de cour ou par toute autre (occupation) : il a quelques instants, (à savoir) la moitié de la quatrième veille[70a] de la nuit : c'est l'heure de Sarasvatī; (en outre) la fin du repas : car le rassasiement fait éprouver un sentiment de bien-être; (en outre) la fin de l'acte de chair : car le seul moyen de (se fixer sur un) objet unique est d'être détourné du besoin (sexuel)[71]; enfin le voyage en litière : car l'esprit qui se détourne des objets extérieurs, où qu'il porte son attention, y demeure collé comme de la *guḍūcī*[72]. (Bref), chaque fois qu'il pense avoir un instant à lui, c'est le temps de la création poétique. Enfin le (poète) de

Brahman, Mn. IV. 92 Vas. XII. 47 Viṣṇus. LX. 1 Raghuv. V. 36 et autres références chez J. J. Meyer trad. d'AŚ. p. 682.

[70] *asūryampaśya :* composé attesté chez Pāṇini III. 2, 36 où d'après les commentateurs il désigne l'épouse du roi qui demeure enfermée au gynécée (attesté en ce sens chez les Jaina, M. Bloomfield Fest. Wackernagel p. 229 et index de l'Ādīśvaracar. trad. H. Johnson vol. I).

[70a] Comprendre *turīyayāmārdhaḥ*, que lit de fait HSS.

[71] *ārti*, v. ci-dessus n. 68.

[72] *guḍūcīlāgaṃ lag- :* type de *ṇamul* (MSL. XXIII p. 377 où l'on verra plusieurs exemples analogues, tirés du Bālar.). — Sur la *guḍūcī*, v. ci-dessus VII. 110.

circonstance[73] est celui qui fait des vers à propos de quelque événement; le temps est pour lui déterminé par la circonstance même. Cette marque limitative vaut pour les hommes ayant une compréhension (innée) ou empruntée[74]. Pour celui qui (tire sa compréhension) de l'enseignement, (les choses vont) simplement à son gré : tous les instants (sont bons), et toutes les marques limitatives (*niyamamudrā*).

Comme les hommes, les femmes[75] aussi peuvent devenir poètes[76]. Car c'est la préparation (poétique) (*saṃskāra*) qui entre dans la personnalité (de l'auteur), la distinction entre mâle et femelle ne joue aucun rôle. On connaît par oui-dire et pour les avoir vues des princesses[77], des filles de dignitaires[77a], des courtisanes[78] et des femmes d'acteurs[79] qui sont en même temps des poètes dont l'esprit a été façonné par les Traités.

Une composition parachevée devra être reproduite en plusieurs copies[80]. On relate à ce propos :

(73) *prāyojanika* : non attesté.

(74) Allusion au début du chap. IV.

(75) Sur les femmes poètes dans l'Inde ancienne, v. le chap. de M. Krishnamachariar Class. Skt Liter. p. 391. Les anthologies abondent en strophes dues à des femmes, K. Raghavan J. Myth. Soc. XXIV 2 XXV 1-3 XXVII 1-3 (notamment sur Ramābāī) J. Bimal Chaudhury IHQ. XV p. 454 (sur Vijjā[kā] ou Vijjikā, que KM. cite VI. 125 XII. 57 sans la nommer) et p. 543 (sur Morikā) R. Pischel Fest. Böhtlingk p. 92 (sur Sītā). Références chez F. W. Thomas, Introdr. à Kavīnd. p. 86 et suiv. (strophes commençant par *śabdārthayoḥ, ke vaikaṭa°, sarasvatīva, sūktīnāṃ, pārthasya manasi* et *nīlotpala°*) = Sūktim. p. 47. Cf. Avantisundarī (ci-dessus V. 84) et plusieurs femmes cultivées dans les drames de RŚ.

(76) *kavibhū-* : non attesté.

(77) Kāmas. I. 3, 12 a pareillement *santy api śāstraprahatabuddhayo gaṇikā rājaputryo mahāmātraduhitaraś ca.*

(77a) L'expression *mahāmātra* figure depuis les textes pālis et Aśoka; chez AŚ., B. Breloer Kaut.-Studien III p. 251 F. W. Thomas JRAS. 1914 p. 390.

(78) Sur les gaṇikā, v. notamment AŚ. II. 27 (44); aussi J. J. Meyer trad. du Daśak. p. 55 O. Stein Megasthenes p. 114.

(79) *kautukin* au sens d'«artiste» Bhojap. (L. Oster p. 16).

(80) *ādarśa* : mot de comm. et du skt moderne.

Le dépôt, la vente, le don, le fait de quitter le pays, la vie brève, la destruction (81), le feu et l'eau, voilà les causes de la perte d'une composition (littéraire). /12/

La pauvreté, l'attachement aux vices, le dédain, la malchance et la confiance en un méchant ou en un ennemi, voilà les cinq grandes calamités (auxquelles est exposée) une œuvre poétique. /13/

Je la mènerai à bonne fin, je la parachèverai, je l'examinerai avec des amis : voilà l'égarement de l'auteur, voilà ce qui, avec le bouleversement du royaume, est cause de la perte des compositions (poétiques).

Si l'auteur (82) fait des vers comme on a dit, suivant les divisions du jour et de la nuit, son poème, telle une rangée de perles, est suspendu au cou des honnêtes gens. /14/

Le charme des compositions est en exacte proportion de l'application (*abhiyoga*) et de la préparation (*saṃskāra*) du poète. /15/

Pour une (stance) isolée (*muktaka*), les poètes sont en nombre infini, pour une (œuvre) suivie (83), les poètes sont une centaine; mais dans une grande composition (84), il y a un poète ou deux, on en trouverait malaisément trois. /16/

On dit à ce propos :

Bien (85) des choses sont exprimées de manière dispersée, au gré de la fantaisie : on aurait du mal à citer une composition où le lien entre les idées ne se soit pas perdu. /17/

(81) *truṭikā* (var. *truṭima*) : non attesté en ce sens (non plus que *truṭi*); le comm. (moderne) de HSS. glose *alpatā*.

(82) *kṛtin* : non attesté en ce sens.

(83) *saṃghāta*, terme de Daṇḍin I. 13 où le *s*° forme avec le *muktaka*, le *kulaka* et le *kośa* l'une des quatre divisions du kāvya. Cf. aussi Bhāvapr. p. 151, 16 et p. 282, 20.

(84) *mahāprabandha* : autre nom de *sargabandha*, Daṇḍin loc. c.

(85) Śiś. II. 73.

C'est[86] après avoir médité le style (*rīti*), considéré les qualités (*guṇa*), pénétré la caravane (*sārtha*) des formes et des idées et poursuivi les signes (*mudrā*) des belles expressions (*sūkti*)[87], que le sage devra faire effort dans le domaine de la composition (littéraire) : qui donc navigue sans gouvernail sur l'océan? /18/

A[88] s'exercer tous les jours auprès des sages qui ont savouré les arcanes (*upaniṣad*) du langage, l'essence du verbe finit par s'épanouir un jour ou l'autre, en quelque mesure et de quelque manière que ce soit, chez l'homme qui a vu beaucoup : — cela vient de la maturation (*pāka*) des belles expressions. /19/

Ainsi la déesse Sarasvatī fait vœu de fidélité conjugale au poète qui ne tourne vers rien d'autre toute l'activité de son esprit. /20/

Le succès, le plus haut qui soit au monde, se présente pour les belles expressions du (poète : succès) dont le Maître même des discours (Bṛhaspati) ne connaît pas la beauté foncière. /21/

Le Roi, (lui-même) poète[89], devra organiser un concours (*samāja*)[90] de poètes. Le roi étant poète, tout le monde sera poète. Il devra faire faire une salle de réunion (*sabhā*) pour l'examen des poèmes. Elle sera pourvue de seize piliers, de

(86) Mètre *vasantatilaka*.

(87) Termes techniques connus de l'art poétique; ressemblance générale avec Vām. III. 1, 1-3.

(88) Mètre *vasantatilaka*.

(89) Sur les rois poètes (type Harṣa), cf. M. Krishnamachariar Class. Skt Lit. p. 397. Sur les relations entre princes et poètes, R. Pischel Hofdichter p. 4 et 28 (et Deutsche Revue 1904) A. B. Keith Skt Liter. p. 52 S. Ch. Chakravarti Mélanges Ojhā p. 61 Baladeva Upādhyāya Poona Orientalist I, 2, p. 13; plus particulièrement, sur la *sabhā* poétique, Śrīkaṇṭhac. XXV (E. Kreyenborg p. 77 et 114).

(90) Sur ce mot, F. W. Thomas JRAS. 1914 p. 392.

quatre portes, de huit tourelles [91]; la salle de jeu du roi y sera contiguë. Au milieu de la salle de réunion, une estrade [92] flanquée de quatre piliers, haute d'une coudée, le parquet (serti) de joyaux. C'est là que se trouve le siège du roi. Au nord de (ce siège) doivent s'installer les poètes sanskrits. Dans le cas d'un poète (parlant) beaucoup de langues, (telle ou telle place) lui est assignée suivant celle où il est le plus versé. Mais s'il est (également) versé en plusieurs, il s'assiéra tantôt ici, tantôt là, en se déplaçant. Viennent ensuite les connaisseurs dans la science du Veda, les philosophes [93], les spécialistes des Purāṇa et de la Smṛti, les médecins, astrologues et autres (personnages) du même genre [94]. A l'est (du trône), les poètes prākrits, puis les acteurs [95], danseurs, chanteurs, musiciens, conteurs [96], comédiens [97], batteurs de

(91) *mattavāraṇī* (que le comm. de HSS. commente par *unmattakareṇu!*) NŚ. I. 90; sans doute identique à *mattavāraṇa* de Vāsav. et (avec un dérivé en *-īya*) de Bālar. (pw.), ainsi que de Mānasāra XVI. 19.

(92) *vedikā*, cf. P. K. Acharya Dict. of Architecture s. u.

(93) *prāmāṇika* (cf. ci-dessus VIII. 17). On doit entendre par ce terme, au premier chef, les Mīmāṃsistes, dont l'importance dans les cours royales est connue (J. Jolly Recht u. Sitte, p. 31 § 11 et p. 14); Mn. XII. 111 cite comme faisant partie de la *pariṣad* un *hetuka* et un *tarkin*.

(94) Liste analogue Harṣacar. p. 265 (trad. Cowell-Thomas p. 236) Daśak. pūrvap. I fin. (trad. J. J. Meyer p. 159) AŚ. V. 3 (91) qui cite les *mauhūrtika* à côté des *paurāṇika* : sur l'importance «juridique» de ces derniers, voir AŚ. V. 6 (95), 60 etc.; *smārta* = *dharmaśāstriṇaḥ*.

(95) Énumération presque identique AŚ. II. 27 (44), 38 et 1 (19), 42; cf. aussi II. 22 (4) la répartition des professions à l'intérieur d'une place forte. — *naṭa* est l'acteur (professionnel); *nartaka* le danseur ou l'acteur des formes mineures du drame (homme déguisé en femme, glose HSS.!) : les deux mots sont souvent accouplés, ainsi MhBh. XII. 69, 60 Rām. II. 67, 15. — Cf. aussi Ep. Ind. V p. 222 Dīghanik. I. 1, 13.

(96) *vāgjīvana* (ou : récitateurs?) : n'est attesté que dans AŚ.; de même pour *vādana* qui précède.

(97) *kuśīlava* : terme ambigu qui a une signification générale (acteur) et une autre plus spéciale qui nous échappe; cf. NŚ. XXXV. 22 et 37. Dans les lexiques : terme analogue à *cāraṇa*, comédien ou mime ambulant.

mesure[98]. A l'ouest, les poètes en *apabhraṃśa*[99], puis les peintres et sculpteurs, les sertisseurs de joyaux[100], bijoutiers, orfèvres, charpentiers, forgerons et autres analogues. Au sud[101], les poètes en langue des Bhūta, et après eux les parasites, courtisanes, saltimbanques, mimes[102], jongleurs[103], lutteurs, ceux qui vivent des armes et autres du même genre.

Alors (le roi), confortablement assis, ouvrira l'assemblée (*goṣṭhī*) poétique. Il fera produire (les œuvres) et les jugera. Il imitera en générosité et en marques d'honneur Vāsudeva[104], Śātavāhana[105], Śūdraka[106], Sāhasāṅka[107] et tous les autres

[98] *tālāvacara* : *tālāpacara* HSS. (*tālāpacāra* AŚ. II. 4, 16) : les deux formes sont attestées dans le Rām. pour désigner des danseurs.

[99] *apabhraṃśin* : dérivé non attesté.

[100] *māṇikyabandhaka* : non attesté, cf. *maṇibandha*, *baddhā maṇibhiḥ* Megh. etc.; *māṇikya* est en propre le «rubis».

[101] Direction des morts.

[102] *śaubhika* : donc ici terme péjoratif. Le mot n'est connu que par les lexiques et par un passage souvent discuté du MhBhāṣya, notamment H. Lüders SBB. 1916 p. 714 qui y voit des montreurs et explicateurs pour le théâtre d'ombres; cf. contra A. B. Keith Skt Drama p. 32. Le terme est attesté aussi dans AŚ.; dans le Nītiv. LV. 5-6 les *ś°* figurent parmi les individus méprisables servant d'espions.

[103] *jambhaka* : mot d'AŚ. I. 12 (8), 1 (*jambhakavidyā*); aussi Avimāraka V. 6 et Dūtavākya I. 40/41.

[104] Sans doute le roi kuṣāṇa du second siècle (ou un kuṣāṇa ultérieur du même nom?) plutôt que le fondateur de la dynastie Kāṇva (selon Harṣacar.). Ces vers d'anthologie sont attribués à un V°.

[105] Ci-dessus n. 31. Tous les Ś° sont connus comme patrons de poètes, et Karpūr. I. 20, 21 mentionne Hāla. — Sūktim. p. 43, 53.

[106] La tradition fait de Śūdraka, auteur de la Mṛcchakaṭikā, un roi, au sujet duquel les seules précisions qu'on possède figurent dans le prologue audit drame.

[107] Ci-dessus n. 33. S'il s'agit de Candragupta II et que le titre de Vikramāditya fut bien le sien, il faut rappeler ici le rôle bien connu de V° comme protecteur des lettres, patron d'une cour de poètes, etc. : références par exemple chez M. Winternitz Ind. Litt. III p. 42.

chefs de cénacle. Les membres de la réunion (*sabhya*) seront honorés et entretenus; à l'occasion ils recevront des cadeaux [108]. Hommage (sera rendu) comme elle le mérite à l'œuvre poétique (jugée) la meilleure qui soit au monde, ou à son auteur. Par intervalles, (le roi) invitera la réunion poétique à (lire) des passages de Traités. Un (mets) sucré n'est pas bon à goûter sans un stimulant. Une fois terminée (la récitation) des poèmes et des traités, il prendra son plaisir parmi les connaisseurs. Pour les experts venus de pays étrangers, il fera faire en une autre occasion une réunion selon les convenances et les usages, ainsi qu'une fête d'honneur. Il gagnera par persuasion ceux qui cherchent à être entretenus, et il les retiendra. Cet océan qu'est le roi est l'unique refuge pour ces trésors (que sont les meilleurs) d'entre les hommes. Et ceux qui vivent aux frais du roi s'inspireront de la conduite du roi. Les bonnes dispositions (*saṃskāra*) de ceux qui vivent aux frais (*upajīvin*) du roi sont un service (rendu) au roi lui-même.

Dans les grandes villes, (le roi) organisera des séances de brâhmanes afin d'examiner les œuvres poétiques et didactiques. Ceux qui auront satisfait à cet examen auront un char de brâhmane [109] et un turban de soie. On raconte qu'à Ujjayinī [110] il y eut une épreuve pour auteurs d'œuvres poétiques :

C'est ici, à Viśālā, que passèrent l'épreuve (*parīkṣita*)

[108] Cf. l'épilogue du Naiṣadhac. (strophe 4) et autres textes cités dans l'article des Mél. Ojhā précité (n. 89).

[109] *brahmaratha* : expression du Rām. Ceci rappelle les *dakṣiṇā* du rituel et en général les récompenses attribuées au brâhmane à la suite d'un *vrata*.

[110] Ville surnommée aussi Viśālā « la vaste » (depuis Rām.) : précisément la ville de Vikramāditya. V. des histoires de paṇḍit d'Ujjayinī sur le compte de cette cité chez A. V. W. Jackson JAOS. XXII p. 331.

Kālidāsa [111] et Meṇṭha [112], ici Amara [113], Rūpa [114], Sūra [115] et Bhāravi [116], Haricandra [117] et Candragupta [118]. /22/

On parle aussi d'une épreuve (*parīkṣā*) pour auteurs d'œuvres didactiques, à Pāṭaliputra [119] :

C'est ici qu'Upavarṣa [120] et Varṣa [121], ici que Pāṇini et

[111] De la description d'Ujjayinī donnée dans le Meghadūta on conclut en général que Kālidāsa était originaire de cette ville.

[112] Bhartṛmeṇṭha, poète connu par les anthologies : cf. M. Krishnamachariar Class. Skt Lit. p. 131, qui rappelle qu'il y a lieu de croire que ce poète (qu'on situe d'ordinaire au temps de Kālidāsa, mais au Kaśmīr) serait venu en contact avec Vikramāditya. RŚ. (Bālar. I. 16) se considère comme l'avatār de «Bhartṛmeḍu» (S. Lévi Théâtre p. 183).

[113] Le lexicographe connu Amarasiṃha, l'un des «neuf joyaux» de la cour de Vikramāditya. Des vers lui sont attribués dans les anthologies (et cf. Ep. Ind. I p. 332).

[114] Un Rūpadeva est cité dans les anthologies (cf. Saduktik. I. 55, 1)?

[115] Sans doute Āryaśūra, poète bouddhiste connu, dont la langue est vantée dans une strophe de Saduktik. (Th. Aufrecht ZDMG. XXXVI p. 365); Ep. Ind. XIII p. 288 (sur Ādiśūra).

[116] Le célèbre auteur du Kirātārjunīya. On ne sait rien de précis sur sa vie.

[117] Sans doute le jaina Haricandra, imitateur de Māgha dans son Dharmaśarmābhyudaya, loué par Bāṇa (Harṣacar. I. 4) et connu des anthologies (Saduktik. p. 137 de l'Introd.). Karpūr. I. 20, 21 fait l'éloge d'un certain Harivṛdha.

[118] Est-ce le roi d'Ujjayinī de ce nom? Mais il n'est pas connu comme poète, sinon (s'il s'agit du même personnage) sous le surnom de Sāhasāṅka (ci-dessus n. 33).

[119] Mod. Paṭnā.

[120] Le plus ancien commentateur connu des Sūtra de la Mīmāṃsā : son œuvre, perdue, est mentionnée par Śabarasvāmin. Le nom est cité ŚṛṅgPr. III (NIA. I n° 10, suppl., p. 16). On peut présumer que ce verset a voulu donner les noms dans l'ordre chronologique. Noter la prédominance des grammairiens.

[121] Le maître de Vararuci et de Pāṇini au témoignage, bien tardif il est vrai, de Kathās. I. 2 et suiv. et IV. 20-25 où il y a toute une tradition légendaire autour de ces noms; cf. dans le même sens BKMañj. I passim et II. 71-74.

Piṅgala [122], ici que Vyāḍi [123], ici que Vararuci [124] et Patañjali [125] acquirent la célébrité après avoir passé l'épreuve. /23/

Celui qui, s'instituant ainsi le patron de l'assemblée [126], examine les œuvres poétiques, devient heureux en toutes choses et sa gloire traverse le monde. /24/

ONZIÈME LEÇON :

L'EMPRUNT DE FORME (*śabdaharaṇa*).

(On appelle) Emprunt [1] la mise en œuvre (*upanibandha*) de fores et d'idées qui ont déjà été utilisées par d'autres.

(122) Les fondateurs bien connus de la grammaire et de la métrique. Noter la relation donnée ici de Pāṇini avec Pāṭaliputra et non, comme ailleurs, avec Rājagṛha.

(123) L'auteur du Saṃgraha, l'une des sources du MhBhāṣya, cf. F. Kielhorn IA. XVI p. 101 et GN. 1885 p. 187 M. Hiriyanna IHQ. XIV p. 261 S. Ch. Chakravarti éd. du Nyāsa vol. I, append., p. 5.

(124) D'après la tradition, auteur d'une série de traités, notamment sur la grammaire, en fait personnage semi-légendaire et volontairement confondu avec Kātyāyana; en dernier lieu, L. Nitti-Dolci Gramm. prakrits p. 11. Cité Sūktim. p. 43, 46.

(125) Le plus important, et l'un des plus anciens commentateurs de Pāṇini (à travers les *vārttika* de Kātyāyana), auteur du Mahābhāṣya. Certaines allusions grammaticales de ce texte semblent indiquer le Magadha comme origine, Chakravarti op. c. p. 9 A. Weber Ind. St. XIII p. 303. — Noter que, si pour aucun de ces noms il n'est possible d'établir un contact réel avec Pāṭaliputra, la tradition précitée du Kathās. assure que Pāṇini, Vararuci et Vyāḍi furent contemporains du roi Nanda dont la capitale était Pāṭaliputra; et de même Varṣa et Upavarṣa étaient censés y habiter. L'histoire du Kathās. a même pour suite le récit de la fondation de cette cité (I. 3).

(126) *sabhāpati :* cf. Udayasundarī I Saṃgītaratn. VII. 1343 et suiv. : le titre est donné notamment à Udbhaṭa (cf. Rājatar. IV. 495).

(1) *haraṇa :* terme attesté chez plusieurs poéticiens tardifs (ci-dessus VIII. 6) et remplacé par *upajīvana* Hem. p. 10; cf. F. W. Thomas Bhand. Comm. Vol. p. 379. Tout ce chapitre et les deux suivants ont été repris

L'(emprunt) est de deux sortes, celui qui est à rejeter et celui qui est acceptable. L'emprunt de Forme, tout d'abord, est de cinq sortes, suivant (qu'il s'agit) de mots (isolés), de vers, de demi(-vers), de stances, de compositions (entières). Parmi ces (catégories), l'emprunt de mots (isolés) n'est pas blâmable, disent les maîtres. Sauf, dit le Yāyāvarīya, s'il s'agit d'un mot à double sens [2]. Voici un emprunt de (notion) à double sens au moyen d'un mot à double sens (*śliṣṭa*) :

« Ces [3] Kirāta [4] qui de loin tirent des nuées de flèches, et plus près ces Palāśa [5] avec leurs bouches jaunes et rouges grand' ouvertes, et devant nous ce lion habitant la forêt, ne les voyez-vous pas, ô voyageurs? Insensés, prenez garde à votre vie, cherchez refuge auprès de votre divinité préférée [6]. » /1/

par Hem.; imités et résumés par Kṣemendra et Vāgbhaṭa. Le sujet avait déjà été effleuré dans le Dhvan. IV. 12 et suiv., qui distinguait la ressemblance entre l'objet et son reflet, celle entre l'objet et sa peinture, celle entre deux êtres humains, les deux premières sortes formant des « emprunts » à rejeter, la troisième étant acceptable.

(2) Cf. *śleṣa* ci-dessus I. 39. Ānandavardhana n'exclut pas le *śleṣa* des emprunts licites, comme fait RS.; il dit d'autre part (Dhvan. IV. 15) : « quand on emploie un sujet ancien comme on emploie des syllabes, etc., et que néanmoins la matière poétique apparaît comme nouvelle, il n'y a évidemment là rien de fautif ».

(3) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Str. reprise Hem. p. 9 Vāgbh. p. 13.

(4) Tribus montagnardes du nord, vivant de la chasse (en dernier lieu, K. Rönnow MO. XXX p. 90). Mention conventionnelle en littérature.

(5) Autre nom des Rākṣasa, attesté dans les lexiques et chez Yaśastil. (et autres, cités RS.); cf. *palāśin*, *palabhuj*, *palāda*.

(6) Il y a double sens pour les mots *śilīmukha* « flèche » et « abeille »; *kirāta* nom propre et nom de plante (Agathotes Chirata D. Don.). *palāśa* nom propre et nom de plante (Butea frondosa Roxb.), *kesarin* « lion » et nom de plante (Mesua ferrea Roxb.), etc., en sorte que la strophe signifie aussi « ces arbres *k*° qui de loin attirent des nuées d'abeilles, et aussi ces *p*° tout près avec leurs sommets jaunes et rouges largement épanouis, et devant nous cet arbre *k*°, habitant de la forêt... allez donc trouver refuge auprès de votre bien-aimée, qui est votre divinité ! » (le printemps dans la forêt, conçu comme la saison de l'amour). — *priyā devatā* au sens d'*iṣṭade-*

Comparer :

«Ne[7] t'en va pas, ô voyageur, délaissant ton amante! Ne vois-tu pas le Kirāta qui de loin tire ses flèches et se tient là, barrant le chemin?» /2/

Emprunt de (notion) à double sens au moyen d'une portion de mot à double sens :

«Rien[8] d'étonnant si la (femme) indigne que j'ai obtenue a rejeté son affection pour moi! Comment une personne qui se plaît avec les vilains aurait-elle une jouissance avec moi?» /3/

Comparer :

«Est-ce[9] sous l'effet du courroux, ma belle, que ta lèvre splendide brille plus que jamais, ou est-ce à cause des baisers? — Mon aimé, n'est-ce pas dû au méfait du vent? — Eh bien! (femme) aux beaux sourcils, aime-moi avec dilection, avec passion, moi qui suis plein de joie, de tendresse, d'amour, ô candide! — Tandis qu'il parlait ainsi, elle l'étreignit avec force.» /4/

Emprunt de (notion) à double sens au moyen d'un (vers formant) rime[10] :

«Balarāma[11] lançant sur le champ de bataille sa charrue

vatā. — Sur *ārāt* au sens de «près, de près», voir J. as. 1939, I p. 233 n. 2. — La str. est citée Vāgbh. p. 13.

(7) Cette strophe (reprise Vāgbh. p. 13 Hem. p. 9 avec *muktvā* en a) emprunte quelques-uns des termes précédents, avec leur double sens.

(8) Double sens au second hémistiche : «comment un homme qui n'a pas faim pourrait-il manger de la viande?». Ce *śleṣa* est rendu possible en joignant *māṃsopayogaṃ*, alors que dans le premier sens on avait *māṃ sopayogaṃ*. Strophe reprise Hem. p. 9.

(9) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Le *māṃ* de la strophe précédente est emprunté ici avec un nouvel élément *sa(rasaṃ)*, et le groupe *māṃsarasaṃ* donne l'autre sens : «comme on goûte un bouillon à goût de viande, parfumé, succulent, onctueux». Str. reprise Hem. p. 9.

(10) *yamaka*, voir ci-dessus I. 27.

(11) Mètre *drutavilambita*. — Balarāma ou Baladeva, frère aîné de Kṛṣṇa,

qui s'étend jusqu'à la rive opposée de l'océan repoussa au delà de toutes limites la masse des Asura en désordre[12], et sa propre gloire fut immaculée comme le croissant de lune. » /5/

Comparer :

« Comme[13] avec ses flèches il dispersait leur armée déchaînée, la masse des Asura fut repoussée au delà de toutes limites : ainsi sa gloire brilla aux dix quartiers du ciel, elle fut proclamée sans limites, jusqu'aux (monts) Kula, jusque chez les dieux. » /6/

Emprunt de (notion) à double sens au moyen d'une question et d'une réponse (*praśnottara*) :

« (La ville)[14] où la foule des amants se comporte pour un instant comme Karṇa[15], et (où) le visage de l'amante (a les yeux qui s'allongent jusqu'aux oreilles)... » /7/

Comparer :

« Que[16] fait l'amant dans la maison de la courtisane? Pour combien de temps (y est-il)? Quel visage regarde-t-il? — Il se comporte pour un instant comme Karṇa (et regarde

qui pourfend les démons Asura en se servant de sa charrue comme arme (d'où son autre nom de Halāyudha).

(12) Double sens du composé *niravadhīritam* « repoussa au delà de toutes limites » (l'armée ennemie) et « s'étendit sans limites » (dit de la gloire de Balarāma); *ākulam* se rapportant à ladite gloire signifie aussi « jusqu'aux monts Kula (Kulagiri) qui bornent la terre » et *āsuram* « jusqu'au ciel » (adverbes non attestés).

(13) Mètre *drutavilambita*. Le dernier *pāda* de la strophe précédente est répété « en *yamaka* » avec le double sens.

(14) Deux *pāda* d'*āryāgīti*.

(15) *karṇāyate kṣaṇam* a un autre sens : « a les yeux qui s'allongent jusqu'aux oreilles » (cf. les expressions *āyatalocana*, *āyatekṣaṇa*), *karṇāyate* étant un dénominatif non attesté (sauf un ex. dans pw. Nachtrag). « Se comporter comme Karṇa » signifie « être généreux », la générosité étant un trait connu de ce héros, MhBh. I. 66, etc.

(16) Cette strophe utilise aussi le double sens, *karṇāyate kṣaṇam* répondant aux deux premières questions, *karṇāyatekṣaṇam* à la troisième.

le visage d'une femme) dont les yeux s'allongent jusqu'aux oreilles. » /8/

Emprunt d'un (groupe de syllabes formant) rime au moyen d'un (même groupe formant) rime (*yamaka*) :

« Hommage[17] à Hari (Viṣṇu) dispensateur de faveurs ! Rien qu'en songeant à Lui, l'homme ici-bas ne tombe pas dans le flot de l'égarement. Maintes fois Diti pleura, frappée au cœur, tandis que (ce dieu) détruisait la troupe des Daitya[18]. » /9/

Comparer :

« La[19] femme de ton ennemi gémit, ô roi, étant frappée par ton épée qui dans la bataille détruisait bientôt[20] l'armée ennemie[21]. » /10/

Il en va de même pour les autres catégories (d'emprunt), qui sont en connexion les unes avec les autres. Mais ces (formes d'emprunt), assurément, ne sont pas à préconiser. On rapporte en effet ce qui suit :

(Tout) autre vol (commis) par un homme s'efface[22] avec le cours du temps, mais le vol du langage ne s'efface pas, même dans (la mémoire des) fils et des petits-fils ! /11/

Il est sans notoriété, moi j'ai de la notoriété (*prasiddhi*); il n'a pas de base solide, moi j'ai une base solide (*pratiṣṭhā*); sa composition (*saṃvidhānaka*) n'est pas avancée, la mienne est avancée; sa phrase (*vacana*) est (amère) comme la *guḍūcī*, la

(17) Mètre *āryāgīti*. Strophe initiale du Vṛndāvanayamakakāvya de Mānāṅka, cf. Kāvyasaṃgraha éd. Haeberlin p. 453 éd. Vidyāsāgara p. 628.

(18) Démons du type *asura*, fils de Diti.

(19) Mètre *maṇimālā*. La strophe est déjà citée Rudr. III. 4 ; elle sera reprise Hem. p. 211.

(20) *aram* : mot inusité en classique (un ex. isolé dans une inscription du Cambodge G. Coedès I p. 202 v. 51 ? En outre, chez les grammairiens, Kāś. cité chez BR., Candravṛtti VI. 3, 46 Gaṇaratnam. 446).

(21) *āra* : non attesté (sauf Śiś. XIX. 27 et quelques textes cités chez RS.); le premier hémistiche est tout entier en *yamaka*.

(22) Hem. p. 9 donne les formes moyennes régulières *viśīryate* (bis).

mienne (sucrée) comme le raisin; lui n'a pas égard aux particularités des langues, moi j'ai égard aux particularités des langues; ceux qui connaissent (son ouvrage) sont décédés, l'auteur est parti en pays étranger, ce (texte) provient d'une compilation (*upanibandhana*) disparue [23], ou provient d'une compilation (écrite en langue) barbare [24] : tels sont, entre autres, les motifs pour lesquels on peut se laisser aller à emprunter des mots ou des idées, dit Avantisundarī [25]. Mais, disent les maîtres, il y a emprunt (illicite) à partir de trois mots qui ne sont pas à double sens. Par exemple :

« Puisse [26] vous protéger (Śiva) dans le faisceau de nattes duquel réside la lune, blanche comme une perle de pur (orient), tel en automne un cygne qui dort dans un parterre de lotus bleus ! » /12/

Comparer :

« Puisse [27] vous protéger (Śiva) devant qui tremblent les Daitya qui ont échappé à ses coups, lorsque les yeux de lotus de leurs bien aimées, malgré le charme qui les empreint, se teintent d'un collyre pareil à sa carnation [28] ! » /13/

Non, dit le Yāyāvarīya. Une tresse (*saṃdarbha*) de mots comportant un trait [29] (forme un emprunt) à éviter, mais

(23) *ucchanna* : faute (prākritisme, Wa. I p. 158 § 135 c) pour *utsanna* que donne Hem.; cf. aussi Edgerton-Bloomfield Ved. Variants II p. 96 § 183.

(24) *mlecchita* : mot de grammairiens et de lex. (*-ka* inattesté). Sur ce terme, J. Scheftelowitz ZII. VI p. 100 ZDMG. LXXIII p. 243 B. Liebich ibid. LXXII p. 286 BSOS. VIII p. 623 V. Pisani IF. LVII. p. 56 S. M. Katre J. Bihar a. Or. Res. Soc. XXIII (1937), tirage à part, p. 7.

(25) Cf. ci-dessus V. 84.

(26) Mètre *upajāti*. La strophe décrit Śiva couronné du croissant de lune. Elle est citée Subhāṣitāv. 63 et attribuée à « un certain (auteur) ».

(27) Mètre *upajāti*. La strophe décrit Viṣṇu vainqueur des Daitya; elle est citée Subhāṣitāv. 32 et attribuée à Candraka; reprise Hem. p. 106 Abhinavagupta ad NŚ. I p. 298 Locana p. 75. Type de strophe conventionnel, cf. Vām. IV. 3, 9; les quatre premiers mots sont empruntés à la précédente.

(28) Qui est sombre, cf. Bṛhats. LVIII. 32.

(29) *ullekha* : nom d'un *alaṃkāra* connu depuis Agnip. CCCXLVI. 8 Ruyy.

non pas un vers (isolé) qui ne se laisse pas (aisément) reconnaître[30]. Dans une telle ressemblance il n'y aurait en effet rien de répréhensible. Ainsi :

« Ayant[31] tenu ces propos singulièrement plaisants, le roi au noble cœur s'entendit dire cette noble parole par Dvaipāyana dont l'esprit était fixé sur la victoire à atteindre... » /14/

Comparer :

« Ayant[32] tenu ces propos singulièrement plaisants, l'orgueilleux frère cadet de Rāma, (Lakṣmaṇa,) s'arrêta. Ceux qui connaissent les règles de la cour doivent en présence des aînés parler bref et à propos[33]. » /15/

(Emprunt d'un groupe de mots) comportant un trait (*ullekha*), ainsi :

« Hommage[34] à Śaṅkara, cet océan de lait, dispensateur des renaissances et de la béatitude — poison et ambroisie —, façonneur de ces vagues que sont les sept mondes[35] ! » /16/

Comparer :

p. 46 ; cf. SāhD. 486 (comme *nāṭyālaṃkāra*) Kuval. 22 et suiv. Sarasv. IV. 3 p. 340 et 615 (subdivision des *guṇa*) Ekāv. VIII. 10. RŚ. serait-il le premier à employer le mot ?

(30) Var. admise GOS. *pratyabhijñāyātaḥ* et *sāmyena*, c'est-à-dire, au contraire : « même s'il s'agit d'un vers isolé qui se laisse aisément reconnaître » et « une telle ressemblance gâterait quelque peu en effet l'œuvre qui emprunte », en sorte que la strophe suivante, citée en exemple, serait un cas d'emprunt illicite. HSS. lit *na praty°* et *sāmye na*.

(31) Mètre *upajāti*. Kir. III. 10 : le Sage bien connu Vyāsa Dvaipāyana va exciter au combat le héros Arjuna, roi des Haihaya. Le *pāda* b est de Rām. IV. 67, 49. Noter l'emploi passif du parfait *abhidadhe*.

(32) Mètre *indravajrā*.

(33) Il y aurait donc ici un emprunt licite du premier *pāda* parce que sans *ullekha ;* ou, dans l'autre hypothèse, un emprunt illicite, bien que sans *ullekha*, parce qu'aisément reconnaissable.

(34) Śaṅkara (Śiva) irrité procure à l'homme ce poison qu'est la renaissance ; non irrité, cette ambroisie qu'est la béatitude.

(35) Sur les sept mondes, ci-dessous XVII. 12. C'est le *pāda śaṅkarakṣīrasindhave* qui « contient le trait », lequel commande le reste de la strophe.

« Hommage[36] à Śaṅkara, cet océan de lait, à l'essence pure, faite d'ambroisie, chez qui se manifeste l'infinitude[37] et qui étend au loin le *bindu* et le *nāda*[38] ! » /17/

Même dans le cas d'un vers (entier d'une strophe), il n'y a pas d'emprunt (illicite) si (la phrase imitante) sert à produire quelque chose d'autre : c'est alors vraiment une production personnelle (*svīkaraṇa*), disent les maîtres. Par exemple :

« Ceux[39] qui renoncent par dessus tout ont le ciel pour refuge, ceux qui sont dénués de renoncement vont aux enfers, rien n'est irréalisable à ceux qui renoncent, car le renoncement annule toutes les afflictions. » /18/

Comparer :

« Le[40] renoncement annule toutes les afflictions, a-t-on proclamé ici-bas, mais c'est un mensonge : toutes les afflictions sont nées pour moi du fait que (la belle) aux yeux candides a renoncé à moi[41]. » /19/

C'est là un emprunt (pur et simple), sous le nom usurpé de production personnelle[42]. De même pour un emploi (concernant) une demi(-strophe), ainsi :

« Ton[43] pied est sur la mer du sud, ô toi le meilleur des hommes, ton autre pied sur le Himavant accolé au Hema-

(36) Même idée générale, même quatrième *pāda*.

(37) *ananta* (double sens) : « tel (le serpent cosmique) Ananta ». Anantā est un autre nom de Pārvatī.

(38) *bindu* « goutte d'eau » et *nāda* « bruit » s'appliquent primairement à l'océan « dont le bruit jaillit comme des gouttes », mais sont en même temps des termes connus de la mystique śivaïte.

(39) Mètre *indravajrā*. Éloge de l'état de *saṃnyāsin*. Strophe reprise (avec la suiv.) Sarasv. p. 169.

(40) Mètre *indravajrā*. La strophe est citée dans Subhāṣitāv. 1271 comme étant de Śūdraka, mais elle fait défaut dans la Mṛcchakaṭ.

(41) Le *pāda tyāgo hi...* qui sert à louer le renoncement dans la strophe précédente sert ici à le rejeter et à exalter l'amour (Sarasv. co.).

(42) HSS. ajoute ici : *iti yāyāvarīyaḥ*, mais il semble bien que l'avis du Y° ne soit donné que plus tard (n. 50) et qu'ici il s'agisse d'« autres » maîtres.

(43) Mètre *praharṣiṇī*. Éloge de la puissance d'un roi.

kūṭa [44]. Tandis que tu parcours ainsi pesamment la surface de la terre, que feraient donc les rois s'ils renonçaient à (te rendre) hommage ? » /20/

Comparer pour la seconde moitié :

« Si [45] tu tiens ainsi séparées tes deux jambes, ô roi, il est étonnant que ta « couture » [46] ne soit pas rompue ! » /21/

Il en est de même lorsque (les vers empruntés) sont employés dans des hémistiches séparés :

« L'éclat [47] de la lune est très grand tant que ne se lève pas le disque de l'(astre) aux rayons brûlants ; dès qu'a surgi ce trésor de toute splendeur, quelle différence y a-t-il entre la lune et un morceau de nuage blanc ? » /22/

Comparer :

« L'éclat [48] de la lune est très grand tant que de plus claires [49] (qu'elle) ne se mettent pas à rire, si peu que ce soit. Du fait de ces (belles aux) visages épanouis, ces lotus (épanouis), quelle différence y a-t-il entre la lune et un morceau de nuage blanc ? » /23/

Si (la phrase imitante sert) à produire quelque chose d'autre, mais seulement dans un vers (de strophe isolé), il n'y a pas production personnelle, il y a emprunt [50] sauf pour un vers. Ainsi :

[44] Chaîne de montagne au nord du Himālaya dans la géographie épicopurāṇique.

[45] Deux *pāda* de *praharṣiṇī*.

[46] *sīvanī* : ligne reliant le scrotum et l'anus, terme rare en ce sens.

[47] Mètre *vasantatilaka*. Strophe citée Subhāṣitāv. 555 (avec *abhyupaiti* en b ; *abhyudyate* en c) et attribuée à Prakāśadatta. Reprise Sarasv. p. 168 Hem. p. 9 avec *tuhinadhāmanidhau* en c.

[48] Mètre *vasantatilaka*. Reprise des *pāda* 1 et 4. La strophe est citée Hem. p. 9 Sarasv. p. 168.

[49] *gauritarā* HSS. (ainsi que Hem. et Sarasv.)

[50] En donnant à *vā* le sens de *eva*, comme souvent dans l'AŚ. (notes de J. Meyer p. 246 n. 2 et p. 394 n. 1) ; ou encore (solution moins plausible) avec *vā vikalpārthe* (sic, HSS.), soit : « il n'y a pas non plus emprunt, sauf pour un vers ». Pour Hem. il s'agit ici d'un cas d'emprunt licite.

La[51] preuve divine est loisible dans une forêt inhabitée, dans la nuit, à l'intérieur d'une maison, en cas d'acte violent[52] et enfin s'il y a dénégation d'une chose confiée. /24/

Comparer pour la seconde moitié :

« La preuve divine[53] se manifeste si l'on obtient la (femme) au corps gracieux (qu'on désire). » /25/

Ou bien encore :

« Hommage[54] à (Viṣṇu) qui a des nuages dans ses cheveux, des rivières dans les jointures de tous ses membres, les quatre océans dans les entrailles, à Lui qui a l'eau pour essence ! » /26/

Comparer pour la seconde moitié :

« Il résisterait au feu de l'amour celui qui aurait les quatre océans dans les entrailles[55] ! » /27/

Mais construire avec un seul vers (original) plusieurs vers (empruntés) portant sur des sujets différents, c'est bien le fait d'un poète. Ainsi :

« A-t-on vu[56] ici-bas ou entendu parler d'un lieu quelconque où le soleil ne se couche jamais ? Ainsi divague le malheureux tadorne[57], interrogeant les bandes d'oiseaux : car il a peur de la séparation nocturne. » /28/

[51] Nāradas. I. 241. Strophe reprise Sarasv. p. 168 Hem. p. 9 (avec la suiv.). — Sur la preuve divine ou ordalie (*divyā kriyā*, *daiva*), v. J. Jolly Recht u. Sitte p. 144 (et références y citées).

[52] *sāhasa* : équivaut à délit majeur ou crime, ainsi Nār. XIV. 2-6.

[53] Ici au sens de : la main de Dieu. La strophe est à compléter par le premier hémistiche de la précédente. L'assertion juridique a servi à produire un effet érotique (Sarasv.).

[54] Description de Viṣṇu sis dans les eaux : strophe de *praśasti* religieuse.

[55] Ici encore l'assertion religieuse se mue en assertion érotique.

[56] Mètre *mālinī*. Strophe reprise, ainsi que les suiv., Hem. p. 10 et Sarasv. p. 297.

[57] Thème commun en littérature : le *cakravāka* (IX. 81) — mentionné dès les Saṃhitā, Vedic Index s. u. — est condamné à se séparer chaque nuit de sa femelle ; Sarasv. p. 524.

Comparer :

« Victoire [58] à (Śiva) armé du *pināka!* De brillants serpents qui ondoient (lui forment) un cordon sacré, les flots du Gange s'égarent à l'intérieur de ses épaisses nattes brunes, il porte un croissant de lune où la marque de l'antilope [59] est inconnue, sa gorge est sombre comme celle du paon [60] en pleine maturité. » /29/

Comparer :

« Le [61] parterre des lotus de nuit a perdu sa beauté, le massif de lotus de jour a toute sa beauté; le hibou a renoncé à l'ivresse (de l'amour), le tadorne est plein de tendresse; (l'astre) aux rayons chauds se lève, (l'astre) aux rayons froids se couche : ah l'étonnante transformation des jeux du mauvais destin ! » /30/

Comparer enfin :

« A-t-on [62] vu ici-bas ou entendu parler d'un endroit quelconque où habite (Śiva) armé du *pināka,* — les flots du Gange s'égarent à l'intérieur de ses épaisses nattes brunes? C'est là que je voudrais aller : ah l'étonnante transformation des jeux du mauvais destin ! » /31/

Quand on emploie (dans la phrase imitante) quelques

[58] Mètre *mālinī*. Strophe reprise Ratnakośa 1165. Description classique de Śiva couronné du croissant lunaire, sa chevelure parcourue par le Gange descendu du ciel.

[59] La lune est considérée comme portant une marque d'antilope ou de lièvre (celle-ci depuis la prose védique, Jaim. Br. I. 28 éd. Caland p. 13 n° 7 ŚB. XI. 1, 5, 3), ci-dessous XVI, début.

[60] *śitikaṇṭha* (attesté Śiś. cité BR. et Bālar. cité pw.) : sur les composés en *śiti*°, A. Debrunner IF. LVI p. 171.

[61] Mètre *mālinī*. Śiś. XI. 64 (avec °*mudam* en b). Repris Vāgbh. p. 8.

[62] Mètre *mālinī*. Allusion à Śiva comme point d'attraction de la méditation universelle. Les *pāda* 1, 2 et 4 sont empruntés à chacune des trois strophes précédentes : type d'emprunt licite d'après RŚ. Repris Hem. p. 10 avec *kim api kim iha* en a.

mots (seulement du modèle, le cas est) le même que pour (l'emprunt) « sauf pour un vers [63] ». Ainsi :

« Cette [64] indéfinissable vision nouvelle des poètes, qui s'emploie à éveiller les sentiments, et celle des érudits [65] qui éclaire le domaine des vérités établies, — m'appuyant sur l'une et l'autre, je me suis fatigué à réfléchir sur toutes choses sans trêve, et je n'ai pas trouvé de bonheur comparable à la dévotion (qu'on peut avoir) pour toi (Viṣṇu) qui reposes sur l'océan. » /32/

Comparer pour le quatrième vers :

« Je me suis fatigué, mais je n'ai pas trouvé de bonheur comparable à l'amour (qu'on peut avoir pour les belles) aux yeux de lotus [66] ». /33/

(Constitue un procédé analogue) [67] l'emploi, ne fût-ce que d'une partie de vers souligné par le sens implicite (*upalakṣaṇa*) d'une partie des mots. Ainsi :

« Le [68] souverain du Kuntala [69], après qu'il t'a eu confié la charge (des affaires), boit les visages des bien-aimées, parfumés de miel, lavés pour ainsi dire par la grâce (émanant) du rire qu'elles ébauchent, avec des lotus (qu'elles fixent) à leurs oreilles bien visiblement, leurs yeux étant fermés [70]. » /34/

(63) Ci-dessus n. 50.

(64) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Strophe citée chez Abhinavagupta ad NŚ. I p. 301 et dans le Dhvan. p. 227 où Ānandavardhana la donne comme étant de lui-même.

(65) *vaipaściti* : non attesté.

(66) Par ce changement de quelques mots, la strophe enseignant la dévotion devient une strophe de caractère érotique. On voit par ces exemples quelle est l'orientation commune dans les emprunts poétiques.

(67) C'est-à-dire, sans doute : n'est pas une production personnelle.

(68) Mètre *mālinī*.

(69) Ci-dessus III. 111.

(70) Cettre strophe (reprise Sarasv. p. 168), la suivante (et une troisième citée Auc. p. 139) proviennent du Kuntaleśvaradautya attribué à Kālidāsa d'après ŚṛṅgPr. VIII : cf. GOS. p. xxv et 214. Kālidāsa aurait été envoyé

Comparer pour la seconde moitié :

« Que[71] le souverain du Kuntala, après m'avoir confié la charge (des affaires), boive les visages des bien-aimées, parfumés de miel ! » /35/

Même une interprétation différente de (telle ou telle) phrase n'est pas une production personnelle : c'est un emprunt[72]. Ainsi :

« (Femme)[73] aux beaux sourcils[74], tu es fâchée, c'est pourquoi tu repousses la nourriture, tu délaisses la conversation des femmes : depuis longtemps j'ai abandonné les guirlandes, les encens et autres (objets) parfumés. O passionnée, laisse là ta colère : pardonne à présent, en me voyant prosterné ! Dès que je suis séparé de toi, ma chérie, toutes les régions du ciel deviennent aveugles pour moi. » /36/

par Vikramāditya (= Candragupta II ?) à la cour du roi du Kuntala comme ambassadeur. A Vikramāditya qui avait fait mander : « que devient le roi du Kuntala ? », la présente strophe transmet la réponse de ce roi, tandis que la strophe qui suit emporte un message d'amitié de Vikramāditya au roi du Kuntala. Sur l'identification de ce Kuntala (Pṛthvīsena I, dyn. Vākāṭaka ?), v. K. P. Jayaswal J. Bihar a. Or. Res. Soc. XIX n° 1 et 2, K. B. Iyer Third Or. Conf. p. 5, La Vallée Poussin Dynasties p. 190 (ubi alia). Il faut noter que le Kuntaleśvaradautya peut mettre en scène Kālidāsa, comme fait le Bhojaprabandha, sans que celui-ci soit l'auteur du poème. — La fin de la str. signifie : les yeux des femmes se ferment comme des lotus, étant remplacés pour ainsi dire par les lotus qu'elles portent aux oreilles, car les femmes sont par nature *karṇāyatekṣaṇa* (ci-dessus n. 16).

[71] Ici a) une portion du mot *pibati* est reprise (dans l'impératif *pibatu*), ainsi qu'une portion de *tvayi* (dans *mayi*); b) le sens implicite de désir est transformé en acquiescement.

[72] Ou, moins bien : « ce n'est pas non plus un emprunt » ; *vā* ci-dessus n. 50.

[73] Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Strophe citée Sūktim. p. 200 (et attribuée à « *kasyāpi* ») avec *sraggandha°* en b; *virahe* et *subhage* en d (les leçons de KM. étant notées); reprise Sarasv. II. 56 p. 164 avec *subhrūs* en a, *satyam* en d.

[74] *subhru* : sur cette forme qui n'est pas strictement correcte, mais qui est traditionnellement admise depuis MhBh., v. L. Renou Gr. scte p. 325 bas et éd. de la Durghaṭav. I, 2 p. 65.

Si cette phrase visant à se faire pardonner par la bien-aimée est expliquée (dans un autre contexte) comme visant (à décrire) un regard courroucé, il n'y a pas là production personnelle : c'est un emprunt [75]. Si l'on déclare sien ce qui est à un autre, d'une quelconque des manières susdites, ce n'est pas seulement un emprunt, mais c'est un exemple de Faute (*doṣa*). Ceci concerne (aussi bien une stance) isolée (*muktaka*) qu'une composition (suivie) [*prabandha*]. L'achat (d'un ouvrage) contre rémunération est également un emprunt. Mieux vaut ne pas obtenir de renommée que d'avoir une mauvaise renommée.

(Le vainqueur, élu) prince de l'assemblée (poétique) [*sabhāpati*] est de deux sortes : ou bien c'est quelqu'un dont on tire profit (*upajīvya*), ou bien quelqu'un qui tire profit (des autres) [*upajīvaka*]. Le simple fait de tirer profit (*upajīvana*) n'est pas un défaut, puisque chacun tient sa formation (*vyutpadyate*) des autres, et que seul importe l'ensemble, en l'occurrence [76].

L'emprunt des Locutions (*ukti*) [relève] des mêmes (règles que l'emprunt des mots, et est donc blâmable en principe), disent les maîtres. Ainsi :

« Ses [77] deux cuisses, compagnes rivales [78] des troncs de bananier [79] pleins de sève... » /37/

Comparer :

« Ses [80] deux cuisses sont de la même race que deux fleurs de bananier, sa hanche est faite d'une manière qui l'appa-

(75) Comme ci-dessus n. 72.

(76) Tout cet alinéa est interpolé et provient peut-être du chap. x.

(77) *Pāda* de *māndākrāntā*.

(78) *sabrahmacārin* « rival » : mot de Kād. (pw.).

(79) Comparaison commune, cf. l'expression *rambhoru* depuis le MhBh. — *ūrudvaya* ou °*dvandva* est attesté Vām. IV. 3, 8 Sūktim. p. 177 etc.

(80) Mètre *vasantatilaka*. Strophe reprise (avec la précédente) Hem. p. 9 comme exemple d'*uktyupajīvana*.

rente à une dalle de pierre, sa poitrine a deux seins qui l'emportent sur la beauté de deux amphores : le visage de (la belle) aux yeux de gazelle est le compagnon rival de la lune. » /38/

Les locutions comportant le transfert (*saṃkrānta*) [d'un sens] à un autre sens ne se laissent pas (aisément) reconnaître, et elles plaisent, dit le Yāyāvarīya : celles au contraire qui gardent leur sens après l'emprunt ne sont que des emprunts.

Il [81] n'est pas de poète qui ne soit un voleur, il n'est pas de marchand qui ne soit un voleur : celui qui s'y connaît à cacher (le larcin), celui-là se réjouit sans se faire critiquer. /39/

Tel poète est créateur (*utpādaka*), tel autre modificateur [82]; et encore, l'un dissimule [83], l'autre compile [84]; /40/

celui qu'on doit considérer comme un grand poète, c'est celui qui aperçoit ici-bas quelque chose de nouveau en matière de formes, d'idées, de locutions, et qui (en même temps) suggère (*ullikhet*) quelque chose d'ancien. /41/

DOUZIÈME LEÇON :

LES DIVERSES SORTES DE POÈTES D'APRÈS LES EMPRUNTS DE FORME ET D'IDÉE (*śabdārthaharaṇeṣu kaviprabhedāḥ*), ET L'EXAMEN DES VARIÉTÉS (D'EMPRUNT) AYANT FORME DE REFLET (*pratibimbakalpavikalpasya samīkṣā*).

Sur le chemin foulé par les poètes d'antan, il est difficile de trouver un sujet qui n'ait pas été touché : on s'efforcera

(81) Strophe reprise Hem. p. 10, et cf. le vers introd. 6 du Harṣacar. sur les poètes-voleurs.

(82) *parivartaka* : non attesté en ce sens.

(83) *ācchādaka* : mot de commentaire en ce sens.

(84) *saṃvargaka* : non attesté; peut-être proprement «celui qui rafle tout (au jeu)» : sur ce sens de *saṃvarga*, v. H. Lüders SBB. 1916 p. 293.

seulement d'en apprêter (*saṃskartum*) [l'expression], disent les maîtres. — Non, dit Vākpatirāja[1] :

La coulée[2] des vocables, dont la substance est reprise par les (plus) nobles poètes, jour après jour, depuis (l'origine du) monde, brille aujourd'hui encore, comme si le sceau n'en avait pas été rompu. /1/

Il faut méditer sur les œuvres d'autrui pour en (saisir) le reflet (*pratibhāsa*)[3]. A s'y plonger[4] en effet, disent certains, les idées qui ont la même source prennent des prolongements distincts. D'autres disent : l'évolution des idées (*parivṛtti*) qu'on y rencontre est un bénéfice, grâce à la nuance (*chāyā*) [nouvelle qu'elle permet de faire valoir]. Les pensées des hommes de valeur, disent d'autres encore, en se rejoignant[5] vous mettent en face d'un même but : pour éviter ce (conflit), il faut prêter attention aux (œuvres antérieures). — Non, dit le Yāyāvarīya. Par l'effet d'une concentration mentale (*samādhi*) qui dépasse le domaine de la parole et de la pensée, l'œil du poète inspiré par Sarasvatī fait de lui-même le départ dans l'ensemble des idées, connues et inconnues.

On a dit à ce propos : Sarasvatī montre les formes et les idées à un grand poète, même s'il est endormi, tandis que, même éveillé, l'œil d'un autre ne laisse pas d'être aveugle. En présence d'une idée qui a été conçue auparavant par un

(1) Auteur du Gaüḍavaho, qu'on place d'ordinaire au VIII[e] s. Un autre du même nom est le roi de Muñja (974-79), poète et patron de poètes, appelé aussi Muñja : on a des vers de lui dans les anthologies.

(2) Mètre *āryā*. Cette strophe traduit en skt la str. 87 du Gaüdavaho : *āsaṃsāraṃ kaïpuṃgavehiṃ taddiyahagahiyasāro vi/ ajja vi abhiṇṇamuddo vva jayaï vāyāparipphando//*; les strophes qui précèdent donnent l'équivalent des termes par lesquels la KM. introduit la présente strophe. Cf. encore Dhvan. IV. 10 sq. pour l'idée générale. — Nous lisons *parisyanda*, avec HSS., comme on a *niṣyanda* ci-dessus II. 72.

(3) Cf. Bālar. VII. 1/2.

(4) *avagāhana* : attesté en véd. seulement.

(5) Cf. Dhvan. IV. 11.

autre, les grands poètes sont des aveugles nés; inversement, (en regard d'un sujet neuf) ils ont une vision divine. Ni le (dieu) aux trois yeux (Śiva), ni le (dieu) aux mille yeux (Indra) ne voient ce que voient les poètes avec leur œil de chair [6]. Tout se reflète dans ce miroir qu'est la pensée des poètes. Comment donc recevrons-nous la vision? se disent-ils, et alors la forme et l'idée courent au devant de ces êtres au vaste esprit, c'est à qui arrivera le premier [7]. Ce que voient les Yogin par la réalisation de leur concentration (mystique), c'est (le domaine même) où les poètes se meuvent par la parole : ainsi les belles expressions sont infinies chez les grands poètes.

Tout cela est (vrai), dit le Yāyāvarīya. N'avons-nous pas appris qu'il y a trois sortes de Sujets, celui qui a sa source dans une autre (œuvre), celui dont la source est cachée et celui qui n'a pas sa source (ailleurs)? Celui qui a sa source dans une autre (œuvre) [*anyayoni*] est lui-même de deux sortes, celui qui a forme de Reflet (*pratibimbakalpa*) et celui qui ressemble à un Portrait (*ālekhyaprakhya*). Celui dont la source est cachée (*nihnutayoni*) est aussi de deux sortes, celui qui est pareil à une Ame de même forme (*tulyadehitulya*) et celui qui est similaire à l'Entrée dans une cité étrangère (*parapurapraveśasadṛśa*) [8]. Quant au (sujet) qui n'a pas de source (*ayoni*), il est seul de son espèce. On dit à ce propos :

Quand [9] le sens est le même, mais que l'arrangement

(6) *carmacakṣus* : expression de Śrīk. (cité pw. Nachtrag) = *alpadarśin* comm.; cf. *māṃsacakṣus* dans l'épisode de Kunāla Divy. p. 412, 19.

(7) *ahampūrvikā* : même expression et idée analogue Dhvan. p. 87 Gaūd. 86.

(8) Les expressions *pratibimbavat*, *ālekhyākāravat*, *tulyadehivat* sont attestées Dhvan. IV. 12; Vāgbh. p. 12 Hem. p. 8 reproduisent la KM.

(9) Mètre *āryā*. Dhvan. IV. 13 définit simplement *pratibimbavat* par *ananyātman* «sans individualité autre (que celle du modèle)» : «privé de corps authentique» glose Ānandavardhana. Str. reprise Hem. p. 8.

dans l'expression est différent sans que cela modifie l'intention profonde, le poème (est dit alors) «ayant forme de Reflet.» /2/

Par exemple :

«Que [10] vous protègent les serpents à l'éclat noir d'abeille, qui brillent suspendus au cou de (Śiva, le) maître des créatures! Ils font resplendir le *kālakūṭa* [11], tels des rameaux qui ont été arrosés par des gouttes d'eau (issues) de l'ambroisie de la lune (ornant la tête du dieu) et qui ont heureusement poussé.» /3/

Comparer :

«Victoire aux grands serpents noirs (suspendus) au cou de (Śiva, le dieu) à la gorge noire, tels des rameaux de *kālakūṭa* qu'asperge l'eau du Gange glissant (sur eux)» [12]! /4/

Un [13] poème où le sujet se présente avec une différence (dans l'expression), parce qu'il y est appliqué un certain apprêt (*saṃskāra*), est dénommé «celui qui ressemble à un Portrait» par les experts en la matière [14]. /5/

On a ainsi, pour le même sujet :

«Victoire [15] aux serpents blancs suspendus à la tresse de Śaṃbhu (Śiva), tels des rameaux (sortis) du bulbe de la lune, qu'asperge l'eau du Gange glissant (sur eux)!» /6/

Un [16] poème où, malgré la différence du sujet, la pensée

(10) Mètre *vasantatilaka*. Strophe reprise Hem. p. 8 avec la suiv.

(11) Nom du poison produit lors du barattement de l'Océan et qui fut avalé par Śiva (MhBh.).

(12) Le Gange céleste qui traverse la chevelure de Śiva : c'est la seule différence avec la strophe précédente, outre le resserrement des images.

(13) Mètre *āryā*. Strophe reprise Hem. p. 8.

(14) Cette catégorie est définie *tucchātman* Dhvan. *loc. c.* «dont l'âme est vide».

(15) Strophe d'hommage à Śiva «bénéfique». L'«apprêt» consiste notamment à combiner l'image de la lune et celle de l'eau du Gange. Str. reprise Hem. p. 8.

(16) Mètre *āryā*. Strophe reprise Hem. p. 8 et imitée Vāgbh. p. 13.

ne diffère pas, (mais se présente) avec une extrême similitude, les gens avisés le conçoivent comme «celui qui est pareil à une Ame de même forme[17]». /7/

Ainsi :

«Celui[18] qui, ayant acquis d'abord des brebis, possède un cheval, d'opulentes bêtes à corne dans son domaine, il vit heureux durant ce temps[19] : mais que dire de la création de ces éléphants sauvages, qui ont leur refuge tantôt dans la forêt, tantôt au palais même des rois?» /8/

Comparer :

«L'aspect[20] des pierres est le même dans chaque maison; on les apprécie, on les honore sans cesse en raison des services (qu'elles rendent) : mais que dire de ces détestables joyaux dont l'éclat brille dans leur demeure — le palais des rois ou la mine[21]?» /9/

Un[22] poème où il y a une unité à la base, mais un enchaînement extrêmement divers dans les moyens (par rapport à un modèle) [*parikarabandha*], les bons poètes le conçoivent comme «l'Entrée dans une cité étrangère». /10/

Par exemple :

«Les[23] belles femmes de ses ennemis, qui lors des pluies contemplent le ciel où se pressent de tous côtés des masses

[17] Cette troisième classe est définie *prasiddhātman* «dont l'âme est bien établie» Dhvan. loc. c. et glosée «quand un sujet a son individualité propre, il plaît tout à fait, même s'il imite une chose plus ancienne, comme le visage d'une belle qui ressemble à la lune».

[18] Mètre *śikhariṇī*. Strophe reprise Hem. p. 8 avec la suiv.

[19] Corriger *yāvadavadhi* avec HSS.

[20] Mètre *mālinī*.

[21] La présentation de cette strophe diffère de la précédente : cheval et éléphant d'une part, pierre et joyau de l'autre. Mais l'idée est la même : contraste entre l'utile et l'inutile (le nuisible).

[22] Mètre *āryā*. Cette quatrième classe est propre à RŚ. Strophe reprise Hem. p. 9 et imitée Vāgbh. p. 13.

[23] Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Strophe reprise Hem. p. 8 avec la suiv.

de nuages — grondants et tonnants, couvrant la vaste rumeur de l'océan — (ces femmes) dont les yeux légèrement révulsés s'emplissent de claires larmes de joie (car le danger d'une campagne [militaire] est écarté), elles aspirent à maintes reprises les souffles (portant le parfum) des nauclées [24]. » /11/

Pour le même sujet :

« Après [25] avoir arraché amoureusement une fleur nouvelle de nauclée, grand indice de la saison des nuages qui prescrit d'interrompre l'expédition (militaire), les femmes de ses ennemis, toutes réjouies, embrassent cette (fleur), la posent sur leurs yeux, la fixent sur leur cœur, la cachent dans la raie de leur chevelure, enfin, tant bien que mal, en font une parure pour leurs oreilles [26]. » /12/

Or ces quatre sortes de composition chez les poètes donnent trente-deux procédés d'emprunt [27]. Il y a quatre sortes (aussi) de poètes qui sont attirés à la manière de l'aimant par ces sujets (empruntés), une cinquième (catégorie étant celle des poètes) qui conçoivent des sujets inédits. On dit à ce propos :

Celui qui fait tourner, celui qui effleure, celui qui attire et celui qui fait courir [28], (voilà les quatre sortes de) poètes dans ce monde, mais l'autre, (la cinquième), n'est pas plus

[24] La strophe dépeint la joie des reines qui voient venir la saison des pluies (dont le signe est l'éclosion du *kadamba*) : c'est en effet le temps où le roi renonce à partir pour la guerre.

[25] Mètre *śārdūlavikrīḍita*.

[26] Même développement que précédemment, mais obtenu par des moyens différents.

[27] Ainsi le *pratibimbakalpa* se réalise de huit manières; de même les autres. Le détail sera donné plus loin.

[28] Tel est le sens banal de ces autres mots *bhrāmaka*, *cumbaka*, *karṣaka*, *drāvaka*, dont le sens technique, comme le fait prévoir l'image précédente, est « aimant », cf. par ex. Abhidhānaratnam. II. 14 (qui cite les deux premiers) ou Keśava-Kalpadruk. p. 194, 556. En littérature *bhrāmaka* et *karṣaka* ne sont pas attestés; *cumbaka* l'est comme nom de l'aimant dans le Mahāvīrac., et *drāvaka* dans la Vāsavad. (RS.).

de ce monde (que le joyau merveilleux dit) *cintāmaṇi*[29]. /13/

Le poète qui, faisant passer pour inédit un vieux sujet, induit (les gens) en erreur grâce au fait que (le modèle) n'est pas connu, ou par suite d'autres (circonstances), est «celui qui fait tourner». /14/

Le poète qui, de sa parole ravisseuse, pompe le sujet d'autrui en lui impartissant à peine une nuance nouvelle est «celui qui effleure». /15/

Le poète qui, attirant à lui l'idée qu'exprime autrui, l'introduit dans son propre discours à la faveur de quelque citation[30] est «celui qui attire». /16/

Le poète qui met de la nouveauté dans son expression en faisant fondre l'idée qui est à la base, de manière qu'elle ne soit plus reconnaissable, est «celui qui fait courir». /17/

(Enfin) le poète duquel surgit une caravane d'idées, encore inconnues aux anciens maîtres, source unique de sentiment (*rasa*) et de formes variées comme la pensée même, (a le nom de) *cintāmaṇi* : il n'a point son pareil. /18/

Les sujets qu'il (traite) n'ont pas de source. Ils sont de trois sortes, suivant la division en (sujets) mondains, non mondains, combinés de l'un et de l'autre. Voici (un sujet) mondain (*laukika*) :

«O tige[31] de *kośakāra*,[32] ne sois pas orgueilleuse de ta beauté, ô *caṇikā*[33], à quoi bon ton abondante floraison? Puisse resplendir cette autre (plante), la tige de la canne à sucre, qui laisse couler sa sève, sans même qu'on ait à

(29) Joyau fabuleux qui procure tout ce que souhaite son possesseur (mention depuis Hariv. et les Jātaka).

(30) *samullekha* : non attesté en ce sens.

(31) Mètre *vasantatilaka*.

(32) Plante mal déterminée (sorte de canne à sucre?), citée aussi Bālar. V. 32.

(33) Plante indéterminable.

employer un appareil (pour presser le jus)[34]?» /19/

(Sujet) non mondain (*alaukika*) :

«La[35] Déesse a mis au monde un fils : dansez, troupes (célestes), pourquoi restez-vous immobiles? Tandis que Bhṛṅgiriṭi lève les bras plein d'allégresse, Cāmuṇḍā l'embrasse en clamant ces mots : Puisse-t-il vous protéger, ce cri qui, surpassant le roulement continu des sons du tambour divin, jaillit éclatant de leurs vieilles poitrines qu'ils écrasent en s'étreignant!» /20/

(Sujet) combiné (*miśra*) :

«Alors[36] que le vainqueur de Mura était encore dans le sein (maternel), les souffles de sa mère, qui répandaient à flots le pollen de ce lotus — le nombril (de l'enfant divin) — furent absorbés avec félicité par Halin paré d'un cercle de chaperons. Puissent ces (souffles) rejeter[37] de toutes parts, chaque jour, vos péchés!» /21/

Quant à ces quatre (sortes de) sujets, (on enseigne à ce propos) :

Ces[38] quatre (sortes de) sujets chez les poètes, que j'ai exposées dans le chapitre sur les emprunts, forment chacune huit (groupes), en sorte qu'elles comportent (au total) trente-deux subdivisions. /22/

Dans ce nombre (sont comprises d'abord) les (huit) variétés

[34] Le caractère «mondain» de la strophe vient de la mention qui y est faite de plantes vulgaires.

[35] Strophe déjà citée V. 40 (voir les notes ad loc.) : elle est consacrée à des êtres célestes.

[36] Mètre *śikhariṇī*. La strophe décrit Viṣṇu(-Kṛṣṇa) dans le sein maternel, sa proche naissance attendue avec joie par son frère aîné Baladeva (Halin) — qui est une incarnation de Śeṣa (cf. J. Ph. Vogel Serpent-lore p. 196 et suiv.), d'où l'épithète *racitaphaṇacakra*. — L'élément *laukika* est représenté par Devakī, mère de Kṛṣṇa.

[37] *asyāsuḥ* : précatif.

[38] Mètre *indravajrā*. Il s'agit des quatre formes d'emprunt, *pratibimba*, etc. ci-dessus 7/8.

tés ayant forme de Reflet (*pratibimbakalpa*). Un même sujet, où la succession (des idées) est intervertie, (forme l'emprunt dit) « inversé »[39]. Ainsi :

« Comme[40] il avait aperçu un autre éléphant qui avait rompu sa corde et qui faisait fi de la parole du cornac, le roi des éléphants se mit en marche, mais l'éléphante le retint : pour l'être vivant il n'est pas de lien comparable à l'amour[41]. » /23/

Pour le même sujet :

« En fait[42], même chez un être privé de l'esprit de discernement, le lien de l'amour est une entrave sans être une chaîne : ainsi le roi des éléphants, comme il se mettait en marche vers un éléphant rival, fut retenu, (mais) quelque temps (seulement), par l'éléphante[43]. » /24/

Exécuter[44] à demi un vaste sujet, c'est (ce qu'on appelle l'emprunt) « brisé » (*khaṇḍa*). Ainsi :

« D'abord[45] presque entièrement blanche, ensuite faisant place à un ton brunâtre[46], puis, par suite d'un excès de maturation, concentrant sur son corps la qualité du rouge, (enfin), peu à peu, quand arrive la sécheresse, sa surface devient rugueuse et inégale, elle perd son parfum : la jujube dans la forêt devient insipide. » /25/

Pour le même sujet :

(39) *vyatyastaka* (*vyastaka* HSS.) : non attesté(s); cf. *vyasta* comme nom d'un *yamaka* Rudr. III. 23; 25.

(40) Mètre *śālinī*. — Noter l'emploi de *dadhre* comme parfait passif.

(41) Même idée ci-dessus III. 59.

(42) Mètre *svāgatā*. Même image, avec intention inversée.

(43) Figure de style dite *arthāntaranyāsa* (Daṇḍin II. 169) : la formule qui l'exprime est au premier hémistiche, alors qu'elle était au dernier *pāda* de la strophe précédente.

(44) *praṇayana* : attesté lexicalement en ce sens.

(45) Mètre *śikhariṇī*. Strophe citée Vām. III. 2, 2 avec *puraḥ*, °*cchāyaṃ* et *kapilimnā* en a; °*utsekād* et °*saṃsargita*° en b.

(46) *kapiśiman* : non attesté.

« Rendu [47] parfait par suite d'une maturation plantureuse, son corps a concentré [48] sur lui la qualité du rouge, (puis) la sécheresse croissante a produit en lui un état de rugosité : cette jujube dans la forêt est dépourvue de saveur. » /26/

(L'emprunt qui consiste à) développer un sujet concis est la « goutte d'huile » (*tailabindu*). Ainsi :

« La Terre [49], écrasée par le fardeau de ses armées [50] et allant (de niveau avec) le sol des enfers, se souvint une seconde fois de la défense du Grand Sanglier. » /27/

Pour le même sujet :

« Alors [51] que la marche impétueuse des armées faisait défaillir le Seigneur des serpents (Śeṣa) — car elle enfonçait (dans le sol) les rocs de pierres précieuses dont les aspérités secouaient l'extrémité de ses chaperons; alors que se trouvait ébranlée la masse des piliers — les montagnes — qui sont ses frontières [52], la Terre se souvint à nouveau, soudain, de la formidable pointe de la défense (du Sanglier), avec son éclat de pleine lune, d'autant plus blanche encore pour s'être frottée à cette pierre de touche que sont les os solides de la poitrine de Hiraṇyākṣa [53]. » /28/

(Un sujet) qui, ayant été composé dans une certaine langue, est transformé en une langue différente, (donne l'emprunt appelé) « le costume d'acteur » (*naṭanepathya*). Ainsi :

« Craignant [54] un piège, le corbeau ne veut pas de la bou-

[47] Mètre *vasantatilaka*. Dans cette strophe les trois premiers stages décrits précédemment ne sont pas reproduits.

[48] *saṃvargitā°* HSS.

[49] La strophe fait allusion à l'avatār du Sanglier, par lequel Viṣṇu-Varāha souleva la terre du fond des eaux. Type de *praśasti* d'un roi vainqueur.

[50] Sur ce sens (rare) de *tantra*, v. pw. s. u.

[51] Mètre *sragdharā*.

[52] Les monts Cakravāla, ci-dessus VI.88.

[53] Nom du *daitya* qui fut tué par Viṣṇu au cours de l'avatār du Sanglier. — Amplification de la strophe précédente.

[54] Mètre *āryā*. Strophe de Hāla 205 (recension Gaṅgādhara) qui se lit

lette (de riz) qui lui est offerte par la femme du voyageur, mais qui se trouve placée à l'intérieur du bracelet glissant de sa main penchée. » /29/

Pour le même sujet :

« La [55] boulette (de riz) qu'elle offre tant bien que mal, au seuil de sa porte, et dont la rotondité se blanchit à force d'être lavée par les larmes de ses yeux — car elle conserve l'espoir de se réunir (avec son cher absent) — le corbeau, fléchissant le col, branlant sa tête penchée, l'œil errant de côté, s'abstient de la manger : il craint un piège, car le bracelet a glissé. » /30/

La modification du mètre (donne un emprunt appelé) « changement métrique » (*chandovinimaya*). Ainsi :

« Le bien-aimé [56] s'étant approché du lit, ma robe a glissé d'elle-même de ses attaches : ce vêtement, une fois relâchés les cordons de ma ceinture, tenait à peine à mes hanches : c'est tout ce que je sais encore, mon amie, sur le contact que j'ai eu avec son corps. Qui est-il, qui suis-je, quelle fut ma jouissance et comment ? Je n'en ai pas le plus petit souvenir. » /31/

Pour le même sujet :

« Heureuses [57] femmes qui contez cent propos intimes au

chez Weber *pāsāsaṃkī kāo ṇe 'cchaï diṇṇaṃ pi pahiaghariṇīe/ oṇattakaraaloaliavalaamajjhaṭṭhiaṃ piṃḍaṃ*, avec les variantes *ṇechaï pāsāsaṃkī* et *ovatta*. Sur *ohatta* (= skt *avahata*), v. R. Pischel Gramm. p. 141 § 194 et Deśīn. I. 156; sur *karayala*, Pischel § 184; 186 et suiv.

[55] Mètre *mandākrāntā*. Strophe analogue à la précédente, mais en sanskrit.

[56] Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Amaru éd. R. Simon 97 (avec *tatkṣaṇāt* en a, *ca* et *iti* en d au lieu de *nu* et *api*; mais la variante *bandhanāt* est connue, et HSS. lit *nu* et *iti*). Strophe citée Kavīndrav. 296 Śārṅg. 3747.

[57] Mètre *vasantatilaka*. Strophe citée Sūktim. p. 299 (attribuée à Vijjākā) avec les leçons *dhanyāsi yā kathayasi* en a, *narmokti°* en b, *praṇihite tu kare* en c, *iha* en d (HSS. suit Sūktim. pour le *pāda* c); citée aussi, avec diverses variantes, Śārṅg. 3746 Subhāṣitāv. 2141 Kavīndrav. 298 KvPr. I p. 160. Strophe analogue Śārṅg. 3748 Sarasv. p. 504.

milieu des plaisirs d'amour, au moment où vous vous unissez à l'aimé! Mon amant a tendu la main vers ma robe : que je sois maudite, mes amies, si je me rappelle quelque chose de plus! » /32/

La modification de la cause (donne l'emprunt appelé) « déplacement de motif » (*hetuvyatyaya*). Ainsi :

« La lune[58], dont l'éclat était affaibli par le flot de l'aurore, avait alors la pâleur des joues d'une amante fatiguée par l'amour. » /33/

Pour le même sujet :

« Semblable à (l'Amour, le dieu) à l'arc fleuri, la lune, pâle comme la joue d'une femme enceinte, a posé son rayon sur l'arête au sommet de la montagne du Levant[59]. » /34/

Transférer[60] un objet perçu (d'abord dans tel domaine) en tel autre domaine (forme l'emprunt appelé) « transfert[61] ». Ainsi :

« Les[62] lourdes hanches ont pris contact avec le rameau des chevelures, fraîchement mouillées par le bain et dont frémissent les boucles dispersées. Projetées de ces (boucles) vers la nue, en (longues) traînées, les gouttes d'eau sont bues par les cygnes apprivoisés des (belles aux) yeux de lotus, qui tiennent leur cou dressé (pour les recevoir). » /35/

Pour le même sujet :

« Les[63] particules d'eau dégouttant de l'extrémité des chi-

(58) La strophe est citée dans la Subhāṣitāv. 2153 comme étant de Vālmīki, avec °*vapuḥ* en b; aussi KvPr. II p. 204.

(59) La cause de la pâleur qui, dans la strophe précédente, était l'amour, est ici la grossesse. Strophe tout analogue citée du Droṇaparvan GOS. p. 223.

(60) *saṃkramiti* : non attesté (cf. *saṃkrānti* Vām. I. 3, 15).

(61) *saṃkrāntaka* : non attesté, sinon comme terme d'érotique (RS.).

(62) Mètre *mandākrāntā*.

(63) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Le rôle dévolu aux cygnes passe ici aux faons, les chignons des ascètes répondent aux tresses des femmes.

gnons tressés des ascètes qui, sitôt baignés, murmurent (des prières), sont bues par les faons qu'exténue le tourment de la soif, et qui lèvent la tête. Alors qu'elle est alanguie par un amour intense, et que sa bouche soudain se dessèche, l'oiseau, étreignant celle qu'il aime, anxieux la protège en l'ombrageant du creux de ses ailes.» /36/

Reprendre (en une seule phrase) le sujet exprimé dans deux propositions (successives forme l'emprunt dit) «cassette» (*saṃpuṭa*). Ainsi (d'une part) :

«Voici[64] la rivière toute proche des monts Vindhya; c'est la Narmadā[65], ma belle, qu'on connaît pour être la première épouse de l'océan occidental. Alors que tes regards étaient agités par le rire et la peur (que provoquaient en toi) les *śaphara*[66] frétillants, c'est là que je t'ai tirée sur la berge doucement, doucement, comme j'ai pu.» /37/

D'autre part :

«Les eaux[67] de la Revā[68], où les poules d'eau[69] mélodieuses gloussent en écoutant le doux murmure que produisent les ondes mobiles pénétrant dans les orifices de ces cavernes — les nombrils (des baigneuses) — sont ensorcelées[70] par les femmes Lāṭa[71] pendant leurs baignades d'après-midi.» /38/

Pour le même sujet :

«Quand[72] tu partais pour la conquête du monde vers telle ou telle région, avec les belles femmes de ton entourage

[64] Mètre *mandākrāntā*.
[65] Mod. Nerbudda.
[66] Cyprinus saphore (cyprinés).
[67] Mètre *vasantatilaka*.
[68] Autre nom de la Narmadā, dans la tradition poétique.
[69] *jalakukkubhāni* HSS. (comm.).
[70] *grahilikṛ-* : non attesté.
[71] Cf. ci-dessus VII. 106.
[72] Mètre *sragdharā*.

— qui écartaient leurs cuisses fuselées[73], apeurées qu'elles étaient et rieuses au contact des bancs de lourdes dorades — tu plongeais dans l'eau des rivières, (peuplée) de poules sauvages tout étonnées du gracieux murmure que produisaient les vagues frémissantes, successivement absorbées et relâchées[74] par le creux profond du nombril (des jeunes baigneuses)[75]. » /39/

Cet (emprunt) «à forme de Reflet», qui fait que le poète devient un non-poète, doit être évité de toutes manières. En effet :

On ne s'empare pas séparément d'un sujet figurant dans l'œuvre poétique d'un autre, pas plus qu'on ne s'empare séparément du reflet de son propre corps[76]. /40/

TREIZIÈME LEÇON :

LES SUBDIVISIONS DANS LES EMPRUNTS D'IDÉE, PAR EXEMPLE DANS (L'EMPRUNT) À RESSEMBLANCE DE PORTRAIT (*arthaharaṇeṣv ālekhyaprakhyādibhedāḥ*).

(Suit) l'énumération des (emprunts) «ressemblant à un Portrait». Traiter (un sujet) de manière semblable (à un sujet antérieur, forme l'emprunt dit) «marche parallèle»[1]. Ainsi :

(73) °*stambhikā :* inconnu en ce sens.

(74) *unmukti :* mot védique.

(75) Cette strophe réunit le thème des poissons qui font rire et trembler les baigneuses, et celui des vagues pénétrant dans le nombril des jeunes femmes.

(76) Autrement dit le *pratibimbavat,* empruntant à la fois le fond et la forme, a pour effet que l'emprunteur n'ajoute rien d'important à son modèle.

(1) *samakrama,* terme de la langue littéraire (pw.).

« Sur[2] la montagne du Ponant, séjour de la région chère à Varuṇa[3], qui obliquement se libérait peu à peu de la contrainte[4], comme un côté des joues qu'effleure la pâte de safran, le disque des rayons du soleil resplendit, (tout) doré. » /1/

Comparer :

« Regarde[5], ma belle, (l'astre) aux rayons froids dans la rougeur de son lever devient pareil à la joue jaunie de safran de la Région orientale qui s'embrase à tout instant[6]. » /2/

Exprimer (un thème) comportant des figures (poétiques) sans employer lesdites figures, c'est (l'emprunt dit) « larcin d'ornements » (*vibhūṣaṇamoṣa*). Ainsi :

« Foncée[7] à la racine comme un nénufar, pareille au bourgeon de la lune nouvelle, puis (en son milieu) jaune comme une mangue que gonfle[8] la maturation, enfin brillante (en haut) comme le soleil nouveau, avec un gris de fumée au sommet : ainsi a resplendi la lueur de la lampe[9], sous ses aspects variés. » /3/

Pour le même sujet :

« Bleuâtre[10] à la racine, puis au ventre s'épanouissant en jaune, puis légèrement blanche, enfin irradiant en une raie rouge, avec du gros de fumée au sommet : telle est la lueur de la lampe qui, offrant successivement des couleurs variées,

[2] Mètre *vasantatilaka*.

[3] L'ouest est la *vāruṇī diś*.

[4] *apayantraṇa* (= *aniyama*, HSS. comm.) : non attesté.

[5] Mètre *rathoddhatā*. La description du soleil couchant a pour parallèle celle de la lune qui se lève.

[6] *pratikalam* : sens du mot dans Vikramāṅk. ; mieux sans doute « fragment par fragment ».

[7] Mètre *mālinī*.

[8] Jeu de mots sur le double *pīta*.

[9] *daipam arciḥ* : expression de Śiś. XI. 18.

[10] Mètre *śikhariṇī*. Même description que la strophe précédente, mais sans les images.

perce en un instant les ténèbres même (les plus) compactes. » /4/

Exprimer (la même idée) en renversant l'ordre dans lequel une idée a été d'abord exprimée, c'est (l'emprunt dit) « violation » (*vyutkrama*) [de l'ordre]. Ainsi, pour le même sujet que ci-dessus :

« Foncée [11] au sommet, légèrement rouge au-dessous, ensuite, plus bas encore, une masse un peu jaune [12], puis rougeâtre, enfin bleue-noire à la base : la lueur de la lampe déchire [13] le voile aveugle des ténèbres. » /5/

Exprimer une chose particulière dans une composition (par ailleurs) commune (*sāmānya*), (c'est l'emprunt dit) « tournure particulière » [14]. Ainsi :

« Ainsi [15], au lever de la lune, le cœur et les yeux chavirés à la suite de l'entretien avec la messagère de leur tendre amant, les femmes ont procédé à leur parure, tandis que leurs amies rient de les (voir) poser leurs ornements tout de travers. » /6/

Pour le même sujet :

« L'une [16] se frottait le giron de santal blanc, posait la ceinture sur ses amples seins, attachait le collier sur ses hanches rondes : (car, distraite), sa pensée s'en était allée vers son bien-aimé. » /7/

Faire de l'idée subordonnée (l'idée) principale, (c'est l'emprunt dit) « guirlande de tête » (*uttaṃsa*). Ainsi :

(11) Mètre *vasantatilaka*. La description procède ici de haut en bas.

(12) *avapāṇḍura* : non attesté. Emploi exceptionnel de *ava* (manque Wa.).

(13) *ardati* : forme védique, reprise par ex. Kavirah. I. 130, II. 118.

(14) *viśeṣokti* : terme de poétique Daṇḍin II. 323 et suiv. Bhām. III. 23 Vām. IV. 3, 23 Udbh. V. 5 et suiv. Dhvan. p. 35 ; 38 Viṣṇudh. III. 14, 12 etc. (« quand, la cause étant présente, l'effet manque à se produire »).

(15) Mètre *vasantatilaka*. La strophe est citée dans le comm. de Dhanika ad Daśar. II (GOS. p. 224).

(16) Mètre *upajāti*. Développement de l'idée finale de la strophe précédente. Strophe reprise Sarasv. p. 532 avec *babhāra* en d.

« Illuminant [17] le ciel du flot de ses rayons, pâle comme un sein jauni de safran, la lune alors émergea tout doucement de l'océan oriental, telle une jarre d'or. » /8/

Pour le même sujet :

« Déchirant [18] alors le corselet de soie sombre des ténèbres, (le disque) entier [19] de la lune apparut un peu dans l'interstice, ravissant comme le sein d'une belle [20] de nuit qui retient encore un reste de safran. » /9/

Arranger autrement le même thème à l'aide d'expressions (nouvelles, c'est l'emprunt dit) « costume neuf » (*navanepathya*) [21]. Ainsi :

« La mouche [22] soigneusement arrangée sur la joue, comme le signe à forme de lièvre sur la lune de son visage, a été délavée par les larmes de la (belle aux) yeux frémissants, car son amant avait désobéi aux conventions (du rendez-vous). » /10/

Pour le même sujet :

« Les [23] amants étant arrivés en retard, les (lignes de) feuilles et de lianes sur les joues des coquettes trahies [24] quant

(17) Mètre *svāgatā*. Kir. IX. 23.

(18) Mètre *vaṃśastha*. L'image secondaire de la strophe précédente (la lune comparée à un sein de femme) devient ici l'image principale.

(19) L'éd. GOS. propose *śakalam* « fragment » (cf. aussi le comm. moderne de HSS. et l'expression *candraśakala* de Kād., pw. s. u. *śakala*).

(20) *taruṇī* : désignation d'âge chez les *nāyikā*, R. Schmidt Erotik ³ p. 175 et suiv.

(21) Cf. le *naṭanepathya* de la série précédente.

(22) Mètre *svāgatā*.

(23) Mètre *indravajrā*. Dans la strophe précédente le *tilaka* de la belle est effacé par les larmes qu'elle verse, voyant que son amant tarde. Ici ce sont les *pattralatā* sur la joue des belles qui se trouvent détruites par les larmes de chagrin.

(24) *khaṇḍitā* : terme technique d'une *nāyikā* « tourmentée », i. e. « offensée », « abandonnée » NŚ. XXII. 203, passage où figure précisément le mot *vāsaka*, voir note suivante.

au temps[25] (convenu pour le rendez-vous, lignes) arrosées des larmes du chagrin, n'ont eu qu'une brève existence.» /11/

Quand il y a identité des moyens employés, mais que la manière de les employer est autre, (l'emprunt est dit) «emploi d'un même moyen» (*ekaparikārya*)[26]. Ainsi :

«Que[27] le (dieu à) face d'éléphant protège[28] les trois mondes, lui dont la grande trompe, dressée au ciel, avec le bourgeon de sa défense blanche pareille à une pousse sortie de la racine, sert de tige[29] à ce lotus qu'est le disque du soleil!» /12/

Pour le même sujet :

«Victoire[30] au lotus[31] du Seigneur à forme d'éléphant (Gaṇeśa) : il a pour tige le sceptre de sa trompe élancée, avec sa défense unique comme un fragment de pousse (jailli) de la racine!» /13/

Rétablir la forme primitive d'une chose qui a été modifiée (est l'emprunt dit) «réinstauration» (*pratyāpatti*). Ainsi :

«Sa[32] beauté ayant été transférée au soleil, son disque

[25] *vāsara* : sens non attesté; peut-être convient-il de corriger en *vāsaka* «rendez-vous», cf. *vāsakasajjā* Vāgbh. p. 63 Śṛṅgāratil. I. 79 etc.

[26] *parikara* est une «figure de sens» Rudr. VII. 11; 72 et suiv. Agnip. CDXLVI. 13 Ruyy. 94 Sarasv. IV. 3; 73-77 Kuval. I. 60 et suiv. Ekāv. VIII. 24 et suiv. (en outre, terme de dramaturgie, S. Lévi Théâtre Ind. p. 36). C'est la figure qui se présente quand l'attribut trahit une intention déterminée (Kuval.).

[27] Mètre *vasantatilaka*. Description de Gaṇeśa. La strophe est citée Subhāṣ. 80 (avec *pāyād* a, *mūlāvalagna*° c) et attribuée à «*kasyāpi*»; aussi Sūktim. p. 23, mêmes leçons et attribuée à Gaṇapati.

[28] *avyāt* : précatif.

[29] *nālāyita* : attesté BhāgPur.

[30] Mètre *āryā*. Dans la strophe précédente, c'est le soleil qui ressemble à un lotus dont la trompe de Gaṇeśa serait la tige; ici, c'est la pointe même de la trompe qui figure un lotus.

[31] *puṣkara* signifie «lotus» et «bout de la trompe».

[32] Rām. III. 16, 13 (avec °*āruṇa*° en b); strophe citée Dhvan. p. 63 (avec °*āvṛta*°).

brouillé par les frimas, comme un miroir aveuglé par les soupirs, la lune cesse de briller. » /14/

Pour le même sujet :

« Sitôt [33] délivré de la désolation née de la (présence de) son ennemi, son visage resplendit, tel un miroir [34] qui reprend sa limpidité innée, quand la buée des soupirs s'est effacée. » /15/

Voilà les subdivisions de (l'emprunt) « à ressemblance de Portrait ». Il (constitue) un procédé acceptable (*anugrāhya*). On dit en effet :

« Un tel développement (*vistara*) du sujet, pris dans son ensemble, rend [35] (le sujet primitif) tout autre (qu'il n'était), grâce à la variété des expressions [36], comme l'est un acteur grâce à l'emploi des fards. » /16/

Voici maintenant les subdivisions (de l'emprunt) « pareil à une Ame de même forme ». Lorsque, par son affectation à un autre domaine, le thème revêt lui-même une forme distincte, (on a l'emprunt dit) « renversement de domaine » (*viṣayaparivarta*). Ainsi :

« Puissent [37] vous protéger les souffles des soupirs (échappés) de la narine droite [38] de Sthāṇu ! Ils sont pleins de la poussière des cendres qui zèbrent son corps, ils haïssent la

(33) Mètre *indravajrā*. Le miroir embué de la strophe précédente est ici un miroir qui a recouvré sa limpidité.

(34) *ātmadarśa* : expression de Raghuv., faite sur *ādarśa* : noter *ātman* = *ā* ! comme dans *ātmahan*, *ātmadāna*, *ātmabhū*, etc.

(35) *ārchati* : forme inattestée en class., mais connue en bouddh. (Kalpanām. éd. H. Lüders p. 39); noter que l'épopée atteste *archati*.

(36) *bhaṇiti* : mot de *kāvya*, devenu un terme technique Sarasv. II. 3 ; 52.

(37) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Description de Śiva ascète, changé en « colonne » (*sthāṇu*). Strophe de Bālabhār. I. 2 (avec °*bhasmagātra*° en a ; *ruṣyad*° en c). La désignation de Sthāṇu remonte au MhBh.

(38) Expulsion de l'air par la narine droite quand l'inspiration a eu lieu r la gauche, dans les exercices du Yoga, Haṭhayogapr. II. 7 Gher. Saṃh. V. 50, etc.

retenue [39] (du souffle inspiré) et combattent la fraîcheur de la lune; le serpent fixé à l'oreille (du dieu) les lèche : ce sont les témoins de la souffrance mentale de Celui dont le corps est séparé de la Fille des Monts (Pārvatī) courroucée! » /17/

Pour le même sujet :

« Puissent [40] vous protéger les soupirs ardents et sincères de Hari qui porte dans son cœur une profonde brûlure! Ils dispersent et font bouillir [41] le miel du lotus de ses entrailles, ils font se faner [42] la guirlande sur sa poitrine; ils sont émis, puis inversement absorbés par le serpent (qui lui sert de) couche et qui frémit sous la chaleur : ce sont les témoins du souvenir de Rādhā, et Lakṣmī les écoute [43] avec jalousie. » /18/

Adapter l'une des deux formes d'un thème à double forme (est l'emprunt dit) « rupture de paire » (*dvandvavicchitti*) [44]. Ainsi :

« Puisse [45] vous délivrer [46] du péché lancinant [47] le chignon de (Śiva), l'ennemi de (Kāmadeva, le dieu) à l'arc de fleurs! A la vue de la lune qui y (est fixée) et que bercent les eaux

[39] *kumbhaka*, terme du Haṭhayoga (connu des commentaires aux Yogasū. II. 49 et suiv.); retenue du souffle à l'intérieur du corps (ainsi changé en un « pot ») entre l'inspiration et l'expiration, au cours du *prāṇāyāma*, cf. par ex. Sarvadarś. trad. p. 264.

[40] Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Hari (Viṣṇu) se souvenant de son ancienne amante Rādhā en présence de son épouse Lakṣmī. — Rādhā (le nom figure Gītagov., Pañcat., Brahmavaiv. et autres Purāṇa et Tantra tardifs, mais déjà chez Hāla strophe 86 = 89 Weber?) est plus spécialement l'amante de Kṛṣṇa.

[41] Cf. *kvathita* au sens de « liqueur de miel » (Nighaṇṭuprak.).

[42] *mlāpita* : non attesté.

[43] *ākarṇita* : non attesté.

[44] *vicchitti* est un terme de poétique (tardive) Auc. p. 117, Rasatar. p. 56, Sarasv. p. 532, mais déjà NS. XXII. 16 etc.; sur le mot, voir Th. Zachariae BB. XIII p. 93 GGA. 1885 p. 381.

[45] Mètre *sragdharā*.

[46] *muṣyāt* : précatif.

[47] *utkleśa* : non attesté en ce sens.

abondantes du Gange, les beaux yeux de (Kārttikeya), l'ennemi des (monts) Krauñca, vu leur nature d'enfants, frissonnèrent, égarés qu'ils étaient par (la ressemblance de l'astre) avec des *śapharikā*[48] étincelant librement[49], tandis que soudain (Gaṇeśa, le dieu) à la gueule d'éléphant s'amusait à prendre de sa trompe gracieuse le lotus[50] (de la lune) qui se levait[51] ! » /19/

Pour le même sujet :

« Irradiant[52] quelque clarté à travers la rivière (qui baigne) les mille tresses de (Śiva) Dhūrjaṭi, puisse le croissant de lune vous apporter[53] le bonheur, lui qui, à raison du tourbillon des eaux, disparaît sitôt apparu, lui que le serpent — le prenant pour une *śapharī*[54] frémissante et fermant la rangée de ses chaperons — cherche maladroitement, mais avidement, à saisir[55] dans ses replis[56] qui se contorsionnent[57] ! » /20/

Modifier[58] des idées antérieures par d'autres idées (est l'emprunt dit) « guirlande de joyaux » (*ratnamālā*). Ainsi :

« Le chat[59] lèche dans l'écuelle les rayons de la lune,

(48) Mot non attesté, cf. *śaphara* ci-dessus XII. 66.

(49) *phāṇṭa* (glosé *anāyāsa* HSS.) : sens de lexique.

(50) *mṛṇālī* : dérivé non attesté.

(51) Kārttikeya (Skanda) prend la lune pour un poisson et Gaṇeśa (cf. ci-dessus n. 30) pour un lotus.

(52) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Strophe reprise Sarasv. p. 313. Description de Śiva avec la lune en diadème et les serpents nichés dans sa chevelure.

(53) *diśyāt* : précatif.

(54) Non attesté; cf. *śaphara* ci-dessus XII. 66.

(55) *jighṛkṣatitamām* : sur cette formation récente, v. L. Renou IHQ. XIV p. 134.

(56) *prāñcana* : non attesté.

(57) Le thème précédent avait deux aspects : ressemblance de la lune avec les poissons et avec le lotus. Seule la première ressemblance est traitée ici. En fait il s'agit d'une reprise de la figure dite *bhrānti*.

(58) *antaraṇa* : mot attesté en véd., cf. véd. *samana*.

(59) Mètre *śikhariṇī*. Strophe citée Subhāṣ. (attribuée à Bhāsa) 1944 (avec *kapole* en a; *karī saṃkalayati* en b; *viplavayati* en d); aussi Saduktik. I. 77,

croyant que c'est du lait; quand ils s'étendent dans les interstices des arbres, l'éléphant les prend pour des bourgeons; à la fin des plaisirs d'amour, quand ils s'étalent sur le lit, la femme elle aussi les saisit, pensant que c'est son vêtement : ainsi la lune, ivre de lumière, hélas, induit le monde en erreur. » /21/

Pour le même sujet :

« Les[60] cygnes royaux[61] avalent maintes fois le clair de lune, le considérant comme un substitut du lait[62]; les belles l'amassent sur leurs épaules, se réjouissant de ce saupoudrement de camphre; les hommes l'écartent du bout des seins de leurs amantes, le prenant pour une robe, en leur émoi intime; sur les eaux de la rivière les abeilles, avides de fleurs fraîches, le lèchent aussitôt. » /22/

Introduire le (même) sujet avec une différence (portant sur) le nombre (est l'emprunt dit) « trait numérique » (*saṃkhyollekha*)[63]. Ainsi :

« Les ongles de tes pieds, ô Rudra(-Śiva), que pare le reflet de (Viṣṇu-)Nārāyaṇa s'inclinant (devant eux) deviennent dix lunes redoutables qui semblent adorer ta lune[64]. » /23/

Pour le même sujet :

2 (avec *karī saṃ°*, *viplavayati* et attribuée à RŚ.); aussi Śārṅg. 3640 (attribuée à Bhāsa) (avec *mārjārī* en a, et le reste comme Subhāṣ.); reprise KvPr. II p. 396 Citramī. p. 36 Sarasv. p. 312 et cf. F. W. Thomas Kavīndrav. p. XI et 83. Strophe un peu analogue Hāla 306.

[60] Mètre *sragdharā*. Variations sur le thème précédent.

[61] *rājahaṃsa* (traduction conventionnelle) : variété de *haṃsa*, blanc, au bec et aux pattes rouges (Amaras.)

[62] Les *haṃsa* sont friands de lait, voir ci-dessus V. 23.

[63] Sur *ullekha*, voir ci-dessus XI. 29.

[64] Les ongles des pieds de Rudra, par le reflet sur eux de la couleur noire de Nārāyaṇa incliné pour leur rendre hommage, ressemblent aux dix lunes sur les têtes des dix Rudra, et l'on dirait qu'ils adorent ainsi la lune située sur la tête d'un onzième Rudra. Les onze Rudra, multiplication de Rudra-Śiva, sont connus depuis le MhBh. (E. W. Hopkins Epic Myth. p. 173).

« Quand [65] les ongles brillants d'Umā, lotus de ses pieds, viennent en contact avec la tête (de Śiva qui s'incline devant eux) parce qu'il a commis une faute, la lune (que Śiva porte en diadème) semble être devenue sextuple : puisse ce (dieu à) la gorge sombre vous dispenser ce qui vous est cher! » /24/

Mentionner, en s'exprimant de la même manière (que précédemment), quelque chose en surplus, (c'est l'emprunt dit) « excroissance » (*cūlikā*) [66]. Il est de deux sortes, concordant et discordant. Voici un exemple de la première sorte :

« Dans [67] la cour enduite des rayons de la lune, la femelle du cygne gémit misérable, la voix coupée de larmes, car elle n'a pas aperçu le cygne royal qui dort, pareil à un réseau de rais lunaires. » /25/

Pour le même sujet :

« Le cygne [68] domestique ne reconnut pas sa femelle blottie en son plumage [69] difficile à discerner sur le toit blanc qu'illuminait un abondant clair de lune, — pas même quand elle éleva la voix devant lui, car son oreille était égarée par le tintement des bavardes périscélides. » /26/

Deuxième (type d'« excroissance »), pour le même sujet :

« Sur [70] le toit blanc baigné des flots de la clarté lunaire, la

(65) Mètre *vaṃśastha*. Umā (Pārvatī), sur les cinq ongles d'un des pieds de laquelle la lune au disque de Rudra s'est réfléchie, semblant s'être ainsi six fois reproduite. Le « changement numérique » est clair : six au lieu de dix.

(66) Terme de dramaturgie (S. Lévi Théâtre p. 60) NŚ. XIX. 107 Daśar. I. 119 SāhD. 310; en outre, Sarasv. III. 28. Le sens propre est « partie éminente, excroissante, d'un objet ».

(67) Mètre *rathoddhatā*. Jānakīh. VIII. 85 (avec *saikate* en a; *rodasīndukara°* en b; *sagadgadam* en d).

(68) Mètre *upajāti*. Les deux derniers *pāda* se bornent à ajouter une touche nouvelle.

(69) *pakṣatipuṭa* : expression de Caṇḍakauś. (pw.)

(70) Mètre *upajāti*. La reconnaissance remplace ici la non-reconnaissance : là réside la « discordance ».

femelle du cygne non sans peine reconnut son bien-aimé blanc comme un monceau de perles pures, à ses cris mélodieux comme (le tintement) des périscélides mouvantes. » /27/

Une composition (qui reprend) sous forme positive une (chose donnée d'abord) sous forme négative (est un emprunt appelé) « enlèvement d'une chose fixée (sous tel aspect déterminé) » (*vidhānāpahāra*). Ainsi :

« Amaranthe(71), te voici privée du plaisir joyeux de frapper nos seins; arbre *bakula*(72), il te faut souvenir comment tu étais arrosé par le suc de notre bouche; maintenant que nos pieds vont cesser de te battre, *aśoka*(73), tu seras plongé dans le chagrin : ainsi disaient les femmes de celui qui abandonne sa propre ville aux ennemis. » /28/

Pour le même sujet :

« Quand(74) il eut conquis successivement les bords de l'océan, les forêts immenses et les sommets, soudain l'arbre *bakula*, le rouge *aśoka* ainsi que l'arbre *tilaka*(75) furent entraînés par ses compagnes vers la grande fête de leur épanouissement, grâce au nectar des bouches, aux pieds qui se posent, aux coups d'œil coquets(76). » /29/

Accumuler en une seule (composition) plusieurs sujets

(71) Mètre *hariṇī*. Strophe citée Subhāṣ. 2564 et attribuée à Ratnākara; citée aussi Śārṅg. 1269 avec *karāghātakrīḍāsukhena* en a; *rasā°* en b; *°bardhyo* en c; *jana°* en d.

(72) Ci-dessus V. 27 : cet arbre fleurit quand de jeunes femmes l'arrosent d'un vin qu'elles déversent de leurs bouches mêmes, thème littéraire connu, Megh. 75 etc.; M. Bloomfield JAOS. XL p. 1 Tawney-Penzer trad. du Kathās. I p. 221.

(73) Cf. ci-dessus V. 51 : cet arbre passe pour fleurir quand de jeunes femmes le touchent du pied, thème connu, Megh. loc. c. Mālav. III. 12, etc. Analogue pour le *kurabaka* et ci-dessous pour le *tilaka*.

(74) Mètre *hariṇī*. Le roi victorieux, la joie du gynécée royal et de la nature.

(75) Prob. syn. *rodhra*, ci-dessous XVIII. 111.

(76) Ces attributs se rapportent respectivement au *bakula*, à l'*aśoka*, au *tilaka*.

(est l'emprunt appelé) «collection de rubis» (*māṇikyapuñja*). Ainsi :

«Dressant[77] son long bras à l'instar d'une montagne, la Terre, cette jeune femme, semble sur le visage de sa compagne, la Nuit, faire une marque en forme de lune.» /30/

Et en outre :

«En[78] apercevant, avec la crinière de ses rayons qui brillent au loin, charmants comme des bouquets d'*atimukta*[79] épanouis, ce lion, la lune, posé au sommet de la montagne du Levant, aussitôt la barrière infranchissable des ténèbres se dispersa[80].» /31/

Et en outre :

«Afin[81] d'exécuter le Sacre de l'Amour, la nuit son amante fit surgir[82] l'astre nocturne, tel une cruche d'argent (parée de) lotus, avec sa marque (nettement) tracée[83] et le flot de ses rayons miroitants.» /32/

Et en outre :

«Regarde[84], (femme) à la taille mince, il s'élève sous nos yeux avec ses rayons qui imitent le lait[85] du bambou écrasé,

(77) Mètre *hariṇī*. La Terre comme *nāyikā*, traçant un *tilaka* sur le visage de la Nuit.

(78) Mètre *vasantatilaka*.

(79) Prob. Gaertnera racemosa Roxb., sorte de jasmin.

(80) Double sens : la cohorte irrésistible des éléphants couleur de ténèbres ; *vāraṇaghaṭā* au sens, non attesté, de «barrière».

(81) Mètre *svāgatā*. Kir. IX. 32. L'aiguière comme instrument de l'aspersion royale, où les eaux sont représentées par les rayons lunaires.

(82) *udāse* : parfait passif.

(83) La marque de l'antilope ou du lièvre, censément figurée sur la lune (ci-dessus XI. 59).

(84) Mètre *āryā*.

(85) *tva(k)kṣīra* (corrigé en *tvaksāra* GOS.) : mot de lexique, sous diverses formes (*tvakkṣīrā* et *-ī*, *tvagākṣīrī*, *tvaksārā*, *tukākṣīra* et *-ī*, *tugākṣīrī* ou *tugā* tout court), dont plusieurs sont attestées dans les textes médicaux. Sucre de bambou, cf. Hobson-Jobson s. u. tabasheer. Noter que *tvaksāra* signifie aussi bambou

ce joyau (la Lune), diadème du mont du Levant, amant de Rohiṇī[86]. » /33/

Et en outre :

« Blanche[87] comme une motte de beurre frais, frôlant du bout de ses rayons les massifs de lotus, éclatant de rire sur les pentes de la montagne du Levant, elle se lève, la Lune, miroir pour le visage de dame Nuit. » /34/

Et en outre :

« Ce cygne unique — la lune — étant parti, l'Amour parut (vouloir) se baigner avec ces eaux — les ténèbres — dans le ciel — cet étang — où riaient[88] les étoiles — ces lotus de nuit. » /35/

Pour le même sujet :

« Mouche[89] de beauté[90] en forme de *rodhra*[91] de dame Nuit; lion au milieu du troupeau d'éléphants que sont les ténèbres; aiguière en argent pour le Sacre d'Amour, roi de la terre; joyau unique au sommet de la montagne du Levant; miroir tout neuf des régions du ciel, la lune, qui semble rire, élève au firmament l'illusion d'un cygne dans un étang[92]. » /36/

(Un emprunt) où un sujet jouant le rôle d'une racine bul-

[86] Sur ce mythe, ci-dessus VII. 37. Cette strophe contient une métaphore entre la lune et le joyau, et une comparaison entre les bambous et les rayons.

[87] Mètre *puṣpitāgrā*.

[88] *hāsini* : la correction *bhāsini* (GOS.) n'est pas justifiée, cf. ci-dessus n. 70.

[89] Mètre *dhṛtaśrī*. La strophe est citée Vām. IV. 3, 32 (du moins le *pratīka*).

[90] *tilaka* : double sens : 1° marque de beauté sur le visage des femmes; 2° *rodhra*. Comparaison analogue entre la lune et le *tilaka* de la nuit Vām. 31 et suiv. et souvent.

[91] Cf. ci-dessus n. 75.

[92] Toute cette strophe est faite d'emprunts aux six strophes précédentes, dans l'ordre.

beuse[93] s'exprime par des traits particuliers qui en sont comme les bourgeons (s'appelle) «bulbe» (*kanda*). Ainsi :

«Se[94] déversant par l'aiguière de la lune, la clarté lunaire se répand à l'entrée des rues, semble se condenser au sommet des palais, s'étaler sur les massifs des lotus (de nuit).» /37/

Pour le même sujet :

«Le[95] clair de lune semble se répandre dans le ciel, se multiplier[96] dans les massifs des lotus (de nuit), se refléter sur les larges joues des femmes, pâles comme des tronçons de roseau mûr, s'épanouir sur l'eau, briller sur les maisons blanches de crépi, frémir sur l'étoffe des drapeaux et sur les feuilles que le vent agite.» /38/

«La[97] lune dans cette (nuit de pleine lune) est comme une aiguière de cristal; son signe est découvert[98] comme la bouche (de l'aiguière) : ainsi le clair de lune se déverse longuement, comme une poudre de camphre.» /39/

«Comme[99] une servante (arrose) la cour, la nuit arrose le ciel de la clarté (lunaire en guise) d'eau ; elle coule de la lune, cruche de cristal que recouvre (en guise) d'herbes vertes (une tache à forme de) gazelle.» /40/

«Afin[100] d'exécuter le Sacre de l'Amour, la Nuit son amante fit surgir l'astre nocturne, tel une cruche d'argent (parée de) lotus, avec sa marque (nettement) tracée et le flot de ses rayons miroitants.» /41/

[93] *kandalāyamāna :* dénom. non attesté, sur *kandala* «bourgeon» (sens de lexique, attesté Yaśastil. et Śṛṅgāratil. chez RS.).

[94] Mètre *āryā*.

[95] Mètre *dhṛtaśrī*. Strophe reprise Hem. p. 248, avec *hasativa* en c.

[96] *bahūbhū- :* non attesté.

[97] Mètre *āryā*.

[98] *apidhānam ;* GOS. comprend *āmapidhānam* «raw lid».

[99] Mètre *āryā*.

[100] Strophe déjà citée ci-dessus n. 81. Ces trois strophes développent la portion «se déversant par l'aiguière...» de la strophe initiale.

Tels sont les (huit groupes) qui composent (l'emprunt appelé) «pareil à une Ame de même forme». C'est là, dit Surānanda[101], un procédé suggestif (*ullekha*) qu'il convient de suivre. On a dit en effet :

La[102] déesse Parole triomphe comme elle veut : elle est pour les poètes la renommée et la félicité. Lorsqu'elle suggère par la courbure[103] (de l'expression) quelque joyau d'idée, elle amène un (résultat) inappréciable[104]. /42/

Voici maintenant les subdivisions de (l'emprunt appelé) «semblable à l'Entrée dans une cité étrangère». Changer (un thème) en se servant d'un thème déjà affecté à (une autre) composition (forme l'emprunt dit) «combat à la massue» (*huḍayuddha*)[105]. Ainsi :

«Comment[106] ne subirait-il pas la privation du corps[107], cet Amour misérable, dénué de discernement, qui frappe les jeunes femmes et n'a pas pitié d'elles, délicates comme les feuilles de bananier?» /43/

Pour le même sujet :

«Comment[108] ne pas adorer cet Amour à l'enseigne du dauphin, si ferme en son discernement, qui frappe avec ses flèches faites de fleurs le corps charmant comme un bananier des (belles aux) yeux de gazelle?» /44/

(101) Le nom est donné dans le prologue du Bālar. comme celui d'un membre du clan des Yāyāvara, dont la parole est «digne d'être bue par l'oreille» (v. 13). Sans doute s'agit-il d'un contemporain du roi Raṇavigraha de Cedi (fin du IXe s.). Une strophe de Sūktim. (p. 47) le cite, et la strophe ci-après est probablement de lui.

(102) Mètre *upajāti*. Idée analogue Dhvan. I. 6.

(103) Ci-dessus IX. 64.

(104) *anarghatā* : non attesté.

(105) *huḍa* «bélier» lex. et Bṛhats. (var.) [*huḍu* Pañcat.]; nom d'une arme («bélier»?) MhBh.

(106) Mètre *drutavilambita*.

(107) *aśarīratā* : non attesté. L'Amour dont le corps fut brûlé par Śiva.

(108) Mètre *drutavilambita*. La structure reste la même : seuls ont changé les sentiments vis-à-vis de l'Amour.

Une composition dont le thème est très dissemblable[109], le mode (de développement étant) autre, (forme l'emprunt dit) «cuirassé contre» (*pratikañcuka*)[110]. Ainsi :

«La[111] lune, ce récipient de joyaux, resplendit, laissant tomber un flot de nectar d'un éclat enivrant pareil à celui des yeux des bartavelles, comme un charmant cygne femelle, qui du bout de son bec a mordu une tige de lotus.»[112] /45/

Pour le même sujet :

«L'une[113] était en train de donner de la liqueur à l'aide d'une tige creuse de corail (dans) une coupe[114] de saphirs[115] : on dirait un perroquet apprivoisé qu'on porte au creux de sa main et qui tient dans son bec un lambeau de viande séchée.» /46/

Changer une comparaison par (l'emploi d')un autre (terme de) comparaison (forme l'emprunt dit) «concordance de thème» (*vastusaṃcāra*). Ainsi :

«(Je suis)[116] comme étroitement lié par une guirlande de lotus; comme baigné d'un flot abondant de lait; comme absorbé tout entier par son œil grand ouvert; comme violemment arrosé par un nuage humide de nectar.» /47/

Pour le même sujet :

(109) *visadṛśa : viśiṣṭasādṛśyavant* HSS. comm.!

(110) Sur ce mot, voir Vākyapad. II. 487, passage souvent discuté, not. par F. Kielhorn IA. V p. 244 (note). Sens incertain.

(111) Mètre *indravajrā*.

(112) Qui de ce fait laisse échapper sa sève.

(113) Mètre *upajāti*. De part et d'autre il s'agit d'un récipient à liqueurs, où l'instrument est tantôt «la pierre de lune», tantôt le saphir, l'agent étant le cygne femelle ou le perroquet. Cf. la description des ablutions royales Kād. éd. de Bombay p. 33.

(114) *pāra* au sens de *pātra* (HSS. comm.)? Cf. *pārī* en ce sens dans la strophe précédente.

(115) *masāra* (et variantes) : ou émeraude? L. Finot Lapidaires p. XVIII conteste le sens de saphir.

(116) Mètre *mālinī*. Mālatīm. III. 16 : Mādhava exprimant ses sentiments à la vue de Mālatī. Str. reprise Sarasv. p. 133.

« Comme[117] des fils de perles, comme des guirlandes de rayons lunaires, comme des vagues de l'océan de lait, comme des flots de nectar ravisseurs de la fatigue; franchissant la rivière des longues œillades, spontanément parés d'une grâce coquette, tout d'un coup les regards de (la belle aux) yeux de gazelle m'inondèrent de l'éclat d'un intense amour. » /48/

Transformer un ornement (poétique) de mot en un ornement de sens, (c'est l'emprunt appelé) « énoncé de base » (*dhātuvāda*). Ainsi :

« Victoire[118] aux poussières (émanant) des pieds de (Śiva) Tryambaka, que caresse la tête de l'asura Bāṇa : elles effleurent le cercle des diadèmes de Rāvaṇa et se posent à l'extrémité des chignons des maîtres d'entre les dieux et les Asura; elles détruisent votre existence (transitoire)! » /49/

Pour le même sujet :

« Victoire[119] aux poussières des pieds de (Śiva,) l'ennemi de Pura, dont l'activité est sans précédent, puisque grâce à elles les êtres sont délivrés de *rajas*[120] et atteignent en sa plénitude la vision du monde du salut[121]! » /50/

Transformer le thème lui-même en l'élevant (sur un autre plan est l'emprunt dit) « traitement d'honneur » (*satkāra*). Ainsi :

« Les[122] lourdes hanches ont pris contact avec le rameau

[117] Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Les regards qui précédemment étaient assimilés au lotus, le sont ici à la perle.

[118] Mètre *vaṃśastha*. Str. reprise Hem. p. 14, qui forme la seconde strophe du prologue de Kād. Éloge de Śiva vainqueur du démon à dix têtes Rāvaṇa et ayant pour favori un autre démon, Bāṇa : en somme Śiva donne ses faveurs à ses ennemis mêmes.

[119] Autre éloge de Śiva, développant les valeurs transcendantes.

[120] Proprement « poussière » (jeu de mots) : le second des trois composants (*guṇa*) de la *prakṛti*. — Lire *nīrajī°* avec HSS.

[121] L'ornement verbal de la strophe précédente (*anuprāsa*) est remplacé ici par un ornement de sens (*kāvyaliṅga ?*).

[122] Strophe déjà citée XII. 62.

des chevelures, fraîchement mouillées par le bain et dont frémissent les boucles dispersées. Projetées de ces (boucles) vers la nue, en (longues) traînées, les gouttes d'eau sont bues par les cygnes apprivoisés des (belles aux) yeux de lotus, qui tiennent leur cou dressé (pour les recevoir). » /51/

Pour le même sujet :

« Tombées [123] des extrémités de ces lianes — les tresses de Lakṣmī — alors que son corps surgissait de l'océan de lait — puissent vous protéger ces jolies gouttes de lait, savoureuses comme du nectar, qui formaient [124] un collier de perles sans (qu'il y ait besoin) d'un fil, — elles que le (dieu) cornu (Viṣṇu-Nārāyaṇa) contempla longuement d'un regard de désir intense, et que léchèrent les cygnes femelles du maître des eaux (Varuṇa), avec leur cou gracieusement levé [125] ! » /52/

D'abord semblable, ensuite différent (est l'emprunt appelé) *īvañjīvaka* [126]. Ainsi :

« Une [127] certaine (héroïne) avait, semblait-il, une parure faite de cent lunes, reflétant le disque lunaire en sa totalité dans ses yeux, sur son ventre, sur ses joues, sur ses ornements consistant en une masse de joyaux resplendissants. » /53/

Pour le même sujet :

« Par [128] l'effet de la lune qui se reflète sur ses joues lumineuses, par ses boucles d'oreilles, ses bracelets et la masse

(123) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Lakṣmī prenant naissance dans l'océan de lait baratté par les dieux, thème épique et purāṇique connu.

(124) *grathanā* : mot attesté Bā ar.

(125) Le sujet est « rehaussé » par l'allusion à Lakṣmī et à Nārāyaṇa.

(126) Mot connu sous diverses variantes et désignant une espèce de gallinacée (faisan ?).

(127) Mètre : type de *vaitālīya*. La lune se réfléchissant sur les membres de la jeune femme lui fait pour ainsi dire une parure complète.

(128) Mètre *vasantatilaka*. Parure de la dame (comme dans la str. précédente), la lune lui rend hommage, se sentant inférieure à elle par la beauté.

des beaux joyaux de sa ceinture, la jeune femme resplendit comme si elle était courtisée par un être qu'aurait subjugué l'éclat de son charmant visage. » /54/

Une composition qui (emploie) intentionnellement des expressions (d'une composition) antérieure (forme l'emprunt dit) « sceau des états d'âme » (*bhāvamudrā*)[129]. Ainsi :

« Sur[130] les plateaux du Malaya[131] où le bétel s'enrobe d'un cercle d'arechs, où les lianes des cardamomes embrassent les santals, où les feuilles de *tamāla*[132] jonchent le sol, puisses-tu te plaire toujours! » /55/

Pour le même sujet :

« Celui[133] qui est capable d'unir selon ses lois même les êtres sans raison, l'Amour, il règne maintenant sur cet homme : voici que le cardamome enlace le santal, que la liane d'arech monte sur l'arbre à bétel. » /56/

Arranger un thème d'une manière contraire au sens de (l'œuvre) antérieure (forme l'emprunt dit) « opposition » (*tadvirodhin*). Ainsi :

« Collier[134] de perles sur la poitrine, à l'oreille un pétale de nénufars clair comme l'ivoire, une guirlande sur la tête, le corps, (gracieux comme) une liane, vêtu d'un fin linon[135], les seins blanchis de camphre, sur le visage une goutte de

[129] *bhāva* est un terme important de la poétique et surtout de la dramaturgie, NŚ. VI. 38 et suiv. VII passim XXII. 7 et suiv. Mais il se peut que le mot signifie ici « intention » comme souvent dans la langue des commentaires (*bhāva* est rapproché d'*abhiprāya* Daṇḍin II. 364); il est même, avec cette acception, le nom d'« un ornement de sens » Rudr. VII. 11; 38 et suiv.

[130] Mètre *upajāti*. Raghuv. VI. 64.

[131] Ci-dessus III. 109.

[132] Ci-dessus VIII. 90.

[133] Mètre *lalitā*. Un poète a combiné ici un hémistiche nouveau avec une image venant de la strophe antérieure.

[134] Mètre *śārdūlavikrīḍita*.

[135] *dukūlinī* : dérivé non attesté. Sur *dukūla*, v. S. Lévi Études as. II p. 32.

santal, à la main un lotus frais, blanc comme la lune : cette tenue candide, ô belle, est-ce la lune d'automne qui te l'a enseignée ?» /57/

Pour le même sujet :

«Le corps[136] (vêtu) d'un linon foncé; des feuilles tracées au musc sur chaque membre; aux deux bras des bracelets en pierres précieuses bleu foncé[137]; un collier de saphir[138] au cou; des boucles de cheveux qui pendent sur le front[139] comme des lianes : vraiment, (femme) aux yeux de gazelle, pour la fête du rendez-vous avec ton amant, c'est l'obscurité qui fut l'institutrice[140] pour ta tenue ?» /58/

On a donc exposé les trente-deux moyens d'emprunter les idées. La faculté poétique (*kavitva*) consiste à mon avis à discerner (parmi eux) ce qui est à rejeter et ce qui est à adopter. /59/

De plus ces moyens d'emprunt doivent être connus avec leurs contre-indications (*pratiyogin*)[141] : il faut (en effet) reconnaître inversement ce qui fait qu'un sujet est contre-indiqué. /60/

En outre :

Il ne manque[142] pas de gens connaissant les règles sur les formes et les idées, mais ils ne sont pas poètes[143]. L'œil éloquent de celui qui est un trésor d'érudition resplendit; mais s'il est quelqu'un dans le langage de qui (réside) une

(136) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Sūktim. p. 257 (avec *'mbusārāvalī* en b; *°mañjarikam* en c).

(137) *mecaka* se dit de la turquoise, Ratnasaṃgraha str. 20.

(138) *masāra*, v. ci-dessus n. 115 (ou : améthyste ?).

(139) *alika* : forme de Bālar. (aussi *alika* d'après *anīka*).

(140) *ācāryaka* : attesté aussi Bālabhār. — La tenue louée dans la strophe précédente est critiquée ici, comme ne convenant pas à la circonstance.

(141) Terme de Nyāya (contre-partie, antonymie), v. Nyāyakośa s. u. et note de Athalye-Bodas ad Tarkasaṃgraha 39 (p. 197).

(142) Mètre *vasantatilaka*. Cf. la str. finale du chap. XI.

(143) Rapprocher Dhvan. I. 7.

idée neuve, celui-là est à la tête des tisseurs[144] de belles expressions, ses vocables sont purifiants[145]. /61/

QUATORZIÈME LEÇON :

FIXATION DES CONVENTIONS (RELATIVES) À L'ESPÈCE, À L'INDIVIDU ET À L'ACTION (*jātidravyakriyāsamayasthāpanā*)[1].

(On appelle) Convention[2] poétique une notion qui ne repose ni sur les Traités ni sur l'Usage, mais que les poètes agrègent à leur œuvre en se la transmettant de l'un à l'autre.

N'est-ce pas un défaut[3], disent les maîtres? Comment alors[4] (une telle notion) mérite-t-elle d'être agrégée à une œuvre (poétique)? — Comment serait-ce un défaut, dit le Yāyāvarīya, s'il est vrai qu'elle favorise[5] les voies poétiques? — Alors qu'on en donne la raison, disent les maîtres. — C'est ce qu'on va énoncer ici, dit le Yāyāvarīya.

Les Sages d'antan, après s'être plongés dans le Veda avec ses mille Branches[6] et ses Membres (annexes), après avoir

(144) °*saṃdarbhin* : dérivé non attesté.

(145) *pavitra*, v. ci-dessus VI. 113.

(1) Ce chapitre, avec les quatre qui suivent, a été utilisé de près par Hem. p. 11, etc. La substance en est traitée aussi dans la Kāvyakalpalatā I. 5 (*varṇyasthiti*) et l'Alaṃkāraśekhara passim, SāhD. 590.

(2) *samaya* : Vām. V. 1 et suiv. (qui a l'expression *kāvya*°) Dhvan. p. 160 Vāgbh. p. 7 Hem p. 11 Agnip. CCCXLVII. 30 et suiv. Chez Vām. il s'agit de faits de langue, soit à peu près des «licences».

(3) La définition ci-dessus rappelle en effet celle des *doṣa* (qui deviennent des *guṇa* dans certaines circonstances) chez Bhām. IV. 2 et passim Daṇḍin III. 162 et suiv. Vām. II. 23 et suiv., ainsi que Sarasv. I. 54 et suiv. Hem. p. 189 et suiv. Agnip. CCCXLVII. 24 et suiv. C'est plus spécialement le *doṣa* appelé *deśakāla-(kalālokanyāyāgama)-virodhin* Daṇḍin III. 126.

(4) *kathaṃkāram* : terme attesté Naiṣ. et Śiś.

(5) *anugrāhin* : non attesté.

(6) *sahasraśākha* : d'ordinaire le chiffre de «mille» est celui des «branches»

compris les Traités, voyagèrent dans les autres régions (*deśāntara*) et dans les continents lointains[7]. Ils introduisirent (dans leurs œuvres) les choses qu'ils avaient constatées. Le fait de les mettre dans une œuvre littéraire (*upanibandha*) telles quelles, en dépit de la diversité résultant des différences de lieu et de temps, (forme ce qu'on appelle) la Convention poétique. Le terme de convention poétique, employé par ceux qui, sans en considérer l'origine, se sont bornés à en illustrer l'emploi, est bien connu. Tel sujet a été dès le principe[8] fixé par convention poétique, tel autre a été introduit par des plagiaires (*dhūrta*), dans leur propre intérêt, pour leurs entreprises réciproques. La (convention poétique) est de trois sortes, suivant qu'elle concerne le monde céleste, le monde terrestre ou le monde infernal[9]. Par rapport à celle du monde céleste ou infernal, celle du monde terrestre a la prépondérance, car le domaine en est vaste. Elle est encore de quatre sortes, suivant qu'elle vise[10] ce qui a forme d'espèce, d'individu, de qualité ou d'action[11]. Chacune de celles-ci à son tour est de trois sortes, suivant qu'elle relie une chose avec (une autre) qui n'est pas (en connexion avec elle) [*asato nibandhanāt*], ou qu'elle ne relie pas une chose avec (une autre) qui est (en connexion avec elle) [*sato 'py anibandhanāt*], ou bien qu'elle restreint (à tel cas un fait plus général) [*niyamataḥ*].

On relie une chose avec (un objet à valeur) générale

du SV. seul (ainsi Caraṇavyūha), appelé parfois de ce fait Sahasrasaṃhitā; mais cf. un emploi plus général du terme TU. I. 4, 3 et Kusum. (cité BR.), ainsi que Viṣṇup. III. 3, 4 (M. Müller Skt Lit. p. 119; 364).

(7) *dvīpāntara*, v. ci-dessus IV. 24.

(8) *ādyatva* : non attesté.

(9) Sur ce triple aspect, v. ci-dessus IX, début.

(10) *arthatā* : non attesté.

(11) Les quatre domaines du mot, cf. ci-dessus VI, début.

(*sāmānya*) qui n'est pas (en connexion avec elle) : ainsi le lotus rouge, le lotus bleu, etc., (reliés) aux rivières; les cygnes et autres (êtres, reliés) avec une pièce d'eau quelconque; les montagnes, quelles qu'elles soient, (reliées) avec l'or, avec les pierres précieuses, etc. Les lotus rouges avec les rivières, ainsi :

« Prolongeant [12] les cris aigus, amoureusement mélodieux, des hérons; à l'aube s'imprégnant de parfum pour avoir frôlé les lotus [13] épanouis; aux femmes, doux à leur corps, ce vent de la Śiprā [14] enlève l'alanguissement du plaisir : tel un amant qui sollicite avec des propos câlins [15]. » /1/

Les lotus bleus avec les rivières, ainsi :

« Il [16] aperçut la Fille de Jahnu (le Gange) que semble enlacer d'une étreinte visible la Fille du soleil (la Yamunā) parée de massifs de lotus bleus [17], et qui entraîne avec elle les gouttes de moiteur des dieux dont les douces brises, ses émissaires [18], se sont emparées par jeu lors de son parcours dans le ciel [19]. » /2/

De même pour les lotus blancs (reliés) avec les rivières, etc. Les cygnes (sont reliés) avec une eau quelconque, ainsi :

« Il [20] fut, il est, il sera ici-bas fortuné, riche, vertueux, l'homme qui fera pour le glorieux Kuḍuṅgeśvara ce qu'(a

[12] Mètre *mandākrāntā*. Megh. I. 31. Str. reprise Hem. p. 11.

[13] Il s'agit ici du *kamala* (Nelumbium speciosum Willd.), syn. de *padma*. Sur les lotus de jour et de nuit, v. Daṇḍin I. 94 Ṛtus. III. 23, etc.

[14] Rivière d'Ujjayinī, affluent de la Cambāl.

[15] Il s'agit donc ici de « généralisation » poétique.

[16] Mètre *mālinī*. Str. reprise Hem. p. 12.

[17] *kuvalaya* (Nymphaea cyanea Roxb.) : syn. de *utpala*, *nīlotpala*.

[18] °*vāraiḥ* HSS. : non attesté en ce sens (*baṇavāra* lex.); °*cāraiḥ* GOS.

[19] Allusion au parcours céleste du Gange (*Mandākinī*).

[20] Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Str. reprise Hem. p. 12. Keśava (Kṛṣṇa? ainsi HSS.) est loué pour avoir fait quelque chose de merveilleux en faveur du « souverain des Kuḍuṅga ». Kuḍuṅgeśvara (ou Kuḍaṅgeśvara) est le dieu protecteur d'Ujjayinī, v. Prabandhaci. chap. IV, 1 (trad. p. 118).

fait) le bienheureux Keśava : voilà l'exploit que semble proclamer la Navanadī [21], avec ses ondes bruissantes de cris de cygnes et de grues, dont les tribus insouciantes se dodelinent (dans ses eaux). » /3/

L'or (relié) avec une montagne quelconque [22], ainsi :

« Séjour [23] des éléphants, que rendent plaisants divers jeunes animaux, sa richesse [24] en or s'étend jusqu'au cercle de l'horizon [25] : vu la similitude [26], (cette montagne) est devenue [27] l'amie de l'océan, on l'appelle : le soutien des nuages. » /4/

Les pierres précieuses (avec la montagne), ainsi :

« Dressant [28] les tiges de leurs cous, les paonnes pleines d'allégresse, songeant aux nuages, regardent ces faisceaux de rayons (couleur) de saphir, nés de l'embrun que lancent en ronflant les grands éléphants sur les pentes (des montagnes). » /5/

De même pour d'autres cas. On s'abstient de relier une chose avec (un objet à valeur générale) qui est pourtant (en

(21) Non attesté. Lire Vananadī comme dans le Megh. I. 26 (où il existe une var. Nava°) ?

(22) °*mātre* est rendu par *yatra tatra* Hem. p. 12.

(23) Mètre *śālinī*. Str. reprise Hem. p. 12. Description d'une montagne (le Meru ?).

(24) *sphāti* : HSS. lit *sphīti*, comme a la Rājatar. (pw.).

(25) *cakravāla*, ci-dessus XII. 52.

(26) La strophe s'entend aussi de l'océan : séjour des Nāga, que rendent plaisants ses multiples bateaux, sa richesse en une eau agréable (*svarṇas*), (l'océan) soutien des nuages. — *nāga* signifie aussi « nuage » d'après les lex., tandis que *jīmūta* (aussi « montagne » lex.) dans le composé *jīmūta-bhartṛ* viserait d'après HSS. le héros du Nāgānanda, Jīmūtavāhana (d'où résulterait *nāgāvāsa* à comprendre en « refuge des serpents »).

(27) *jagmivān* : participe parfait en fonction de verbe personnel, v. L. Renou, Études gramm. p. 24 § 38.

(28) Mètre *vasantatilaka*. Strophe reprise Vāgbh. p. 8 et (premier hémistiche) Hem. p. 17 avec *mṛgākṣisānau* en fin de b. Sur les paons dans la saison des pluies, v. ci-dessous n. 72, XVIII. 69 et Ṛtus. II. 6 et suiv. — *saralīkṛta* : non attesté.

connexion avec elle, on dira) par exemple qu'il n'y a pas de jasmin au printemps, pas de fleurs et de fruits sur les arbres santal, pas de fruits sur l'*aśoka*. Premier cas :

«(Le mois de) *caitra* [29] se passe de jasmin, lui qui fait épanouir une profusion de fleurs. O merveille, comment peut-il y avoir des fleurs aimables quand il est démuni de jasmin? [30]» /6/

Deuxième cas :

«Bien [31] que le Créateur ait fait le santal sans fruits et sans fleurs, il ne laisse pas, par son corps même, de soulager la souffrance brûlante des autres.» /7/

Troisième cas :

«Puisque [32] le fruit dépend du destin, qu'y a-t-il à faire? Nous disons à ce sujet : les bourgeons des autres arbres ne sont pas pareils aux boutons de l'*aśoka* [33].» /8/

La Restriction consiste à présenter (comme étant localisées) en un seul point des choses qui se manifestent sur plusieurs points, à dire par exemple qu'il n'y a de crocodiles que dans les mers, de perles que dans la Tāmraparṇī. Premier cas :

(29) Strophe reprise Hem. p. 11 Vāgbh. p. 7; allusion possible au Ṛtus. qui ne mentionne pas la *mālatī* dans sa description du printemps. — Le *caitra* est le premier mois du printemps.

(30) Jeu de mots sur *jātihīna* «démuni de (bonne) naissance» et *sumanas* «dieu» : comment les dieux se plairaient-ils à un être de basse extraction?

(31) Mètre *āryā*. Strophe citée Śārṅg. 995 avec *apaharati* à la fin. L'éd. HSS. donne pour second hémistiche *nāśokasya kisalayair vṛkṣāntarapallavāś tulyāḥ* (emprunté au second hémistiche de la strophe suiv., dont HSS. saute le premier hémistiche). Reprise Hem. p. 11. Allusion à la conduite des hommes de bien, qui, même s'ils n'ont pas de fortune, donnent leur corps pour soulager autrui (HSS. comm.). Repris Hem. p. 11 avec *apanayati* en d.

(32) Mètre *āryā*. Str. reprise Hem. p. 11 avec *ekam atra* en b.

(33) Ci-dessus V. 51. Allusion (d'après HSS. comm.) à la conduite d'un homme de bien qui ne reçoit pas de «fruit» de ses actes, et qui pourtant est cent fois supérieur aux autres; ex. d'«ornement» dit *aprastutapraśaṃsā*.

« Parmi [34] la gent des héritiers revendiquants, il faut saluer l'orgueil d s d nts du crocodile [35], qui a pris pour demeure l'océan conféré à son lignage [36] et marqué du sceau de son nom [37]. » /9/

Deuxième cas :

« Qu'il [38] y ait sur terre des rivières illustres, des eaux savoureuses et des coquillages, soit! Mais hormis la Tāmraparṇī [39], il n'existe nulle part, (femme) au beau teint, une vache d'abondance (dispensatrice) de perles. » /10/

On relie une chose avec un objet individuel (*dravya*) qui n'est pourtant pas (en connexion avec elle), ainsi : (on dit) de l'obscurité qu'elle peut être serrée dans la main ou percée par une aiguille; du clair de lune, qu'on peut le puiser à la cruche. Premier cas :

« L'horizon [40] semble se coller au corps, le cercle de la terre semble (se réduire) à la trace des pas, le ciel semble (être descendu) à hauteur du front [41] : l'obscurité se fait (dense) à serrer dans la main. » /11/

Ou encore :

« La prison [42] est verrouillée et l'obscurité (dense) à per-

---

(34) Mètre *upajāti*. Str. reprise Hem. p. 13.

(35) Sur le *makara*, v. notamment G. Brandes Tijd. XLVIII p. 21 H. Lüders ZDMG. XCVI p. 65.

(36) *agrahāra*, terme des inscriptions : donation de terre conférée à un brâhmane, E. W. Hopkins JAOS. XX p. 22 (un ex. dans le MhBh.), Ep. Ind., indices, passim.

(37) L'océan est dit *makarākara*, *makarāṅka*, *makarālaya*, *makarāvāsa*, *makarin*.

(38) Mètre *vasantatilaka*. Repris Hem. p. 13 avec *supra°* en b. Idée analogue Bālar. III. 31.

(39) Ci-dessus V. 53.

(40) Mètre *āryā*. Viddh. III. 6 avec les leçons *kṣmāvalayaṃ*, *°pātram*, *viyad api*, *°dagnaṃ*. Repris Hem. p. 12.

(41) *alika*, v. ci-dessus XIII. 139.

(42) Mètre *āryā*. Str. reprise Sarasv. p. 324 avec *vāsāgāre* a, *°saṃbhedye* b,

cer[43] à la pointe d'une aiguille, moi-même j'ai les yeux fermés : et pourtant, même ainsi, (je vois) distinctement le visage de l'aimée. » /12/

Deuxième cas :

« Maintenant[44] que la lune est au plein de sa majesté, le clair de lune, offrant la beauté d'un flot de pétales qui coulerait par (quelque) engin du cœur des *ketaka*[45] — tout d'abord il avait un éclat propre à le tresser en guirlandes de perles — se laisse verser à l'aiguière, saisir au creux de la main, boire aux boutons de lotus. » /13/

On s'abstient de relier une chose avec (un objet individuel) qui est pourtant (en connexion avec elle, on dira) par exemple que le clair de lune (n'est pas relié) avec la quinzaine sombre, bien qu'il le soit, ou que l'obscurité (ne l'est pas) avec la quinzaine claire. Premier cas :

« Dans cette procession, le peuple plein de curiosité a vu[46] Balabhadra et Pralambaghna[47], telles les deux quinzaines, la claire et la sombre. » /14/

°*mukhaṃ* d; Hem. p. 12. — *kārāgāra* : mot de Bālar. V. 49 (le *vāsāgāra* de Sarasv. semble mieux convenir au sentiment Erotique de la strophe).

(43) *nirbhedya :* non attesté en ce sens.

(44) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Viddh. III. 14 avec *sā candrikā vartate* en d. Str. reprise Hem. p. 12 Vāgbh. p. 8 Sarasv. p. 153 (les trois avec *utsekyā* en c, v. L. Renou Gr. p. 51 § 46).

(45) Pandanus odoratissimus (pandanées).

(46) *dadṛśāte :* parfait passif.

(47) Balarāma ou Baladeva, frère aîné de Kṛṣṇa et Kṛṣṇa lui-même : le premier a la teint clair, le second (comme son nom est censé l'indiquer) le teint sombre, ainsi par ex. Bṛhats. LVIII. 32 et 36 Megh. I. 49 MhBh. IX. 60, 12. — Bien que le clair de lune soit en connexion avec les deux quinzaines, l'usage courant, de même que les poètes, associe la clarté à la quinzaine croissante, les ténèbres à la quinzaine décroissante (HSS. comm.). — HSS. corrige °*hṛṣīkeśau* au lieu de °*pralambaghnau*, sous prétexte que Pralambaghna est une désignation douteuse de Kṛṣṇa. De fait P° n'est attesté que dans les lexiques, mais les formes Pralambahan et analogues sont connues par la littérature. — Str. reprise Hem. p. 11.

Deuxième cas :

« Chaque mois il y a le même clair de lune dans les deux quinzaines, la claire et la sombre : seule l'une des deux obtient le titre de claire : la gloire [48] ne s'obtient que par le mérite [49]. » /15/

Restriction portant sur un objet individuel, comme (quand on dit que le mont) Malaya [50] est le seul endroit où il y ait des santals, le Himavant (Himālaya) le seul endroit où poussent les bouleaux. Premier cas :

« Habile à écarter la chaleur, séjour des serpents cher aux dieux, l'arbre santal ne se montre pas ailleurs que sur le mont Malaya. » /16/

Deuxième cas :

« Là [51] où les écorces de bouleau, sur lesquelles les caractères s'inscrivent avec du minium liquide, et qui (ressemblent ainsi) aux taches rouges [52] (sur le corps) des éléphants, servent aux femmes des Vidyādhara [53] à fabriquer leurs lettres d'amour. » /17/

La convention poétique (porte aussi sur) des objets individuels de type divers, ainsi (on pose) que l'océan de lait et l'océan de sel [54] ne font qu'un, que (n'importe quelle) mer et le grand océan (ne font qu'un également). Premier cas :

(48) Association connue de la gloire et de la clarté (ci-dessus VI. 124). Ornement *kāvyaliṅga*.

(49) Str. reprise Hem. p. 11.

(50) Ci-dessus III. 109; thème banal en littérature.

(51) Mètre *upajāti*. Kum. I. 7. Str. reprise Hem. p. 13, et citée Namis. ad Rudr. VII. 72. Mention analogue des bouleaux Ragh. IV. 73, et sur l'écorce de bouleau comme matériel à écrire, v. G. Bühler Ind. Palaeogr. p. 88 et ci-dessus X. 34/35.

(52) Dites *padmaka* : taches qui sont censées apparaître sur le corps des éléphants à leur cinquantième année.

(53) Ci-dessus VII. 31.

(54) *kṣārasamudra* = *lavaṇoda* MhBh. et Pur. ou *kṣāroda* (v. W. Kirfel Kosmogr. p. 113).

« Que[55] Hari y soit couché, qu'il s'y trouve des joyaux à l'infini, que Lakṣmī soit née dans (ses eaux), nous n'en disconvenons pas : mais hélas, ses eaux sont lointaines et ont mauvais goût[56] : alors quoi ! Pour un homme altéré (la mer) ne vaut pas le désert où il y a l'eau du puits[57]. » /18/

Deuxième cas :

« Elle[58] semblait en remuant ses ondes comme des sourcils qui se froncent menacer les (autres) fleuves : voilà comment il vit devant lui la Gaṅgā, la favorite des sept océans[59]. » /19/

On relie une chose avec (un nom d') action, et qui n'est pas (en connexion avec elle), ainsi : le fait qu'un couple de tadornes se réfugient pour la nuit sur deux rives séparées[60], et le fait que les bartavelles boivent le clair de lune. Premier cas :

« Pourquoi[61] l'incendie, qui abrège les nuits[62] et qui étire[63] le flot des rivières, ne vient-il pas au secours[64] des oiseaux[65] dont le nom (contient) celui de la roue du char ? » /20/

(55) Mètre *vasantatilaka*. Hari(-Viṣṇu) sur les eaux et Lakṣmī née du barattement de l'océan de lait. Str. reprise Hem. p. 15.

(56) *dūrasa :* non attesté.

(57) Le premier hémistiche se réfère à la mer de lait, le second à l'océan salé.

(58) Le Gange (féminin en skt) divinisé. Comparaison de l'onde et des sourcils froncés Th. Zachariae BB. XIII p. 101.

(59) Les océans d'eau salé, de jus de canne, de liqueur, de beurre fondu, de petit lait, de lait et d'eau douce qui séparent concentriquement l'ensemble des terres dans la géographie épico-purāṇique (Kirfel p. 56).

(60) Cf. ci-dessus XI. 57.

(61) Mètre *āryā*. Strophe reprise Hem. p. 13.

(62) *yāmavatī :* mot de Kād. : cf. le plus fréquent *yāminī*, même sens.

(63) Le flot « étiré » rapproche les rives et diminue l'intervalle entre les couples séparés. — *tanayatā* métrique pour *tā°* (non attesté).

(64) Les *cakravāka* devraient pouvoir compter sur l'incendie pour voir abréger leur temps de séparation.

(65) Dans *cakravāka* il y a *cakra*, c'est-à-dire *rathacaraṇa*. De même on a

Deuxième cas :

« Voici [66], (femme) aux yeux de gazelle, les sites chers au bienheureux (Amour, le dieu) né de la pensée; ils sont en bordure des rivières sur les pentes du Malaya : c'est là que, dans les nuits sombres, les femelles de la bartavelle, le bec ouvert et dressé, la gorge palpitante, boivent les rayons, couleur de perles, de (l'astre) qui boit les ténèbres. » /21/

On s'abs'ient de relier une chose avec (un nom d') action qui pourtant est (en connexion avec elle), ainsi : on dira que les lotus bleus ne s'ouvrent pas le jour, que par l'effet de la nuit les fleurs de negundo tombent. Premier cas :

« Ayant [67] tracé à l'aloès noir une feuille gracieuse sur le visage de la belle, qui rend hommage sur-le-champ au disque de la lune [68], « voici venu pour lui le moment de s'épanouir « à nouveau » dit l'amie, mettant à son oreille un lotus bleu. » /22/

Deuxième cas :

« Séparée [69] de toi, le soleil m'a brûlée toute la journée de ses rayons si cruels : ainsi le negundo semble conter à la lune sa douleur et pleure des larmes de fleurs [70]. » /23/

Quant à la Restriction (d'action), c'est par exemple lorsqu'on relie le chant des coucous avec le printemps seulement, alors qu'il se produit en été et en d'autres saisons aussi; ou

rathāṅgāhva, rathāṅgasaṃjña et analogues, ou *rathāṅga* seul (lex. aussi *ratha-caraṇa* seul) comme désignation poétique du *cakravāka*. Jeux analogues fréquents en littérature.

(66) Str. déjà citée ci-dessus IX. 53.

(67) Mètre *vasantalilaka*. Str. reprise p. 11.

(68) Allusion au *spṛhayantīvrata* dit *aṣṭamīcandraka*? (Sarasv. p. 575).

(69) Mètre *upajāti*. Str. reprise Hem. p. 11 Vāgbh. p. 8. Les arbres *śephālikā* (= *sinduvāra* VIII. 92) laissent tomber leurs fleurs devant la lune, cf. Viddh. II. 19.

(70) Cet exemple justifie la leçon *avasraṃsā* de GOS. ci-dessus, et non *avisraṃsa* de HSS. — Figure *kriyotprekṣā* d'après HSS. comm.

bien les cris et la danse des paons avec la saison des pluies seulement. Premier cas :

« Au [71] printemps le coucou apeuré par le frimas chante dans la forêt, les lotus cachés dons les eaux se redressent, comme s'ils désiraient l'entendre. » /24/

Deuxième cas :

« Faisant [72] la roue avec leurs queues, la gorge (pleine) de chants mélodieux, les paons se mettent à danser dans la saison que les nuages (couronnent) de leurs guirlandes. » /25/

Telle est chez les poètes la Convention relative à l'espèce, à l'individu, à l'action. On va traiter maintenant celle relative à la qualité, ainsi que celle (qui a pour domaine le monde) céleste et le monde infernal. /26/

QUINZIÈME LEÇON :

FIXATION DES CONVENTIONS RELATIVES À LA QUALITÉ

(*guṇasamayasthāpanā*)

On relie une chose avec (un nom) de qualité qui n'est pas (en connexion avec elle), ainsi (on parle) de la blancheur de la gloire, du rire, etc., de la noirceur de la honte, du péché[1], etc., de la rougeur de la colère, de la passion, etc. Voici pour la blancheur de la gloire :

« Pas [2] une goutte d'humidité sur le corps, la respiration intacte, les yeux ayant même aspect : pourtant nous sommes

(71) Str. reprise Hem. p. 13.

(72) Strophe citée Daṇḍin I. 70 pour illustrer l'alternance des sons doux et rudes. Reprise Hem. p. 13 Sarasv. p. 47. Cf. ci-dessus n. 28.

(1) Lire *ayaśaḥpāpa*° avec Hem. et Vāgbh.

(2) Strophe déjà citée VI. 100.

plongées dans un océan de lait, comment cela s'explique-t-il? — Ainsi les (belles aux) yeux de gazelle s'émerveillent quand ta gloire puissante, réfractaire au moindre arrêt, revêt de blancheur le triple univers, dans (toute) son extension, qui frappe au rempart des horizons. » /1/

Blancheur du rire :

« Sous [3] l'aspect trompeur d'un éclat de rire, des océans de lait coulent de sa bouche, jaunis par le flot de l'écume, comme si (Śiva) les avait absorbés lors de la dissolution du monde. » /2/

Noirceur de la honte :

« Ton [4] renom [5] se répand dans toutes les directions et en même temps le déshonneur de tes ennemis : on dirait des guirlandes de jasmin (blanc) entrelacés de lotus noirs. » /3/

Noirceur du péché :

« Le [6] corps de Hayakandhara était noirci des cicatrices qu'y avait creusées l'épée à l'éclat pur (de son ennemi), comme si le péché l'eût souillé : car il avait, par l'effet d'une colère soudaine, conçu le dessein d'anéantir la lignée de Keśava (-Viṣṇu). » /4/

Rougeur de la colère :

« Lorsque [7] Bhauma eut pénétré dans les entrailles du Rasātala [8] frappé de stupeur — les mosaïques de la salle

(3) Strophe reprise Hem. p. 12.

(4) Mètre *āryā*. Str. reprise Hem. p. 12 Vāgbh. p. 9 avec *pratidiśam*.

(5) *kīrtayaḥ :* emploi des noms d'action au pluriel L. Renou Gr. p. 275 J. S. Speijer Skt Syntax p. 15 § 21.

(6) Mètre *vasantatilaka*. Strophe reprise Hem. p. 12 et tirée sans doute du Hayagrīvavadha de Meṇṭha. Hayagrīva (ou °kandhara, variante non attestée) est le nom d'un *daitya* vaincu par Viṣṇu, dans l'avatār du Poisson.

(7) Mètre *vasantatilaka*. Str. reprise Hem. p. 12. Allusion à l'*asura* Naraka, fils de Viṣṇu-Sanglier et de la Terre, qui emmena dans les entrailles de celle-ci des objets ou des personnes qu'il avait ravis. Le personnage est mentionné Bālar. III. 27/28.

(8) La plus basse des sept (ou : six) couches composant le *pātāla* ou monde souterrain; Naraka l'habite d'après Liṅgap. XLV. 21.

d'audience reflétaient son corps rougi par l'expansion de sa colère éclatante — la terre en fut remuée comme (sous la poussée d'un enfant) qui aurait palpité dans son sein. » /5/

Rougeur de la passion, ainsi :

« Mélange [9] de vertu et de passion, ta gloire en se répandant produit soudain sur le visage des femmes célestes (une marque) moitié (blanche, moitié) rouge-safran. » /6/

On s'abstient de relier une chose avec (un nom) de qualité qui est pourtant (en connexion avec elle, ainsi de parler) du rouge des boutons de jasmin ou des dents de l'amoureux, du vert des bourgeons de lotus et autres (plantes), du jaune des fleurs de *priyaṃgu*. Absence du rouge des boutons de jasmin, ainsi :

« Les [10] sourires du (dieu) dont les dents sont (pareilles) aux pointes des boutons de jasmin illuminaient l'intérieur de la salle ; sa parole [11] aux sons purs en était comme baignée ». /7/

Absence du vert des bourgeons de lotus :

« Au [12] moment où en se jouant il soulève avec sa défense — on la prendrait presque pour un bourgeon de lotus montant de son ventre — la terre immergée dans l'eau de la mer de sel [13], les troupes agitées des dieux et des démons (poussent) des cris tumultueux. Puisse nous protéger [14] ce corps du Śauri [15] qui en son *avatār* de Sanglier originel frôle les nuages de son sommet ! » /8/

(9) Strophe déjà citée VI. 124 VIII. 90.

(10) Śiś. II. 7, strophe reprise Hem. p. 11. Kṛṣṇa tenant conseil avec son oncle et son frère.

(11) *varṇa* : en même temps (double valeur du mot) Sarasvatī à la claire carnation, « comme baignée de son sourire ».

(12) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Str. reprise Hem. p. 11 Vāgbh. p. 7.

(13) *lāvaṇasaindhava* : double *vṛddhi* comme dans l'expression identique Śiś. III. 80 ; cf. Pāṇ. VII. 3, 19 L. Renou Gramm. p. 184 § 142 C rem. a.

(14) *avatāt* : impératif en *-tāt*, ibid. p. 409 § 290.

(15) Viṣṇu-Sanglier : patronymique de Vasudeva, père de Kṛṣṇa.

Absence du jaune des fleurs de *priyaṃgu*[16] :

« Comme[17] s'il voulait orner le globe des seins des femmes Andhra[18], foncé comme le *priyaṃgu*, l'océan engendre des trésors de perles translucides. » /9/

Quant à la Restriction portant sur les qualités, c'est par exemple quand on pose à titre général (*sāmānya*) la couleur rouge sombre pour les rubis, blanche pour les fleurs et noire pour les nuages. Premier cas :

Apportés[19] sans trêve par des cohortes de marchands de mer, amoncelés en sombres[20] rangées qui se pressent sur le rivage, les joyaux que voici, (femme) aux yeux allongés, ne te font-ils pas penser au disque du soleil qui se lève du sein des nuages? » /10/

Le blanc des fleurs :

« Si[21] une fleur voisinait avec un bourgeon, ou qu'une perle fût posée sur un rameau de corail, alors elles imiteraient la blancheur de son sourire qui répand son reflet sur ses lèvres vermeilles. » /11/

Le noir des nuages :

« Le prince des chars aériens dont Rāma[22], sombre comme un nuage, a sanctifié le siège, paraissait comme un monceau

(16) Plante aromatique qui passe pour fleurir au contact des femmes (= *mahilā*, Aglaia odorata Lour.)

(17) Str. reprise Hem. p. 11 Vāgbh. p. 7.

(18) Pays de la haute Godāvarī et entre Godāvarī et Kṛṣṇā ; cf. La Vallée Poussin L'Inde aux temps des Mauryas p. 203 et suiv. S. Lévi J. as. 1936, 1 p. 92 et suiv.

(19) Mètre *vasantatilaka*. Str. reprise Hem. p. 13 avec °*vana*° en b.

(20) Sur les nuances diverses du « rubis » (*māṇikya*), L. Finot Lapidaires p. XXXVIII. En fait la strophe ne parle que de *ratna* en général.

(21) Mètre *upajāti*. Kum. I. 44, strophe reprise Hem. p. 13 Sarasv. p. 522. Description de la beauté de Pārvatī.

(22) Rāma, le héros à la carnation noire (en raison de son nom qui peut se laisser interpréter par « noir »), Bṛhats. LVIII. 32 et Rām., passim.

de joyaux avec un grand saphir[23] au centre[24]. » /12/

Représenter comme ne faisant qu'un le noir et le bleu, le noir et le vert, le noir et le (brun) foncé, le jaune et le rouge, le blanc et le fauve, c'est là aussi une convention poétique. Comment (cela se produit-il? Exemple du) noir ne faisant qu'un avec le bleu :

« Karṇa[25] lui-même a franchi en toute hâte la rivière Varṇā[26] dont les sables sont parcourus par les femmes du Dekkan, et qui porte attaché à ses deux rives un collier de roseaux frémissants; en haut, sur les pentes du Sahya[27] apparaît le cours bleu de ses eaux; on dirait, se ballottant sur l'épaule robuste de son amant, l'épaisse natte (d'une jeune femme) à la belle chevelure[28]. » /13/

Noir ne faisant qu'un avec le vert :

« Pareille[29] à l'émeraude dans la Yamunā, claire comme le cristal de roche dans le Gange, puissent ces deux eaux vous purifier, tels les corps confondus de Hari et de Hara[30]! » /14/

Noir ne faisant qu'un avec le (brun) foncé :

« Voici[31], ma belle, le parc céleste dont les arbres sont

(23) Le *mahānīla* et l'*indranīla* forment deux variétés supérieures du saphir, Lapidaires, index.

(24) Description du char (*vimāna*) Puṣpaka. — Str. reprise Hem. p. 13.

(25) Sur ce héros épique, voir ci-dessus XI. 15. — Strophe du type *śikhariṇī* prolongée; reprise Hem. p. 13.

(26) Non connue (sinon comme rivière d'un continent mythique, W. Kirfel Kosmogr. p. 124); lire prob. Veṇā ou Veṇṇā, tributaire de la Godāvarī.

(27) Nom des Ghāṭ occidentaux, dans leur partie située au nord de la Kāverī.

(28) Le bleu des eaux et le noir de la chevelure.

(29) Mètre *aparavaktra*. Str. reprise Hem. p. 13. Les eaux de la Yamunā sont foncées, celles du Gange claires, thème commun en littérature.

(30) Viṣṇu et Śiva formant l'entité mixte Harihara.

(31) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Strophe reprise Hem. p. 14. Description du parc d'Indra, le Nandana ou « réjouissant ».

entourés de bassins luisants en pierres de lune[32]; il se réjouit sur la pente du Meru[33] dont (le Gange céleste), la Mandākinī arrose les rocs perlés[34]. Là, par les nuits brunes[35], l'arbre (céleste qui trait) les désirs prodigue — apaisement aux (Apsaras, ces) femmes divines déchaînées — un clair de lune qui se confond avec la lente brise du soir[36]. » /15/

Jaune ne faisant qu'un avec le rouge :

« Avec son[37] croissant pur à l'éclat de corail, la lune sans cesse soulevait[38] l'obscurité, tel le Sanglier originel (qui souleva) le disque de la terre avec sa défense jaune-rouge comme un morceau d'or. » /16/

Blanc ne faisant qu'un avec le fauve :

« Lorsque[39] (Śiva) veut monter sur son taureau (Nandin), fauve[40] comme le Kailāsa[41], s'est sur mon dos qu'il met le pied, le sanctifiant par cette faveur. Sache que je suis le serviteur du (dieu) aux huit formes[42] : mon nom est Kumbhodara, je suis le fils de Nikumbha. » /17/

(32) *śaśimaṇi*, syn. (non attesté) de *śaśi* = ou *candra-kānta* (IX. 11).

(33) La montagne fabuleuse (mais qui transpose la notion réelle du Pamir), pivot de la terre. Cf. notamment W. Kirfel Kosmog. p. 93 et suiv.

(34) Sur les perles du Himālaya, Lapidaires p. XXXIII.

(35) *śyāma* équivaut ici à « noir ». Les nuits sont noires (quinzaine sombre), mais l'arbre merveilleux tient lieu de lune.

(36) Les perles associées à la lune, Lapidaires, index français s. u. Lune.

(37) Mètre *rathoddhatā*. Kir. IX. 22 (avec la var. °*ṭaṅka*° en c). Strophe reprise p. 14. L'avatār du Sanglier : la défense est jaune et le corail est rouge.

(38) *udāse :* parfait passif.

(39) Mètre *indravajrā*. Ragh. II. 35 (avec la leçon °*mitram* en d). Celui qui parle est un servant de Śiva, qui fut changé en lion. Str. reprise Hem. p. 14 Vāgbh. p. 10.

(40) La couleur propre de Nandin est le blanc.

(41) Résidence de Śiva, montagne localisée sur le versant nord du Himālaya central. Le Kailāsa lui aussi est « blanc » et non « fauve ».

(42) Śiva, dont les huit formes sont l'eau, le feu, le sacrifiant, le soleil, la lune, l'éther, le vent et la terre, cf. la strophe initiale de Śak.

De même pour les autres couleurs. On décrit les yeux, etc., qui ont plusieurs couleurs, (comme s'ils n'en avaient qu'une). Blancheur des yeux :

« La (43) belle se tient au soir dans la cour de la maison, et bien que celle-ci soit pleine de gens, c'est vers moi qui, le corps défaillant, tout alangui, esquisse lentement quelques mouvements (44) à sa porte, qu'elle lance entre temps des faisceaux de regards furtifs, humides d'affection, et qui ont ravi leur blancheur au croissant de la lune, — tout en baissant le visage pudiquement et soupirant avec une émotion candide. » /18/

Couleur (brun) foncé (des yeux) :

« Alors (45), ayant passé quelques nuits sur la route où l'on avait dressé de plaisants pavillons, le roi pareil à Śarva rentra dans Ayodhyā dont les fenêtres étaient fleuries de lotus (bruns) foncés, (à savoir) les yeux des femmes désireuses de voir la Maithilī. » /19/

Couleur noire (des yeux) :

« Là (46), avec leurs ceintures qui tintent quand elles font un pas, les mains lasses (de tenir) les chasse-mouches (47) qu'elles agitent gracieusement et dont les manches (48) étincellent de joyaux, les courtisanes, ayant reçu de toi les premières gouttes de pluie, douces aux marques des ongles,

(43) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Str. reprise Hem. p. 15.

(44) *vīṅkhā :* non attesté, terme de danse.

(45) Mètre *mālinī*, Ragh. XI. 93 avec *kḷptaramyo°* en a, *puram* en c. Strophe reprise Hem. p. 15. Il s'agit de Rāma, le héros pareil à Śarva (Śiva), rentrant dans Ayodhyā (Audh) avec la princesse Sītā, fille du roi de Mithilā.

(46) Mètre *mandākrāntā*. Megh. I. 35 (avec *āmokṣyanti* en d). Strophe reprise Hem. p. 15 Vāgbh. p. 12.

(47) *cāmara*, cf. Hobson-Jobson s. u. chowry et cowtails.

(48) *vali :* non attesté en ce sens.

lanceront vers toi de longues œillades[49], pareilles à des files d'abeilles (noires). » /20/

Couleur perse (des yeux) :

« Quand[50] tu l'auras traversée[51], cours offrir ton image aux yeux avides des femmes de Daśapura[52] : ils sont accoutumés au jeu des lianes de leurs sourcils ; leurs cils se relevant font jaillir un éclat sombre et changeant ; ils ont ravi leur beauté aux abeilles qui poursuivent le jasmin frémissant[53]. » /21/

SEIZIÈME LEÇON :

FIXATION DE LA CONVENTION POÉTIQUE CONCERNANT LE MONDE CÉLESTE ET INFERNAL

(*svargyapātālīyakavirahasyasthāpanā*).

Comme pour le monde terrestre, il y a une Convention poétique pour le monde céleste. Un cas particulier en est l'identité du lièvre et de la gazelle (comme signes visibles) dans la lune. Ainsi :

(49) Thème des *kaṭākṣa* Daṇḍin II. 327 Sprüche 6824 Hāla 505 Subhāṣ. p. 434 ; sur les *nakhapada*, voir Kāmas. II. 4 passim.

(50) Mètre *mandākrāntā*. Megh. I. 47, strophe reprise Hem. p. 13 Vāgbh. p. 12. Le *yakṣa* s'adresse au nuage qui doit porter un message à sa femme.

(51) Il s'agit de la Carmaṇvatī (Cambāl), affluent de la Yamunā à l'ouest d'Ujjayinī.

(52) Mandasor (Mālva).

(53) Les yeux participent à la couleur des jasmins (blancs) et des abeilles (noires).

(1) Mètre *vasantatilaka*. Strophe citée Vām. III. 2, 8 (cf. R. Pischel Fest. Böhtlingk p. 92) et attribuée à Śītā (ou Sītā). Reprise Hem. p. 14 Vāgbh. p. 20. Une femme parle à l'image tremblante de la lune réfléchie dans le verre de vin qu'elle tient en main.

«N'aie[1] pas peur[2], (astre) marqué du lièvre[3], il n'est pas de Rāhu[4] dans ma liqueur. Quant à Rohiṇī[5], elle habite au ciel, que crains-tu, poltron? — Le cœur des hommes frémit d'ordinaire lors d'une nouvelle rencontre[6] avec une femme astucieuse : qu'y a-t-il d'étonnant (à ce que tu aies peur)?» /1/

Ou encore :

«La[7] lune qui a fait monter une gazelle dans son giron (s'appelle l'astre) au signe de la gazelle; (mais) le lion qui frappe cruellement le troupeau des gazelles (s'appelle) le roi des animaux.» /2/

Identité du crocodile et du poisson sur l'étendard de l'Amour. Ainsi :

«Prends[8] ton arc de fleurs, sers-toi du crocodile pour enseigne, aie de nouveau en mains les cinq flèches qui percent la cible du cœur! Seule fut brûlée une effigie de ton corps : tu es Kāma, pourquoi te caches-tu? Fais voir ta beauté : ici il n'y a pas à craindre Śiva : nous sommes tous des adeptes de Viṣṇu.» /3/

Ou encore :

«Tu[9] n'a pas de poisson pour enseigne, non plus d'arc

(2) *mā bhaiḥ :* forme connue ép. cl. (cf. BR. s. u. *bhī-*) signalée Durghaṭav. II. 4, 77 Śabdakaust. ibid. Triloc. ad Kāt. III. 6, 90 (Eggeling p. 536) [avec même ex. littéraire].

(3) Ci-dessus XIII. 83 et XI. 59.

(4) Le démon de l'éclipse, qui cherche à «avaler» la lune.

(5) Fille de Dakṣa, l'épouse préférée du dieu Lune (elle pourrait être jalouse).

(6) Cf. *navapaṅgama* Bālar. III. 26.

(7) Śiś. II. 53. Strophe reprise Hem. p. 14. Jeu de mots sur *lāñchana*, qui signifie aussi «caractère» (ici : timide comme une gazelle) et sur *mṛga* qui signifie aussi «gazelle».

(8) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Str. reprise Hem. p. 14; elle s'adresse au dieu Amour dont l'arc fut brûlé par Śiva courroucé. L'Amour est à la fois *mīna-dhvaja* et *makaradhvaja* (cette seconde qualification depuis MhBh.)

(9) Mètre *vasantatilaka*. Str. reprise Hem. p. 14 avec *pralāpaḥ* en d; elle

de fleurs, et pourtant, ô Keliprakāśa[10], tu as la nature d'Amour : ainsi, maître des hommes, j'ai longtemps entendu les lamentations de l'amante que tu as abandonnée. » /4/

Ou encore :

« J'ai[11] fait s'agiter[12] l'océan par la poussée du vent, j'ai franchi la rive redoutable de la grande mer, (séjour) des monstres marins qui effraye et bouleverse[13] de sa rumeur le (dieu) au signe de poisson : tel le fils du Vent[14], je déracine[15] le mont Droṇa[16]. » /5/

Identité entre les deux lunes, celle issue de l'œil d'Atri et celle issue de la mer :

« Adorables[17] sont les créateurs de l'univers, les premiers maîtres des âges[18], les sept enfants du Svayaṃbhū[19] : l'un

s'adresse à un roi : la ressemblance avec Kāmadeva est due à la beauté, non à l'enseigne ou à l'arc.

(10) « Image des jeux amoureux » (nom propre ?).

(11) Mètre *vasantatilaka*. Str. reprise Hem. p. 14.

(12) *viloḍita* : non attesté.

(13) *hātkāra* : non attesté (cf. *hātkṛta* lex.).

(14) Hanūmant, fils de Pavana (Māruta).

(15) Ceci rappelle le rôle du mont Mahendra (Ghāṭ orientaux), quand Hanūmant se prépare à traverser l'océan.

(16) Le Droṇācala, nom d'une montagne du Kumāūn (le Donagiri), Vāyup. II. 4, 26 Rām. VI. 50, 31. La strophe est à double sens : *sindhunātha* cache le nom de Jayadratha, roi des Sindhu (Sindhurāja °pati etc. dans le MhBh.) et protégé de Droṇa ; d'autre part Pradyumna, fils de Kṛṣṇa, est dit *makaradhvaja* (etc.), syn. de *matsyacihna*. La strophe serait donc dans la bouche d'Arjuna (meurtrier de Jayadratha) qui rappellerait qu'il a tué le Sindhunātha et combattu Droṇa. Mais d'après GOS. p. 233 ce serait la réponse d'un guerrier, sans doute Bhīmasena, à une requête qui lui est faite d'entrer dans l'armée des Kaurava. — Le mot *yādava* est également à double sens : monstres marins (non attesté, mais cf. *yādas*) et tribu des Yādava (à laquelle appartient Pradyumna) : les Yādava portent une bannière à enseigne de poisson parce que Pradyumna, en tant qu'avatār de Kāma, est *matsyacihna* comme on vient de le dire.

(17) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Strophe reprise Hem. p. 14.

(18) Les quatre âges *kṛta*, *dvāpara*, *tretā* et (l'âge actuel, le mauvais) *kali*.

(19) Les sept fils de Brahman (E. W. Hopkins Epic Myth. p. 189 et passim).

d'entre eux, Atri, établit au ciel la lumière née de son œil, elle devint la lune. Une de ses tranches[20] est le joyau qui orne la crinière du dieu Śaṃbhu[21]; des (quinze) autres, (les êtres) qui vivent sans cesse des oblations célestes et funèbres[22] tirent l'ambroisie[23]. » /6/

Ou encore :

« Que[24] le réceptacle des eaux suive le déclin ou la montée de la lune[25], en cela triomphe une causalité qui est la nature même du Créateur. Quelle est la relation qui fait que le lotus de nuit[26] se conforme (à cette règle)? Ils sont très purs, certes, ceux qui s'attachent à des êtres purs sans but intéressé[27]. » /7/

Jeunesse de la lune (servant de diadème) à Śiva, qui pourtant est née il y a fort longtemps :

« Cygne[28] du fleuve divin (le Gange) qui lui sert de guir-

Sur la connexion d'Atri avec la lune, v. MhBh. XIII. 157 : Atri a produit la lune avec son œil, tandis qu'il pratiquait des austérités; elle est appelée de ce fait le fils d'Atri, cf. *nayanasamutthaṃ jyotiḥ* Ragh. II. 75.

(20) La lune est divisée en seize *kalā*.

(21) Śiva « bénéfique », paré du croissant lunaire.

(22) Les dieux et les pères.

(23) L'ambroisie comme produit de la lune, thème commun depuis le Veda A. Hillebrandt Ved. Myth. ² I p. 305.

(24) Strophe ajoutée par Hem. p. 14 et venant de Murāri (Anargh. I. 58); mètre *śikhariṇī*. Cette strophe semble nécessaire pour l'équilibre : il faut reconnaître pourtant qu'elle ne concerne pas exactement la lune naissant de l'océan.

(25) Allusion aux marées, cf. Matsyap. CXXIII. 30 et suiv.

(26) Qui s'ouvre quand la lune paraît, se ferme quand elle s'éteint; ci-dessus XIV. 13.

(27) L'affection innée de la lune et du lotus (de nuit) existe bien qu'il n'y ait entre eux aucune relation (logique). Allusion aux vertus de Rāma qui se manifestent « sans but intéressé ».

(28) Mètre *indravajrā*. Strophe reprise Hem. p. 15 avec *punātu* en d. La lune posée sur le crâne de Śiva, dans la chevelure duquel coule le Gange tombé du ciel.

lande[29], fleur de la liane du chignon de Bhava (Śiva), de qui la beauté sert de miroir à la grâce de (Pārvatī), fille de Dakṣa, puisse vous purifier ce fragment de jeune lune!» /8/

Corporéïté (et incorporéïté)[30] de Kāma. Ainsi :

«Śaṅkara[31] que voici, dompteur renommé des trois mondes, porte à présent sa bien-aimée dans son corps, par crainte d'en être séparé. Et je passe pour avoir été vaincu par lui! . . .Ainsi triomphe l'Amour en riant, pressant de sa main la main de sa bien-aimée[32].» /9/

Ou encore :

«Son[33] arc, une guirlande: sa corde, un essaim d'abeilles bourdonnantes; sa cible, une jeune femme; (l'instrument) à percer le cœur, les cinq flèches, à commencer par la parole. Tel est le pouvoir d'Anaṅga (destiné) à vaincre les trois mondes. Puisse cet Amour qui réside dans les œillades des femmes aimées combler vos désirs!» /10/

Unicité des Āditya, bien qu'ils soient douze[34] :

«Lui[35] qui, doué d'un éclat ardent, fait mouvoir avec ses chevaux l'univers vers le bas, et plus bas encore, puis vers le haut et plus haut encore, sans limites; lui qui rapidement

(29) *mālāyamāna* : dénomin. non attesté.

(30) *amūrtatvaṃ ca*, complété par Hem. p. 14 et Vāgbh. p. 12.

(31) Mètre *pṛthvī*. Allusion à Smara (Kāma) brûlé par Śaṅkara (Śiva) pour avoir voulu inciter celui-ci à s'éprendre de Pārvatī. Strophe reprise Hem. p. 16 Vāgbh. p. 12.

(32) Rati. — La strophe est citée dans Prabandhaci. II (p. 58 trad. Tawney).

(33) Mètre *śikhariṇī*. Description d'Anaṅga = Kāma et de son arme. La strophe est citée Subhāṣ. 82 (comme étant de Ghaṇṭaka) avec °*prabhṛtaya* en b, *adehasya* en c, *sa kāmaḥ kāmān vo* en d; aussi Kavīndrav. 140 avec °*prabhṛtaya* et *adehasya*; Saduktik. I. 94, 5 id. Strophe reprise Hem. p. 16.

(34) Il y a douze Āditya depuis ŚB. IV. 5, 7, 2 etc. par assimilation aux douze mois.

(35) Mètre *sragdharā*. Str. reprise Hem. p. 14 et citée, comme étant de RŚ., dans le Kavīndravac. 50 avec *tigma*° en b.

arrange son disque en un jeu de brandon tournoyant[36], puisse-t-il vous aider[37]! De ses rayons éclatants, bâtons brandis, rivalisant avec des flèches droites en or frappé au feu, il repousse vers le ponant la masse entière des abondantes ténèbres!» /11/

(Identité) de Nārāyaṇa et de Mādhava. Ainsi :

«Lui[38], le non-né[39], qui assuma autrefois la forme d'une femme[40], vainquit Bali[41], brisa le chariot[42]; lui qui sou-

(36) L'*alāta*, symbole védāntique du caractère illusoire des phénomènes. Le soleil est figuré ici comme un cercle de feu qui tourne dans le ciel à la manière d'un brandon. Cf. Māṇḍ.-Kārikā IV. 47-51 et déjà Mai. U. VI. 24.

(37) *avyāt* : précatif.

(38) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Grâce à une série continue de jeux de mots, la strophe s'applique à Nārāyaṇa (= Viṣṇu) et à Śiva. En outre, les fonctions dévolues à Viṣṇu concentrent celles qu'on reconnaît généralement aux diverses hypostases de Viṣṇu, Nārāyaṇa, Mādhava (= Kṛṣṇa), avatār du Nain, de la Tortue, etc.

Voici la manière dont la strophe doit se lire, lorsqu'on l'applique à Siva : «Lui qui, ayant détruit Kāma, se servit autrefois comme d'une flèche du corps de Viṣṇu; lui qui soutint le Gange; lui qui causa la perte de (l'*asura*) Andhaka; lui qui aime (son fils Skanda) ayant le paon pour monture; lui que les Immortels appellent élogieusement Hara, à la tête parée d'un (croissant de) lune; lui qui a du goût pour un collier (fait) de serpents; lui qui est l'époux d'Umā (Pārvatī) : puisse-t-il te protéger toujours!»

La strophe est citée Dhvan. p. 95 (avec les leçons *yaś codvṛttabhujaṅgahāravalayo gaṅgāṃ ca yo 'dhārayat* en b; *pāyāt sa svayam andhakakṣayakaras* en d); aussi Sūktim. p. 35 avec ces mêmes leçons, et attribuée à Candraka; aussi Subhāṣ. 44 avec ces mêmes leçons, et attribuée à «un certain (poète)»; aussi Saduktik. I. 33, 3 avec les leçons de la KM. et attribuée à Bhāravi. Reprise Hem. p. 14 et 159, Sarasv. p. 165, KvPr. II p. 123 etc.

(39) *abhava* = *aja*, non attesté en ce sens. *Aja* est une épithète de plusieurs divinités.

(40) Viṣṇu déguisé en femme (Mohinī) afin de reprendre aux Asura l'ambroisie volée par ceux-ci lors du barattement de la mer (Viṣṇu I chap. 9); la forme *strīkṛta* n'est pas attesté (*astrīkṛta*, dans l'interprétation śivaïte de la strophe, n'est attesté que chez RS. : allusion à Śiva qui utilisa Viṣṇu pour flèche afin de venir à bout du Tripura, MhBh. VII. 102).

(41) Victoire de Viṣṇu, lors de l'avatār du Nain, sur l'asura Bali.

(42) Viṣṇu brisant le chariot (avatār de Kṛṣṇa).

tient la terre et la montagne[43]; qui assura leur résidence aux Andhaka[44]; qui aime les plumes de paon; lui que les dieux appellent élogieusement le coupeur de la tête de Rāhu[45]; qui a du goût[46] pour le meurtrier des serpents[47]; qui s'absorbe dans le verbe (sacré)[48]; qui dispense toutes choses; qui est l'époux de Mā[49] : puisse-t-il te protéger[50]! » /12/

De même (pour l'identité) entre Dāmodara, Śeṣa, la Tortue[51], etc.; ou bien entre Kamalā[52] et la Fortune. Ainsi :

« Lakṣmī[53] que le (mont) Mandara, lentement agité par les bras (des dieux), fit surgir en personne de l'océan; elle que (Viṣṇu) devenu Tortue soutint lorsqu'elle fut déposée par le meilleur des (dieux) vénérables : c'est elle dont le plus haut des Êtres (Nārāyaṇa), par les signes des sourcils gracieusement levés, établit l'empire dans les maisons, sur les bras des amoureux. » /13/

De même que pour le monde céleste et terrestre, il y a une convention poétique pour le monde infernal. Voici pour l'identité des Nāga et des serpents :

(43) *go* au sens de « terre », cf. J. as. 1939, 2 p. 355 § 33. — « La montagne » : il s'agit du Govardhana (avatār de Kṛṣṇa).

(44) Kṛṣṇa fondant la cité de Dvārakā pour le clan des Andhaka ou Yādava.

(45) Viṣṇu décapitant Rāhu, le démon de l'éclipse, le « destructeur de la lune » *śaśmath* (non attesté, cf. Abhinavag. ad Dhvan. p. 95 *śaśinaṃ mathnāti*).

(46) Lire *iṣṭa°* avec un ms.

(47) Garuḍa, monture de Viṣṇu.

(48) Viṣṇu détenteur du *śabdabrahman*. On peut couper aussi *ārabalaya* « qui marche contre l'armée ennemie » (*āra* XI. 21).

(49) = Lakṣmī (mot attesté Yaśastil. et Vās. cités chez RS.). — *dhava*, mot rare et secondaire, Wa. II, 1 p. 38 § 14.

(50) *avyāt* : précatif.

(51) Formes diverses de Viṣṇu (en ses avatār).

(52) Confusion connue (cf. G. Hartmann Beitr. z. Gesch. d. Göttin Lakṣmī p. 16) entre Lakṣmī épouse de Viṣṇu, et Śrī déesse de la Fortune.

(53) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Str. reprise Hem. p. 14. Barattement de la mer (d'où sortit Lakṣmī). La strophe met en équivalence Lakṣmī, la Terre et la Fortune, ainsi que, successivement, Viṣṇu, Pitāmaha et Nārāyaṇa.

« Holà[54] roi des Nāga, cette vaste région des hanches du mont Mandara, enlace la étroitement de tes replis! Quel fardeau est donc excessif pour toi qui as assumé la fonction insoutenable de lier les jambes croisées[55] du (dieu) à la monture de taureau (Śiva) en son incarnation de (maître) du Yoga[56]? » /14/

Identité entre les Daitya, les Dānava et les Asura. Parmi eux, Hiraṇyākṣa, Hiraṇyakaśipu, Prahlāda, Virocana, Bali, Bāṇa, etc. sont des Daitya; Vipracitti, Śambara, Namuci, Puloman, etc. sont des Dānava; Vala, Vṛtra, Vikṣura(sta), Vṛṣaparvan, etc. sont des Asura[57]. Voici un cas illustrant leur identité :

« Victoire[58] aux poussières (émanant) des pieds de (Śiva)

[54] Mètre *vasantatilaka*. Strophe reprise Hem. p. 15 Sarasv. p. 139 avec *tvaṃ* en a. Le serpent Vāsuki est invité à servir de corde pour le barattement de la mer (J. Ph. Vogel Serpent-lore p. 198).

[55] *paryaṅkabandha* : posture connue de l'ascète, les jambes repliées sous le corps; c'est ce qu'on appelle le Vīrāsana (Kum. III. 45).

[56] Cette strophe postule l'identité du *nāga* Vāsuki et d'un serpent tel que ceux qui servent de collier à Śiva.

[57] Cette répartition est flottante en fait, v. par ex. E. W. Hopkins Epic Myth. p. 18; 46 et passim. Hiraṇyākṣa est connu par l'avatār du Sanglier; Hiraṇyakaśipu, frère du précédent, par celui de Narasiṃha; Prahlāda, fils du précédent, par sa dévotion à Viṣṇu (ibid.); Bali, fils du précédent, avatār du Nain; Bāṇa, fils du précédent, avatār de Kṛṣṇa. La série des Daitya est donc donnée chronologiquement et généalogiquement. — Vipracitti est un fils de Kaśyapa et de Danu; Śambara est l'ennemi d'Indra (dans le Veda), puis de Pradyumna (dans l'épopée et les Purāṇa); Namuci est l'ennemi d'Indra (dans le Veda), de même que Puloman (le père de Śacī), que Vala et enfin Vṛtra; Vṛṣaparvan est, dans le MhBh., le père de Śarmiṣṭhā femme de Yayāti. Seul le nom de Vikṣurasta est inconnu; HSS. propose de lire Vikṣura (connu dans les lexiques comme un Rākṣasa) et de suppléer le nom de Hayagrīva, qui sera repris ci-dessous. On pourrait aussi penser à Vikṣara ou Virūpākṣa. Hem. lit Cikṣura (?).

Dans le Mhbh., Bali, Śambara, Namuci, Bāṇa, Hiraṇyakaśipu, Prahlāda, Vipracitti, Vṛṣaparvan, Vṛtra sont des *daitya;* Bali, Hiraṇyakaśipu, Prahlāda, Puloman, Vipracitti, Vṛtra figurent (aussi) comme *dānava;* Bali, Bāṇa, les deux Hiraṇya°, Namuci, Prahlāda, Vṛṣaparvan, Vṛtra (aussi) comme *asura.*

[58] Strophe déjà citée XIII. 118. Ici Bāṇa est *asura.*

Tryambaka, que caresse la tête de l'*asura* Bāṇa : elles effleurent le cercle des diadèmes de Rāvaṇa et se posent à l'extrémité des chignons des maîtres d'entre les dieux et les Asura; elles détruisent votre existence (transitoire)! » /15/

Ou encore :

« Le dieu[59] à l'enseigne de poisson, fort comme les pointes de ces foudres, les flèches (qui ont tué) l'*asura* Śambara; lui dont les bras puissants sont rougis par les rayons des joyaux de ses bracelets; lui à l'épaule robuste duquel adhère le maquillage (qui orne) le sein de la bien-aimée — lui qui a vaincu la triade des mondes, qui le vaincrait lui-même? » /16/

Ou encore :

« Hayagrīva[60] est un Daitya : les Gloires, avec des parasols blancs pour sourires, font connaître la puissance de ses bras dans les demeures amies. » /17/

Ou encore, à l'adresse du (même) Hayagrīva :

« Prince[61] des Dānava, pourquoi ce bras que voici ne se porte-t-il plus au secours de la Mort, pour la réussite de ses desseins destructeurs? » /18/

Ou encore :

« Dans cette assemblée des grands Asura[62], il n'y a pas un seul Asura dont la poitrine ne soit rougie par les coups[63] d'Indra. » /19/

Et de même pour les autres subdivisions.

Telle est la Convention chez les poètes : elle s'était tenue

[59] Mètre *vasantatilaka*. Éloge du dieu Kāma. Ici Śambara est un *asura*. La strophe est reprise Hem. p. 15.

[60] Strophe initiale du Hayagrīvavadha de Meṇṭha; les deux strophes qui suivent sont sans doute du même ouvrage. Hayagrīva (ci-dessus XV. 6) est ici un *daitya*. Str. reprise Hem. p. 15 avec *āsīd* en a.

[61] Str. reprise Hem. p. 15. Ici Hayagrīva est un *dānava*.

[62] Sans doute ceux qui entourent Hayagrīva : donc celui-ci est ici représenté comme un *asura*. Str. reprise Hem. p. 15 avec *na ca ko* en b.

[63] *niṣpeṣaṇī* : non attesté.

(jusqu'à présent) comme endormie dans la poésie : maintenant nous l'avons réveillée dans cet (ouvrage), selon notre entendement. /20/

DIX-SEPTIÈME LEÇON :

LA RÉPARTITION DES LIEUX (*deśavibhāga*)[1].

Quand il répartit les Lieux et les Temps, le poète n'est pas pauvre en indications (servant) à montrer son sujet. Les Lieux, c'est le monde ou une partie du monde. Le Monde, disent certains, consiste en le ciel et la terre. On dit à ce propos :

« Le soc[2] sans bœuf[3] de Bala(rāma) (ou) l'unique taureau de Hara (Śiva) ne font pas une charrue; la terre mesurée par les pas de Viṣṇu n'est ni bœuf ni charrue. A présent encore le labourage ne parcourt pas (le champ) sans (l'aide) d'un bœuf et d'une charrue[4] : dans le monde entier, il n'est pas de famille aussi pauvre[5]. » /1/

Le ciel et la terre forment deux mondes, disent les autres. On dit en ce sens :

« Tant[6] que son renom impérissable emplit le ciel et la

(1) Chapitre reproduit par Hem. p. 126. Sur l'utilité de la spécification du *deśa* et du *kāla*, Agnip. CCCXXXVIII p. 26 et suiv.

(2) Mètre *hariṇī*. Dans le monde entier il n'est pas de famille aussi pauvre que celle de Balarāma, porteur d'une charrue (sans bœufs), ou celle de Śiva qui a pour monture un taureau (sans charrue), ou celle enfin de Viṣṇu qui a mesuré la terre sans bœuf ni charrue (avatār du Nain). — Str. reprise Hem. p. 126.

(3) *agu* : forme du RV.

(4) *dvitīyagava* (non attesté) : « ce qui a un bœuf en second » = charrue et bœuf (*gomithuna*, comm. moderne de HSS.).

(5) L'état terrestre est mis ici en parallèle avec les faits divins.

(6) Strophe citée Bhām. I. 7 avec *cāsya* en a; reprise Hem. p. 126 Vāgbh. p. 3. Ici *vā* = *eva*. Sur *rodasī*, J. as. 1939, 2 p. 325.

terre, aussi longtemps l'être aux actions pures[7] réside dans le séjour divin.» /2/

Il y a trois Mondes, disent certains, suivant la division en (mondes) céleste, terrestre et infernal. C'est ainsi qu'on dit :

«Toi seul, ô dieu, es le monde infernal, tu es le support des régions, tu es le territoire des Marut immortels[8], tu formes à toi seul les trois mondes.» /3/

Ce sont ces (mondes) mêmes (que désignent les termes) *bhūr bhuvaḥ svaḥ*[9], disent les autres. On dit en ce sens :

«Hommage à Śārṅgadhanvan[10], couché sur le lit (formé par les replis) du prince des serpents, — comme sous le poids de sa fatigue à soutenir l'immensité des trois mondes[11] !» /4/

Mahar, janar, tapar, satyam[12], cela fait, avec les (trois) précédents, sept (Mondes), disent d'autres. On dit ainsi :

«La rangée des palais de Harṣa — (ce prince) dont la vaste renommée s'étend sur les sept Mondes — soutenant[13]

(7) *sukṛtin*, entendre aussi «le bon auteur».

(8) Donc, enfer, terre, ciel. La strophe s'adresse à Viṣṇu et en même temps à un roi. Elle est citée Sarasv. p. 193 Hem. p. 126 KvPr. IX. 379 p. 234 : la var. générale en d est °*trayātmakaḥ* (le dénominatif °*trayāyase* que donne KM. est inattesté). — Double sens de la strophe, à l'adresse du roi : «Tu es au plus haut point (*aram*, v. ci-dessus XI. 20) un protecteur (du peuple) : tu es la cause des désirs ; le réceptacle des souffles (émanant) des *cāmara* (ci-dessus XV. 47) : ainsi tu es fait des trois sortes de gens (= des gens des trois castes)».

(9) Cf. ci-dessus I. 16.

(10) Viṣṇu (nom connu de MhBh.) couché sur le serpent Śeṣa.

(11) *bhuvanābhoga*, avec jeu de mots sur *bhoga* «repli du serpent» (et même *ābhoga* «serpent» RV.) : expression de Harṣacar. éd. N. Sag. Pr. 1918 p. 73, 2 Bālar. I. 61/62 — Str. reprise Hem. p. 126.

(12) Liste des sept mondes connue depuis les Pur. ; finales en *-r* imitées de *svar* ; attestées depuis Mahānār. U. XV. 3. Cf. W. Kirfel Kosmogr. p. 5 et suiv. ; 55 etc.

(13) *saṃstambhin* : non attesté en ce sens.

la terre des vastes pentes de leurs hanches, rassemblant [14] les nuages avec leurs mains que sont les drapeaux flottants, dressant leurs pinacles [15], resplendit [16]. » /5/

Il y en a quatorze en comptant les sept aires des vents [17], disent certains. On dit ainsi :

« Victoire [18] à (Viṣṇu) dont l'expansion de joie irrépressible est sans limite et sans dépendance, qui a pris ici la forme de la Tortue originelle, qui est la racine de cette liane que sont les quatorze mondes! » /6/

Les mêmes, avec les sept Mondes infernaux [19], font vingt et un, disent certains. On dit ainsi :

« Puisse [20] ta gloire, dont l'éclat ressemble au rire de Hara (Śiva), à la demeure de Hara, au collier de Hara, adhérer aux vingt et un Mondes! » /7/

Tout cela est exact, dit le Yāyāvarīya. Si l'on veut s'exprimer sans marquer de différence, on réunit (la totalité en un seul nom), mais si l'on veut s'exprimer en marquant une différence, on s'abstient de réunir [21]. Parmi ces (mondes), le monde terrestre (s'appelle) Terre. La (terre) a sept grands Continents [22].

Le Jambūdvīpa est au milieu d'eux tous, puis viennent le Plakṣa, le Śālmala, le Kuśa, le Krauñca, le Śāka et le Puṣ-

(14) *saṃvāhin* : non attesté en ce sens.

(15) *ucchikhara* : non attesté.

(16) Strophe reprise Hem. p. 126 Vāgbh. p. 3.

(17) *vāyuskandha* : mot de Bṛhats. — Les quatorze mondes sont mentionnés par ex. Vāgbh.-Al. I. 18 Śivasūtravimarś. p. 52.

(18) Mètre *puṣpitāgrā*. Strophe citée Vām. IV. 3, 32 avec la var. *anivartita*° qui donne un meilleur sens. Reprise Hem. p. 126 KvPr. II p. 288.

(19) Les sept *tala*, Kirfel p. 145.

(20) Strophe reprise Hem. p. 126 avec *lipsantu* en c Vāgbh. p. 3. Éloge d'un roi comparé successivement à l'*aṭṭahāsa*, au Kailāsa, au Nāgarāja.

(21) *ekay-* et *anekay-* : dénominatifs non attestés.

(22) *dvīpa* : cf. Kirfel p. 56.

kara : leur disposition est en cercles, chacun étant extérieur à l'autre [23]. /8/

La (mer) salée, la (mer) sucrée, celles qui ont pour eau la liqueur, le beurre fondu [24], le petit lait, le lait, et en septième lieu la mer d'eau douce : voilà les (Océans) qui sont répartis autour de ces (Continents) [25]. /9/

La mer salée est la seule (qui existe), disent certains. On dit en ce sens :

« Les [26] continents au nombre de dix-huit [27], la terre qui de son côté étend les neuf sections [28] de son corps, l'océan unique dont les eaux se répandent jusqu'aux limites de l'horizon : tel est ce beau et florissant royaume. C'est pour le donner à quelque éminent héros [29], qui en obtint la conquête par un mélange de jeux guerriers, que (le Créateur) a fait cette masse de choses [30] ; à cette pensée il se fâcha contre le Créateur [31]. » /10/

[23] Mètre *śālinī*. Str. reprise Hem. p. 126 Vāgbh. p. 3. Liste purāṇique connue, cf. Brahmap. XVIII. 11 *jambūplakṣāhvayau dvīpau śālmalaś cāparo dvijāḥ/ kuśaḥ krauñcas tathā śākaḥ puṣkaraś caiva saptamaḥ.*

[24] *sārpiṣa* : dérivé non attesté.

[25] *svāgatā.* Liste conforme aux Purāṇa, Kirfel loc. c. : ainsi Brahmap. XVIII. 12 *ete dvīpāḥ samudrais tu sapta saptabhir āvṛtāḥ/ lavaṇekṣusurāsarpirdadhidugdhajalaiḥ samam.* Str. reprise Hem. p. 127 Vāgbh. p. 3.

[26] Mètre *sragdharā.* Strophe reprise Hem. p. 127 Vāgbh. p. 3.

[27] Le chiffre de dix-huit est donné Naiṣ. I. 5 MhBh. VII. 70, 15. Il excède l'addition des sept continents et des huit sous-continents (BhāgP. V. 19, 29 et suiv.) pour rejoindre un nombre consacré.

[28] Les neuf *varṣa* du Jambūdvīpa, ci-dessous n. 47.

[29] *vīravarya* au sens de *vīravara.* GOS. corrige °*carye* (comme donne Vāgbh.) ; HSS. lit °*vīrye.*

[30] HSS. lit *paryāptaṃ me na dātuṃ*, analoguement à Hem. Vāgbh. qui ont *paryāptaṃ me na dātus.*

[31] Il s'agit, semble-t-il, de Paraśurāma qui (avec la leçon *paryāptam...* et °*varyaḥ*) « lui, le grand guerrier, fut mécontent de Brahman parce qu'il se disait que cette vaste terre, acquise par sa vaillance, ne suffisait pas (à satisfaire) son désir de donner », ou, en conservant *cakre puñjena* «... parce qu'il n'avait rien fait qui fût propre à être donné » (d'après GOS. p. 240).

Il y en a trois [32], disent les autres. On cite en ce sens :

« Sa [33] grande vaillance qui faisait trembler à son gré les montagnes, traitait avec mépris les trois océans, séparait ce qui est uni, soulevait ce qui est abattu, (bref) imitait [34] le vent déclanché par le Temps à la fin de l'ère. » /11/

Ou encore :

« Les [35] ennemis jouissent du fruit des trois rivages dressés en cercle (autour de la terre) : ils n'ont plus leurs éléphants, mais voici qu'arrivent les puissants éléphants des orients, aux faces souillées de rut; les pierres précieuses leur ont été ravies, mais de tous côtés resplendissent les rangées de joyaux merveilleux; les arbres de leurs jardins et de leurs étangs ont été coupés, mais les « arbres à désirs » s'ordonnent pour eux : tel fut le succès souhaité par ce (roi) contre eux. » /12/

Quatre [36], disent les autres. On cite en ce sens :

« Maintenant [37] qu'il a franchi jusqu'au mont Meru [38] avec son collier formé d'une rangée unique des rivages et des vagues des quatre océans, où sa gloire s'en est-elle allée? » /13/

Tout cela est valable (et s'explique) par l'intention de différencier, dit le Yāyāvarīya. Mais ceux qui parlent de sept

[32] Les trois océans, souvent nommés depuis VS. XIII. 31.

[33] Mètre *vasantatilaka*. Éloge d'un roi. Str. reprise Hem. p. 127.

[34] *anucakre* : parfait passif.

[35] Mètre *sragdharā*. La strophe manque chez Hem. Battus et refoulés au rivage, les ennemis ont perdu éléphants, joyaux et jardins, mais ont eu en échange les éléphants célestes (*diṅnāga*), les joyaux merveilleux (*cintāmaṇi*) et les arbres paradisiaques (*kalpadruma*). Autrement dit : ils sont au ciel; et d'autre part, au cours de leur fuite, ils se repaissent des objets qui se présentent à leur imagination. *udañcat°* peut suggérer l'idée de la « montée au ciel » après la mort dans le combat.

[36] Aux quatre points cardinaux, entourant la terre. Cf. déjà RV. X. 47, 2.

[37] Éloge d'un roi. Strophe reprise Hem. p. 127.

[38] Ci-dessus XV. 33.

Océans (*saptasamudrī*) sont seuls en accord avec les Traités. Il est dit en effet :

« Les [39] paumes jointes d'Agastya soulevèrent [40] l'eau des sept océans, et Keśava de son côté se changea sur-le-champ [41] en une petite pierre [42]. » /14/

Au centre [43] du Jambūdvīpa, (se trouve) la première des montagnes, le prince des sommets, (le mont) doré qu'on nomme Meru [44] : c'est le réceptacle des plantes immortelles et la demeure de tous les dieux. /15/

En [45] l'adoptant pour frontière [46], (Viṣṇu) le dieu né du lotus organisa toutes choses transversalement, (de bas) en haut et (de haut) en bas. /16/

Le Saint Meru est la première des montagnes (qui délimitent) les *varṣa* [47]. Autour de lui (s'étend) dans les quatre directions le *varṣa* Ilāvṛta. Au nord il y a trois montagnes de *varṣa*, Nīla, Śveta, Śṛṅgavant, les trois *varṣa* étant respecti-

(39) Strophe reprise Hem. p. 127. Le Sage Agastya a bu l'océan pour le punir et en même temps pour détruire les démons cachés au fond des eaux, et Keśava (Viṣṇu) se changea en une petite pierre afin de n'être pas avalé par Agastya.

(40) La leçon °*otkṣipta*° de Hem. paraît meilleure.

(41) *taratā* Hem., adopté HSS.

(42) *pūtarāyitam* GOS. (avec doutes) et Hem., *pūtakāyitam* HSS.; GOS. p. 240 propose *prastarāyitam*, sur *prastara* « pierre »; aucun des trois mots n'est attesté; *pūtara* aurait le sens de « poisson minuscule ».

(43) Avant cette strophe, Hem. ajoute « Le Yāyāvarīya a dit : tout cela est valable, la vérité absolue n'étant pas prise en considération par l'usage des poètes ». — Mètre *śālinī*. Strophe reprise Hem. p. 127 avec *mūrtānām* en c.

(44) Ci-dessus XV. 33. Cf. Bālar. X. 38 *merur girīṇāṃ guruḥ*.

(45) Strophe reprise Hem. p. 127 (avec *brahmaṇā puṇyakarmaṇā*).

(46) *avadhīkṛtya* : non attesté.

(47) Territoires (soumis à un même régime de pluies, d'où le nom?) limités par des montagnes parallèles, dites *varṣaparvata*; mot employé depuis MhBh. — Pour tout ce qui suit, cf. notamment Kirfel p. 57 et suiv.; 174. Le Meru, tout en étant bien au centre de l'Ilāvṛta n'est pas considéré d'ordinaire comme un *varṣaparvata*.

vement Ramyaka, Hiraṇmaya et Uttarakuru. Au Sud il y a également trois (montagnes), Niṣadha, Hemakūṭa et Himavant, avec les trois *varṣa* Harivarṣa, Kiṃpuruṣa et Bhārata. Le *varṣa* (appelé) Bhārata [48] comporte neuf divisions : Indradvīpa, Kaserumant, Tāmraparṇa, Gabhastimant, Nāgadvīpa, Saumya, Gandharva, Varuṇa [49] et Kumārīdvīpa [50] en neuvième. Il y a cinq cents points d'eau [51] et cinq plaines dans chaque division; chacune mesure mille *yojana* [52] depuis la mer du sud jusqu'au Himavant le roi des montagnes; elles sont inaccessibles de l'une à l'autre. On appelle monarque universel (*samrāj*) celui qui conquiert ces (*varṣa*). Depuis Kumārīpura [53] jusqu'à Bindusaras [54] (l'étendue) de mille *yojana* (s'appelle) le Territoire du Cakravartin [55]. Celui qui le conquiert devient un Cakravartin. Voici les signes du Cakravartin :

Le [56] disque, le char, la pierre précieuse, l'épouse, le

(48) «La terre des descendants du Sage Bharata» = d'ordinaire l'Inde, comme entité géographique (par opposition à Aryāvarta); ici un continent dont la neuvième partie (le Kumārī) est l'Inde.

(49) D'ordinaire Vāruṇa.

(50) Ailleurs Kumāra (ainsi dans le Vāmanap. cité Kirfel p. 61); mais le plus souvent ce 9ᵉ *dvīpa* est non nommé. Le passage est calqué sur Vāyup. XLV. 78-88 qui donne les formes Gandharva (au lieu de Kumārīdvīpa), Kumārikya (au lieu de Kumārīpura), Gaṅgāprabhava (au lieu de Bindusaras).

(51) Noter l'expression *pañcaśatāni jalam*.

(52) Sur le *yojana*, ci-dessus III. 126; sur la notion des mille *yojana*, Kirfel p. 60 AS. IX. 1 (135-6), 18 «sur la terre est le territoire du *cakravartin* compris dans sa longueur entre le Himālaya et la mer, dans sa largeur mesurant mille *yojana*»; plus généralement, S. Lévi J. as. 1918, I p. 137.

(53) Terme non attesté = cap Comorin ou «de la Vierge».

(54) Lieu sacré du Himālaya, connu depuis MhBh.

(55) Ci-dessus n. 52 et III. 126.

(56) Str. reprise Hem. p. 127. Cette liste est surtout connue par les traditions bouddhiques, v. la note de Tawney-Penzer ad Kathās. VIII p. 71.

trésor, le cheval et l'éléphant, voilà ce qu'on appelle les sept joyaux de tous les Cakravartin. /17/

Et pour le Kumārīdvīpa :

Le[57] Vindhya, le Pāriyātra, le Śuktimant, le mont Ṛkṣa, le Mahendra, le Sahya, le Malaya sont les sept principales montagnes[58]. /18/

Dans ce nombre, le Vindhya et autres (montagnes) ont une forme bien connue. Quant au Malaya, ses traits propres sont au nombre de quatre. En voici le premier :

« De[59] beaux santals, joie des hommes, au tronc desquels s'enroulent les serpents, depuis la racine; des jasmins mélangés aux muscadiers, des cardamomes et des poivriers, (de tout cela le Malaya) est la terre d'origine. » /19/

Le deuxième :

« Ce[60] Malaya, grand réceptacle de joyaux, dont la Tāmraparṇī[61], cette vache d'abondance (productrice) de perles, dessert les excellentes terres basses : Agastya[62], le maître des joyaux, le sanctifie (de sa présence). » /20/

« Il y a[63] là les arbres qui portent le nom de corail, aux

Sur les sept joyaux, La Vallée Poussin Abhidharmak. III p. 203 E. Senart J.as. 1873, II p. 132. Rhys Davids-Stede s. u. *ratana*.

(57) Str. reprise Hem. p. 127 Vāgbh. p. 3. Ces noms sont donnés dans toute la tradition purāṇique Kirfel p. 61. Sur le Mahendra, ci-dessus XVI. 15; sur le Malaya, III. 109.

(58) *kulaparvata*, ailleurs aussi *kulacala*. Sur cette notion, cf. MārkP. LVII. 10 et F. Pargiter ad loc., ainsi que B. Ch. Law J. Dep. Letters XXVIII p. 12 Ind. Cu. III p. 734 E. H. Johnston JRAS. 1941 p. 215.

(59) Mètre *upajāti*. Str. reprise Hem. p. 127.

(60) Str. reprise Hem. p. 127 Vāgbh. p. 9. Mètre *upajāti*.

(61) Ci-dessus V. 53.

(62) Ci-dessus n. 39 : ce Sage est étroitement mêlé aux traditions du Sud. La désignation *kumbhayoni* figure déjà dans le MhBh.

(63) Mètre *upajāti*. Str. reprise Hem. p. 127; analogue Vāgbh. p. 4 (*tasmin vidrumabhūruhaḥ pratipadaṃ vaṃśeṣu muktāphalaṃ*, etc.) — Sur le corail dans la littérature skte, S. Lévi Mél. Maspero II p. 163 = Mémorial S. Lévi p. 419; jeu entre *druma* « arbre » et *vidruma* « drôle d'arbre », « corail ».

branches desquels les perles prennent naissance; les arbres à camphre y éclatent des rugissements (émanant) de la gorge des lions et que le rut a grossis. » /21/

Le troisième :

« Séjour (64) des jeux amoureux de tous les immortels, siège des hommes, terre (65) du taureau d'entre les ascètes; par ses fruits éternels, par les rameaux de ses lianes fleuries, le Malaya est une source d'émerveillement. » /22/

Le quatrième :

Là (66), avec les pignons et le sommet de sa guirlande de palais décorés d'or et de pierreries, les verrous de ses portes marqués du signe du roi des dieux, se trouve Laṅkā (67), la capitale de Rāvaṇa. » /23/

De là (68) s'élève en direction du nord le vent du sud, producteur de fleurs, origine du chant des coucous, instigateur de la cinquième (69) (note), ami du printemps en raison de ces quatre (traits ci-dessus décrits). /24/

Entre les deux mers de l'est et de l'ouest et les (monts) Himavant et Vindhya (est situé) l'Āryāvarta (70). C'est là que

(64) Mètre *upajāti*. Str. reprise Hem. p. 127 avec °*vitānair* en c; analogue Vāgbh. p. 4.

(65) *go* « terre », cf. ci-dessus XVI. 43 (ici, jeu de mot avec le sens de « vache »).

(66) Mètre *indravajrā*. Str. reprise Hem. p. 127 Vāgbh. p. 4.

(67) Ville (et région) qui à un moment déterminé ont été identifiées à Ceylan et à sa capitale; siège du démon Rāvaṇa, ennemi de Rāma. Laṅkā est décrite notamment Rām. V. 2 VI. 39.

(68) Mètre *upajāti*. Str. reprise Hem. p. 127 Vāgbh. p. 4.

(69) Cf. ci-dessus VI. 76.

(70) Définition connue de la « terre des Âryens », proprement « le lieu d'évolution des Â. », cf. Mn. II. 22 *ā samudrāt tu vai pūrvād ā samudrāt tu paścimāt tayor evāntaraṃ giryor āryāvartaṃ vidur budhāḥ;* analogue Vas. I. 8 et suiv. Baudh. I. 2, 10 et suiv. MhBhāṣ. II. 4, 10 et VI. 3, 109 (texte discuté J. Mansion Esquisse p. 151), qui met en évidence, comme fera KM., la notion de l'*ācāra* « pratique, mode de vie ». Le terme n'est pas dans MhBh.

(sont organisées) les quatre castes et les quatre échelles de vie (*āśrama*), dont le fondement est la pratique (*ācāra*) des honnêtes gens. La manière dont on vit dans ce territoire est ordinairement (rendue avec fidélité) par les poètes.

A l'est[71] de Benares est la Région orientale, dont les contrées sont : Aṅga[72], Kaliṅga[73], Kosala[74], Tosala[75], Utkala[76], Magadha[77], Mudgara[78], Videha[79], Nepāla[80], Puṇḍra[81], Prāgjyotiṣa[82], Tāmraliptaka[83], Malada[84], Malla-

(71) Division de l'Inde entière (et non plus seulement de l'Āryāvarta) en quatre régions cardinales (en commençant, comme il est usuel, par l'est), avec une cinquième au centre : division inspirée par Manu, par le Kāmas. etc.; cf. aussi Rām. IV. 40-43 MhBh. VI. 9 Padmapur., *svargakh.*, 7 etc. Cf. aussi Bālar. III et X, ainsi que GOS. p. XXVI. Noter la position centrale de Bénarès, et comparer KM. III passim.

(72) Ci-dessus III. 64.

(73) Ci-dessus III. 116 où le Kaliṅga est donné dans le quartier du sud.

(74) Pays d'Audh et région située entre Berār et Oṛīsā; cf. B. Ch. Law IHQ. II p. 192.

(75) Pays en Oṛīsā, formant couple avec le précédent, S. Lévi J. as. 1923, II p. 1. Les deux formes citées déjà NŚ. XIII. 40.

(76) Choṭā Nāgpur et Oṛīsā septentrional; cf. S. Lévi loc. c. p. 18; peuple cité Ep. Ind. II p. 161.

(77) Ci-dessus III. 70.

(78) Région en Bihār, conservée dans le mod. Munger. Le terme, qui manque dans les Dictionnaires, est cependant connu, au moins sous les variantes Mudakara, Madguraka, dans les Pur. (Kirfel p. 74). Vāgbh. a Mudgaraka.

(79) Mod. Tirhut, capitale Mithilā.

(80) Ci-dessus VIII. 63.

(81) Ci-dessus III. 67; Vāgbh. a Pauṇḍra.

(82) Pays de l'est dans les Pur., autre nom probable du Kāmarūpa (Āsām) Kirfel p. 74; ou de l'extrême nord, dans la géographie de «projection» S. Lévi J. as. 1918, I p. 121. Cf. aussi B. Ch. Law Ind. Cu. III p. 730.

(83) Le nom (conservé dans le mod. Tamluk, sur le delta du Gange) figure dans les Pur. (passim) ainsi que NŚ. XIII. 47, cf. notamment S. Lévi Études as. II p. 33 et J. as. 1923, II p. 49.

(84) Bihār occidental; forme connue dans les Pur. (avec diverses var.) et NŚ. XIII. 46.

vartaka[85], Suhma[86], Brahmottara[87], etc. Les montagnes sont : Bṛhadgṛha[88], Lohitagiri[89], Cakora[90], Dardura[91], Nepāla[92], Kāmarūpa[93], etc. Les rivières[94] : Śoṇa[95] et Lauhitya[96]. Les fleuves : Gaṅgā[97], Karatoyā[98], Kapiśā[99], etc. Les produits : *lavalī*[99a], *granthiparṇaka*[100], aloès, raisin, musc, etc.

Au delà de Māhiṣmatī[101] est le Dekkan (*dakṣiṇāpatha*), dont les contrées sont : Mahārāṣṭra[102], Māhiṣaka[103],

[85] Prob. Bihār méridional; le terme qui manque dans les Dictionnaires, est attesté NŚ. XIII. 46 et cf. le Mallavarṇaka, Malavartika (etc.) des Pur. Kirfel p. 74.

[86] Ci-dessus III. 65.

[87] Nom connu des Pur., et cf. ci-dessus III. 66.

[88] Mot de lex. (comme n. de peuple); mont Everest d'après GOS. p. 299.

[89] Cf. le mont Lohita que les Pur. placent à l'est du Kailāsa (Kirfel p. 59) et la rivière Lauhitya ci-dessous.

[90] Peuplade citée AVPariś. LVI. 5.

[91] Nom connu du Vāyup. et du Varāhap. : pays des Darada? S. Lévi J. as. 1918, I p. 125 B. Ch. Law Ind. Cu. I p. 388.

[92] Ci-dessus n. 80; inconnu ailleurs comme nom de montagne.

[93] Mod. Āsām (occidental). Connu ailleurs comme n. de peuple, S. Lévi J. as. 1923, II p. 46.

[94] *nada* : rivière dont le nom est masculin (par opp. à *nadī*), parfois aussi (mais non ici) «grande rivière, fleuve». D'après Mallinātha ad Śiś. IV. 66 les *nadī* coulent vers l'est, les *nada* vers l'ouest (sauf la Narmadā, qui est une *nadī*).

[95] Mod. Son, affluent de droite du Gange.

[96] Mod. Brahmaputr, S. Lévi J. as. 1918, I p. 77.

[97] (Cours inférieur du) Gange.

[98] Rivière aux limites du Bengale et de l'Āsām, qui rejoint le Brahmaputr.

[99] Mod. Suvarṇarekhā en Orīsā, citée Ragh. IV. 38.

[99a] Ci-dessus VIII. 76.

[100] Ci-dessus VIII. 65.

[101] Mod. Maheś, sur la Narmadā. En bouddh. : Māhissati.

[102] Ci-dessus III. 114.

[103] Région baignée par la moyenne Narmadā (capitale Māhismatī)? Ou Maisūr? Hem. et Vāgbh. lisent māhismata.

Aśmaka [104], Vidarbha [105], Kuntala [106], Krathakaiśika [107], Sūrpāraka [108], Kāñcī [109], Kerala [110], Kāvera [111], Murala [112], Vānavāsaka [113], Siṃhala [114], Coḍa [115], Daṇḍaka [116], Pāṇḍya [117], Pallava [118], Gāṅga [119], Nāśikya [120], Kauṅkaṇa [121], Kollagiri [122], Vallāra [123], etc. Les montagnes : le versant sud du Vindhya [124], Mahendra [125], Malaya [126], Mekala [127], Pālamañjara [128], Sahya [129], Śrīparvata [130], etc. Les fleuves : Nar-

(104) Région entre Narmadā et Godāvarī, capitale Pratiṣṭhāna.

(105) Ci-dessus III. 121. Hem. et Vāgbh. ont Vaidarbha.

(106) Ci-dessus III. 111.

(107) Région adjacente au Vidarbha ou comprise dans le Vidarbha.

(108) Mod. Sopār, au nord de Bombay.

(109) Mod. Conjeveram (Kāñcīpura).

(110) Ci-dessus III. 112.

(111) Prob. la région baignée par la Kāverī; terme non attesté.

(112) Identique au Kerala, ou plus précisément, région baignée par la Muralā (Ragh.) qui coule entre les monts Sahya et Aparānta.

(113) Apparemment = Vanavāsī, pays kannara septentrional et chef-lieu dudit pays; NS. XIII. 40 mentionne les *vānavāsajāḥ*.

(114) Ceylan (sur le nom, notamment P. Pelliot TP. 1912 p. 463).

(115) Ou Cola, région du Coromandel (qui en a conservé le nom), La Vallée Poussin Dynasties p. 255.

(116) Partie du Mahārāṣṭra S. Lévi J. as. 1918, I p. 97, cf. le Daṇḍakāraṇya du Rām.

(117) Région autour de mod. Madura.

(118) Région de Kāñcī, berceau de la dynastie de ce nom (Dynasties p. 259).

(119) Ci-dessus III. 115.

(120) Ou Nāsikya, mod. Nasik, vers la haute Godāvarī.

(121) Mod. Koṅkaṇ. Hem. a Koṅkaṇa.

(122) Mod. Koḍagu (Coorg) dans le Maisūr.

(123) GOS. corrige en Vallāla, nom d'une dynastie connue. Hem. et Vāgbh. ont Vellara (mod. Vellur).

(124) Chaîne qui marque la limite nord du Dekkan.

(125) Ci-dessus XVI. 15.

(126) Ci-dessus III. 109.

(127) Ci-dessus III. 110.

(128) Ci-dessus III. 113.

(129) Ci-dessus XV. 27.

(130) Nom connu des Pur. (= Śrīśaila près de Kurnool d'après GOS. p. 310).

madā[131], Tāpī[132], Payoṣṇī[133], Godāvarī[134], Kāverī[135], Bhaimarathī[136], Veṇā[137], Kṛṣṇaveṇā[138], Vañjurā[139], Tuṅgabhadrā[140], Tāmraparṇī[141], Utpalāvatī[142], Rāvaṇagaṅgā[143], etc. Les produits en ont été décrits avec les produits du Malaya.

Au delà de Devasabhā[144] est la Région occidentale, dont les contrées sont : Devasabha, Surāṣṭra[145], Daśeraka[146], Travaṇa[147], Bhṛgukaccha[148], Kacchīya[149], Ānarta[150],

(131) Ci-dessus XII. 65.

(132) Mod. Tāpti.

(133) Affluent de la Tāpti, la Pūrṇā?

(134) Rivière mod. du même nom (sur le nom, v. H. Lüders ZDMG. XCVI p. 34).

(135) Rivière mod. du même nom.

(136) Non attesté. Sans doute est-ce la Bhīmarathī des Pur., affluent probable de la Kṛṣṇā, issu des monts Sahya.

(137) Affluent de la Kṛṣṇā, mod. Beṇā. Le nom est connu des Pur. sous diverses variantes; Vāgbh. et Hem. ont Veṇī.

(138) La Kṛṣṇā (Kitsna) ou la partie inférieure de cette rivière, après sa jonction avec la Veṇā. Diverses variantes dans les Pur.; °veṇī Hem.

(139) Non attesté. Affluent de la Godāvarī, mod. Manjerā. Diverses var. dans les Pur., Vanjarā Hem., Jamburā Vāgbh.

(140) Affluent de la Kitsna.

(141) Ci-dessus V. 53.

(142) Mod. Vypar dans le Tinnevelly.

(143) Rivière de Ceylan : «le Gange du (démon) Rāvaṇa».

(144) Non attesté (°sabha est connu comme nom de ville dans le Kathās.) : pays ou montagne mal déterminable (cf. le nom d'une sorte de santal, *daivasabheya* dans l'AŚ.); cf. Jitendra Nath Banerjea IHQ. XIV p. 747.

(145) Ci-dessus III. 102.

(146) Mod. Mālva; Hem. et Vāgbh. ont Dāśeraka.

(147) Ci-dessus VII. 109.

(148) Ci-dessus III. 105.

(149) Non attesté, mais le Vāyup. a bien cette forme d'après Kirfel p. 75. Probablement la presqu'île de Kacch.

(150) Gujrāt nord et portion du Mālva (Ānarta chez Rām.). Le nom apparaît NS. XIII. 42.

Arbuda [151], Brāhmaṇavāha [152], Yavana [153], etc. Les montagnes : Govardhana [154], Girinagara [155], Devasabha [156], Mālyaśikhara [157], Arbuda [158], etc. Les rivières : Sarasvatī [159], Śvabhravatī [160], Vārtraghnī [161], Mahī [162], Hiḍimbā [163], etc. Les produits : *karīra* [164], *pīlu* [165], *guggulu* [166], *kharjūra* [167], chameaux, etc.

Au delà de Pṛthūdaka [168] est la Région septentrionale, dont les contrées sont : Śaka [169], Kekaya [170], Vokkāṇa [171],

(151) Nom connu des Pur. et de NŚ. XIII. 42 (sous la forme *sārbudeyakāḥ*); cf. le mont Ābū au Rājpūtānā.

(152) Non attesté. GOS. p. 300 rapproche la cité ruinée de Brāhmaṇābād près de Multān. — Vāgbh. intercale ici le nom de Haya.

(153) Sur le nom des «Ioniens», v. en dernier lieu O. Stein Ind. Cu. I p. 356 P. Meile Mélanges as. 1940-41, I p. 85.

(154) Même nom mod., district de Mathurā.

(155) Mod. Girnār en Kāṭhiyāvāṛ.

(156) Ci-dessus n. 144; Hem. a °sabhya.

(157) Non attesté et mal déterminable (= Mālyavant?).

(158) Ci-dessus n. 151.

(159) Nom d'une rivière débouchant dans le Rann de Kacch? En tout cas distincte de la Sarasvatī septentrionale ci-après.

(160) Rivière citée dans le Hariv., apparemment la mod. Sābarmatī (golfe de Kambāy).

(161) GOS. Vārtaghnī (non attesté) : voir les var. du nom chez Kirfel p. 65. Mod. Vātrak dans le Gujrāt.

(162) Rivière du Mālva, débouchant au golfe de Kambāy.

(163) Himḍivā GOS. Non attesté comme nom géographique (cf. le Hiḍimbāvana du MhBh.); affluent possible de la Yamunā. Hem. a Hinḍivā, Vāgbh. Hinḍavā.

(164) Capparis aphylla Roth., câprier.

(165) Salvadora persica Linn. (salvadore); le Panjāb est le pays des forêts de *p*°, MhBh. VIII. 44, 31.

(166) Balsamodendron Mukul Hooker (Hobson-Jobson s. u. googul), bdellium.

(167) Phoenix sylvestris Roxb., sorte de dattier.

(168) Mod. Pehoa (district de Karnal, au Panjāb)?

(169) Nom familier depuis l'épopée de tribus à l'ouest du Gāndhāra, plus précisément habitants du Segestān (Seistān). Principales références chez La Vallée Poussin L'Inde aux temps des Mauryas p. 261.

(170) Pays entre Vipāśā et Śatadrū, S. Lévi J. as. 1918, I p. 112.

(171) Nom cité Bṛhats., = mod. Wakhan S. Lévi J. as. 1915, I p. 112.

Hūṇa[172], Vāṇāyuja[173], Kāmboja[174], Bāhlīka[175], Vahlava[176], Lampāka[177], Kulūta[178], Kīra[179], Taṅgaṇa[180], Tuṣāra[181], Turuṣka[182], Barbara[183], Harahūrava[184], Hūhuka[185], Sahuḍa[186], Haṃsamārga[187], Ramaṭha[188], Karakaṇṭha[189], etc. Les montagnes : Himālaya[190], Kalinda[191], Indrakīla[192],

(172) Les Huns (La Vallée Poussin Dynasties p. 10). Le Hūṇadeśa est en propre la région de Sākala, au Panjāb, où Mihirakula établit sa capitale.

(173) Région de l'ouest, qu'on identifie ordinairement (mais ici, à tort?) avec l'Arabie. On connaît les variantes Vanāyu et Vānāyu (celle ci dans l'AŚ.); Hem. et Vāgbh. ont Vanāyuja.

(174) Pays de Kabul, S. Lévi J. as. 1923, II p. 52 B. Ch. Law Kshattriya Tribes p. 232.

(175) Ci-dessus III. 87.

(176) Non attesté; cf. ci-dessus III. 88. On peut songer à lire Pahlava (proprement le pays parthe, la Médie), que donnent plusieurs Pur. comme pays du nord.

(177) GOS. a Limpāka (non attesté), mais Hem. et Vāgbh. font décider pour Lampāka, mod. Lamghan ou Laghman (région de Peśāvar).

(178) District de Kangra (cours inférieur de la Vipāśā).

(179) Cf. mod. Kīragrāma (Baijnāth) au Panjāb. Sur le peuple de ce nom, qui figure Bṛhats. parmi les gens du nord-est, R. C. Majumdar IHQ. IX p. 11.

(180) Peuple du Himālaya? S. Lévi J. as. 1918, I p. 126. Var. Taṅkaṇa.

(181) Ailleurs aussi Tukhāra, habitants du Tokharestān. vallée supérieure de l'Oxus. La forme en -ṣ-, qui manque dans les Dictionnaires, est donnée Kirfel p. 73 et ailleurs.

(182) Habitants du Turkestān.

(183) («Les barbares?»), peuple mal déterminé S. Lévi ibid. p. 127. Essai de précision B. Ch. Law Ind. Cu. I p. 389.

(184) Cf. Hārahūṇa MhBh., Hārahaura Bṛhats. , Harahūra Hem. et Vāgbh.; peuplade située probablement entre Indus et Vitastā.

(185) Non attesté. Région de Huṣkara (Huṣkapura Rājatar.) au Kāśmīr? Les formes Kuhaka, (?C)āhuka etc. sont celles de peuples du nord dans les Pur., cf. Kirfel p. 73. Hem. a Huhuka, Vāgbh. Kuhaka.

(186) Non attesté, peuplade afghane? La forme la plus voisine serait Juhuḍa du Vāyup., Kirfel loc. c.

(187) Nom probable d'une passe entre le Tibet et l'Inde (Niti, district de de Kumāūn? GOS. p. 312); cf. Haṃsadvāra.

(188) Peuple mal déterminé; peuple de l'ouest dans le MhBh. et la Bṛhats. S. Lévi J. as. 1915, I p. 114.

(189) = Karakoram? Forme non attestée.

(190) Vāgbh. et Hem. ajoutent ici Jālandhara.

(191) Portion du Himālaya central (var. du nom de peuple connu les Kulinda-

Candrācala [193], etc. Les rivières : Gaṅgā [194], Sindhu [195], Sarasvatī [196], Śatadru [197], Candrabhāgā [198], Yamunā [199], Irāvatī [200], Vitastā [201], Vipāśā [202], Kuhū [203], Devikā [204], etc. Les produits : pins, déodars, raisin, safran, yaks, peaux d'antilope, jujube, antimoine, sel gemme, œils-de-chat, chevaux.

Au milieu de ces (pays) se trouve le Territoire du milieu [205] (*madhyadesa*) : telle est la manière dont les poètes (se représentent les choses). Et cela ne laisse pas d'être conforme au sentiment des Traités. On dit en effet :

Entre [206] le Himavant et le Vindhya, à l'est de Vinaśana et à l'Ouest de Prayāga est (le pays) connu sous le nom de Territoire du milieu. /25/

Quant aux contrées, montagnes, cours d'eau et produits d'objets (divers dudit territoire), on ne les énoncera pas, leur renommée les rendant connus (d'avance).

d'après S. Lévi J. as. 1923, II p. 28), cf. la Kālindī, autre nom de la Yamunā, et B. Ch. Law Ind. Cu. I p. 389. Hem. lit Kalindra. — Même forme déjà JB. I. 155 = Caland p. 54 § 47.

(192) Sommet mal déterminable du Himālaya, cité MhBh.

(193) Sommet du Himālaya (source de la Candrabhāgā?), non attesté ailleurs (mais le Rām. connaît un Candraparvata). Hem. a Caṇḍa.

(194) Le fleuve est cité à nouveau ici en raison de son cours supérieur.

(195) «Le fleuve» (par excellence), l'Indus. Connu depuis RV.

(196) La rivière connue depuis le Veda (Ved. Index s. u.), qui disparaît dans les sables à Vinaśana (mod. Sarsuti).

(197) Mod. Satlaj ; RV. Śutudrī.

(198) Mod. Canāb ; RV. Asiknī.

(199) Mod. Jamnā (qui interrompt la liste des affluents de l'Indus).

(200) Mod. Ravī.

(201) Mod. Jhelam.

(202) Mod. Biās.

(203) Mod. Kabul (véd. Kubhā).

(204) Peut-être un affluent de l'Irāvatī.

(205) Ci-dessus X. 46.

(206) Mn. II, 21. Définitions similaires. Prayāga = Allahābād ; Vinaśana, lieu de «perte» de la Sarasvatī (vers Sirhind?) Str. reprise Hem. p. 128.

Les [207] contrées, montagnes, cours d'eau des continents étrangers, les poètes ne doivent pas en abuser [208] : c'est pourquoi on ne les décrit pas à fond. /26/

Le (pays) situé entre Vinaśana et Prayāga, entre le Gange et la Yamunā, (s'appelle) Antarvedī [209]. C'est par rapport à ce (pays) qu'il y a lieu de distribuer les Régions (cardinales), disent les maîtres. Mais même en cette (hypothèse), c'est Mahodaya [210] qui est le pivot (de la distribution), fonctionnant comme limite [211], dit le Yāyāvarīya. — Les Régions (cardinales) n'étant pas limitées, la distribution (des pays suivant) les régions est indéterminable, disent certains. C'est ainsi que ce qui est oriental par rapport à Vāmanasvāmin [212] est occidental par rapport à Brahmaśilā, ce qui est méridional par rapport à Gādhipura est septentrional par rapport à Kālapriya. — Cet arrangement dépend de la limite (qu'on admet au point de départ des régions), dit le Yāyāvarīya. Si l'on n'admet pas de (limite fixe,) il n'y a plus de détermination possible. — Est, sud, ouest, nord, telles sont les quatre Régions (il n'y en a point d'autres), disent certains. On dit en ce sens :

« Cet [213] homme à la conduite étonnante a exécuté dans le

[207] Str. reprise Hem. p. 128 Vāgbh. p. 4.

[208] *atiprayojya* : non attesté.

[209] Mot du Rām.; proprement «(le pays) à l'intérieur du terrain sacrificiel» = Brahmāvarta, Doāb. Le mot est repris Bālar. XI. 85/8 et Anarghar. VII. 124/125. Le sens originel est attesté MaiU. VI 36. Cf. encore J. F. Fleet Gupta Inscriptions p. 69 n. 5.

[210] Ci-dessus III. 91.

[211] *avadhīkṛtya* : ci-dessus n. 46.

[212] Nom d'un temple consacré à l'avatār du Nain, qui devait se trouver dans la partie occidentale de Kānyakubja; Brahmaśilā étant (un autre temple ?) dans la partie orientale, Gādhipura (même nom Bālar. X. 88) dans le nord, Kālapriya dans le sud (une divinité Kālapriyanātha est connue de Bhavabhūti) : le tout d'après GOS. p. 244 et cf. (sur Kālapriya) D. R. Bhandarkar Ep. Ind. VII p. 29.

[213] Mètre *āryā*. Str. reprise Hem. p. 129.

combat un exploit qui, bien qu('ayant eu lieu) dans les quatre régions (cardinales) n'est ni oriental, ni méridional, ni occidental, ni septentrional (214). »/27/

Selon certains autres, il y a huit Régions (, respectivement) consacrées à Indra, Agni, Yama, Nirṛti, Varuṇa, Vāyu, Kubera et Śiva (215). On dit ainsi :

« Les rayons (216) du soleil sont l'unique lumière, ce sont les deux yeux dans le triple monde (217) : ainsi sont-ils proclamés par les quatre bouches (du dieu) né du lotus (218); (ils forment) le cinquième élément (219) et sont très diversifiés dans les six saisons (220); loués par les Sept Sages (221) des Trente (dieux) ils résident aux huit régions (222) (du ciel); au commencement du jour ils sont nouveaux (223) : puissent-il, (ces rayons au nombre) de dix centaines (224), vous conférer le salut ! » /28/

Suivant d'autres, il y a en outre les deux (régions) consacrées à Brahman (225) et aux Nāga (226), ce qui fait dix (227) avec les (précédentes). On dit ainsi :

(214) Ces quatre termes de direction signifient aussi, par jeu de mots « est sans précédent, subtil, inimitable et incomparable ».

(215) Termes connus en cet emploi depuis Bṛhats. (notamment XCV. 19) et Rām., le nord-ouest ayant pour variante mārutī, le nord saumyā. La suite équivaut à : est, sud-est, sud, sud-ouest, ouest, nord-ouest, nord, nord-est. Hem. p. 129 : *vāyavī*. A date ancienne il n'y a de fixé que le sud (Yama) et le nord (Rudra).

(216) Mètre *sragdharā*. Sūryaśat. 13. Éloge du Soleil, avec jeu sur les nombres (de un à dix). Str. reprise Hem. p. 129 Vāgbh. p. 5.

(217) Ciel, terre, espace intermédiaire.

(218) Brahman avec les quatre visages.

(219) La lumière, les quatre autres étant : terre, eau, air, éther.

(220) Ci-dessous XVIII. 13/14.

(221) Les sept grands Ṛṣi ou Sages originels.

(222) Les quatre points cardinaux et les quatre intermédiaires.

(223) « Ils atteignent le nombre de neuf » (jeu de mots).

(224) Depuis le Veda, le soleil est l'astre « aux mille rayons ».

(225) *brāhmī* « zénith », non attesté en ce sens.

(226) *nāgīyā* « nadir », id.

(227) Ci-dessus X. 51.

« Pour [228] celui qui vise grand, la situation est difficile dans dans ce petit village qu'est l'Œuf de Brahman [229] : l'emplacement en est resserré par la limite du cercle (*cakravāla*) qui est en bordure des dix régions. » /29/

Tout cela est admissible, vu que le nombre des régions (du ciel) dépend de l'intention d'exprimer (telle ou telle chose).

Entre les (constellations) *citrā* [230] et *svāti* [231] est l'est; par rapport à l'(est, on détermine) l'ouest, par l'étoile polaire (*dhruva*) le nord, par rapport au (nord) le sud; dans les intervalles sont les régions intermédiaires (*vidiś*), en haut celle de Brahman, en bas celle des Nāga. La pratique des poètes est double (en cette matière, suivant qu'il s'agit d'une direction) établie d'avance, ou d'une à établir d'après les limites entre deux emplacements particuliers. Dans la catégorie « établie d'avance » (*prāksiddha*), (voici un exemple pour) l'est :

« Deux [232] ou trois étoiles sont au firmament, avec des reflets de perles fines anciennes; les bartavelles femelles, le corps lassé d'avoir bu copieusement le clair de lune [233], se sont endormies; la lune s'en est allée vers la crête du Mont du couchant, avec une teinte comme celle d'une ruche de miel dont (les abeilles) auraient émigré, et la région orientale est devenue un réceptacle de lueurs comme les yeux des jeunes chats. » /30/

(228) Str. reprise Hem. p. 129 (avec °*dikkūṭa*° en a); analogue Vāgbh. p. 5.

(229) *brahmāṇḍa*, représentation courante du monde depuis les Pur. et le Sūryasi. (le mot manque dans MhBh.), mais l'idée d'un « œuf » cosmique apparaît déjà ChU. III. 19.

(230) Spica virginis, 12e (plus tard 14e) mansion lunaire.

(231) Arcturus, 13e puis 15e mansion. On détermine l'est par le lever du soleil au jour d'équinoxe (*viṣuvant*), i. e. au jour où le soleil se lève entre ces deux constellations, v. par ex. Śulvasū. de Kāt. 2.

(232) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Viddh. I. 11 (avec °*samālasena* et *mattāś* en b; °*mūlam* en c). La str. est citée Kavīndrav. p. 85 Hem. p. 129.

(233) Sur cet usage des *cakora*, ci-dessus V. 22.

(Région) du sud :

« L'être [234] avisé qui voulait partir pour la région du sud a brillé à l'extrême, comme le bienheureux Soleil quand il s'applique à quitter la région du sud [235]. » /31/

(Région) de l'ouest :

« Regarde [236], (femme) qui mesures tes paroles, le soleil suspendu à l'extrémité de la région occidentale a fabriqué, comme un pont d'or, un reflet allongé sur l'eau de l'étang. » /32/

(Région) du nord :

« Il y a [237] dans la région septentrionale un roi suprême des montagnes, appelé Himālaya ; il est d'essence divine. Plongeant dans les deux océans de l'est et de l'ouest il se tient comme le bâton à mesurer de la terre [238]. » /33/

Dans la distribution des régions (fondée) sur la limite entre deux emplacements particuliers (*viśiṣṭasthānāvadhi*), on a pour la région entre est et ouest par exemple :

« Holà [239], monstres marins, allez groupant vos clans et vos lignées à l'est et à l'ouest du mont du santal [240] : sinon votre séparation, qui provient du pont (que forment) les montagnes ininterrompues, ne s'achèvera pas avant la fin de notre ère ! » /34/

(234) Str. reprise Hem. p. 129 (avec *jijñāsan* et *jihāsan*). D'un roi partant en expédition (ou d'un ascète partant pour le pays des morts ?).

(235) Le soleil progresse au nord de l'équateur durant la moitié de l'année (solstice d'été, *uttarāyaṇa*). Le sens est : ce roi (cet ascète) revêt un éclat extrême quand il gagne la région même où le soleil a perdu le sien.

(236) Mètre *svāgatā*. Kum. VIII. 34. Str. reprise Hem. p. 129. Le soleil, qui s'incline vers l'ouest, se réfléchit en une longue raie qui forme sur la pièce d'eau comme un pont brillant entre les deux rives.

(237) Mètre *upajāti*. Kum. I. 1 (avec *vagāhya* en c). Str. reprise Hem. p. 129.

(238) Même image déjà RV. V. 85, 5.

(239) Mètre *vasantatilaka*. Bālar. VIII. 45 (avec *vāmena* et *dakṣiṇena* en b ; *eva* en d). Str. reprise Hem. p. 129.

(240) *candanagiri* (attesté lexx.) : le Malaya.

Pour la région entre le sud et le nord, par exemple :

« Dans [241] la section de la région du sud, qui est celle de la ville de Kāñcī [242], ainsi que dans la région septentrionale de l'océan, Anaṅga vit à son aise avec (son épouse) Rati, courbant en cercle son arc charmant jusqu'à la pointe des oreilles. » /35/

On mentionne la région du nord quand il s'agit du nord et de même (pour d'autres régions), mais on mentionne aussi la région du nord quand il ne s'agit pas du nord ou de (telle autre région). Premier cas :

« Là [243], au nord de la maison de Kubera [244], est notre demeure : on la reconnaît de loin, à son portail aussi beau qu'un arc-en-ciel. Dans le jardin ma bien-aimée a élevé mon fils adoptif, un jeune arbre *mandāra* [245], que des touffes de fleurs ont ployé à portée de la main. » /36/

Deuxième cas :

« Dans la partie nord du mont Sahya [246], là où est la rivière Godāvarī [247], voilà sur la terre tout entière la contrée (la plus) charmante. » /37/

De même pour les autres régions. Il faut les introduire dans la composition (littéraire) [*nibadhnīyāt*] suivant l'ordre des contrées, montagnes, fleuves, etc., ainsi que des régions

(241) Mètre *upajāti*. Str. reprise Hem. p. 129. L'amour est maître aussi bien au sud qu'au nord.

(242) Ci-dessus n. 109.

(243) Mètre *mandākrāntā*. Megh. II. 12 qui a °*gṛhān* en a (°*gṛhād* est la leçon de Sthiradeva cf. Durghaṭavṛ. II. 3, 18 et note 7 de l'éd. de ce texte I, 3 p. 69) et °*prāpyaḥ stabakanamito* en d. Str. reprise Hem. p. 129 avec même leçon que KM. en d. Le Yakṣa, exilé dans le sud, évoque la résidence himālayenne.

(244) « Le seigneur des richesses », dont le Yakṣa est un servant.

(245) Calotropis gigantea Br. (le nom désigne en même temps un arbre paradisiaque).

(246) Ci-dessus XV. 27. Il s'agit ici d'une région méridionale, et la mention « nord » est toute relative. — Str. reprise Hem. p. 129.

(247) Ci-dessus n. 134.

(cardinales). Et si (les traits) sont les mêmes aux deux aspects (d'une région mixte, on se règlera) sur ce qui est établi dans l'usage.

Il y a également des règles limitatives (*niyama*) sur la Couleur (*varṇa*) [des habitants] : la couleur des gens de l'est est (brun) foncé, celle des gens du sud noire, celle des gens de l'ouest blanche, celle des gens du nord jaune, celle des gens du Territoire du milieu (*madhyadeśa*) noire, foncée ou jaune. Couleur foncée des gens de l'est :

« Sur [248] les corps sombres des femmes Gauḍa [249], que pare seul un collier de perles, l'Amour courbant en cercle son arc fleuri frissonne gracieusement. » /38/

Couleur noire des gens du sud :

« Ce [250] disque circulaire du (soleil, le) maître des splendeurs, réplique d'un globe de fer fondu, déverse peu à peu du ciel sa clarté atténuée. Voici que se répand de l'est, noire comme la joue des femmes Murala [251], l'obscurité compacte, qui semble avoir été mise en bouquets par les cercles d'ombre des arbres. » /39/

Couleur blanche des gens de l'ouest :

« Epanouis [252] sur les branches, les bourgeons de *bakula* [253] prennent l'aspect chevelu [254] des abeilles femelles dont les yeux frémissent du plaisir d'avaler [255] le miel. . . Eh quoi ! Voici que la beauté sur les joues blanches des jeunes femmes

(248) Str. reprise Hem. p. 129.

(249) Ci-dessus III. 72 (avec détail analogue du collier).

(250) Mètre *śikhariṇī*. Str. reprise Hem. p. 129 Vāgbh. p. 5.

(251) Ci-dessus n. 112.

(252) Mètre *mandākrāntā*. Str. reprise Hem. p. 129 (avec °*daleṣu* en d) Vāgbh. p. 5 (id).

(253) Ci-dessus V. 27.

(254) *kuntalībhāva* : non attesté (jeu de mots avec l'ethnique *kuntala*).

(255) *kuvalanā* : non attesté.

Yavana [256] laisse une marque légère sur les pétales des plantes à bétel. » /40/

Couleur jaune des gens du nord :

« A [257] présent les arbres *kāñcanāra* [258] ont vu chacun de leurs membres embrassé par les fleurs ; l'*aśoka* [259] est gratifié de pétales plus rouges que les blessures (faites) par les dents des femmes Bāhlīka [260] ; le *campaka* [261] lui-même est devenu capable de dérober leur grâce aux femmes du nord ; la teinte de l'arbre bignone est devenue tout autre à raison de ses bourgeons couleur garance. » /41/

Ou encore :

« Sur [262] les lignes du corps des femmes Kāśmīra [263] aux frémissantes et gracieuses ondulations, un (fard) à seize couleurs [264] a été déposé comme si l'on avait fait fondre de l'or. » /42/

Couleur noire des gens du Territoire du milieu, ainsi :

« Tous [265] aperçurent la Pāñcālī [266], telle la crête noire de fumée du feu (émanant) de la colère de Yudhiṣṭhira, (capable) de consumer à elle seule la lignée des Kuru. » /43/

De même pour la couleur foncée du Territoire du milieu. Dans la pratique des poètes, comme nous l'avons dit à propos

(256) Ci-dessus n. 153.

(257) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Strophe analogue Viddh. I. 25 Bālar. V. 38.

(258) Bauhinia variegata Linn. (= *kovidāra*).

(259) Ci-dessus V. 51.

(260) Ci-dessus III. 87. Sur les habitudes des femmes B°, R. Schmidt Erotik³ p. 233 ; 239 ; 244.

(261) Ci-dessus VII. 35 (fleurs jaunes).

(262) Strophe reprise Hem. p. 130.

(263) Ci-dessus III. 85. Sur les femmes du Kāśmīr, Erotik p. 244 et Alaṃkāraśekh. p. 39.

(264) Cf. ci-dessus V. 92.

(265) Strophe reprise Hem. p. 130. La scène est à Hastināpura, dans le Madhyadeśa.

(266) Autrement dit Kṛṣṇā (Draupadī), épouse de Yudhiṣṭhira et ennemie des Kaurava. Le nom même de l'héroïne signifie « la noire ».

des conventions poétiques [267], on ne fait pas grande différence entre le noir et le foncé, ni entre le blanc et le jaune. Couleur jaune des gens du Territoire du milieu :

« Ton [268] disque marqué de la gazelle, jaune comme une motte de beurre frais, reflété sur le front [269] de la fille du roi des Uttarakosala [270], se reconnaît à un signe qui a l'aspect d'une feuille (tracée) au musc [271]. » /44/

Mais la couleur propre aux princesses et autres (dames habitant) dans la région de l'est est jaune ou blanche (et non pas sombre). De même (jaune ou blanche, et non noire) dans la région du sud. Premier cas :

« Tandis que [272] sur la joue de la Jānakī [273], qui dérobe son éclat aux défenses du jeune éléphant, se hérisse hautement [274] la masse des duvets, (Rāma, le) chef des Raghu qui voit avec un sourire d'amour le lotus de son visage, et qui en même temps écoute le tumulte de l'armée des (Rākṣasa,) rôdeurs de nuit, consolide le nœud de sa tresse roulée en chignon. » /45/

Deuxième cas :

(267) Cf. ci-dessus XV. 24/25.

(268) Mètre *puṣpitāgrā*. Str. reprise Hem. p. 130 avec *induputri* en b, leçon que connaît HSS. (com. moderne).

(269) *alika*, v. ci-dessus XIII. 139.

(270) Les Kosala du nord (cf. ci-dessus n. 74) sont le mod. Audh au nord du Gange, qui fait partie du Madhyadeśa.

(271) La strophe s'adresse à la lune qui porte un « signe de gazelle », et par double sens à un roi : « sur ton front se reflète le disque de la lune... » (sic HSS. comm. qui connaît encore d'autres sens). L'allusion à la couleur jaune de la lune entraîne celle au teint des femmes d'Uttarakosala.

(272) Mètre *śikhariṇī*. Hanuman. III. 50 (= I. 19 recension Dāmodara) avec *smarasmeraṃ gaṇḍoḍḍamara°* en b; *racayati* en d. L'éd. HSS. corrige *°smerasphāro°*. La strophe est reprise Sūktim. p. 318 Hem. p. 130 Sarasv. p. 592. — *°pulake* donne une meilleure lecture, à moins de lire *°smeram* (comme aussi Hem.).

(273) Sītā, fille du roi Janaka de Videha, le Videha étant une terre orientale. Sītā qu'on attend « noire » est « jaune » ici en tant que princesse.

(274) *uḍḍamara* : mot attesté Śrīk.

« Parmi toutes ces épouses de Mādhava (Kṛṣṇa) à l'éclat de de lune, Rukmiṇī [275] resplendit comme la science des mots [276] parmi les sciences [277]. » /46/

Dans les autres cas aussi il y a lieu de déduire (les faits d'après les cas qu'on a déjà vus), suivant les occurrences.

Les [278] Sages affirment que ce qui est contraire aux règles exposées (constitue) une incompatibilité (*viruddha*) [en matière] de lieu. Il faut s'efforcer de l'éviter, car les exemples en sont (autant) de fautes. /47/

Ainsi [279] on a mis en aphorismes (*sūtrita*), par de simples indices (*mudrā*) [280], la répartition des Lieux à l'intention des bons esprits. Celui qui veut aller plus outre n'a qu'à voir mon lexique du Bhuvana. [281] /48/

DIX-HUITIÈME LEÇON :

RÉPARTITION DES TEMPS (*kālavibhāga*).

(Le Temps se divise en *kāṣṭhā* et autres divisions) [1] :

Une *kāṣṭhā* [2], c'est 15 *nimeṣa*; 30 *kāṣṭhā* s'appellent une

(275) Fille du roi de Vidarbha : devrait également être « noire ».

(276) La grammaire, cf. ci-dessus VI. 114/115.

(277) Strophe reprise Hem. p. 130.

(278) Mètre *āryā*. Cf. Daṇḍin III. 126 Bhām. IV. 2 Vām. II. 2, 23 Sarasv. I. 55.

(279) Mètre *āryā*.

(280) Glosé *saṃketa* HSS. comm.

(281) Titre d'un ouvrage perdu de RŚ. : lexique de termes géographiques.

(1) Phrase ajoutée d'après Hem. p. 130.

(2) Mètre *indravajrā*. Voir des divisions analogues chez W. Kirfel Kosmogr. p. 334 Abhidharmako. trad. La Vallée Poussin III p. 178 Sūryasi. trad. W. D. Whitney I. 12 p. 149. L'enseignement de KM. est identique à celui de MārkP. XLVI. 23 et suiv. ou Vāyup. L. 169; cf. aussi AŚ. II. 20 (38), 32 et suiv. « 2 *lava* sont un *nimeṣa*, 5 *nimeṣa* une *kāṣṭhā*, 30 *kāṣṭhā* une *kalā*, 40 *kalā* une *nālikā*, 2 *nālikā* un *muhūrta*, le jour et la nuit ayant cha-

kalā; un *muhūrta* est 30 *kalā*; ce sont 30 de ces (*muhūrta*) qui composent un jour et une nuit (*rātryahanī*). /1/

(Du moins) en est-il ainsi dans les mois de *caitra*[3] et d'*āśvayuja*[4]; à partir de *caitra* le jour augmente tous les mois d'un *muhūrta*, et la nuit diminue (d'autant; ainsi) pour trois mois[5]; ensuite la nuit augmente et le jour diminue d'un *muhūrta*. A partir d'*āśvayuja*, la même chose (se produit) en sens inverse. Le passage d'un signe du zodiaque à un autre signe (détermine) un mois de soleil; pendant les Pluies et les (saisons suivantes[6], le soleil) se déplace vers le sud[7], pendant les Frimas et les (saisons suivantes)[8], il se déplace vers le nord, et les deux déplacements (*ayana*) font une année (*saṃvatsara*) : voilà la mesure solaire[9]. Quinze jours et nuits[10] sont une quinzaine (lunaire) [*pakṣa*] : celle où la lune augmente est la (quinzaine) claire (*śukla*), celle où l'obscurité augmente est la (quinzaine) sombre (*kṛṣṇa*) : voilà

cun 15 *muhūrta* dans les mois *caitra* et *āśvayuja*» et cf. toute la suite. Textes védiques analogues chez A. Weber Vedakalender p. 105. — Le sens propre de ces termes est respectivement «barrière du champ de course», «clin d'œil», «1/16 du disque lunaire», «instant bref». — Strophe reprise Hem. p. 130.

(3) Premier mois du printemps, sous la constellation *citrā*.

(4) Ou *āśvina* : premier mois de l'automne, sous la constellation *aśvinī*.

(5) *trimāsya* : non attesté.

(6) Automne et Hiver.

(7) C'est le *dakṣiṇāyana* auquel répond l'*uttarāyaṇa* «marche vers le nord» : termes consacrés pour désigner les six mois qui suivent l'entrée (*saṃkrānti*) du Soleil respectivement dans le Cancer et dans le Capricorne, cf. Sūryasi. XIV. 10 G. Thibaut Astronomie p. 26 L. D. Barnett Antiquities p. 196. Notion connue depuis ChU. V. 10, 1; 3 BĀU. VI. 2, 15 et suiv.

(8) Printemps et Été.

(9) *sauraṃ mānam*, expression de Sūryasi. XIV. 3 «le temps *saura* permet de déterminer la mesure du jour et de la nuit, le solstice, l'équinoxe...».

(10) *ahorātra* : sur la forme du mot et le genre, P. Thieme Jhā Comm. Vol. p. 416.

la mesure du mois (relevant) des Pères [11]. C'est d'après ce (mois) qu'a lieu toute l'ordonnance des actes (rituels) enseignés par le Veda. Le mois lunaire avec ses quinzaines alternantes [12] appartient en effet aux Pères. Les habitants de l'Āryāvarta [13] et les poètes se servent de cette mesure-là. Ainsi deux quinzaines sont un mois (*māsa*). Deux mois sont une Saison (*ṛtu*). La révolution des six saisons forme une année. L'(année) commence par (le mois de) *caitra* [14] suivant les astrologues, elle commence par *śrāvaṇa* [15] suivant les connaisseurs de l'usage courant. Les (mois sont) *nabhas* et *nabhasya* (formant la saison des) Pluies, *iṣa* et *ūrja* l'Automne, *saha* et *sahasya* l'Hiver, *tapa* et *tapasya* les Frimas, *madhu* et *mādhava* le Printemps, *śukra* et *śuci* l'Été [16]. Durant les Pluies on a le Vent de l'est, disent les poètes. De l'ouest, disent les maîtres : le (vent) d'est est nocif. On dit en effet :

Avec le vent de l'est, la saison des Pluies périt ; avec le vent de l'ouest, c'est l'automne qui périt. /2/

On dit encore :

Durant les Pluies le ciel est abondamment recouvert de

[11] *pitrya :* pour la relation du mois (lunaire) et des Pères, qui remonte à la vieille identification du soma à la lune, voir ChU. V. 10, 4 BĀU. VI. 2, 16 Sūryasi. XII. 74.

[12] *vyatyayita :* non attesté.

[13] Ci-dessus XVII. 70.

[14] Cf. A. Weber Naxatra II p. 329 ; 354 et passim.

[15] Premier mois des Pluies, Weber ibid. p. 334 n. 2.

[16] Ce sont ici les noms védiques des mois, ceux qui ne sont pas donnés d'après les constellations, cf. la même énumération TS. I. 4, 14, 1 VS. VII. 30 KS. IV. 7 ; Weber op. c. p. 350 Vedic Index II p. 161. — Noter la forme *nabhas* (msc.) que RŚ. cite, et qui n'est attestée que lexicalement ; reprise Hem. p. 130 qui de son côté a *sahaḥ* ou *sahyaḥ*. Les neutres *nabhas, tapas, sahas,* que donne BR. doivent sans doute s'interpréter comme des masculins *nabha, tapa, saha* (susceptibles d'avoir des cas obliques en -*s*-). Autrement dit il semble que tous ces noms de mois aient été nécessaire ment des masculins.

nuages chargés d'eau; les vents de l'ouest[17] soufflent, imprégnés du parfum des fleurs de nauclées. /3/

L'état de fait n'est pas la norme, c'est la convention poétique qui fait autorité, dit le Yāyāvarīya. On dit en effet :

« Puisse[18] le fils de Vinatā devant le char du soleil vous conférer le bonheur! Il est comme le vent de l'est dans la saison des Pluies, comme la fumée du Feu qui descend (du ciel), comme la création originelle de l'univers, comme la syllabe sacrée[19], suprême purification du trésor du Veda, comme le cri du tambour[20] de Nandin[21] pour (Śiva,) l'ennemi de l'Amour, qui aspire à la joie des danses crépusculaires[22]. » /4/

En Automne, le vent (vient) d'une direction non déterminable. Ainsi :

« A l'aube soufflaient les brises chargées des fraîches gouttes de rosée qu'elles avaient entraînées, imprégnées du parfum fragrant des boutons de *śephālī*[23]. » /5/

En Hiver, le vent (vient) de l'ouest, disent certains : du nord, disent les autres; l'un et l'autre (sont vrais), dit le

(17) *vāruṇa*, ci-dessus XVII. 215. — Str. reprise Hem. p. 131.

(18) Mètre *sragdharā*. Sūryaśat. 55 (avec *patat°* en a; *pāvano* en b, les variantes de KM. étant connues). Str. reprise Hem. p. 131. Il s'agit d'Aruṇa «Aurore», cocher et héraut du soleil, annonciateur des tâches humaines : voilà en quoi il ressemble au vent d'est, annonciateur des pluies, à la fumée annonciatrice du sacrifice matinal, etc.

(19) La syllabe *oṃ* (*praṇava*) qui précède la récitation sacrée.

(20) *nāndī* : non attesté en ce sens (cf. cependant pw. Nachtrag citant un lex.).

(21) Le taureau, servant de Śiva; le tambour marque le prélude à la danse du maître (comme la *nāndī* au théâtre prélude à l'action dramatique), et annonce la venue de Śiva : de part et d'autre la *saṃdhyā* est mise en évidence.

(22) Le *tāṇḍava*. Śiva est appelé *saṃdhyānāṭin*.

(23) Ci-dessus XIV. 69. — Str. reprise Hem. p. 131.

Yāyāvarīya. Voici (un exemple où il s'agit en Hiver du vent) de l'ouest :

« Il [24] fracasse les rangées de bouleaux nés sur les pentes du Mont des neiges, (en dépit) de leurs écorces robustes ; il disperse les agiles *cātaka* [25] que les eaux de la Revā [26] secouent sur la masse de leurs vagues immenses ; il fait pleuvoir à torrents des gouttes de neige fondue (venant) des montagnes : ainsi souffle avec fougue le vent de l'ouest, entraînant [27] l'essence volatile des pins qui, broyés par les éléphants, font couler (une sève) abondante. » /6/

(Vent) du nord :

« Ils [28] éparpillent la coiffure des femmes Lampāka [29] ; ils excitent joyeusement les daims ; ils effleurent tout entière l'eau de la Candrabhāgā [30] ; ils s'acharnent contre les branches de bouleaux ; ils se parfument au contact des cerfs musqués ; chers aux femmes Bāhlava [31], joie des femmes Kaulūta [32], tels sont les vents du nord qui soufflent en accumulant [33] le froid. » /7/

Durant les Frimas aussi, tout comme en Hiver, (le vent vient) du nord ou de l'ouest. Au Printemps on a (le vent) du sud. On dit ainsi :

(24) Mètre *sragdharā*. Str. reprise Hem. p. 132.

(25) Ci-dessous n. 61.

(26) Ci-dessus XII. 68.

(27) *sārin* : non attesté en ce sens.

(28) Mètre *sragdharā*. Bālar. V. 33 avec *rallakān chāsayantaś* (?) en a ; °*kāṣaika*° en b ; *kauntālī*° et *haimanā vānti vātāḥ* en d. Les modifications ont lieu pour obtenir des alliances de son et (à la fin) pour faire entrer la strophe dans la catégorie ici décrite. Str. reprise Hem. p. 132.

(29) Ci-dessus XVII. 177.

(30) Ci-dessus XVII. 198.

(31) Ci-dessus III. 88.

(32) Nom attesté Bṛhats. parmi les peuples du nord.

(33) *paricayita* : non attesté.

« Lui[34] qui agite les rangées (d'arbres) dans les bois de Laṅkā[35], qui fait danser sans cesse les boucles des femmes Kerala[36], qui dénoue sur-le-champ les coiffures des femmes Andhra[37], qui fait ondoyer les lianes à bétel, le voici qui arrive, ce vent du sud, impétueux, frotté[38] au (santal du) Malaya[39], ce compagnon du (dieu à) l'étendard de poisson (l'Amour), ami de la période printanière qui ravit aux femmes leur orgueil. » /8/

En Eté le vent n'a pas de direction déterminée, disent les uns. Il (vient) du sud-ouest, disent les autres. L'un et l'autre (sont vrais), dit le Yāyāvarīya. Premier (cas) :

« D'énormes[40] cônes de poussière auxquels l'ouragan[41] fait frôler le ciel et la terre qu'ils encerclent, étreignent le firmament, se confondant avec les colonnes que vient (former) la masse des nuages. Quoi encore ? L'eau a disparu des rivières, mais leurs lits avec les flots qu'y répandent les mirages esquissent[42] à présent la prospérité qui va venir au cours des jours. » /9/

Deuxième (cas) :

« Le[43] soleil brûle avec ses rayons qui semblent de feu ; la terre entière paraît couverte d'un amas de charbon ; le vent du sud-ouest semble faire pleuvoir de la paille

(34) Mètre *sragdharā*. Cf. Daṇḍin II. 98.

(35) Ci-dessus XVII. 67.

(36) Ci-dessus III. 112.

(37) Ci-dessus XV. 18.

(38) *malita* : non attesté, mais le sens se laisse déduire de *malayati* (Haravij.) et cf. au sens de « souillé » *caraṇamalita*, que donne RS. ; GOS. corrige *milita*, mais l'allitération est en faveur de *malita*.

(39) Ci-dessus III. 109.

(40) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Str. reprise Hem. p. 134 avec °*granthanti* en b ; *sūcayanti* en d.

(41) *vātyācakra* : terme du Veṇīs.

(42) *sūtrayanti* : cf. Bālar. V. 62.

(43) Mètre *vasantatilaka*. Str. reprise Hem. p. 134.

embrasée[44] et l'Amour frappe, dirait-on, avec des flèches ignées[45]. » /10/

En outre[46] :

« Les nuages[47] font entrer l'embryon au sein des hérons femelles[48]; leurs grondements font surgir les bourgeons des bambous; dans (la saison) des Pluies, scellant la poussière, ils font abandonner aux rois leurs plans de campagne. » /11/

« Précieuse[49] est cette époque[50] des Nuées : sur les térébinthes, les figuiers, les bananiers, les jasmins[51] elle répand des fleurs; par elle la glorieuse[52] est fleurie; elle comble de parfums exquis le terroir calciné. » /12/

« Les bois[53] sont bleuis des pétales de l'indigo; lavées par les averses, les montagnes luisent; les bords des rivières[54] sont coupés par la crue des eaux; et les coccinelles fourmillent dans les prairies. » /13/

« Elle[55] réjouit les bartavelles, interrompt les pérégrinations des ascètes; les (belles) délaissées guettent le chemin (qui ramènera) leurs époux; les caravanes de voyageurs se

[44] *kukūla* figure ici au sens de *kukūlāgni* (comme inversement *dāva* au sens de « forêt ») : sens connu des lexiques et ébauché Uttarar. VI. 38.

[45] *kārśānava :* mot de Bālar.

[46] Ici commence une « Ronde des saisons », introduite sans la moindre explication. Le Ṛtusaṃhāra attribué à Kālidāsa commence par l'été. Tout l'ensemble est repris Hem. p. 130 et résumé (sans exemples) Vāgbh. p. 65. On trouve une description fragmentaire des saisons dans le Gaūḍavaho, ainsi que (en *apabhraṃśa*) dans le Kumārap. éd. L. Alsdorf p. 46; dans ViṣṇuDh. I 240 et dans les Anthologies, ainsi Sūktím. p. 206-238.

[47] Mètre *upajāti*. Repris Hem. avec *garbhaṃ ;* allusion Vāgbh.

[48] Les *bālākā* concevant sous l'influence des nuages, thème banal (cf. GOS. p. 256).

[49] Mètre *upajāti*. Repris Hem.; allusion Vāgbh.

[50] *anehas* cf. J. as. 1939, II p. 368.

[51] *yūthī :* mot de lexique.

[52] *lāṅgalikā :* mot de lex. (aussi Aṣṭāṅgahṛd., index).

[53] Mètre *upajāti*. Repris Hem.

[54] *taṭinī :* mot nouveau.

[55] Mètre *upendravajrā*. Repris Hem.

mettent en marche vers leurs foyers : le temps est venu où le ciel est gonflé de nuages. » /14/

« Une[56] fête joyeuse en compagnie de (femmes) voluptueuses[57], un lit de plaisir au sommet d'une haute demeure[58], un (onguent de) quatre ingrédients[59] comprenant du musc : voilà le premier rite d'hospitalité dans la Saison des nuages. » /15/

« Le gracieux[60] *cātaka*[61] frétille, la passion s'est éveillée chez les cerfs, les grenouilles élèvent leurs voix, les serpents s'enhardissent sous le poids de l'ivresse, la danse sauvage des troupes de paons met en joie plongeons et hérons. Pour ceux qui sont séparés, l'arrivée des nuages répand une eau[62] dont le souvenir fait un poison[63]. » /16/

« Les boutons[64] de jasmin éclatent, une profusion de fleurs s'épanouit sur les *nīpa*[65]; compagnon de floraison des *dhava*[66], l'*arjuna*[67] a multiplié ses grappes; les nauclées (*kadamba*) obscurcissent le ciel; le pandane a noué ses bour-

[56] Mètre *upajāti*. Repris Hem.

[57] Le comm. (moderne) de HSS. explique l'obscur *karikāminībhiḥ* par *kareṇubhiḥ* «éléphants femelles»; Hem. lit *kila* qu'on peut entendre comme forme prākritique de *krīḍā* (attestée en lex. et peut-être Yaśastil. II p. 292, 4).

[58] Ou, ce qui semble préférable, en lisant *atuṅga*° «ne pas coucher au sommet...» : les nuits sur les terrasses sont naturellement le propre de l'été Ṛtus. I. 3; 9; 28.

[59] C'est-à-dire, outre le musc : le santal, l'aloès et le safran. HSS. corrige (à tort) °*samo yo*... °*garbhaḥ*.

[60] Mètre *pṛthvī*. Repris Hem.

[61] Cucculus melanoleucus, S. Stasiak Roczn. Orj. II p. 33.

[62] *viṣa* «eau» : J. as. 1939, II p. 350 n. 1.

[63] Cf. *viyogaviṣa* Ṛtus. III. 9.

[64] Mètre *pṛthvī*. Repris Hem. Idées analogues Bālar. V. 30 et suiv.

[65] Nauclea cadamba Roxb. : c'est la grande espèce de *kadamba* ou «nauclée».

[66] Anogeissus latifolia Wall. (combrétacées).

[67] Terminalia arjuna Bedd. (ci-dessous n. 278).

geons; les massifs de *nicula*[68] frémissent : ah, elle est ravissante la fin (de la Saison) des chaleurs. » /17/

Voilà les Pluies (*varṣāḥ*).

« Soudain[69] il fait gronder les paons dégrisés[70], il enhardit[71] les orfraies et les abeilles; c'est l'Automne qui arrive, épanouissant les lotus, déployant les nénufars et les nymphéas. » /18/

« Il[72] éclate, introduisant des fleurs parmi les *bandhūka*[73], les *bāṇa*[74], les *asana*[75] et les safrans, les *śephālikā*[76], les *saptaparṇa*[77], les *kāśa*[78], les *bhāṇḍīra*[79], les nénufars et les jasmins. » /19/

« Avec[80] ses bergeronnettes et la limpidité de ses eaux, quel cœur ne transperce-t-il pas? Oies, canards, tadornes, hérons et courlis en bandes lui font escorte. » /20/

« Il[81] amène avec lui un cortège de cygnes[82]; de son regard d'Agastya[83] il purifie les eaux; il met un éclat pur

(68) Barringtonia acutangula Gaertn. (myrtacées).

(69) Mètre *upajāti*. Repris Hem., avec *pronmādayantī* en a.

(70) Cf. Ṛtus. III. 13. On propose de lire *tarjayantī* et non *garjayantī*, car les paons se sentent généralement menacés à voir disparaître les nuages, cf. XIV. 72.

(71) *pragalbhayantī* : non attesté (*pragalbhāy-* figure Kavirah. I. 102 et II. 153).

(72) Mètre *indravajrā*. Repris Hem., cf. Ṛtus. III. 5 et suiv.

(73) Pentapetes phœnicea Linn. (sterculiacées).

(74) Variété à fleurs bleues du *sahacara* ou Barleria cristata Linn. (acanthacées).

(75) Pentaptera tomentosa Roxb. (légumineuses). L'emploi des deux mots côte à côte donne *bāṇāsana* « arc ».

(76) Ci-dessus VIII. 93.

(77) Alstonia scholaris Br. (apocynées).

(78) Saccharum spontaneum Linn. (graminées).

(79) Rubia munjista Roxb.

(80) Mètre *upajāti*. Repris Hem.

(81) Mètre *upajāti*. Repris Hem. avec *dadhatīva* en c.

(82) Cf. Daṇḍin II. 334.

(83) Sur Agastya et son rôle purificateur, ci-dessus XVII. 42.

dans les perles; l'Automne resplendit avec ses gestes merveilleux.» /21/

«Les taureaux [84] qui fouillent le sol du bout de leurs sabots; les éléphants qui râclent le remblai de leurs défenses; les cerfs qui rejettent leur corne usée, ils inspirent aux gens l'envie de les regarder.» /22/

«A présent [85] la clarté fluide de la lune est d'un éclat brillant, et le ciel tout autour en paraît d'un bleu (plus) foncé; le cortège des éléphants [86] divins s'est manifesté dans le ciel [87]; les débris des nuages délabrés sont tout pâles.» /23/

«La nuit [88] de la Grande Neuvième [89] il est fait hommage à toutes armes, lustration [90] des chevaux, des fantassins, des éléphants; pour la fête des Lampes [91] les divertissements sont variés : les rois s'apprêtant à une campagne doivent observer (ces rites).» /24/

«Dans [92] les nues, une multitude d'étoiles éblouissantes; la terre se prête à la circulation des chariots; le soleil en Automne rayonne de tous ses rayons, et Viṣṇu se réveille [93] en compagnie des dieux.» /25/

(84) Mètre *upajāti*. Repris Hem.

(85) Mètre *upajāti*. Repris Hem.

(86) *surebha* : Kir. Yaśastil. (RS.) : allusion sans doute aux étoiles («brillant au ciel»?).

(87) Sans doute faut-il lire avec Hem. *divi sāvatārā* (leçon qu'adopte HSS.) ou, tout au moins, *divasāvatārā*.

(88) Mètre *upajāti*. Repris Hem.

(89) *mahānavamī* : le 9ᵉ jour de la quinzaine claire d'*āśvina* (premier mois d'automne). Souvenir d'un culte des armes présidé par les Aśvin?

(90) *nīrajanā* : sur le caractère de cette «lustration» militaire, v. K. K. Handiqui trad. du Naiṣadh. p. 569 et J. J. Meyer Trilogie II passim. Le mot est attesté aussi Bālar. IX. 52.

(91) *dīpalikā* : sur cette fête, v. Meyer op. c. I p. 82 et II passim.

(92) Mètre *rathoddhatā*. Str. reprise Hem.

(93) Le réveil de Viṣṇu (du sommeil cosmique ou *yoganidrā*) a lieu le onzième jour de la quinzaine claire de *kārttikā* (*utthānaikādaśī*).

« Le riz[94] d'été, encore dans le champ, se ploie sous sa maturité; l'antique badamier[94a] a pris en mûrissant une couleur foncée qui en fait le prix; le melon en éclatant a perdu son arome intérieur et les concombres aigrissent[95] en vieillissant. » /26/

« Dans[96] les cours des maisons de paysan — si plaisantes avec l'odeur qu'on y sent de la chute des grains de riz nouveau — les jeunes femmes[97] répandent la joie en manœuvrant[98] les pilons à mortier, tandis que la secousse de leurs mains fait glisser la rangée de leurs bracelets. » /27/

« Le soleil[99] est cruellement accablant, comme un être vil qui s'est enrichi depuis peu; le cerf abandonne son bois, comme l'ingrat un ami; l'eau devient limpide, comme le pieux esprit de l'ascète; la vase[100] se dessèche comme un amant pauvre. » /28/

« Les rivières[101] entraînent dans leur cours les tortues endormies au cœur des bancs de sable nouveaux, marqués d'une ligne de coquillages aux détours sinueux; en cette

(94) Mètre *vasantatilaka*. Str. citée Sūktim. p. 229 où l'éditeur propose *ṛdhyati* en b (autres leçons : *bāla°* en b; *urvārukaṃ sphuṭati* en c); attribution anonyme (« *kasyāpi* »). Str. reprise Hem.

(94a) *āmalaka* : sur ce nom, P. Pelliot TP. 1912 p. 470, Hobson-Jobson s. v. myrobalan.

(95) *amlībhū-* : attesté pw.-Nachtrag.

(96) Mètre *vasantatilaka*. Str. reprise Hem.

(97) *vadhūṭī* : attesté Bālar.

(98) *ullasana* : attesté Yaśastil.

(99) Mètre *vasantatilaka*. Str. citée Śārṅg. 3907 (attribuée à Bhāsa) avec var. *°ādyaḥ* en a; *paṅkaḥ* en d; aussi Sūktim. p. 226 avec *tīvraṃ* en a; *piñchaṃ śikhī* en b; *cittavṛttiḥ* en c; *paṅkaḥ* en d; ainsi que Saduktik. II. 168, 3 (avec *kāmaṃ* et *paṅkaḥ*) et Subhāṣ. 1821 (avec *paṅkaḥ* et attribution à Bhāsa). Repris Hem.

(100) *paṅka* : le genre neutre est rare. — Noter le double sens de *tapati*, *tyajati*, *prasīdati*, *śoṣa*.

(101) Mètre *vasantatilaka*. Str. citée Sūktim. p. 228 avec *etās* en c. Reprise Hem.

(saison) les poissons se sont réfugiés dans l'eau menue agitée (par le remous), et les hérons qui les poursuivent la sillonnent comme d'énormes socs. » /29/

« La vase [102] a disparu des ravins de la rive; les cyprins (vont) sans effort [103] comme des socs scintillants; le vol des orfraies met en émoi les essaims peureux des petits poissons; les tortues se roulent dans le sable; les grues s'agitent, babillardes [104]; la masse des eaux des rivières, qui s'était accrue, baisse en automne. » /30/

Voilà l'Automne (*śarad*).

« Deux [105] ou trois boutons sur le *mucukunda* [106], trois ou quatre bourgeons sur les *lavalī* [107], cinq ou six fleurs sur les *phalinī* [108] : ainsi triomphe la saison de l'Hiver dès sa nouvelle descente. » /31/

« Les (belles aux) [109] sourcils charmants se couronnent des fleurs de *puṃnāga* [110] et de *rodhra* [111]; leur corps serré par des corselets, elles s'adornent le visage de marques de safran et de cire, versent de l'huile parfumée sur leurs cheveux. » /32/

« A [112] mesure que s'accroît la froidure avec le vent qui disperse le remblai de neige poudreuse, les seins des jouvencelles gagnent de plus en plus de tiédeur [113]. » /33/

(102) Mètre *pṛthvī*. Repris Hem.

(103) *phāṇṭa* : ci-dessus XIII. 49.

(104) *vācāṭita* : non attesté.

(105) Mètre *āryā*. Strophe d'anthologie (F. W. Thomas introd. à Kavīndrav. p. 32); reprise Hem.

(106) Pterospermum suberifolium Willd.

(107) Ci-dessus VIII. 76.

(108) = *priyaṃgu*, ci-dessus XV. 16.

(109) Mètre *upajāti*. Repris Hem.

(110) Calophyllum inophyllum Linn. (clusiacées).

(111) Symplocos racemosa Roxb. (styracées).

(112) Mètre *upendravajrā*. Repris Hem.

(113) *kavoṣṇatā* : mot de Kād.

« Quand [114] ils ont mangé du lard de porc [115], des bouillies de riz nouveau, du lait aigri, de la crème épaisse et de tendres pousses [116] de moutarde, les gens incriminent la science des médecins. » /34/

« Maintenant [117], pour les soins à donner (on se sert) d'eau tiède; quoi qu'on mange ou boive désormais, on le savoure; on dort en serrant dans ses bras (fût-ce) un laideron; bénie soit en tout temps cette Saison froide! » /35/

« Les paons [118] dégrisés ont perdu leurs plumes, le froment et l'orge ont poussé à la lisière (des villages); les morelles [119] abondent; l'eau est brumeuse; victoire à ces signes de l'Hiver! » /36/

« Maintenant qu'ont mûri les légumineuses, les champs triomphent, et les nuits aussi sont mûres, avec leur signe de beauté, la Croix du Sud [120], — et le sel marin aussi (est mûr). » /37/

« Dans [121] les jardins les coucous sont muets, le sceau du silence est sur la bouche des abeilles; ralenti l'élan des oiseaux qui parcourent le ciel; abolie en Hiver l'insolence des serpents. » /38/

« L'excès [122] de maturité met à découvert la sève sucrée des jujubes et des oranges [123]; au cœur des cannes à sucre [124] et

(114) Mètre *upendravajrā*. Repris Hem. Cf. pour le contenu VIII. 55.

(115) *vardhra* : non attesté en ce sens.

(116) *kandalī* : noter ce sens.

(117) Mètre *upajāti*. Repris Hem. avec *tu himartave* en d.

(118) Mètre *upajāti*. Repris Hem.

(119) *vyāghrī* : mot de lex. en ce sens.

(120) *triśaṅkutilaka* : expression de Kād.; Triśaṅku est un roi qui s'éleva jusqu'au ciel grâce au pouvoir de Viśvāmitra, mais en fut refoulé par les dieux et demeura suspendu dans la nue.

(121) Mètre *vaiśvadevī*. Repris Hem. avec *pakṣiṇām* en c.

(122) Mètre *vaiśvadevī*. Repris Hem.

(123) *nāgaraṅgī* : fém. non attesté.

(124) *kṛṣṇekṣu* : attesté Yaśastil. (RS.).

des *puṇḍraka*[125] il naît une gloire de saveur qui est sans précédent.» /39/

«Ceux[126] qui ont dans leur demeure un lit parfait, à leur côté une épouse aux grands yeux étincelants de jeunesse — les jeux amoureux étant le feu dont on a écarté la violence, cette fumée — ceux-là savent que l'Hiver n'est que la suite de l'Été.» /40/

Voilà l'Hiver (*hemanta*). Les Frimas (*śiśira*) ont les attributs de l'Hiver; en voici pourtant (les traits) propres :

«La nuit[127] est longue, avec ses veilles convenant aux divers plaisirs d'amour; la bise souffle, cruelle, à laquelle on remédie avec de la pâte de safran. On reste au lit sous un double vêtement de coton. Quoi encore? C'est maintenant qu'on apprécie les fumées continues de l'encens d'aloès.» /41/

«Les jeunes[128] gens enlacés passent la longue[129] nuit comblés d'allégresse, la lassitude des vastes plaisirs d'amour ayant absorbé (pour eux) le froid; les vêtements de coton dont les attaches ont glissé par suite du balancement continu des hanches s'enroulent autour de leurs pieds; ils s'endorment.» /42/

«A[130] boire de l'eau, savoureuse ou insipide, à toucher la neige ou le feu, à étreindre la belle ou la laide, à adorer la lune ou le soleil, aucune différence n'apparaît à présent.» /43/

«Des fleurs[131] se forment sur le vanguier[132]; on condamne

(125) Sorte de canne à sucre (mot de lexique, mais cf. *puṇḍra* Yaśastil. cité RS.).

(126) Mètre *vaiśvadevī*. Repris Hem.

(127) Mètre *vasantatilaka*. Repris Hem.

(128) Mètre *vasantatilaka*. Repris Hem. avec *āśleṣitāḥ* en a; Sarasv. p. 623.

(129) *āyāmin* : mot de Kād.

(130) Mètre *vasantatilaka*. Repris Hem. avec *vātra* en b; *vā* c. Idée analogue Bālar. V. 35.

(131) Mètre *vasantatilaka*. Repris Hem.

(132) *marubaka* : mot de lex. (et cf. RS. s. u. et s. *maruvaka*); attesté aussi Bālar. V. 35.

les jeux dans l'eau; le jasmin tient le premier rang parmi toutes les fleurs; le disque du soleil s'est approprié le charme de (l'astre au) signe de gazelle [133]; au temps des Frimas le santal (semble) brûlant. » /44/

« Sur [134] les tiges de la moutarde blanche tour à tour disparaît ou s'étend, tantôt clairsemée, tantôt dense, une ligne de piquants; il y reste deux ou trois fleurs, et à mesure que celles-ci se forment, la maturation progressive leur impose une teinte brune [135]. » /45/

« Dans [136] les charmants étangs fouettés par la bise acerbe du nord, les poissons se blottissent tout au fond de l'eau, des lianes de lotus il ne reste que les tiges; le regard à présent ne s'y tourne pas. » /46/

« L'éléphant [137] s'en réjouit, la gazelle en est toute satisfaite, le sanglier prospère, le buffle [138] est calme. Telle est cette période terrible des Frimas : le pauvre en dit du mal, seul le riche la vante. » /47/

« Délectable [139] comme la colère d'une jeune épousée est le feu de bouse; cruelle comme l'étreinte d'un homme déloyal est la bise glaciale; sans vigueur est l'éclat du soleil maintenant, comme un ordre (venant d'un homme) déchu de sa puissance, et la lune porte la ressemblance d'une femme délaissée. » /48/

« En [140] leur prime jeunesse les femmes, de tempérament

(133) Même idée Rām. III. 16, 13.

(134) Mètre *vasantatilaka*. Strophe citée Saduktik. II. 177, 4 (avec *yathodaya°* en a, *°baddhaphala°* en b, *vicchidyamāna°* en c); attribuée à Lakṣmīdhara (F. W. Thomas introd. à Kavīndrav. p. 97). Repris Hem.

(135) *kapiśiman* : non attesté.

(136) Mètre *upajāti*. Repris Hem. avec *nilīna°* en b.

(137) Mètre *upajāti*. Repris Hem.

(138) *lulāya* : mot de Bālar. (cf. RS.).

(139) Mètre *hariṇī*. Str. citée Auc. p. 123 et attribuée à Mālavarudra; à Bhāsa dans la Subhāṣitahār.; figure aussi Sarasv. p. 112 et 630 ainsi que Hem.

(140) Mètre *pṛthvī*. Repris Hem.

ardent[141], mettent de l'onguent de safran cuit sur leurs hanches arrondies, sur leurs seins, à la naissance des cuisses et des bras et ailleurs encore; à présent leurs étreintes durant toute la nuit semblent fournir à la terre un suprême apaisement à la fièvre (issue) des Frimas. » /49/

Voilà les Frimas.

« Au[142] (mois de) *caitra*[143] s'accroît l'ivresse des perroquets et des merlettes, des pigeons, gallinules, abeilles et coucous mâles; amie du manguier, cette saison est bien celle de l'Amour. » /50/

« A présent[144] le cœur des belles est surtout à la danse coquette, aux escarpolettes et balançoires[145], leur chant célèbre la geste de Gaurī[146], leur multiple adoration va au (dieu) né de la pensée (l'Amour). » /51/

« Le coucou[147] mâle fait entendre la cinquième[148] (note), les grâces coquettes éclatent brusquement chez la jeune fille; en cette (saison du) Printemps l'Amour arme de fleurs nouvelles la tige de son arc. » /52/

« S'attacher[149] une robe teinte de carthame, se parer (les cheveux) d'une raie de minium, telle est au Printemps la tenue distinctive qui sied aux femmes tendrement dévouées[150] à l'aimé passionné. » /53/

(141) *pittala :* terme d'érotique, l'un des trois tempéraments de la femme, R. Schmidt Erotik³ p. 167; 174.

(142) Mètre *upajāti.* Repris Hem.

(143) Ci-dessus n. 3.

(144) Mètre *upajāti.* Repris Hem.

(145) *preṅkhā* et *dolā*, ci-dessus X. 18.

(146) Fêtes de Gaurī, J. J. Meyer Trilogie I p. 209 II p. 91; 136 et suiv.; 236 et suiv., etc.

(147) Mètre *upajāti.* Repris Hem. avec *yuvateḥ* en b.

(148) Ci-dessus VI. 76.

(149) Mètre *upajāti.* Repris Hem.

(150) *smarīkṛta :* non attesté.

« C'est[151] le temps où le *karṇikāra*[152] a une floraison prodigieuse, où le *kāñcanāra*[153] se pare d'une profusion de fleurs, où le *kovidāra*[154] est maître dans (l'art de) l'épanouissement, où le negundo se met à fleurir. » /54/

« *Rohītaka*[155], spondias, *aśoka*[156], *madhūka*[157], bananiers, avec les jasmins, l'arbre moringa et les acacias — ils triomphent au Printemps sous leur faix de fleurs. » /55/

« Nouer[158] les tresses en regardant (se nouer) les boutons de jasmin; apprendre à parler au chant mélodieux des coucous, célébrer le rite de l'Amour avec des armoises[159], en tout ceci *madhu*[160], (le mois) bienheureux, est le maître des femmes. » /56/

« Elles[161] n'ont pas embrassé l'amaranthe ni regardé le *tilaka*[162]; les pieds des femmes aux beaux yeux n'ont pas frappé l'*aśoka*[163]; leurs bouches n'ont pas arrosé les *bakula*[164] de liqueur — et pourtant, au (mois de) *caitra*[165], ah merveille, quelle expansion de fleurs n'y a-t-il point! » /57/

« Au[166] (mois de) *caitra* il y a deux *aśoka* différents, le

(151) Mètre *upajāti*. Repris Hem. avec *°āñcita°* en b.

(152) Pterospermum acerifolium Willd., sorte d'érable.

(153) Mot attesté notamment Bālar.; ci-dessus XVII. 258.

(154) Bauhinia variegata Linn., bauhinier (variété du précédent).

(155) Mètre *upajāti*. Repris Hem. avec *saśekharaḥ* en d — *rohītaka* : Andersonia rohituka Roxb.

(156) Ci-dessus V. 51.

(157) Bassia latifolia Roxb., arbre à beurre.

(158) Mètre *vasantatilaka*. Repris Hem. avec *°ruteḥ* en b.

(159) Sur le rôle des armoises (*damanaka*) dans les rites à Kāma, Meyer op. c. I p. 38 et suiv. et passim.

(160) Premier mois du printemps.

(161) Mètre *vasantatilaka*. Repris Hem. Thème du *dohada* des plantes, voir ci-dessus XIII. 72.

(162) Ci-dessus XIII. 75.

(163) Ci-dessus V. 51.

(164) Ci-dessus V. 27.

(165) Ci-dessus n. 3.

(166) Mètre *śālinī*. Repris Hem.

rouge et le bleu foncé; un troisième est l'*aśoka* doré, qui est jaune : c'est grâce à ces fleurs parmi d'autres que l'armée du (dieu) né de la pensée est victorieuse dans les trois mondes. » /58/

« Sur[(167)] les arbres à bétel[(168)], les cocotiers, phoenix, bignones, *kiṃśuka*[(168a)], dattiers et divers palmiers, le Printemps est celui par qui sont disposées les guirlandes de fleurs. » /59/

Voilà le Printemps (*vasanta*).

« Il[(169)] fait éclore les jasmins nouveaux, il se plaît à ouvrir les fleurs de *śirīṣa*[(170)], il donne des fleurs aux *kāñcana*[(171)] et aux *ketakī*[(172)] : voici l'Été, avec ses *dhātakī*[(173)] épanouies. » /60/

« Les couples[(174)] ont dépouillé l'indolence (due) à leur fatigue; avec des dattes, des pommes roses, des fruits du jaquier, des mangues, des bananes, des raisins, des noix d'arec et de coco, ils s'appliquent maintenant aux œuvres d'amour. » /61/

« Rivières[(175)] et puits n'ont plus d'eau; quand le jour est au plein[(176)] les voyageurs se pressent aux citernes; au (mois de) *śuci*[(177)] on réclame[(178)] de l'eau de riz; on se met en chemin (tôt) le matin et (tard) le soir. » /62/

« A[(179)] midi, sieste dans des huttes; au déclin du jour,

(167) Mètre *śālinī*. Repris Hem. avec °*kerī*° a, *kharjūrīṇāṃ* c, *vasante* d.

(168) *guvāka* : mot rare.

(168a) Butea frondosa Roxb., sorte de butée.

(169) Mètre *upajāti*. Repris Hem.

(170) Mimosa sirissa Roxb.

(171) Bauhinia variegata Linn. (mot de lex. en ce sens), sorte de bauhinier.

(172) Ci-dessus XIV. 45.

(173) Grislea tomentosa Roxb. (lythracées).

(174) Mètre *upajāti*. Repris Hem. avec °*nārikelaiḥ* en b, *apāsya* en c.

(175) Mètre *upajāti*. Repris Hem.

(176) *kaṭhora* : sens attesté en comm.

(177) Autre nom d'*āṣāḍhā*, deuxième mois d'été.

(178) *samabhyarthita* : non attesté.

(179) Mètre *upajāti*. Repris Hem.

joie des baignades ; vers la fin de la nuit descendent les plaisirs d'amour : voici à portée de main [180] de quoi abattre l'intense chaleur. » /63/

« Clair [181] de lune rafraîchissant comme un onguent de santal ; ondoiement de la brise à travers les fenêtres ; pluie des gouttes d'eau (qu'amènent) les éventails — (tous) offrent au (mois de) *śuci* une libation funéraire [182]. » /64/

« Poudre [183] de camphre, tranche de mangue, bétel apprêté avec des noix d'arec fraîches, colliers de perles d'un bel orient, vêtements légers : voilà le grand secret pour se procurer la fraîcheur. » /65/

« Fils [184] de perles enduits de pâte de santal, sertis de collier de fibres de lotus humides ; sur la tête des guirlandes de *campaka* [185] épanouis : voici qui, dans l'Été même, incarne la fraîcheur. » /66/

A cette (époque) en effet :

« Les êtres [186] semblent cuire, les poussières brûler, les eaux bouillir et les montagnes fondre. » /67/

« Dans [187] les plaines le mirage attire les gazelles, les rivières se sont amenuisées : leur eau est devenue (comme) une tresse (unique), les poissons [188] suffoquent dans les étangs desséchés ; les cruches qu'on remonte s'entrechoquent sur les roues des norias [189]. » /68/

(180) *muṣṭiyoga* : non attesté, mais cf. C. Cappeller introd. à Pracaṇḍap. p. vii.

(181) Mètre *upajāti*. Repris Hem.

(182) Le *jalāñjali* ou l'*udakakriyā* est un hommage d'eau aux Mânes. L'idée subsidiaire est que le mois brûlant touche à sa fin.

(183) Mètre *upajāti*. Repris Hem.

(184) Mètre *upajāti*. Repris Hem. avec *smita*° en c.

(185) Ci-dessus VII. 35.

(186) Sūktim. p. 214. Strophe reprise Hem. et Vāgbh.

(187) Mètre *vasantatilaka*. Repris Hem. avec *eṇyaḥ* en a, *baddhāraghaṭṭa*° en d (ceci admis HSS. ; les cruches sont immobilisées).

(188) *timi*, mot du Kathās.

(189) Les cruches étant inutiles.

« Les jeunes[190] éléphants, les cerfs et les ânes sont en chaleur et muent : la terre ferme[191] a augmenté d'étendue et se couvre de fleurs d'oléandre et de *karīra*[192]. » /69/

« Lait[193] caillé épicé mélangé avec du jus de mangue, riz à l'eau[194], jus de fruits, boissons brassées, sucs de gibier et de *lāba*[195], lait bouilli, voilà les remèdes qui raniment l'amour en Été[196]. » /70/

« Les jeunes[197] filles, dont le frais santal (rehausse) le charme, toutes humides de l'eau (du bain), parées de colliers de perles d'un bel orient, sur des lits arrangés avec des feuilles de bananiers[198], se laissent étendre aux côtés (de l'amant) après avoir invoqué l'Amour. » /71/

En[199] Été l'orée des bois retentit du bruit des cicades; buffles, éléphants et porcs se barbouillent de vase; la gent des serpents et des gazelles a la langue palpitante, et les oiseaux ont la région de leurs épaules toute affaissée. » /72/

« Une[200] terrasse charmante dont le sol est inondé de clair de lune; un mélange de vin et d'eau auquel l'aimée a goûté; au cou des guirlandes roses de jasmin : voici qu'aussitôt l'Été se transforme en Hiver[201]. » /73/

(190) Mètre *viyoginī*. Repris Hem.

(191) °*puṣpiṇīḥ* et °*bhūmīḥ* : confusion morphologique Wa. III p. 176 et suiv. § 89 c L. Renou Gramm. p. 357 § 249 C.

(192) Ci-dessus XVII. 164.

(193) Mètre : variété de *vaitālīya*. Str. reprise Hem.

(194) *jalabhakta* : non attesté (*bhakta* « riz » figure Uttarar.).

(195) (*lāva* GOS. « morceau ») Perdix chinensis d'après le comm. moderne de HSS.

(196) Cf. les aphrodisiaques énumérés R. Schmidt Erotik³ p. 603 où figure notamment avec insistance le lait; le *lābamāṃsa* est cité p. 613 str. 12; *sukvathitaṃ gokṣīram* p. 607 str. 11.

(197) Même mètre. Repris Hem.

(198) *kadalī* : mot de lex. en ce sens.

(199) Mètre *śālinī*. Repris Hem.

(200) Mètre *śālinī*.

(201) *hemantay-* : non attesté.

Voilà l'Eté (*grīṣma*).

Une[202] saison peut être représentée[203] (littérairement) sous quatre états, à savoir la Jonction (entre deux saisons), l'Enfance, la Maturité et la Récurrence. Le point intermédiaire entre deux saisons (s'appelle) jonction (*saṃdhi*). Par exemple, jonction entre les Frimas et le Printemps :

« Les[204] fleurs de jasmin sont tombées, les arbres sont alanguis par la poussée de la floraison, les coucous retiennent leur voix à l'intérieur d'eux-mêmes, ils ne chantent pas encore ; les rayons du soleil perdent leur éclat froid, mais n'atteignent pas encore le plein de leur force[205], générateur de fatigue. » /74/

Enfance (*śaiśava*) du Printemps :

« Dans[206] les ovaires de la fleur des lianes, au milieu du germe, (apparaissent) les pétales ; au fond de la gorge des *pika*[207] femelles la cinquième[208] (note) n'est empreinte que de désir. Eh quoi, l'arc du (dieu) né de la pensée, (l'Amour), vainqueur[209] des trois mondes, même s'il fut longtemps délaissé, doit entrer en exercice d'ici deux ou trois jours. » /75/

Maturité (*prauḍhi*) du Printemps :

« Le jasmin[209a] est semblable à présent aux perles de six

(202) Cf. Hem. p. 134 Vāgbh. p. 67.

(203) *upanibandhanīya* : non attesté.

(204) Mètre *hariṇī*. Strophe citée Kavīndrav. 66 avec *jaṭhara°* en d ; Abhinavag. ad NŚ. XVI. 100 ; Auc. p. 146 (où elle est attribuée à Malavakuvalaya) ; Vām. III. 2, 5 (avec *malayamarutaḥ sarpantīme viyuktadhṛticchidaḥ* en b) ; Hem. p. 134 et 197.

(205) *jaraṭhatā* : non attesté (la variation *jaṭhara/jaraṭha* est connue).

(206) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Viddh. I. 23. Str. citée Sūktim. p. 206 Kavīndravac. 68 (ubi alia) Hem. p. 134 Vāgbh. p. 67.

(207) = *kokila*, ci-dessus VI. 76.

(208) Ci-dessus VI. 76.

(209) *jiṣṇu* avec l'accus., L. Renou Gr. p. 216 § 170.

(209a) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Le premier *pāda* provient de Viddh. I. 25. La strophe est citée Kavīndrav. 67 ; reprise Hem. p. 134.

mois ; la fleur du *kāñcanāra*[210] emprunte sa beauté à un vêtement bien lavé, teint de garance ; le bouton de *madhūka*[211] dérobe aux femmes Hūṇa[212] leur grâce piquante ; le *kesara*[213] qui tombe de son pédoncule brille comme le nombril des femmes Lāṭa[214]. » /76/

Les signes d'une saison passée qui se continuent (dans la saison actuelle), les fleurs par exemple, c'est ce qu'on appelle la récurrence[215] des signes : on doit la reconnaître par l'usage poétique. /77/

Aux Pluies (*varṣāḥ*) il y a récurrence de l'épanouissement des lotus, qui sont le signe de l'Été. Ainsi :

« Le ciel[216] est revêtu d'un manteau (fait d')un amas de nuages sombres[217] comme la gorge du moineau ; la tribu enivrée des grenouilles semble rivaliser par son vacarme avec la récitation[218] (des élèves) ; sous la pluie, la terre calcinée émet une odeur pareille à celle des grains pilés qu'on a arrosés. Bien que se laissant malaisément voir, le (soleil,) maître des splendeurs, se révèle dans l'épanouissement des massifs de lotus. » /78/

De même pour d'autres[219] (saisons). De plus :

C'est[220] dans la période estivale qu'apparaît la masse de poussière, est-il dit couramment ; quand arrive la période des nuages, elle se change en une masse d'eau. /79/

(210) Ci-dessus n. 153.
(211) Ci-dessus n. 157.
(212) Ci-dessus XVII. 172.
(213) Mesua ferrea Linn., mimusope (= *bakula*).
(214) Ci-dessus VII. 106.
(215) *anuvṛtti*, ci-dessus VI. 86.
(216) Mètre *śārdūlavikrīḍita*. Strophe citée Sarasv. p. 620 Hem. p. 134 avec *durlakṣo 'pi* en d, Vāgbh. p. 67.
(217) *kādambinī* : mot de Prasannar.
(218) Thème connu depuis RV. VII. 103 (Hymne aux grenouilles).
(219) HSS. lit *anyā api* (*anuvṛttayaḥ*).
(220) Mètre *āryā*. Repris Hem. p. 134.

Par exemple :

« Le visage[221] des régions célestes obscurci[222] par la masse de poussière, la parure de l'arc-en-ciel au rayonnement rouge : tu ne regrettes pas, ô paon, la venue des nuages, qui lancent leurs armes étincelantes d'éclairs[223]? » /80/

« Le jasmin[224] qu'on appelle le boueux[225], celui qui naît durant la période des eaux, atteint à l'automne sa grande fête[226], avec les abeilles parfumées. » /81/

Par exemple :

« Avec[227] les nœuds de leurs grands bourgeons s'effaçant sous l'éclat des épaisses gouttes de givre, le réseau des lianes du jasmin, inondé d'un parfum violent, s'est épanoui. La lune aussitôt, réceptacle de maintes montagnes[228], a surgi de la mer occidentale, comme une couche où le blanc oreiller serait la clarté lunaire, (se dirigeant) vers l'eau marquée des chaperons du serpent[229]. » /82/

Certains admettent aussi que la *ketakī*[230] se continue un peu (dans la saison suivante). Ainsi :

« Le temps d'Automne s'est laissé deviner grâce aux pollens gris de la *ketakī*, grâce aux journées rouges de lotus, comme

(221) Mètre *vasantatilaka*. Repris Hem. p. 134.

(222) *paridhūsara* : mot de Prasannar.

(223) Double sens : O Śiva, le ciel est obscurci par la poussière (née de la marche de l'armée); les arcs sont teintés de sang ; les guerriers lancent leurs armes ; c'est la bataille qui commence. — *suraśarāsana* non attesté, mais cf. au même sens *suradhanus*. Pour l'idée générale, Daṇḍin III. 181.

(224) Mètre *āryā*. Repris Hem. p. 134.

(225) *kārdamī* : non attesté en ce sens.

(226) *mahotsavinī* : non attesté.

(227) Mètre *sragdharā*. Repris Hem. p. 134.

(228) *haṃsa* : sens de lex. Autre sens : « qui a l'affection (*upadhāna*, sens de lex.) de maints ascètes ».

(229) L'océan en tant qu'il est habité par Śeṣa, le serpent aux mille têtes sur lequel repose Viṣṇu.

(230) Ci-dessus XIV. 45 ; plante des Pluies et de l'Automne.

(on reconnaît) à ses pieds (poudreux et rougis de fatigue) le nouvel arrivant. » /83/

On[231] observe sur le visage de l'Hiver la récurrence des états de l'Automne, avec les *bāṇa*[232], les *asana*[233], les amaranthes : pourtant on ne voit pas que les poètes utilisent cette connexion. /84/

L'Hiver et les Frimas ne faisant qu'un, tous les signes (du premier) se continuent (dans les seconds). Car il est dit : l'année a douze mois[234]; il y a cinq saisons[235] si l'on resserre (en une seule) Hiver et Frimas.

Le Printemps[236] à la beauté diverse doit être représenté[237] avec la récurrence des signes (des Frimas, à savoir) les fleurs de vanguier, d'armoise et de *puṃnāga*[238], et un peu aussi par la continuation des jasmins. /85/

« Dans[239] la maison des jeunes Bāhīka[240] l'armoise pousse des ornements d'oreille en forme de bourgeons; la folie des femmes Pāmara[241] se manifeste dans le vent que parfume le vanguier; la sève du manguier[242] où les gouttes dans les tiges parfumées coulent en suivant la déchirure tout d'un coup

[231] Mètre *upajāti*. Repris. Hem. p. 134 avec *sakura°* en b.

[232] Ci-dessus n. 74.

[233] Ci-dessus VI. 62.

[234] *dvādaśamāsaḥ saṃvatsaraḥ* : en véd. le tour habituel est *dvādaśa māsāḥ saṃvatsaraḥ*, avec les débuts de l'emploi *bahuvrīhi* : *caturviṃśatyardhamāsaḥ s°* (H. Oertel BSOS. VIII p. 685).

[235] C'est la division la plus commune en védique, Ved. Index s. u. *ṛtu*.

[236] Mètre *āryā*. Repris Hem. p. 135.

[237] *racanīya* : non attesté.

[238] Ci-dessus n. 110.

[239] Mètre *sragdharā*. Repris Hem. p. 135 avec *°cakrakāṇi* en d.

[240] Ci-dessus III. 87.

[241] Le mot n'est pas attesté par ailleurs comme ethnique; fréquent comme appellatif, chez Hāla ; = *nīca* HSS. comm.

[242] *sāhakarā* : non attesté.

forme des lunes *recakī*[243] en s'insinuant dans la coupe d'eau[243a]. » /86/

« Devant[244] le jasmin il est lent, devant le *tamāla*[245] bourgeonnant il est déprimé, tremblant devant l'amaranthe, chagriné devans l'*aśoka*[246] rouge, devant le *campaka*[247] il est longtemps très brillant, l'œil courbé : le voyageur, même s'il est alangui par la fatigue, avance, secouant de ses haillons avec nostalgie le cercle pénible à entendre, vrombissant, des abeilles, (cercle) avide d'une masse[248] de miel nouveau. » /87/

Ou encore :

« Secouant[249] les arbres santal en bordure de la Kāverī[250], la lente brise qui disperse les pollens[251] de la masse des jasmins fait danser en *tāṇḍava*[252], sur le front des femmes Lāṭa[253], leurs boucles qui s'enroulent, tout droit jusqu'à la racine, laissant tomber des fleurs quand leur amant les tire à lui par jeu. » /88/

Il y a encore une récurrence :

En Été[254] il y a récurrence des fleurs de jasmin, de *kesara*[255], de bignones[256], de *campaka*[257], et certains

(243) Mot inconnu.

(243a) Continuation en Été des fleurs d'armoise, etc.

(244) Mètre *sragdharā*. Repris Hem. p. 135.

(245) Ci-dessus VIII. 90.

(246) Ci-dessus V. 51.

(247) Ci-dessus VII. 35.

(248) *paṭalī* = *paṭala*, sens à noter.

(249) Mètre *śikhariṇī*. Strophe citée Saduktik. I. 90, 2 avec *mandaṃ* en b ; *priyapremāvarṣacyutaracanam* en c.

(250) Ci-dessus XVII. 135

(251) *makaranda* : non attesté en ce sens.

(252) Danse de Śiva ; le dénominatif *tāṇḍavay-* n'est connu que par Damayantīk. (chez RS.).

(253) Ci-dessus VII. 106.

(254) Mètre *āryā*. Repris Hem. p. 135.

(255) Ci-dessus n. 213.

(256) *pāṭali*, finale en -i- rare.

(257) Ci-dessus VII. 35.

veulent aussi que le vanguier naisse dans la saison des Frimas. /89/

Ainsi :

« A l'oreille [258], le souriant *śirīṣa* [259] sur la tête, des guirlandes de jasmin en ligne avec des técomes [260]; au cou un collier de fibres de lotus [261] qui s'enroule; aux avant-bras [262] une tige de lotus noir; aux seins de l'eau de santal fragrante; sur le pourtour des yeux une garance flétrie : le corps triomphe, tout humide d'eau qui frémit. Telle est la tenue estivale (des belles) aux yeux de gazelle. » /90/

Ou encore :

« A l'oreille [263] le *śirīṣa* qui rivalise avec la pointe de *kuśa* [264] nouveaux; à la gorge un lien de bignone avec son enrobement de vanguier : telle est la tenue brillante des belles, qui apparaît, au déclin du jour où elle naît, toute humide d'eau parfumée. » /91/

Il y a d'autres exemples encore.

C'est [265] à titre d'indication (*diś*) seulement qu'on suggère [266] ici l'apparition et la récurrence (des manifestations) des saisons. Voyez le reste par votre propre esprit : à quoi bon nommer (les choses en détail)? /92/

Dans [267] (les diverses) régions on constate que la forme propre des notions varie : il ne faut pas composer d'après

(258) Mètre *sragdharā*. Bālar. V. 24 avec *kaṇṭhe mālā viśālā vapuṣi ca nalinīmūlakāṇḍāḥ kalāpāḥ* en b.

(259) Ci-dessus n. 70.

(260) *pāṭalin* : attesté Bālar. seulement.

(261) *mārṇāla* : mot rare.

(262) *kalācī* : mot de lex.

(263) Mètre *mālinī*. Repris Hem. p. 135.

(264) Poa cynosuroides Retz (graminées).

(265) Mètre *āryā*.

(266) En adoptant la leçon *sūcita* (comme ci-dessus 230/231) plutôt que *sūtrita* (appuyé toutefois par n. 42 ci-dessus ainsi que XVII. 278/279).

(267) Mètre *āryā*. Cf. Daṇḍin II. 8.

(ces formes particulières) : la norme (*pramāṇa*) ici pour nous, c'est la manière dont les poètes composent. /93/

Les Fleurs [268] se laissent décrire de six manières, à savoir, en tant qu'elles servent à la beauté, à la nourriture, au parfum, à l'essence, au fruit, à l'hommage;... en septième (enfin), en tant qu'elles ne servent à rien. /94/

Ainsi :

Une [269] fleur qu'on décrit (comme se présentant) dans un premier mois doit fournir un fruit jeune au (mois) suivant : dans le (mois) d'après [270], (le fruit) doit atteindre la plénitude, dans (le mois) d'après, il est doué de maturité. /95/

Telle [271] est la règle qu'on observe pour les (fruits) nés des arbres; pour les fruits des lianes, le temps [272] n'est pas (aussi) long : la limite pour ceux-ci doit être de deux mois, c'est la durée pour la fleur, pour le fruit et pour le procès de maturation. /96/

Le Fruit (est de six sortes, suivant qu'il) a un déchet [273] à l'intérieur, un déchet à l'extérieur, un déchet à l'extérieur et à l'intérieur (à la fois), un déchet total, un déchet abondant ou pas de déchet du tout [274]. /97/

Le [275] *lakuca* [276] et autres (fruits) ont le déchet à l'intérieur, le *moca* [277] et autres (fruits) l'ont à l'extérieur, la mangue et

(268) Mètre *āryā*. Repris Hem. p. 135.

(269) Mètre *upajāti*. Repris Hem. p. 135.

(270) *agrima* au sens d'*uttara*, comme parfois *agre*, *purastāt*, etc.

(271) Mètre *upajāti*. Repris Hem. p. 135.

(272) *anehas*, ci-dessus n. 50.

(273) *vyāja*, proprement «faux semblant, apparence illusoire» : ces composés en °*vyāja* sont inattestés, sauf *nirvyāja* (avec un autre sens, Sūktim. p. 424, 3). Plusieurs sont repris Sarasv. V. 126 où *vyāja* = *vyalīka*.

(274) Str. reprise Hem. p. 135.

(275) Mètre *āryā*. Repris Hem. p. 135.

(276) Artocarpus lacoocha Roxb. Sorte de jaquier.

(277) Fruit de la *kadalī* (Musa sapientum Linn.), plantanier.

autres l'ont de part et d'autre, le *kakubha* (278) et autres ont un déchet total; /98/

le (279) *panasa* (280) et autres, un déchet abondant, le *nīlakapittha* (281) et autres, point de déchet : voilà les six subdivisions que les poètes doivent reconnaître dans tous les fruits. /99/

Dans les œuvres (littéraires) on devra composer les Saisons à raison d'une, deux, trois ou (d'un plus grand nombre), voire en totalité (282), soit dans l'ordre (naturel), soit en changeant l'ordre. /100/

Le changement d'ordre (*vyutkrama*) n'est pas une faute chez un poète qui suit la voie des sujets (traditionnels); mais il faut que le changement d'ordre devienne coûte que coûte un ornement (*bhūṣaṇa*) (poétique). /101/

L'ornement chez un (poète) privé de réflexion (*anusaṃdhāna*) se transforme en une laideur (283); la laideur chez un poète doué d'attention (*avadhāna*) (284) se transforme en un ornement (285). /102/

Voilà comment se présente le fonctionnement de la répartition des Temps. C'est là que se (produit) le grand égarement du poète; c'est là aussi qu'un grand poète se confirme. /103/

(278) = *arjuna* (Terminalia arjuna Bedd.), myrobolan (v. Hobson-Jobson s.v.).
(279) Mètre *āryā*. Repris Hem. p. 135 avec °*kapicchādi* en b.
(280) Artocarpus integrifolia Linn. (arbre à pain).
(281) Sorte de manguier, mot de lex.
(282) *sāmastya* : attesté en commentaire.
(283) *dūṣaṇāyate* : non attesté.
(284) En fait le mot équivaut à *śakti* ou *pratibhā* «talent», cf. Dhvan. III. 93.
(285) *bhūṣaṇāyate* : non attesté.

IMPRIMERIE NATIONALE.

DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

BRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

RUE JACOB, 13, PARIS (VI^e^).

[X

---

ations ..e la Société Asiatique sont en vente à notre Librairie. Nous donnons ci-après la liste de celles qui sont actuellement disponibles, avec leurs prix actuels, qui sont sujets à modification :

ournal Asiatique, paraît depuis 1822. Aucune collection complète n'est en magasin. Prix des années 1863 à 1919, 1921, 1923 à 1929 : **250 fr. l'une. — Abonnement annuel : France, 90 fr.** — Étranger, **150 fr.** — Numéros isolés, **63 fr.** — Pour les années 1822 à 1862, en tant qu'elles sont encore disponibles, on traite de gré à gré.

UDHASVAMIN. **Brhat-Katha Çlokasamgraha, I-XXVIII**, texte sanscrit publié pour la première fois avec des notes critiques et explicatives et accompagné d'une traduction française par F. Lacôte, 8 fasc. in-8°, 1908-1929, ouvrage achevé.......................... **900 fr.**

ARMESTETER (J.). **Chants populaires Afghans**, recueillis par J. Darmesteter (texte afghan et traduction française), XII-CCXVIII-299 et 228 pages, in-8°, 1888-1890.................... **250 fr.**

EER (Ch.). **Journal d'un voyage en Arabie** (1883-1884), publié par la Société Asiatique et la Société de Géographie, sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, 27 planches, XII-780 pages, gr. in-8°, 1891.......................... **150 fr.**

EN BATOUTAH. **Voyages d'Ibn Batoutah**, texte arabe, accompagné d'une traduction par C. Defrémery et le D^r^ B. R. Sanguinetti, 4 vol. et index alphabétique, ensemble 5 vol. in-8°, 1893-1922.. **500 fr.**

ALIL IBN ISHAQ. **Mukhtasar** (traité de droit malékite, texte arabe revisé par O. Houdas), 206 pages, in-8°, Imprimerie Nationale, 1918.......................... **30 fr.**

ÇOUDI. **Les Prairies d'Or**, texte (arabe) et traduction (française) par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, 9 vol. in-8°, 1861-1930.......................... **1.000 fr.**

Tome I. XII-408 pages, in-8°, tirage de 1861.......................... **125 fr.**
Tome II. V-467 pages, in-8°, tirage de 1914.......................... **125 fr.**
Tome III. 464 pages, in-8°, tirage de 1917.......................... **125 fr.**
Tome IV. XI-480 pages, in-8°, tirage de 1914.......................... **125 fr.**
Tome V. VI-515 pages, in-8°, tirage de 1928.......................... **125 fr.**
Tome VI. IX-518 pages, in-8°, tirage de 1928.......................... **125 fr.**
Tome VII. X-438 pages, in-8°, tirage de 1929.......................... **125 fr.**
Tome VIII. X-446 pages, in-8°, tirage de 1930.......................... **125 fr.**
Tome IX. VII-376 pages, in-8°, 1877.......................... **125 fr.**

UDI. **Le Livre de l'avertissement et de la revision**, traduction par B. Carra de Vaux, XII-4 pages, in-8°, 1897.......................... **75 fr.**

vastu (Le). Texte sanscrit publié pour la première fois et accompagné d'introductions et d'un mentaire par E. Senart, vol. I^er^ épuisé, les vol. II et III seuls en vente, in-8°, 1882-1897. **500 fr.**

tarangini. Histoire des rois du Kachmir (publiée en sanscrit et traduite par A. Troyer) ol. in-8°, 1840-1852, presque épuisé.......................... **350 fr**

(E.). **Les inscriptions de Piyadasi**, tome II, 614 pages, in-8°, 1886.......... **150 fr.**

é Asiatique. Les fêtes du Centenaire (1922), 143 pages, in-8°, 1923.......... **15 fr.**

é Asiatique. Le Livre du Centenaire (1822-1922). I. Historique de la Société, par L. Finot. I. Cent ans d'Orientalisme en France, par des Membres de la Société Asiatique, VIII-295 pages, n 8°, 1922.......................... **40 fr.**

nt-propos de M. Émile Senart, de l'Institut. — Première partie : Historique de la Société, par *L. Finot*. - - Deuxième Cent ans d'orientalisme en France, par des Membres de la Société Asiatique : I. L'Égyptologie, par *A. Moret*. — II. L'Assy- par *G. Contenau*. — III. La philologie hébraïque, l'exégèse biblique, l'archéologie palestinienne et l'épigraphie sémi- r *Mayer Lambert*. — IV. Les Études Araméennes, par *J.-B. Chabot* — V. Les Études Éthiopiennes, par *Marcel Cohen*. 'Islamisme, par *Clément Huart*. — VII. Les Études Arméniennes, par *A. Meillet*. — VIII. Les Études Iraniennes an- par *A. Meillet*. — IX. L'Indianisme par *Félix Lacôte*. — X. Indonésie et Indo-Chine, par *Antoine Cabaton*. — XI. La par *Henri Maspero*. — XII. Les Études Japonaises, par *J. Dautremer*. - - XIII. La Géographie, par *Henri Cordier*.

LES CAHIERS DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE SONT EN DÉPÔT
CHEZ LE TRÉSORIER DE LA *SOCIÉTÉ ASIATIQUE*
PLACE D'IÉNA, 6, PARIS-XVI[e] (MUSÉE GUIMET).

Cahier I. — Les Arabes chrétiens de la Mésopotamie et de la Syrie du VII[e] au VIII[e] siècle, par François Nau........................ 30 fr.

Cahier II. — Fragments de textes koutchéens, Udānavargā, Udānastotra, Udānālaṃkāra et Karmavibhaṅga, publiés, traduits, suivis d'un vocabulaire et précédés d'une étude sur le «tokharien», par M. Sylvain Lévi........................ 70 fr.

Cahier III. — Vṛtra et Vṛθragna. Étude de mythologie indo-iranienne, par E. Benveniste et L. Renou........................ 70 fr.

Cahier IV. — Étude de démonologie indienne. Le Kumāratantra de Rāvaṇa et les textes parallèles indiens, tibétains, chinois, cambodgien et arabe, par Jean Filliozat........................ 50 fr.

Cahier V. — Les inscriptions libyques bilingues de l'Afrique du Nord, par Georges Marcy........................ 50 fr.